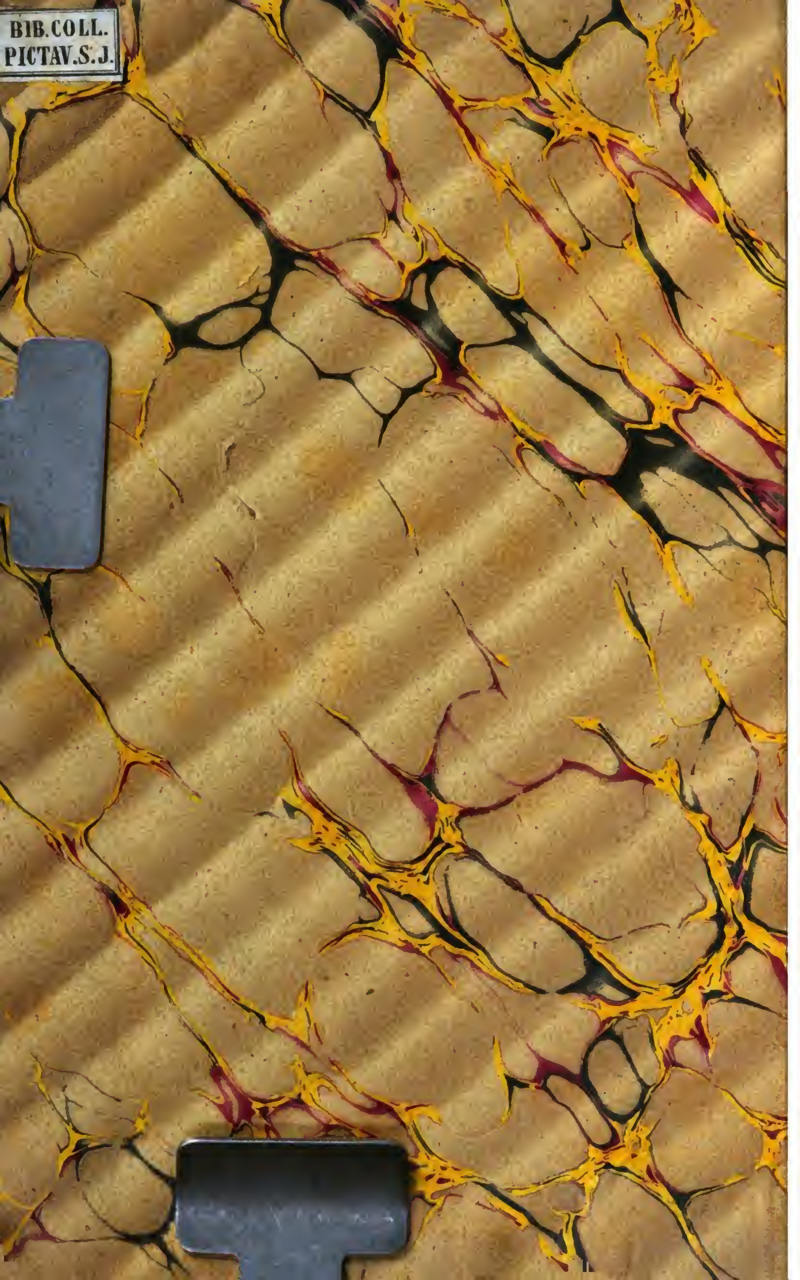
OEUVRES

Louis-Gaston de Ségur




BIB.COLL.
PICTAV.S.J.



ŒUVRES

DE

MGR DE SÉGUR

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

ŒUVRES

DE

Mgr DE SÉGUR

TROISIÈME SÉRIE

TOME NEUVIEME

TROISIÈME ÉDITION





PARIS
LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH
TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR
112, RUE DE RENNES, 112
1887

AUX ENFANTS CHRÉTIENS

MOIS DE MARIE

DÉCLARATION DE L'AUTEUR

Conformément au décret du Pape Urbain VIII, de sainte mémoire, je déclare que dans le récit de tous les miracles, grâces, révélations et divers événements rapportés dans ce petit livre, comme dans les titres plus ou moins honorables que j'aurais pu donner aux serviteurs de DIEU non encore canonisés, je n'entends réclamer pour mes paroles qu'une autorité purement humaine, à l'exception des choses qui seraient appuyées par l'autorité de l'Église Romaine et du Saint-Siége Apostolique, dont je déclare que je suis et veux être jusqu'à la mort le fils obéissant. C'est à cette autorit infaillible que je soumets ce modeste travail, ainsi que tous mes autres écrits.

Mgr de Ségur a recueilli dans ce petit ouvrage et groupé en trente et un chapitres les principaux enseignements catholiques relatifs à la Très-Sainte Vierge, à son culte, à ses grandeurs, à ses miséricordes, à ses principaux miracles. Il s'adresse directemen aux enfants ; mais en réalité et sauf quelques formes de langage, il peut servir à tout le monde. Un des prêtres les plus doctes et les plus illustres de France disait naguère : « Pour prêcher le Mois de MARIE, je n'ai besoin que de ce petit livre. A mon sens, il répond à tous les besoins, C'est le meilleur *Mois de Marie* que je connaisse, pour les grandes personnes comme pour les enfants. »

En quelques années, ce petit *Mois de Marie* s'est répandu à plus de vingt mille exemplaires ; et comme les vérités qu'il contient sont de tous les temps et de tous les lieux, tout semble lui présager un succès pour ainsi dire sans fin.

Il a été traduit en plusieurs langues, et, à son apparition, il a été honoré, le 15 avril 1870, pendant le Concile, du beau Bref suivant de Notre Très-Saint Père le Pape PIE IX

BREF DE N. T.-S. P. LE PAPE PIE IX

« PIE IX, PAPE.

« Bien-aimé Fils, Salut et Bénédiction Apostolique.

« Avec votre lettre du 19 mars, toute pleine d'amour et de respect, Nous avons reçu l'hommage de l'opuscule que vous venez de composer et de publier à Paris, sous le titre de « Mois de Marie. » Les travaux si importants qui Nous absorbent, Nous ont empêché jusqu'ici d'en prendre connaissance. Néanmoins, Nous avons pour agréable l'hommage que vous Nous en avez fait; car il Nous prouve combien vous avez à cœur d'étendre le culte et l'amour de l'Immaculée Mère de Dieu, et d'exciter dans le cœur des enfants une piété filiale envers la Sainte-Vierge.

« C'est avec non moins de plaisir que Nous avons constaté dans votre lettre l'amour et le dévouement qui vous animent envers Nous et la Chaire de Saint-Pierre. Vous ne laissez échapper aucune occasion de vous dévouer, avec une joyeuse ardeur, à la défense de la Religion et de la doctrine catholique.

« Aussi aimons-Nous à bénir le Seigneur du zèle qui remplit votre cœur, bien-aimé Fils, et à supplier ardemment et humblement ce Dieu tout-puissant de daigner accompagner et féconder de sa bénédiction vos saints travaux et votre pieux dévouement. Nous lui demandons de répandre amoureusement sur vous les trésors de sa bonté.

« Comme gage de tous les dons du Ciel, et comme preuve de Notre paternelle bienveillance à votre égard, Nous vous accordons avec grand amour et de tout Notre cœur la Bénédiction Apostolique, à vous d'abord, bien-aimé Fils, puis à tous ceux pour qui vous Nous la demandez.

» Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 9 avril 1870, en la vingt-quatrième année de Notre Pontificat.

« Pie IX, Pape. »

AUX ENFANTS CHRÉTIENS

MOIS DE MARIE

OUR LA VEILLE

Ce que c'est que le Mois de MARIE et comment il faut le passer.

Le *mois* de MARIE n'est autre chose que le mois de mai. On l'appelle *mois* de MARIE, parce que, depuis plus de cent ans, il est consacré à honorer tout particulièrement la Sainte-Vierge MARIE, Mère du bon DIEU.

Le mois de MARIE se trouve ainsi changé en une espèce de belle et longue fête de trente et un jours, pendant lesquels tous les enfants pieux, toutes les âmes vraiment chrétiennes se font un devoir de prier la Sainte-Vierge plus que d'habitude, et de l'honorer plus que dans le reste de l'année. Voilà, mon enfant, ce que c'est que le

mois de MARIE ; c'est le mois de mai consacré tout entier à la Sainte-Vierge.

« Et pourquoi le mois de mai plutôt qu'un autre? » — Parce que le mois de mai est le mois du printemps et des fleurs, le mois qui annonce le retour de la belle saison. La Sainte-Vierge est la belle fleur, embaumée de la grâce divine, dont le parfum se répand sur toute la terre, et dont le fruit est le saint Enfant-JÉSUS, notre DIEU et notre Sauveur. De même qu'après la nuit, l'aurore annonce le jour avec sa belle lumière; de même la Très-Sainte Vierge, lorsqu'elle est apparue au milieu du monde, a été comme l'aurore de JÉSUS-CHRIST, annonçant aux pauvres pécheurs l'arrivée de leur Rédempteur.

De plus, le mois de mai arrive presque immédiatement après le carême, c'est-à-dire après les quarante jours consacrés par l'Église à la grande pénitence. Les pieux exercices du mois de MARIE, qui respirent la joie et l'espérance, empêchent bien des gens, un peu fatigués par l'austérité du carême, de trop se reposer, d'en prendre trop à leur aise. C'est comme une occupation agréable qui succède à une classe un peu fatigante et qui empêche la dissipation.

Et puis, on a remarqué qu'au printemps les enfants sont, comme les petits oiseaux, plus bavards, plus émoustillés, plus remuants que d'habitude ; cela tient sans doute au retour de la belle saison. Cette effervescence, cette gaieté ont besoin d'être un peu tenus en bride; sans quoi elles dégénéreraient bien vite en une dangereuse légèreté. L'amour de la Sainte-Vierge se présente fort à propos avec son charmant caractère de tendresse, d'innocence et de bonne joie, pour adoucir tout cela,

pour calmer les jeunes têtes, pour élever au bon Dieu les pensées, les cœurs et les langues.

« Qui donc a eu le premier la bonne idée de consacrer le mois de mai à la Sainte-Vierge? » — Assurément, ce n'est pas le démon. Il a une peur terrible de la Sainte-Vierge, comme nous le verrons plus loin. Il sait que Marie annonce toujours Jésus, comme l'aurore annonce le jour, comme la fleur annonce le fruit; et il fait tout ce qu'il peut pour détourner les enfants chrétiens des pieux exercices du mois de Marie. C'est un motif de plus, n'est-il pas vrai? pour bien faire notre mois de Marie.

C'est à Rome, au centre même de l'Église, qu'un bon Père Jésuite, nommé le Père Lalomia, a eu l'heureuse inspiration d'établir le mois de Marie, pour les enfants et jeunes gens de la Congrégation de la Sainte-Vierge. C'était au milieu du siècle dernier, il y a un peu plus de cent ans. De Rome, cette excellente dévotion se répandit promptement dans toute l'Italie, en France, en Espagne et dans le monde entier.

En l'année 1815, le saint Pape Pie VII l'approuva solennellement; et, pour encourager les fidèles à faire le mois de Marie, il accorda à tous ceux qui honoreraient particulièrement la Sainte-Vierge pendant ce mois, trois cents jours d'*Indulgences* (c'est-à-dire de pardon des peines du Purgatoire) pour chaque jour. Il accorda, en outre, l'Indulgence plénière, la rémission complète de ces mêmes peines, à ceux qui communieraient pieusement, au moins une fois, en l'honneur de la Sainte-Vierge, dans le courant du mois. On peut garder ces Indulgences pour soi, ou bien les appliquer aux pauvres âmes du Purgatoire.

Mais c'est surtout depuis trente ou quarante ans, depuis l'établissement de la grande Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires (dont nous parlerons également plus tard), que le mois de MARIE a été fêté avec plus de zèle et d'entrain. Aujourd'hui, il n'y a pas un pays au monde où les fidèles ne célèbrent avec amour le mois de la bonne Vierge. Le Pape, le grand et saint Pie IX, a le premier commencé à le célébrer publiquement à Rome, dans la Basilique de Saint-Pierre; et jusque dans nos missions les plus lointaines de l'Océanie, de la Chine, de l'Afrique, de l'Amérique, le mois de MARIE est joyeusement fêté par les pauvres sauvages baptisés. N'est-il pas bien beau et bien consolant de prendre sa part à cet immense concert de prières et de ouanges qui, de tous les coins de la terre, s'élève ainsi jusqu'au trône de la Reine des Cieux, chacun des jours du mois de mai? Ne veux-tu pas, toi aussi, mon enfant, faire ton mois de MARIE, et le faire de tout ton cœur?

Oui, bien sûr; de tout mon cœur. Mais que faut-il faire pour cela? » — C'est bien simple; la piété, l'amour de la Sainte-Vierge sont, avant tout, une affaire de cœur; et, s'il faut quelques pratiques extérieures, il n'est pas nécessaire qu'il y en ait beaucoup. En tous cas, il ne faut jamais que ces pratiques t'empêchent de faire tes devoirs et d'obéir à tes parents et à tes maîtres.

Voici, en général, ce qu'on peut conseiller à un bon enfant qui veut passer pieusement son mois de MARIE.

D'abord, s'il y a quelque réunion publique d'enfants ou même de grandes personnes, soit à la paroisse, soit dans une chapelle, et que ses parents puissent et veuillent t'y conduire, c'est ordinairement ce qu'il y a de mieux,

ce qu'il y a de plus intéressant et de plus utile : là, en effet, on s'anime les uns les autres à la piété, par le bon exemple ; on prie ensemble ; on chante de beaux cantiques à la Sainte-Vierge ; les prêtres font des instructions courtes et simples que tout le monde peut comprendre ; et l'on peut assurer qu'après un mois de MARIE célébré de la sorte, on commence l'été avec une fameuse provision de grâces.

S'il n'y a pas de réunions publiques à l'église, il faut tâcher de fêter le mois de MARIE en famille, et, pour cela, organiser dans quelque chambre de la maison, une espèce de petite chapelle, avec une statue de la Sainte-Vierge, qu'on entoure de cierges et de bouquets de fleurs. Au moment convenu, toute la famille se rassemble ; on allume les cierges ; on fait une petite lecture ; on récite, soit les Litanies de la Sainte-Vierge (que nous mettons exprès dans ce petit volume), soit une dizaine de chapelet, soit même le chapelet tout entier, comme cela se pratique encore dans bien des familles chrétiennes de la vieille roche. Il vaut mieux dire le chapelet en latin, parce que c'est la langue de l'Église, et que tout le monde connaît le sens du *Pater* et de l'*Ave Maria*. Si on le peut, on chante un cantique ; et l'on termine la petite fête de chaque jour, en disant un *Souvenez-vous* pour le Pape et à ses intentions (1).

Si tu ne peux pas, mon petit enfant, organiser ainsi ton mois de MARIE, ni le faire en famille, contente-toi de

(1) A la fin de ce petit volume, nous mettons tout exprès, d'abord les *Litanies*, puis le *Pater* et l'*Ave*, pour ceux qui ne savent pas le latin ; puis le *Souvenez-vous* et le *Sub tuum*.

le faire en particulier, en compagnie de ton bon Ange: c'est un compagnon de mois de MARIE qui en vaut un autre. Avec lui, récite au moins une petite dizaine de chapelet chaque jour, et salue avec amour la bonne Sainte-Vierge, Mère de JÉSUS, et ta Mère au ciel. Arrange, dans un petit coin de ta chambre, un semblant de chapelle, et, matin et soir, mets-toi à genoux devant l'image de la Sainte-Vierge, en lui demandant de te bénir. Plus tu soigneras cette petite chapelle privée, plus la bonne Vierge et ton Ange-Gardien seront contents de toi. Mets-y tous les jours des fleurs fraîches, les plus belles que tu trouveras: plus elles seront belles, blanches et parfumées, plus elles représenteront devant MARIE, ta petite âme, qu'elle aime tant et que parfume JÉSUS-CHRIST, la divine fleur du Paradis et des Anges.

Pendant tout le mois de MARIE, tâche d'entretenir toi-même, devant l'image ou la statue de ta petite chapelle, une lumière qui brûlera nuit et jour, soit dans une lampe, soit dans une simple veilleuse. Cette pratique de dévotion envers la Sainte-Vierge est très-commune à Rome, dans toute l'Italie, en Espagne, dans le Tyrol et, en général, dans tous les pays de foi. A Rome, les pauvres eux-mêmes ont leur petite lumière devant leur *Madone*. C'est un usage très-touchant. Mais il faut avoir soin de renouveler exactement l'huile et les mèches, et de tenir tout cela très-proprement.

Si tu le peux, mets chaque jour un ou deux petits sous dans une boîte, aux pieds de la Sainte-Vierge, pour les pauvres. Pour l'amour de MARIE, impose-toi, tous les jours du mois, quelque petite privation de friandise ou de curiosité. Mais surtout, avant tout, offre-lui une âme

bien innocente, bien décidée à éviter toutes sortes de péchés.

Sais-tu quel est le plus beau bouquet que tu puisses offrir à la bonne Vierge pour le mois de MARIE? C'est une fidélité bien exacte, bien sincère, bien courageuse, à te corriger de tel ou tel défaut qu'on te reproche plus habituellement; par exemple, l'étourderie, la négligence pendant tes prières ou pendant tes leçons; le bavardage, dans les moments où il faut garder le silence; le mauvais caractère, les bouderies, la mauvaise humeur, quand on contrarie tes petits caprices; le manque de soins pour la propreté et la tenue; et autres défauts de ce genre. Voilà, mon enfant, le meilleur bouquet que tu puisses déposer chaque jour du mois de MARIE aux pieds de la très-sainte Mère de DIEU. Ton bon Ange sera fier de le lui présenter, et il te rapportera, en échange, la plus tendre, la plus maternelle des bénédictions de MARIE.

I

Ce que c'est que la Sainte-Vierge et pourquoi nous devons tant l'honorer et l'aimer.

Tu sais déjà, mon enfant, que la Sainte-Vierge MARIE est la Mère de DIEU, la Mère du saint Enfant-JÉSUS, ton Créateur et ton Sauveur. Tu le sais; mais y as-tu jamais pensé sérieusement?

Après JÉSUS, qui est DIEU, il n'y a rien au ciel et sur la terre de plus grand, de meilleur, de plus parfait, de

plus admirable, de plus digne d'amour que la Très-Sainte Vierge MARIE. Elle est, il est vrai, une simple créature, comme toi et moi ; par elle-même, elle n'est rien et elle n'a rien, ayant tout reçu du bon DIEU ; mais elle a tant reçu de lui, il l'a comblée de tant de grâces, il l'a élevée si haut en dignité, qu'aucune autre créature ne peut lui être comparée, même de très-loin. Personne au monde n'a pu et ne pourra jamais comprendre la grandeur et l'excellence de la Sainte-Vierge.

Et franchement, il n'est pas étonnant que le bon DIEU ait tant fait pour une créature dont le Père céleste voulait faire son Épouse sur la terre, dont le Fils de DIEU voulait faire sa Mère, dont le Saint-Esprit voulait faire son temple et son très-pur sanctuaire. Rien n'était trop grand, rien n'était trop beau pour l'Épouse de DIEU, pour la Mère de DIEU, pour le Tabernacle de DIEU.

Aussi, la Sainte-Vierge occupe-t-elle au ciel un rang à part. Sans doute, elle est infiniment au-dessous de son Fils et de son DIEU, à qui rien ne peut être comparé, qui est le Créateur et le Roi éternel de toutes choses; mais elle est au-dessus, incomparablement au-dessus de tous les Saints et de tous les Anges. Seule, en effet, elle est la Mère de JÉSUS, dont les Anges et les Saints ne sont, après tout, que les serviteurs.

Une sainte jeune fille, nommée Marie Lataste, qui est morte, il n'y a pas longtemps, Religieuse au Sacré-Cœur de Rennes, eut le bonheur de voir plusieurs fois cette très-grande et très-bonne Vierge. Dès son enfance, elle avait été favorisée par le bon DIEU de grâces extraordinaires, à cause sans doute de son extraordinaire innocence et candeur. JÉSUS lui fit voir un jour la Sainte-

Vierge au milieu de la lumière céleste. C'était dans la modeste église de son village. La Sainte-Vierge lui apparut devant l'autel. « Je la considérai attentivement, dit Marie Lataste. Son visage était resplendissant comme le soleil. Ses mains brillaient comme des rayons de soleil. Sa robe lumineuse était blanche et comme parsemée d'étoiles. Sa chevelure retombait en arrière, recouverte d'un voile admirable, tout transparent de lumière. Enfin elle portait sur la tête une couronne de diamants, plus brillants que tous les astres des cieux.

« Cette lumière que je voyais en MARIE n'était comparable à aucune autre lumière, excepté à celle dont j'ai vu briller le Sauveur. La lumière du soleil aurait pâli devant celle qui sortait de MARIE. Mes yeux ne peuvent regarder le soleil en face : et cependant je regardais, je fixais MARIE, dont l'éclat ne m'éblouissait pas. Je la regardais, et je ne pouvais pas ne pas la regarder. Sa vue donnait à mon âme la félicité.

« Et alors JÉSUS me dit : Je suis la source immense du salut du monde, la source infinie des grâces données au monde. Mais cette source ne coule pas directement sur le monde : elle passe par MARIE ; et ma Mère est la créature très-sainte, très-pure et très-parfaite que j'ai choisie éternellement en union avec DIEU le Père et DIEU le Saint-Esprit, pour répandre tous les dons du ciel sur la terre. »

Telle est la grandeur, la beauté de la Sainte-Vierge MARIE. Jamais, mon enfant, tu ne pourras trop l'honorer, trop la vénérer, trop l'aimer. Tu auras beau faire, jamais tu ne l'aimeras autant que l'aime JÉSUS, autant que l'aime le bon DIEU qui vit en ton cœur. Il ne faut

pas l'*adorer*, parce que l'on n'*adore* que Dieu seul ; mais, à part l'adoration, jamais personne ne pourra honorer et aimer la Sainte-Vierge autant qu'elle le mérite; jamais personne ne pourra lui rendre ce qui lui est véritablement dû. Même au Paradis, nous resterons toujours, à cet égard, au-dessous de notre tâche.

Tous les Saints ont aimé et honoré la Sainte-Vierge avec une dévotion extraordinaire. L'un d'entre eux, simple petit Frère de l'Ordre de Saint-François, nommé Pascal Baylon, fut admirable sous ce rapport. Il avait à peine quatre ou cinq ans, que déjà tout son bonheur était de réciter le Rosaire et de visiter les sanctuaires de la bonne Vierge et des Saints. Sa mère, pauvre femme de campagne, mais chrétienne fervente, s'appliquait de tout son cœur à lui inspirer cette tendre dévotion, et à lui apprendre une quantité de petits exercices de piété.

Aussi, ce bon petit serviteur de la Sainte-Vierge était-il si soumis, si respectueux envers ses parents, que jamais on ne le vit désobéir. Il était le modèle de ses quatre frères, dont plusieurs étaient plus âgés que lui ; quand il était là, aucun d'eux n'osait faire le moindre mal ; et cependant le petit Pascal n'avait encore que sept ans. Son père lui confia la garde de son troupeau, et le pieux enfant, poussé par son amour envers la Sainte-Vierge, avait toujours soin de le mener paître du côté d'une petite chapelle dédiée à Notre-Dame. Pascal aimait à se tourner de ce côté ; de loin, il fléchissait les genoux, en l'honneur de la Mère de Dieu, et récitait les petites prières que sa mère lui avait apprises. Si parfois il était obligé de conduire son troupeau loin de sa chère chapelle, il se consolait au moyen d'une petite image de

MARIE, collée sur du carton, qu'il emportait avec lui et qu'il avait fixée sur sa houlette, surmontée elle-même d'une petite croix. Il piquait la houlette dans la terre, et, se mettant à genoux, il entrait en conversation avec la Sainte-Vierge, lui récitant l'une après l'autre toutes les prières qu'il savait.

Il entra de bonne heure dans l'Ordre de Saint-François, y devint un grand Saint, et, tout pauvre petit Frère qu'il était, il remplit l'Italie et le monde entier du bruit de ses miracles.

Un autre Saint, mort tout jeune, et proposé aux enfants chrétiens pour patron et pour modèle, saint Stanislas de Kostka, entourait la bonne Vierge de tant de vénération et de tant d'hommages, qu'il semblait être à son égard un autre JÉSUS. Dès son bas âge, il l'avait prise pour Mère et pour Reine. Il ne se lassait point de parler d'elle ; il avait toujours sur lui ou entre les mains, ou son image, ou le chapelet, ou quelque livre en son honneur ; il engageait tout le monde à se consacrer à son service. Il l'avait priée de lui accorder la grâce de mourir le jour de sa glorieuse Assomption ; dans ce but, il lui avait même écrit, avec une naïve candeur, une petite lettre qu'il porta sur son cœur en allant à la sainte Communion. Il fut exaucé : étant tombé malade le jour même, il entra en agonie le matin du jour de l'Assomption ; et, le chapelet à la main, il remit son âme innocente entre les mains de sa Mère du ciel, déjà grand Saint, bien qu'âgé seulement de dix-huit ans.

O Sainte-Vierge MARIE ! accordez-moi, à moi aussi, la grâce de vous servir et de vous aimer très-fidèlement tous les jours de ma vie, jusqu'à mon dernier soupir.

II

Comment la Sainte-Vierge est la vraie Mère de DIEU.

La dignité de Mère de Dieu étant la gloire principale de la Sainte-Vierge et son principal titre à notre vénération, il est très-important de bien comprendre que Marie est véritablement et réellement Mère de Dieu. Écoute donc, cher enfant; et ouvre à la fois tes oreilles et ton cœur.

Dis-moi, ta mère est-elle véritablement ta mère? — « Sans doute. » — Ta mère est-elle la mère de ta personne, ou bien de ton corps seulement; car tu sais que toute personne est composée d'une âme et d'un corps? — « Ma mère est la mère de ma personne, et non pas seulement de mon corps. Je suis tout entier son enfant. — Cependant ta mère n'a enfanté que ton corps. Ton âme vient directement du bon Dieu; ce ne sont pas nos parents qui nous donnent notre âme : c'est Dieu seul. — Très-bien; je comprends. »

Ainsi donc il y en toi une âme et un corps qui ne forment qu'une seule personne; et ta mère, qui cependant ne t'a pas donné la partie principale de ta personne, c'est-à-dire ton âme, est la vraie mère de ta personne tout entière; elle est ta mère; et toi, tu es son enfant.

Ceci va te faire comprendre comment la Sainte-Vierge est la vraie Mère de DIEU. Écoute bien ; car c'est un peu difficile.

Il y a en JÉSUS-CHRIST deux natures, la nature divine et la nature humaine ; et ces deux natures, unies ensemble, ne forment qu'une seule personne. Or, la Sainte-Vierge est la Mère de cette personne, la Mère de JÉSUS-CHRIST ; absolument comme ta mère est ta mère. Cependant la Sainte-Vierge n'a donné à son Fils JÉSUS que sa nature humaine ; elle ne lui a point donné sa nature divine, qui vient uniquement de DIEU le Père. Malgré cela, elle est la Mère, la vraie Mère de JÉSUS-CHRIST tout entier ; comme ta mère, à toi, est ta vraie mère, quoiqu'elle ne t'ait pas donné ton âme.

Et comme il n'y a en JÉSUS-CHRIST qu'une seule personne, qui est la personne divine, infinie, éternelle du Fils de DIEU, égale en toutes choses au Père et au Saint-Esprit, il en résulte que la Mère de JÉSUS-CHRIST est la Mère de DIEU, la Mère de la seconde personne de la Sainte-Trinité, la vraie Mère de Celui qui est DIEU.

JESUS-CHRIST, Fils de DIEU et de la Sainte-Vierge, c'est le bon DIEU fait homme, c'est-à-dire le bon DIEU revêtu d'une âme et d'un corps. L'âme de JÉSUS est vraiment l'âme du Fils de DIEU ; le corps de JÉSUS est vraiment le corps du Fils de DIEU, le corps du bon DIEU ; l'humanité de JÉSUS est l'humanité de DIEU. Et la Sainte-Vierge est la véritable Mère de ce DIEU revêtu d'une humanité ; elle est la Mère de DIEU fait homme.

Il y eut autrefois un Évêque de Constantinople, appelé Nestorius, qui brouilla tout cela dans sa tête, et qui osa dire que la Sainte-Vierge n'était pas la Mère de DIEU.

« Elle est, disait-il, la Mère du Christ, c'est-à-dire d'un homme à qui le Fils de Dieu s'est uni. »

Il osa prêcher cela du haut de la chaire, devant les fidèles de Constantinople; mais ceux-ci, qui savaient leur catéchisme, se levèrent indignés, s'écriant que Jésus-Christ n'était pas « un homme; » qu'il était Dieu, et que la Sainte-Vierge étant sa vraie Mère, était la Mère de Dieu, la vraie Mère de Dieu.

On en appela au Pape, qui est le Chef des Évêques et le Juge infaillible de tout ce qui concerne la foi; et saint Célestin Ier, qui était le Pape d'alors, convoqua dans la ville d'Éphèse, en Asie-Mineure, un grand Concile général de tous les Évêques du monde, afin de condamner l'hérésie de Nestorius.

En l'année 431, le Concile d'Éphèse s'ouvrit donc avec une grand solennité. Depuis le matin, le peuple d'Éphèse entourait l'église de Sainte-Marie, dans laquelle venaient de se réunir les Pères du Concile. Tous demandaient à grands cris que l'honneur de la Sainte-Vierge fût vengé. Nestorius, sommé à trois reprises différentes de comparaître devant le Concile, refusa de s'y rendre; la maison où il s'était renfermé était gardée par une troupe de soldats que lui avait prêtés un certain comte, nommé Candidien, ambassadeur de l'empereur.

Enfin, le soir, les portes du Concile s'ouvrirent, et saint Cyrille, Patriarche d'Alexandrie, Légat du Pape, proclama le décret du Concile, qui déclarait que la Sainte-Vierge était vraiment la Mère de Dieu; que Nestorius avait blasphémé, en disant le contraire, et qu'à l'avenir il cessait d'être Évêque et Patriarche de Constantinople.

Aussitôt toute la ville d'Éphèse retentit de chants d'al-

légresse ; on criait de toutes parts : « Vive MARIE, Mère de DIEU ! L'ennemi de la Vierge est vaincu ! Vive la grande, l'auguste, la glorieuse Mère de DIEU ! » Lorsque les Évêques sortirent de l'église, ils furent reconduits chez eux en triomphe, à la lueur de mille flambeaux. L'air était embaumé de parfums que les femmes faisaient brûler dans des cassolettes, en l'honneur des Pères du Concile. La ville fut illuminée, et la joie des enfants de DIEU se propagea bientôt par tout l'univers.

En souvenir de ce grand jour, on ajouta à la Salutation angélique ces paroles si simples et si pieuses : « Sainte MARIE, *Mère de* DIEU, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. »

Quant au méchant Nestorius, il essaya d'abord de résister au Pape et au Concile ; mais l'empereur, informé de la vérité, l'abandonna et le condamna à l'exil. Jamais il ne voulut se soumettre.

Il vécut encore huit ans, la rage dans le cœur et le blasphème sur les lèvres. Enfin il mourut misérablement, le corps tout pourri ; et sa langue, cette langue qui avait blasphémé la Sainte-Vierge, qui avait osé dire et répéter : « Si quelqu'un dit que Marie est Mère de Dieu, qu'il soit anathème, » sa langue fut dévorée par les vers, avant même qu'il n'eût rendu le dernier soupir.

Répétons désormais avec grande dévotion les paroles de l'*Ave Maria*, qui rappelle que la bonne Sainte-Vierge est la Mère de DIEU. Bénissons Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, vrai DIEU et vrai homme, d'avoir daigné choisir la Sainte-Vierge pour en faire sa Mère, l'élevant ainsi à

une dignité si admirable, si sublime, si divine, qu'il est impossible à une simple créature d'être élevée plus haut par le bon Dieu.

Une Bienheureuse, de l'Ordre de Saint-Dominique, nommée Marguerite, et fille du roi Béla de Hongrie, proclamait à tout propos cette divine grandeur de la très-sainte Mère de Dieu. Elle ne parlait de Marie qu'en l'appelant « l'Espérance bienheureuse, » ou bien « l'Espérance du monde, » ou bien encore « la Mère de Dieu. » Vouée à la Sainte-Vierge par son père et sa mère, la petite Marguerite commença à aimer et à servir la Mère de Dieu en même temps qu'elle commença à comprendre quelque chose, à parler et à marcher. A l'âge de trois ans et demi, elle avait été confiée aux soins des bonnes Sœurs Dominicaines ; et au bout de six mois, c'est-à-dire lorsqu'elle avait à peine quatre ans, elle savait déjà par cœur l'Office de la Sainte-Vierge et se plaisait à le réciter au chœur avec les Religieuses. Elle tâchait d'entraîner ses petites compagnes à l'amour de la bonne Vierge. « Venez, leur disait-elle au milieu des récréations ; venez, entrons dans la chapelle, et saluons la Bienheureuse Vierge ! » Toutes les fois qu'elle passait devant une image de Marie, elle se mettait à genoux et récitait pieusement l'*Ave Maria*. Toutes les fêtes de la Sainte-Vierge étaient pour elle des jours de bonheur et de ferveur ; elle avait coutume d'y offrir à la Mère de Jésus, un gros bouquet de mille *Ave Maria*. On l'a vue même quelquefois faire, en ces jours-là, autant de génuflexions qu'elle disait d'*Ave Maria*. Sa sainteté admirable lui vint tout entière de Jésus par Marie.

Imitons ces beaux sentiments, et demandons à Jésus

d'aimer, de vénérer, d'honorer sa Mère, comme les Saints l'ont honorée et aimée.

III

Que la Sainte-Vierge est l'admirable Reine des Anges.

Notre Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu et de Marie, est le Dieu des Anges, c'est-à-dire de ces millions et millions de purs esprits, qui sont nos frères invisibles, nos compagnons, et qui remplissent l'univers, comme notre âme remplit notre corps. Jésus-Christ est, avec le Père et le Saint-Esprit, le Créateur et le souverain Maître des Anges, le grand Roi éternel, qu'ils adorent et qu'ils aiment.

Élevant la Sainte-Vierge à la dignité de sa Mère, Jésus-Christ l'a élevée par cela seul au-dessus de tous les Anges. Il a fait de sa très-sainte Mère la Reine et la Souveraine du ciel, ordonnant à tous ses serviteurs du ciel de lui rendre hommage, de l'honorer, de la vénérer, de l'aimer, de lui obéir. La Sainte-Vierge est, au milieu des Anges, ce qu'est sur la terre la mère d'un grand Roi, au milieu de ses fidèles sujets. La Vierge Marie, Mère de Dieu, est la Reine-Mère du Paradis, et ce serait manquer au Roi du ciel lui-même que de manquer en quoi que ce soit à son auguste Mère.

Tu sais peut-être, mon enfant, que les saints Anges sont divisés en neuf *chœurs*, c'est-à-dire en neuf degrés

différents. Les moins puissants sont cependant très-puissants ; les moins grands sont encore très-grands.

Le premier chœur des esprits célestes est celui des *Anges*, des simples Anges. Leur nombre est incalculable. Ils veillent en détail à ce que tout marche dans le monde selon les ordres du Seigneur. Ils luttent contre les démons, c'est-à-dire contre les mauvais anges révoltés, et nous aident tant qu'ils peuvent à bien servir et à bien aimer Jésus-Christ, leur Dieu et notre Dieu. La Sainte-Vierge est la Reine de tous ces saints Anges.

Au-dessus des Anges, il y a le chœur des Archanges, qui sont plus puissants encore et plus parfaits ; comme, dans une armée, où les officiers sont au-dessus des simples soldats. Au-dessus des Archanges, il y a les esprits bienheureux que l'Église appelle les *Principautés*, et dont la fonction paraît être de veiller sur les royaumes et sur les empires. La Sainte-Vierge est la Reine des Archanges et des Principautés, parce que Jésus est leur souverain Seigneur et leur Roi adorable.

Comme cela est beau ! N'est-ce pas ? Un jour, nous verrons face à face dans le ciel tout cet admirable monde des Anges ; et, avec eux, nous adorerons éternellement le bon Dieu ; avec eux, nous louerons et nous bénirons éternellement la Sainte-Vierge.

Et ce n'est pas tout. Au-dessus des Principautés, viennent les trois chœurs célestes des *Dominations*, des *Puissances* et des *Vertus*, dont la grandeur et l'excellence sont de plus en plus sublimes. Ces esprits gouvernent tous les éléments de ce monde, les astres, la lumière, le feu, l'air, l'eau, la terre. Enfin, plus grands encore, plus parfaits, plus élevés en dignité sont les es-

prits qui forment le chœur des *Trônes*, ceux qui forment le chœur des *Chérubins*, et, au sommet de tous, les esprits célestes qui composent le chœur des *Séraphins*.

Le bon Dieu ne nous a révélé que peu de chose sur ces chœurs angéliques. Nous savons seulement que leur gloire est immense, que leur beauté est incomparable. Nous savons que les Séraphins adorent d'une manière toute spéciale l'amour infini du bon Dieu; que les Chérubins adorent plus particulièrement la lumière divine, la vérité éternelle, qui est Dieu même ; et que les Trônes adorent tout spécialement le Seigneur dans sa force, dans sa toute-puissance.

A la tête de tous les neuf chœurs angéliques était placé, dans l'origine, le grand Séraphin *Lucifer*, c'est-à-dire porte-lumière ; il était comme l'intendant général du bon Dieu dans la création, et le premier sujet du Roi céleste, du Fils éternel de Dieu qui devait s'incarner un jour. Il s'enorgueillit de sa dignité suprême et de sa magnifique puissance ; il refusa d'adorer le Fils de Dieu ; il entraîna dans sa révolte un grand nombre d'Anges ; et il fut précipité avec eux de la gloire du ciel dans la damnation éternelle. Nous en reparlerons plus loin, et nous verrons pourquoi la Sainte-Vierge est, avec Jésus, la terreur de ces méchants démons.

Quant aux bons Anges, aux esprits qui sont restés fidèles, la Très-Sainte Vierge Marie, Mère de leur Dieu, est leur Souveraine et leur Reine bien-aimée. Ils la louent incessamment, ils la bénissent, ils l'aiment, ils se réjouissent de sa gloire et de son bonheur. Oui, Marie est la Reine des Séraphins, des Chérubins et des Trônes ; elle est la Reine des Vertus, des Puissances et des Domi-

nations ; elle est la Reine des Principautés, des Archanges et des Anges.

Un jour, saint François d'Assise eut le bonheur de la voir, ainsi entourée des esprits célestes, comme un astre entouré et resplendissant de ses rayons. C'était à Assise, dans une petite chapelle qu'on appelle la *Portioncule* ou encore *Sainte-Marie des Anges,* à cause de plusieurs apparitions d'esprits bienheureux dont ce petit sanctuaire avait été favorisé. Saint Françàis était dans sa cellule, proche de la chapelle. Il avait prolongé sa prière jusque bien avant dans la nuit, demandant à Dieu, avec beaucoup de larmes, la conversion des pauvres pécheurs. Tout à coup un Ange lumineux lui apparut, disant : « François, lève-toi. Viens dans la chapelle : le Seigneur t'y attend avec sa Mère et les Anges. »

Le Saint courut aussitôt à la Portioncule. Une harmonie toute divine et l'éclat d'une vive lumière partaient de la chapelle. Il ouvre la porte, il entre dans le sanctuaire de Marie, et là, ô surprise charmante ! il aperçoit sur l'autel, au milieu d'une splendeur céleste, la sainte Mère de Dieu, qui tenait l'enfant-Jésus dans ses bras. Autour du Fils de Dieu et de Marie, resplendissaient des milliers et des milliers d'Anges, qui chantaient des cantiques inconnus à la terre.

Saint François, ravi d'amour, se prosterna la face contre terre ; puis contemplant avec un bonheur tout séraphique le merveilleux spectacle que la bonté divine présentait à ses regards, il osa parler à Jésus. « Mon Créateur, lui dit-il, Seigneur du ciel et de la terre, mon Rédempteur, doux Amour, comment Votre Majesté daigne-t-elle s'abaisser ainsi jusqu'à moi ? Et comment

choisissez-vous cette humble chapelle pour y descendre avec votre Bienheureuse Mère et avec tous vos Anges? »

Puis il lui demanda pour ce lieu la grande et extraordinaire Indulgence qu'on a appelée depuis le *Grand-pardon d'Assise*, ou encore *l'Indulgence de la Portioncule*. D'abord Notre-Seigneur semblait ne pas vouloir consensentir à sa prière : « François, lui dit-il, ce que tu demandes est grand, et je ne l'ai encore accordé à aucun de mes serviteurs. Cependant, si ma Mère me le demande, je te l'accorderai pour son amour. » Aussitôt le Bienheureux François, s'adressant à la Sainte-Vierge, la supplia d'intercéder pour lui; et les Anges se joignirent à lui dans ce même but. MARIE ayant alors présenté elle-même à son divin Fils la prière de saint François, JÉSUS accorda la grâce demandée, à la condition toutefois que saint François irait soumettre la chose au Pape, Chef visible de l'Église, et dispensateur suprême des Indugences, Ce qui fut fait.

La Sainte-Vierge a souvent daigné se montrer à ses serviteurs, comme Reine des Anges. Saint Félix de Cantalice, disciple de saint François, eut le bonheur de recevoir sa visite le jour même de sa mort. Il l'aimait et la vénérait avec la ferveur ,d'un Séraphin. Il était étendu sur son humble paillasse de Franciscain, tout recueilli en JÉSUS-CHRIST. Tout à coup, le Frère qui le veillait, le voit ouvrir les bras, les élever vers le ciel, et s'écrier: « Oh! oh! oh! » Et il demeura ainsi, comme hors de lui, la durée de trois ou quatre *Miserere*. Et comme le Frère lui demandait ce qu'il avait vu : « J'ai vu, lui dit-il, j'ai vu Notre-Dame avec une multitude d'Anges. » Puis, il ajouta : « Mon Frère, va fermer la porte, pour que je ne

sois pas troublé. » Quand le Frère eut fermé la porte et fut revenu près du Saint, il le trouva comme auparavant, les bras et les yeux au ciel, s'entretenant avec la Reine des Anges. Mais un instant après, saint Félix pria le bon Frère de le laisser tout à fait seul : « Puisque, lui dit-il avec douceur, la Reine des Cieux daigne venir consoler son serviteur, laisse-moi jouir de sa visite en toute liberté. » Et il mourut ainsi, au milieu de ses frères les Anges, angélique lui-même, et sous le regard de la douce Vierge MARIE.

Nous ne méritons pas, comme les Saints, de voir et d'entendre dès ce monde, le Roi des Anges et la Reine des Anges; mais un jour viendra où, par la miséricorde de DIEU introduits dans le céleste royaume, nous contemplerons JÉSUS-CHRIST, face à face avec les Anges, et nous aurons le bonheur de voir, de louer et d'aimer éternellement la Sainte-Vierge, en union avec les Anges et les Archanges, avec les Chérubins et les Séraphins bienheureux.

En attendant ce bonheur, saluons la Très-Sainte Vierge, avec l'Église et la terre, et disons-lui avec autant d'amour que de respect et de vénération : « Salut, Reine des Cieux! Salut, Souveraine des Anges! Salut, Porte du Ciel, par où la Lumière est venue au monde! Réjouissez-vous, ô glorieuse Vierge! Vous êtes plus parfaite que toutes les créatures. Daignez prier JÉSUS-CHRIST pour nous (1). »

(1) C'est la belle hymne *Ave, Regina cœlorum*, que l'Église chante dans ses Offices, depuis la Purification jusqu'à Pâques.

IV

Comment la Sainte-Vierge est véritablement la Mère des chrétiens.

Voici, cher enfant, une autre vérité d'une très-grande importance. Écoute donc, et tâche de bien comprendre.

De même qu'il y a en nous l'âme et le corps, tout à fait distincts l'un de l'autre et même d'une nature tout opposée ; de même il y a en nous deux vies tout à fait distinctes et d'une nature opposée : la vie du corps et la vie de l'âme. La vie du corps est matérielle : la vie de l'âme est spirituelle. La vie du corps est une vie naturelle : la vie de l'âme est une vie surnaturelle. L'une est humaine, l'autre est divine.

La vie du corps vient de l'*union* du corps avec l'âme : du moment que cette union cesse, la vie du corps cesse également ; et le corps n'est plus qu'un cadavre. La vie de l'âme vient de l'*union* de l'âme avec le bon Dieu : du moment que cette union cesse, la vie de l'âme, la vie spipirituelle cesse également ; et l'âme est morte devant Dieu ; elle est séparée de Jésus, et privée de la grâce. Elle est esclave du démon ; elle est dans la mort spirituelle, germe de l'enfer. C'est le péché mortel qui sépare notre âme du bon Dieu : c'est au contraire la grâce qui nous unit à lui, la grâce que Jésus nous donne par le ministère de son Église.

Et maintenant, dis-moi, mon enfant : qui t'a donné la

vie de ton corps? N'est-ce pas ton père et ta mère? N'est-ce pas ta mère, aussi bien que ton père? Eh bien, il en est de même pour la vie de ton âme : elle te vient du bon Dieu, qui est ton Père céleste, et de la Sainte-Vierge, qui est ta Mère céleste. Le bon Dieu ne te la donne que par la Sainte-Vierge, Mère de Jésus, et Mère spirituelle de tous les chrétiens. La bonne Sainte-Vierge est la Mère de ton âme, en ce sens qu'elle lui a donné et qu'elle lui donne à chaque instant, du haut du Ciel, la grâce du bon Dieu, la grâce qui t'unit au bon Dieu. Et ainsi, la Sainte-Vierge est la vraie Mère des chrétiens, la mère des enfants de Dieu et des frères de Jésus-Christ.

Une grande Sainte, nommée Gertrude, fille de Pépin, duc de Brabant, vit un jour la Sainte-Vierge venir à elle avec un visage plein de majesté et de tendresse. C'était le jour de Noël. Comme on chantait l'*Évangile* où il est dit que Marie « enfanta son *Fils premier-né*, » sainte Gertrude s'était mise à penser en elle-même qu'au lieu de « Fils premier-né, » l'Évangéliste aurait mieux fait de dire « Fils unique ; » car le titre de « premier-né » suppose d'autres enfants. Mais voici que la Sainte-Vierge, apparaissant devant elle, répondit à sa pensée et lui dit : « Non, ce n'est point *Fils unique*, c'est *Fils premier-né* qui convient mieux ; car, après Jésus, mon très-doux Fils, je vous ai tous spirituellement engendrés, en vous donnant la vie de l'âme ; et vous êtes devenus mes enfants, les frères de Jésus, les membres vivants de mon Fils Jésus.

Et, en effet, la vie de notre âme est une vie aussi réelle que la vie de notre corps ; elle lui est même bien supérieure ; et la Sainte-Vierge, par qui le bon Dieu nous donne cette belle vie de notre âme, est, s'il se peut, en-

core plus notre Mère que celle par qui le bon Dieu nous a donné la vie du corps.

Une autre grande Servante de Dieu, sainte Mathilde, lisait un jour les deux paroles que Notre-Seigneur mourant adressa, du haut de sa croix, à la Sainte-Vierge et à saint Jean : « *Voici votre Fils, voici ta Mère.* » Elle se sentit inspirée de demander au Fils de Dieu la grâce qu'il avait alors accordée à saint Jean. « Mon doux Sauveur ! dit-elle à Jésus ; dites en ma faveur à votre sainte Mère ce que vous lui avez dit en faveur de votre saint Jean ; dites-lui : « Voici votre fille. » Et aussitôt elle eut le bonheur d'entendre le Sauveur la recommander tout spécialement à l'amour et aux soins de sa Mère. « J'ai répandu mon sang pour son âme, disait Jésus à Marie en lui montrant la bienheureuse Mathilde ; j'ai souffert et je suis mort pour elle. Elle est toute à moi. Je vous la donne pour fille. » Mathilde, ravie de joie, pleine de confiance, alla plus loin encore ; elle supplia son bon Jésus d'accorder la même faveur à tous ceux qui la lui demanderaient avec une foi vive ; et le divin Sauveur daigna lui répondre : « Jamais je ne refuserai cette grâce à quiconque me la demandera avec ferveur. »

Or, cette grâce excellente, tous les Saints l'ont demandée et l'ont reçue. Imitons-les ; demandons-la comme eux ; et, comme eux, nous la recevrons. Saint Bernard a été l'un de ceux qui ont le plus filialement aimé la Sainte-Vierge et ont été le plus maternellement aimés d'elle. Tout petit enfant, il tressaillait à son nom ou devant son image. Voulait-on le corriger d'un défaut? Il suffisait de lui dire : « Cela déplaît à la Sainte-Vierge. » Pour le porter à pratiquer une vertu, à faire une bonne action,

c'était assez de lui dire : « Ceci est agréable au cœur de la Sainte-Vierge. » Il grandissait dans l'amour de Marie ; il était pour elle un vrai fils, comme elle était pour lui une véritable Mère. Toute sa vie, il reçut des grâces signalées de sa céleste Mère, dont il célébrait incessamment les grandeurs, les miséricordes et la bonté. C'est lui qui disait : « Quand il s'agit de la Sainte-Vierge on a beau faire, on a beau dire : ce n'est jamais assez ! » C'est encore lui qui fut inspiré de Dieu d'ajouter à la belle prière du *Salve Regina* les trois invocations si pieuses qui la terminent. Un soir que, selon l'usage, les sept cents Religieux du célèbre monastère de Clairvaux venaient de chanter cette prière avec une grande ferveur, saint Bernard, qui était leur Abbé, s'écria tout transporté d'amour : « *O clemens, o pia, o dulcis Virgo* Maria ! O clémente, ô miséricordieuse, ô douce Vierge Marie ! » — Les Saints sont nos modèles en toutes choses : suivons-le dans cette voie, si douce et si sanctifiante, de la piété filiale envers la Sainte-Vierge.

Un enfant de douze ans, qui venait de faire sa première communion, n'avait plus que sa mère, qu'il aimait tendrement et dont il était tendrement aimé. Il fut placé dans un Petit-Séminaire pour y faire ses études. Quelques mois après qu'il eut quitté sa bonne mère, celle-ci tomba gravement malade et mourut en deux ou trois jours. Le pauvre petit orphelin ignorait encore son malheur ; et le Supérieur du Séminaire ne savait comment faire pour lui apprendre la fatale nouvelle. Ayant remarqué que le cher enfant avait une dévotion tout à tait exceptionnelle à la Sainte-Vierge, il eut l'heureuse inspiration de recourir à Marie et de lui confier le petit orphelin. Au fond du

jardin il y avait une belle statue de la Sainte-Vierge, au pied de laquelle les enfants, et celui-ci en particulier, allaient souvent prier. Il le fait donc venir, le prend doucement par la main, et, sans rien dire, il le conduit au pied de la Sainte-Vierge. Là, il s'agenouille à côté de lui, et lui montrant l'image de MARIE : « Mon enfant, lui dit-il d'une voix émue ; voici celle qui désormais vous servira de mère. » Le pauvre enfant a tout compris ; il fond en larmes, se jette dans les bras de son bon Supérieur ; puis, regardant la Sainte-Vierge à travers ses larmes, il lui dit avec un accent de confiance et de tendresse inexprimables : « O bonne Sainte-Vierge! j'ai perdu ma mère de la terre; pardonnez-moi de la pleurer. Je vous la confie ; prenez-la avec vous dans le ciel ; et recevez-moi aujourd'hui comme votre enfant, en attendant que vous me réunissiez à mon père et à ma mère dans le Paradis. »

Ainsi la Sainte-Vierge est notre Mère, notre chère et bonne Mère. Confions-lui chaque jour le soin de garder notre âme, à qui elle a donné la vie, en union avec notre Père céleste, qui est son éternel Époux ; en union avec JÉSUS-CHRIST, qui est son Fils et son frère aîné ; en union avec le Saint-Esprit, qui est son sanctificateur et le nôtre. Vive MARIE, Mère de JÉSUS ! Vive MARIE, Mère de tous les chrétiens, et ma Mère bien-aimée !

V

Que la Sainte-Vierge est tout particulièrement la Mère et la Protectrice des enfants.

Il est bien naturel qu'il en soit ainsi ; un enfant chrétien voit dans sa mère la vivante image de la Mère du ciel, la Sainte-Vierge MARIE : de même la Sainte-Vierge voit dans un enfant chrétien l'image vivante de l'Enfant-JÉSUS à Bethléem et à Nazareth. Les enfants chrétiens sont d'autres Jésus pour la Sainte-Vierge; ils sont ses seconds fils, images du Fils premier-né. Plus ils sont innocents et pieux, plus ils sont doux et bons, obéissants, dociles et fidèles à DIEU, plus aussi ils rappellent à la Sainte-Vierge son cher, son adorable Enfant-JÉSUS. Et c'est ce qui fait que la bonne Vierge aime les enfants pieux avec une tendresse toute particulière, et que, de leur côté, les enfants se sentent tout portés à aimer et à honorer la Sainte-Vierge.

C'est une chose connue que l'amour des petits enfants pour les images et les statues de MARIE tenant son petit JÉSUS dans les bras ; ils les contemplent avec joie ; ils les saluent par de gracieux sourires. Le nom de la Sainte-Vierge leur va au cœur. C'est évidemment là un instinct de grâce, un attrait surnaturel qui leur vient du Baptême et de JÉSUS-CHRIST, qui vit dans leur petit cœur. L'enfant ne comprend pas encore le DIEU du ciel ; mais il comprend déjà, il aime bien vite un Enfant-DIEU, qui repose,

comme lui-même, dans les bras, sur le cœur d'une Mère.

La plupart des Saints et des Saintes ont éprouvé dès leur enfance les effets de cet amour maternel de la Sainte-Vierge et ont été remplis pour elle d'un amour tout filial. Une des Saintes qui ont le plus illustré la Belgique au quinzième siècle, sainte Lidwine, fut prévenue, encore toute petite enfant, des grâces et des bontés de la Sainte-Vierge. Avant même qu'elle pût parler couramment, on l'entendait bégayer la Salutation angélique, et elle prit, toute jeune, la pieuse habitude de saluer tendrement, partout où elle les rencontrait, les images de la Mère de miséricorde. MARIE l'attirait à son amour avec une sorte d'avidité maternelle. La petite Lidwine, âgée de sept ou huit ans, ne perdait pas une occasion d'entrer dans une maison voisine de la maison de ses parents, aux portes de Bruxelles, afin d'aller s'agenouiller devant une image miraculeuse de la Mère de DIEU; ses parents avaient coutume de l'envoyer porter à ses frères leur déjeuner, et c'est en allant et en revenant que la sainte enfant allait ainsi visiter furtivement sa bonne Mère du ciel. Un jour que Lidwine s'était un peu oubliée aux pieds de MARIE, sa mère de la terre se mit à la gronder, à l'accuser de vagabondage et à lui demander ce qu'elle avait fait pendant un si long temps. La bienheureuse enfant lui répondit: « Ne m'en voulez pas, ma bonne maman; j'ai été saluer la Sainte-Vierge en passant, et pendant que je la regardais et que je lui tendais les bras, elle m'a répondu par un sourire. » La mère se tut, bénissant la Sainte-Vierge de l'amour qu'elle daignait témoigner à son enfant, et attendrie jusqu'au

fond du cœur de voir sa petite Lidwine si pieuse, si bonne et déjà si sainte. Le reste de la vie de la Bienheureuse Lidwine répondit à ces commencements : pendant plus de trente ans, elle souffrit toutes sortes de maladies, de douleurs terribles, avec une patience héroïque ; elle était visitée fréquemment par Notre-Seigneur, par les Anges ; sa vie ne fut pour ainsi dire qu'un long miracle ; et elle mourut pleine de mérites, entre les bras de Jésus et de Marie, comme nous le raconterons plus loin.

Tout récemment, une pauvre petite négresse d'Abyssinie, achetée par un missionnaire à un méchant Turc, qui la maltraitait avec une cruauté révoltante, fut confiée à la charité des bonnes Religieuses de la Visitation, à Pignerol, en Piémont. Baptisée sous le nom de Joséphine, cette pauvre petite mourut à neuf ans, en odeur de sainteté. C'était, en effet, un véritable petit prodige de grâce. Elle aimait la bonne Sainte-Vierge absolument comme on aime sa mère. Un jour, elle alla trouver la Supérieure du couvent, qu'elle appelait « maman » et qui vraiment était toute maternelle à son égard. « J'ai besoin, lui dit-elle dans son langage original, j'ai besoin de te dire une chose qui me tient fort au cœur. Mais j'ai peur que tu n'en sois pas contente. — Qu'as-tu, chère enfant ? Quelque chagrin, quelque peine ? — Non, maman : je veux te prier, si tu es contente, que tu me permettes de faire vœu à la Sainte-Vierge de porter des habits bleus, pendant un an. — Qui t'a donc mis cela dans l'esprit ? — Personne, personne. C'est mon bon Ange qui me l'a dit. — Mais pourquoi veux-tu faire ce vœu ? — Afin que la Sainte-Vierge m'obtienne, ou de mourir cette année et aller au ciel avec elle (ce qui lui

fut accordé), ou de guérir quelque peu, pour pouvoir me faire Sœur. J'aimerais tant à être Sœur! »

La bonne Supérieure lui accorda ce qu'elle désirait; et le 8 décembre 1855, le jour de l'Immaculée-Conception, la petite négresse, après avoir communié, revêtit les livrées de la Très-Sainte Vierge. Elle regardait avec une joie naïve sa belle robe bleue, qui devait contraster singulièrement avec sa peau noire; et en baisant tendrement ses beaux habits: « Cher habit de la Très-Sainte Vierge, s'écriait-elle par moments, que je suis heureuse de t'avoir revêtu! La Sainte-Vierge m'a obtenu la grâce de porter son habit: plus tard, elle m'obtiendra la grâce de prendre le voile (ce qui a eu lieu, en effet, sur son lit de mort). Chère Sainte-Vierge! tu es vraiment ma toute bonne maman, »

Saint Pascal Baylon avait douze ou treize ans quand il entra, comme berger, au service d'un seigneur, tout proche du Sanctuaire de Notre-Dame-de-Lorette. Ravi de ce voisnage, il menait toujours son troupeau au même endroit, aux alentours du Sanctuaire. Le maître l'apprit, et craignant que ses brebis n'eussent à pâtir sur ce sol peu fertile et d'ailleurs battu par la foule des pélerins, il demanda au jeune berger pourquoi il n'allait pas dans de meilleurs pâturages. « Mon troupeau et moi, nous ne nous trouvons bien que sous le regard de la Vierge, lui répondit Pascal avec une douce gravité; et sa protection saura bien l'engraisser plus que tous les pâturages. » Le maître, touché de cette sainte et admirable confiance, et la voyant d'ailleurs pleinement justifiée par l'état florissant de son troupeau, le laissa faire à son gré.

Les autres bergers, au milieu desquels le Bienheureux demeura quatre années entières, ont attesté que la Sainte-Vierge se chargeait elle-même de garder les brebis de son fidèle serviteur. « Tandis que la crainte des loups nous obligeait à veiller toute la nuit, Pascal laissait souvent son troupeau tout seul, en plein champ, et allait passer la nuit en prières à la porte de la Basilique, assuré qu'il était de la protection de la Mère de Dieu. Quand il nous arrivait quelque accident fâcheux. ajoutaient-ils, nous nous mettions quelquefois à jurer, à nous fâcher ; mais lui, tout jeune qu'il était, il ne craignait pas de nous reprendre, et nous disait doucement : « Taisez-vous donc ! A quoi pensez-vous? Que la Sainte-« Vierge nous vienne en aide! Que Notre-Dame daigne « nous secourir ! »

« On ne saurait dire, racontaient encore ces mêmes bergers, combien il aimait, combien il vénérait la Madone. Dès que la cloche annonçait l'*Angelus*, il se tournait vers le Sanctuaire, et se mettait à genoux. Il portait toujours son Rosaire à la main ou autour de son cou, et le récitait avec une attention merveilleuse. Il nous engageait tous à en faire autant. Pendant qu'il dormait, il tenait étroitement embrassée une houlette sur laquelle il avait sculpté lui-même l'image de la Sainte-Mère de Dieu ; et quand il ne dormait pas, il avait grand soin de ne pas la lancer sur ses bêtes, et il l'entourait toujours d'un religieux respect. Il aimait à répéter avec une tendresse ravissante : « Que la Mère de Dieu me protége ! « Que la Vierge me garde! »

On lit dans la vie du Bienheureux Crispin de Viterbe, lui aussi de l'Ordre de Saint-François, que sa mère, qui

était une vraie chrétienne, avait appris à ce cher enfant à recourir à la puissante protection de MARIE, dans tous ses besoins et, en particulier, dans les dangers. « Mon enfant, lui disait-elle, dans le péril il faut s'adresser tout de suite à la Sainte-Vierge, et s'écrier : *Sainte-Vierge* MARIE, *venez à mon aide!* Et elle y viendra. » L'enfant retint cette parole. Un jour qu'il était monté sur un arbre avec trois camarades, une branche se cassa, et ils tombèrent sur des pierres. Le petit Crispin s'écria aussitôt : « Sainte-Vierge MARIE, venez à mon aide! » Les trois camarades furent grièvement blessés : seul, le bienheureux protégé de MARIE se releva sans la moindre égratignure.

La vie des Saints est pleine de ces témoignages de la tendresse maternelle et de la protection de la très-sainte Mère de DIEU sur l'enfance de ses fidèles serviteurs. Sers fidèlement la Sainte-Vierge, mon cher enfant ; aime-la de tout ton cœur et avec une confiance vraiment filiale ; à l'exemple des Saints, prie-la beaucoup, pense à elle, honore-la le plus et le mieux possible ; et, si tu ne reçois pas, comme eux, des marques miraculeuses de sa maternelle protection, tu recevras ce qui vaut mieux que des miracles : de très-grandes grâces pour devenir et pour demeurer toujours un vrai chrétien, une véritable image de JÉSUS-CHRIST, un élu, un prédestiné.

O JÉSUS! dites à votre Mère de daigner bien m'aimer, bien me protéger toujours, quoique je sois indigne de cette faveur. Donnez-moi pour elle un cœur de fils, comme vous lui avez donné pour moi et pour tous les enfants chrétiens, un cœur de mère.

VI

L'Immaculée-Conception de la Sainte-Vierge.

Le mot *immaculé* vient du latin et signifie *sans tache, sans péché*. La Vierge Marie est *immaculée*, c'est-à-dire absolument sainte, sans aucun péché, ni originel, ni mortel, ni véniel.

Elle est immaculée dans sa conception ; c'est-à-dire que, lorsqu'elle a été conçue dans le sein de sa mère, sainte Anne, Dieu, qui la destinait à être la Mère de son Fils unique, l'a préservée du péché originel. Tous les enfants d'Adam sont conçus dans le péché originel ; comme tous les enfants d'un roi déchu et exilé sont conçus dans la déchéance et dans l'exil ; leur père, en perdant sa couronne, ne l'a pas seulement perdue pour lui, mais encore pour ses enfants et ses descendants. Le péché originel, où nous naissons tous par cela seul que nous descendons d'Adam et d'Ève pécheurs, est un état de dégradation spirituelle. La Très-Sainte Vierge a été préservée de cet état par l'amour de Celui qui devait bientôt devenir son Fils, son vrai Fils, et qui ne voulait pas prendre un corps dans le sein d'une mère qui aurait été, un instant seulement, souillée par le péché.

Cette grâce d'une conception immaculée a été accordée à la seule Vierge Marie, parce que seule elle était destinée à être l'Epouse parfaite de Dieu le Père, la Mère

parfaite de DIEU le Fils, le Sanctuaire parfait de DIEU le Saint-Esprit. La conception immaculée de MARIE a été la première grâce que le bon DIEU lui ait faite, et comme le fondement de toutes les autres grâces qu'elle a reçues de la bonté divine. Aussi, cette grâce lui est-elle extraordinairement chère, et à nous aussi, ses serviteurs et ses enfants.

Le siècle où nous vivons semble tout particulièrement consacré par le bon DIEU au mystère de l'Immaculée-Conception de la Sainte-Vierge. Nous parlerons tout à l'heure de la belle apparition de MARIE, conçue sans péché, à une sainte Religieuse de Saint-Vincent de Paul, à Paris, en 1830, ensuite de quoi a été frappée la célèbre médaille *miraculeuse*, répandue depuis par millions dans le monde entier. Nous parlerons aussi en détail de l'admirable et vraiment merveilleuse Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, consacrée au très-saint et immaculé Cœur de MARIE et au mystère de sa conception sans tache. Rappelons seulement ici le grand acte du 8 décembre 1854, et le beau miracle de l'apparition de la Vierge immaculée, dans la grotte de Lourdes, peu d'années après.

Le 8 décembre 1854, le Souverain-Pontife Pie IX, voulant attirer sur l'Église et sur le monde la protection toute spéciale de la Sainte-Vierge, décréta solennellement que, dès le premier moment de sa conception et de son existence, la Vierge MARIE avait été miraculeusement exemptée du péché originel; que cette vérité, révélée de DIEU, était une vérité de foi; et que, si quelqu'un refusait d'y croire, il cesserait par là même d'être catholique, et deviendrait hérétique et apostat. Ce décret

solennel de Pie IX est ce qu'on appelle « la définition de l'Immaculée-Conception. »

J'ai eu le bonheur d'assister à cette grande fête, qui a fait tressaillir de joie le ciel et la terre, et qui a fait frémir les démons et les impies. Le saint Pontife Pie IX était là, sur son trône, dans la Basilique de Saint-Pierre du Vatican, entouré d'environ deux cents Cardinaux, Archevêques et Évêques. Plus de cinquante mille pèlerins de toutes les nations de la terre remplissaient l'immense Basilique. Un religieux silence permettait à tous d'entendre la voix du Saint-Père, quand il prononça le décret de foi. Profondément ému, le bon Pie IX fut obligé de s'interrompre à plusieurs reprises; son beau visage était inondé de larmes.

Ce grand acte a été, dans le monde entier, le signal d'une augmentation extraordinaire de piété et de dévotion envers la Sainte-Vierge, dont le culte tend chaque jour à s'étendre, pour la plus grande gloire de Jésus-Christ et pour le salut de tous.

Trois ans après, la Vierge Marie voulut elle-même proclamer pour ainsi dire sa conception immaculée, et répondre par un magnifique prodige à la grande voix de son serviteur Pie IX. Le jeudi, 11 février 1858, elle daigna apparaître miraculeusement, et cela pendant quinze jours de suite, près de la petite ville de Lourdes, dans les Pyrénées, à une pauvre enfant de treize ans, nommée Bernadette. Cette petite fille, très-simple et très-innocente, fut choisie par la Mère de Dieu, pour attirer les peuples au culte de son Immaculée-Conception. Elle était fort ignorante en toutes choses, même en religion; mais elle avait un zèle extraordinaire pour prier, à l'aide

de son chapelet : le chapelet était sa seule science.

Donc, le 11 février, Bernadette était sortie avec deux petites compagnes, pour aller ramasser du bois mort sur les bords du Gave, c'est-à-dire du torrent qui passe près de Lourdes. Elle était arrivée en face d'une grotte naturelle, creusée dans le rocher. Pendant qu'elle se déchaussait pour passer le Gave, elle entendit comme le bruit d'un tourbillon de vent. Étonnée, elle leva les yeux : les peupliers qui bordaient le torrent étaient immobiles ; aucun souffle n'agitait leurs branches paisibles. « Je me serai trompée, » se dit l'enfant ; et elle se baissa de nouveau pour se déchausser. Mais le même bruit extraordinaire ayant recommencé, Bernadette releva la tête, regarda devant elle et poussa aussitôt, ou plutôt voulut pousser un grand cri, qui s'étouffa dans sa gorge. Elle frissonna de tous ses membres ; et, terrassée, éblouie par ce qu'elle apercevait, elle s'affaissa sur elle-même et tomba à deux genoux.

Au fond et au-dessus de la grotte, dans une sorte de niche formée par le rocher, se tenait debout, au milieu d'une clarté surhumaine, une femme d'une incomparable splendeur. Cette lumière était aussi suave qu'éclatante. Elle ne ressemblait en rien à la lumière de ce monde. La vision n'avait rien de vague ; c'était un vrai corps humain, une personne vivante, et qui ne différait d'une personne ordinaire que par son auréole de lumière et par sa divine beauté.

Elle était de taille moyenne. Elle semblait toute jeune ; et pourtant elle réunissait à la fois l'innocente candeur de l'enfant, la pureté absolue de la vierge, la gravité tendre de la mère, et la majesté que donnent l'âge et la souverai-

neté. Elle était plus belle que tout. Son visage admirable respirait une grâce infinie; ses yeux bleus avaient une suavité qui semblait fondre le cœur. Ses lèvres avaient une indicible expression de bonté et de douceur.

Les vêtements de l'apparition, d'une étoffe inconnue à la terre, étaient plus blancs, plus éclatants que la neige immaculée des montagnes, et leur simplicité relevait encore leur magnificence. La robe longue et traînante laissait ressortir les pieds, qui posaient sur le roc et foulaient légèrement une branche d'églantier. Sur chacun de ses pieds nus, d'une beauté, d'une pureté virginales, brillait une rose qui avait la couleur de l'or.

Une espèce de ceinture, bleue comme le ciel, pendait en deux longues bandes qui touchaient presque le bas de la robe. Un voile blanc, fixé autour de la tête, enveloppait les épaules et retombait en arrière jusqu'au bas. Ni bagues, ni collier, ni diadème, ni bijoux de femme.

Un chapelet, dont les grains étaient blancs comme des gouttes de lait, et dont la chaîne était lumineuse et dorée, pendait des mains jointes de la Dame mystérieuse. Les grains du chapelet glissaient l'un après l'autre entre ses doigts; mais ses lèvres demeuraient immobiles. Elle ne récitait point le Rosaire : elle l'écoutait réciter; elle écoutait l'écho céleste de la Salutation angélique, qui, de tous les coins de la terre, s'élève juqu'à elle.

Elle gardait le silence; et ce ne fut qu'à la dernière apparition, qui eut lieu le 25 mars, qu'elle daigna se nommer à Bernadette. « O Madame, lui avait dit l'heureuse enfant, veuillez avoir la bonté de me dire qui vous êtes et quel est votre nom? » L'apparition céleste sourit et ne répondit point d'abord. Bernadette insista et re-

prit : « O Madame, veuillez avoir la bonté de me dire qui vous êtes et quel est votre nom ? » L'apparition parut rayonner davantage, comme si sa joie allait grandissant ; mais elle ne répondit pas encore à la demande de l'enfant. Pour la troisième fois, Bernadette renouvela ses instances, répétant : « O Madame, je vous en prie, veuillez avoir la bonté de me dire qui vous êtes et quel est votre nom ? » L'apparition resplendissait de plus en plus. Elle tenait, comme toujours, les mains jointes avec ferveur ; son visage rayonnait de toute la béatitude du ciel. Elle disjoignit enfin les mains, laissant glisser sur son bras droit le blanc chapelet. Elle ouvrit ensuite ses deux bras et les inclina doucement vers le sol, comme pour montrer à la terre ses mains virginales, pleines de bénédictions. Puis, les relevant vers le ciel, elle prononça d'une voix claire et ravissante ces paroles : « *Je suis l'*IMMACULÉE-CONCEPTION. » Ayant dit ces mots, elle disparut, et Bernadette se trouva en face d'un rocher désert.

L'humble petite fille avait vu ainsi la Sainte-Vierge, dans la grotte de Lourdes, une quinzaine de fois ; et comme, par l'ordre même de la Reine du ciel, elle avait tout raconté dès le premier jour, elle fut bientôt accompagnée à la grotte de l'apparition par une foule considérable. Dès le quatrième jour, plus de dix mille personnes étaient là présentes. Chacun pouvait voir l'heureuse enfant ravie en extase et toute transfigurée, pendant tout le temps que durait l'apparition. Dès que la Sainte-Vierge disparaissait, Bernadette redevenait ce qu'elle était dans la vie ordinaire : une pauvre petite fille, d'un extérieur simple et même insignifiant. Elle

vit encore au moment où j'écris ceci (janvier 1870) ; elle a vingt-cinq ans, et est une sainte Religieuse dans un couvent d'Hospitalières, à Nevers.

Avant la fin de la quinzaine miraculeuse, on vit la foule des pèlerins s'élever jusqu'au nombre de quarante mille. De nombreux miracles se succédèrent, évidents comme la lumière ; et, quatre ans après, l'Évêque de Tarbes, qui avait fait faire une enquête en règle, avec toutes sortes de précautions et de sages mesures, constota officiellement cent quarante-quatre miracles, tous plus merveilleux les uns que les autres. Par l'ordre de la Sainte-Vierge, une belle source avait jailli de la grotte ; et l'on peut lire dans l'histoire de *Notre-Dame de Lourdes* (1) le récit de quantités de miracles tout à fait authentiques, opérés par l'eau de cette source, qu'on pourrait appeler la source de l'Immaculée-Conception.

O bonne Vierge ! Vierge très-pure et très-sainte ! nous vous remercions de ces beaux miracles qui augmentent notre foi et consolent notre piété. Nous vous vénérons, nous vous louons, nous vous proclamons bienheureuse en votre conception immaculée ; et nous vous demandons la grâce d'une pureté sans tache, afin d'être un peu moins indignes de votre amour et de votre Cœur immaculé.

(1) Par M. H. Lasserre ; chez Palmé, rue de Grenelle. Paris.

VII

La Médaille miraculeuse.

En 1830, comme nous le disions tout à l'heure, une bonne Sœur de charité reçut de l'infinie miséricorde de Dieu une faveur non moins précieuse que l'apparition de l'Immaculée-Conception à la petite Bernadette, de Lourdes.

Cette bonne Sœur était à l'infirmerie de la maison-mère des filles de saint Vincent de Paul, rue du Bac, à Paris. De la tribune de l'infirmerie, qui donne dans la chapelle, elle faisait son adoration, et se tenait dans un très-profond et très-paisible recueillement, en silence, les yeux fermés. Au bout de quelques instants, elle lève la tête pour regarder le Tabernacle ; mais un spectacle aussi inattendu que céleste, se présente à ses yeux. Le fond de la chapelle disparaissait tout entier sous l'éclat d'une lumière éblouissante, au milieu de laquelle apparaissait debout, les bras un peu abaissés vers la terre, les mains ouvertes et étendues, une femme d'une beauté surhumaine. Les cheveux tombaient en arrière. Un splendide manteau d'azur, rattaché sur le haut de la poitrine, couvrait les épaules et les bras jusqu'aux mains, et retombait par derrière, comme un vêtement royal. La robe était blanche et comme lumineuse. Les pieds nus de l'apparition écrasaient la tête d'un serpent, et reposaient, comme sur un piédestal, sur un vaste globe,

figure du monde. Des deux mains s'échappaient comme des rayons ardents, comme une effusion de grâces.

Autour de la tête, brillaient douze étoiles, encore plus éclatantes que le fond de lumière sur lequel elles se détachaient. Une inscription resplendissante encadrait, pour ainsi dire, cette divine apparition ; et la Sœur put lire très-distinctement ces paroles, en français : « O Marie, *conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous.* »

La Vierge Immaculée (car c'était elle) lui commanda de faire frapper une médaille représentant ce qu'elle avait devant les yeux, sans y rien changer ; et elle ajouta que cette médaille serait pour l'Église et pour le monde une source intarissable de grâces.

Il y eut d'abord de grandes difficultés de la part des Supérieurs religieux et ecclésiastiques ; et la pauvre Sœur, traitée de visionnaire, eut beaucoup à souffrir. Ce ne fut qu'environ cinq ans après, en 1830, que la médaille miraculeuse (c'est le nom qui lui est resté) commença à être connue. Elle se répandit bientôt de toutes parts. Elle fit, à elle seule et en peu de temps, la fortune de l'orfévre qui, par piété bien plus que dans la pensée de faire une bonne affaire, avait consenti à en faire les frais. Au moment où ses affaires étaient le moins brillantes, l'étonnante et subite diffusion de cette petite médaille vint les relever tout à coup ; et depuis lors, cette source de grâces et de miracles n'a pas plus tari que celle de l'eau de Lourdes. Je crois qu'on serait au-dessous de la vérité en disant que, depuis 1830, la médaille miraculeuse a été répandue à plus de cent millions.

En 1860, la sainte Religieuse qui, trente-cinq ans au-

paravant, avait été favorisée de l'apparition de MARIE Immaculée, vivait encore, accablée, paraît-il, d'infirmités et de douleurs, mais pleine de mérites et de vertus. Dans le couvent même des Sœurs de charité, elle n'était connue que d'un petit nombre.

Parmi les mille et mille prodiges dont la Médaille miraculeuse a été l'instrument, voici, ce me semble, le plus beau et peut-être le plus éclatant. J'en ai connu moi-même les personnages principaux, à Rome d'abord, puis à Paris.

C'était en janvier 1842. Un jeune banquier israélite, nommé Alphonse Ratisbonne, venait d'arriver à Rome, en curieux, pour y passer quelques semaines. Il s'y ennuyait déjà ; car, privé de toute religion, indifférent à tout ce qu'il voyait et entendait, il se trouvait là complétement dépaysé.

Il avait été recommandé à l'amitié de l'excellent baron Théodore de Bussières, protestant converti et très-fervent catholique. Celui-ci, décidé à donner au jeune Juif quelques bons échantillons de Rome chrétienne, l'avait présenté à la noble famille des La Ferronnays : et là, une charmante petite fille, pieuse comme un Ange, avait obligé Alphonse Ratisbonne d'accepter et même de mettre à son cou la Médaille miraculeuse : « Vous verrez, lui avait-elle dit en souriant, que cela vous convertira. » M. Ratisbonne n'avait pas osé refuser. Il avait même promis, un peu malgré lui, de répéter la petite prière : « O MARIE, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. »

Du reste, il était aussi mal disposé que possible, extrêmement ignorant en matière de religion, ne

croyant à rien, frivole et léger comme les jeunes gens riches du monde.

La nuit du 19 au 20 janvier, il vit en songe à plusieurs reprises un signe inconnu, qu'il remarqua depuis être exactement le revers de la Médaille miraculeuse ; à savoir, un M surmonté d'une croix et entouré de douze étoiles. Il ne savait pas ce que cela voulait dire et ne se doutait pas que c'était là le prélude du prodige qui, le lendemain même, allait le sauver.

Il avait passé la matinée dans un café. M. de Bussières vint l'y prendre en voiture, pour le mener au *Forum*, au Colysée et à quelques autres monuments célèbres. Ils s'arrêtèrent un instant devant la modeste église de Saint-André *delle Fratte*, où M. de Bussières devait régler quelques détails de l'enterrement du pauvre comte de La Ferronnays, mort la veille presque subitement : « Attendez-moi ici, mon cher, dit-il à son jeune compagnon ; je reviens à l'instant. » Et sautant en bas de la voiture, il entra dans l'église.

Au bout de deux ou trois minutes, ennuyé d'attendre, Alphonse Ratisbonne descendit à son tour, voulant voir s'il y aurait par hasard quelque tableau curieux, quelque objet d'art dans cette église. Il y entra. Il n'y avait absolument personne. D'un coup d'œil, le jeune touriste eut parcouru les murailles de l'église, insignifiantes et mal tenues, et il s'avançait nonchalamment du côté droit, regardant, faute de mieux, un petit chien qui s'était glissé là.

Mais voici que le petit chien, que le pavé, que les murailles, que l'église entière disparaissait à ses yeux. Dans la seconde chapelle latérale à main gauche, une

vision éblouissante absorbe toute son attention : c'était une femme, majestueuse et incomparable, plus lumimineuse que le soleil, toute vêtue de blanc, un manteau d'azur sur les épaules, les bras étendus, les mains ouvertes, pleine d'une douceur divine. Sans savoir comment, il se trouve transporté aux pieds de l'apparition, de l'autre côté de l'église, à genoux devant la balustrade de marbre de la chapelle. Là, il essaie de relever la tête ; mais la Vierge, la Vierge de la médaille, lève à deux reprises la main droite, la lui pose pour ainsi dire sur la tête, et l'oblige à la baisser. Il put voir néanmoins les pieds nus de Marie, qui semblaient poser sur l'autel ; et ses deux mains ouvertes, abaissées vers lui, qui semblaient rayonner une lumière ardente et vivante.

Cependant M. de Bussières, ayant tout réglé à la sacristie pour la cérémonie du lendemain, rentra dans l'église, marchant d'un pas rapide, et craignant d'avoir fait attendre son compagnon.

« En mettant le pied dans l'église, me disait-il, j'eus une impression singulière. Je me disais en moi-même, sans savoir pourquoi : « Il vient de se passer ici quelque « chose d'extraordinaire. » Malgré ma vue qui est très-basse, j'aperçus, devant la seconde chapelle, un homme à genoux, qui me sembla être Ratisbonne. Il portait, comme lui, un paletot blanc. « Quelle folie ! » me dis-je à cette pensée. Néanmoins, je m'approchai quelque peu. Jugez de ma surprise, de ma stupéfaction : c'était lui, c'était bien lui ! Il était là à genoux, immobile. J'allai à lui et lui touchai légèrement l'épaule en l'appelant par son nom. Il ne bougea pas. Je le regardai de plus près : son visage était pâle et baigné de larmes. « Ratisbonne !

« lui dis-je vivement; mon ami, que faites-vous là?
« qu'avez-vous? qu'est-il arrivé?» Alors, levant la tête, il m'aperçut, se jeta dans mes bras en sanglotant :
« Vite, me dit-il, vite, menez-moi à un prêtre. Là, je
« vous dirai tout. Je l'ai vue : c'est Elle! Elle ne m'a
« point parlé, mais j'ai tout compris! »

« Nous remontâmes en voiture. Il pouvait à peine se tenir. J'étais presque aussi ému que lui. Je le conduisis au couvent du *Gesù*, dans la chambre ou plutôt dans les bras de l'excellent Père de Villefort. Lorsqu'il fut un peu remis de son émotion, il raconta tout, et répétait : « J'ai tout compris; je sais tout. Je veux être bap-
« tisé! »

En effet, son instruction religieuse, œuvre directe de la Sainte-Vierge, était toute faite; et à mesure qu'on lui expliquait les mystères, les vérités de la foi catholique, il disait : « C'est bien; je sais cela. Elle ne m'a rien dit,
« mais j'ai tout compris. » — Je tiens tous ces détails de M. de Bussières lui-même.

Par l'ordre du Pape Grégoire XVI, le baptême solennel du jeune Israélite converti eut lieu huit jours après, au milieu d'une affluence immense; et ce fut le Cardinal-Vicaire qui, au nom du Saint-Père, baptisa et confirma l'heureux privilégié de l'immaculée Vierge Marie. Le Pape voulut même constater par un décret le caractère miraculeux de la conversion d'Alphonse-Marie Ratisbonne.

Celui-ci, de retour à Paris (où j'ai eu le bonheur de le voir et de communier à côté de lui), quitta bientôt le monde pour se faire prêtre et Religieux. A l'heure qu'il est, vingt-huit ans après la céleste visite de Marie, il est

à Jérusalem, à la tête d'une fervente Communauté de juives converties.

Tels sont, mon enfant, les effets merveilleux de la protection de MARIE Immaculée ; telle est la puissance de la médaille miraculeuse qui porte son image. Porte-la toujours sur toi. Ne la quitte jamais, ni jour ni nuit. Donne cette médaille bienfaisante à tous ceux qui te sont chers. Pour l'amour de toi, ils la porteront; et elle leur apportera les bénédictions de la très-sainte et immaculée Vierge, Mère de DIEU.

O MARIE, conçue sans péché! priez pour nous qui avons recours à vous.

VIII

Le Scapulaire de l'Immaculée-Conception.

On appelle *Scapulaire* un vêtement que tout le monde portait autrefois, et qui couvre les épaules en tombant, par devant et par derrière, à une égale longueur. En latin, *scapula* veut dire épaule.

Le Scapulaire de la Sainte-Vierge est un petit habit que l'on porte sur la poitrine et sur les épaules, en signe de consécration à MARIE. De même qu'anciennement les pages des rois, des reines et des princesses portaient leur livrée et se faisaient ainsi gloire de leur appartenir ; de même les pieux serviteurs de MARIE se font gloire de porter les livrées de leur Souveraine et de leur Mère, et de se rappeler sans cesse, au moyen du Scapulaire, qu'ils se sont voués à son service.

Les deux Scapulaires les plus connus sont le Scapulaire du Mont-Carmel, de couleur brune, et le Scapulaire de l'Immaculée-Conception, de couleur bleu de ciel. Nous ne parlerons que de ce dernier, qui se rapporte plus directement à l'Immaculée-Conception de la Très-Sainte Vierge.

Le Scapulaire bleu a été révélé expressément par la bonne Vierge à la Vénérable Benincasa, fondatrice d'un Ordre de Religieuses en Italie. Le 2 février de l'année 1616, fête de la Purification, la Sainte-Vierge apparut à cette Vénérable Sœur. Elle était revêtue d'un magnifique manteau bleu de ciel, et elle lui ordonna de revêtir toutes ses filles d'un Scapulaire de même couleur, lui promettant de protéger et de bénir d'une manière particulière tous ceux qui, en l'honneur de son Immaculée-Conception, porteraient cette livrée céleste. Elle lui montra ensuite un nombre infini de chrétiens de tout rang et de toute condition, de tout sexe et de tout âge, revêtus de ce beau Scapulaire et comme abrités sous son manteau royal.

Bientôt la dévotion du Scapulaire de l'Immaculée-Conception, ou Scapulaire bleu, se répandit dans l'Église, et le Pape Clément X l'approuva solennellement en 1671.

Le Scapulaire bleu devint l'objet d'une grande Archiconfrérie, approuvée par le Saint-Siége et enrichie d'immenses Indulgences. Comme ces Indulgences paraissaient mêmes exhorbitantes à quelques personnes, elles furent de nouveau soumises à l'approbation du Pape Grégoire XVI, lequel les confirma par un nouveau décret, en date du 12 juillet 1845.

Tu sais, mon cher enfant, ce que c'est qu'une *Indul-*

gence? C'est le pardon des peines temporelles qui doivent expier nos péchés pardonnés. C'est un pardon ajouté à un autre pardon.

Lorsque, repentants de nos péchés, nous en recevons l'absolution, c'est-à-dire le pardon, au sacrement de Pénitence, l'Église, au nom et par les mérites de Jésus-Christ, nous remet nos péchés, ainsi que la peine éternelle qui leur était due. Mais il nous reste encore quelque chose à payer à la justice de Dieu ; il nous reste à expier nos péchés pardonnés ; et c'est cette expiation qu'on appelle « la peine temporelle » du péché. « Temporel » veut dire qui ne dure qu'un temps. Cette peine temporelle, on la subit ou bien en ce monde, en faisant des œuvres de pénitence, ou bien dans l'autre monde, en souffrant les redoutables peines du Purgatoire.

L'*Indulgence* est la grâce très-précieuse et très-miséricordieuse que l'Église nous accorde au nom du bon Dieu, pour nous remettre les peines temporelles dues à nos péchés. Elle le fait, en nous appliquant les mérites surabondants de la pénitence de Notre-Seigneur, de la Très-Sainte Vierge, des Martyrs et des Saints. Ces mérites sont infinis ; car ils sont divins ; et ils suppléent à ce qui manque à notre pauvreté spirituelle.

L'indulgence *plénière* est celle qui nous remet pleinement, complétement toutes les peines temporelles. L'Indulgence *partielle* est celle qui ne nous en remet qu'une partie. L'Indulgence plénière paye complétement notre dette tout entière ; l'autre n'en paye qu'une partie.

Pour gagner une Indulgence plénière ou partielle, il faut : 1° être en état de grâce, c'est-à-dire n'avoir pas de péché mortel sur la conscience ; 2° accomplir tout ce qui

est prescrit par le Pape ou par l'Évêque ; 3° avoir un véritable repentir de ses péchés, les détester tous de tout son cœur, pour l'amour de Jésus-Christ, et être bien sincèrement résolu à les éviter le plus possible à l'avenir. Quand on est ainsi disposé, on gagne assurément les Indulgences.

Plus on en gagne, mieux cela vaut. Si l'on en gagne plus qu'il n'en faut pour payer ses propres dettes, le surplus sert aux pauvres âmes du Purgatoire et retombe dans ce grand trésor de l'Église, composé, comme nous le disions tout à l'heure, de la surabondance des mérites de Jésus-Christ, de ses Saints et de tous ses fidèles.

Ceci étant posé, écoute, mon enfant, les merveilleuses Indulgences que tu peux gagner chaque jour, à chaque instant du jour, soit pour toi-même, soit pour les âmes du Purgatoire, en t'enrôlant dans l'Archiconfrérie du Scapulaire de l'Immaculée-Conception. Outre un grand nombre d'Indulgences plénières et partielles qu'il serait trop long d'énumérer ici, le Scapulaire bleu jouit de deux priviléges qui se recommandent tout particulièrement à notre piété :

1° Ceux qui portent le Scapulaire et récitent pieusement *six Pater*, *Ave* et *Gloria* (en l'honneur de la Sainte-Trinité, de l'Immaculée-Conception et aux intentions du Pape pour les besoins de l'Église), gagnent, autant de fois par jour qu'ils récitent ces prières, toutes les Indulgences plénières et partielles de la Terre-Sainte ; toutes les Indulgences plénières et partielles des Basiliques de Rome ; toutes les Indulgences plénières et partielles de la Portioncule d'Assise ; et d'autres encore. — Or, rien qu'en Terre-Sainte, le pèlerin peut gagner dans

le courant d'une année, au témoignage de saint Alphonse de Liguori, *cinq cent cinquante-trois* Indulgences plénières et *quatre mille sept* ou *huit cents ans* d'Indulgences partielles. Les sept grandes Basiliques de Rome ne sont pas moins riches en Indulgences. « Ces Indulgences, disait un jour le bon Pie IX à un prêtre belge, sont si grandes, si anciennes et si nombreuses, que je ne puis pas vous les dire. Ayez l'intention de les gagner toutes; cela suffit. » Dans une seule des douze Basiliques de second ordre, nommée Sainte-Pudentienne, on peut gagner, chaque fois qu'on y va prier, *trois mille années* d'Indulgences, en mémoire de saint Pierre, qui a demeuré là jadis, lorsqu'il arriva d'Antioche à Rome. Quant au Grand-Pardon de la Portioncule d'Assise, dont nous avons parlé plus haut, c'est une grâce prodigieuse, ainsi que Notre-Seigneur le disait lui-même à saint François.

Eh bien, mon petit enfant, toutes ces Indulgences, tous ces trésors de miséricorde et de pardon, tu peux les gagner chaque jour, plusieurs fois le jour, autant de fois que tu le veux, pourvu que tu portes le Scapulaire bleu et que tu récites les *six Pater*, *Ave* et *Gloria Patri*, aux intentions de la Confrérie. Chaque fois, c'est certainement *plusieurs milliers* d'Indulgences plénières, et peut-être *plus de cent mille années* d'Indulgences partielles. Il y a là de quoi peupler le ciel en vidant le Purgatoire. N'est-ce pas admirable? Et tout à la fois, n'est-ce pas bien facile?

Voilà la première faveur extraordinaire attachée au Scapulaire de l'Immaculée-Conception.

2° La seconde n'est pas moins excellente. Après ta

mort, toutes les Messes qui seront célébrées pour le repos de ton âme, t'apporteront l'Indulgence plénière; et, ainsi, tu seras promptement délivré des terribles flammes du Purgatoire, si tu es obligé d'y aller.

Le Scapulaire bleu doit être de laine. Il ne suffit pas de se le mettre soi-même : il faut le recevoir d'un prêtre qui a reçu de Rome ce pouvoir; quand le premier est usé ou sali, on peut tout simplement le remplacer par un autre, sans avoir besoin d'une nouvelle bénédiction. Il ne faut pas jeter les vieux Scapulaires ni les laisser traîner; il faut les brûler. On doit porter le Scapulaire jour et nuit, soit sur sa chemise, soit par-dessous. On ne doit jamais le quitter, si ce n'est pour une raison légitime et pour un temps peu considérable.

Je ne saurais trop t'engager, mon cher enfant, à t'enrôler, dès maintenant, dans la belle Archiconfrérie du Scapulaire de l'Immaculée-Conception; d'autant plus qu'il n'oblige à rien sous peine de péché. Quelle grâce que de porter ainsi, nuit et jour, les livrées de la Reine des Anges! Prie ta mère de te faire elle-même, s'il se peut, un beau Scapulaire bleu, et profite de la première occasion pour te faire recevoir dans l'Archiconfrérie. Tu feras bien de réciter au moins le matin et le soir les six *Pater*, *Ave* et *Gloria*: le matin, tu pourras garder pour toi les grandes Indulgences de la Sainte-Vierge; le soir, tu pourras les céder aux pauvres âmes du Purgatoire, surtout à celles de tes parents, de tes amis, de tes bienfaiteurs.

J'avais donné ce beau Scapulaire à un de mes petits pénitents, excellent enfant qui persévéra jusqu'à sa mort dans la pratique de la plus aimable et de la plu

solide piété. Il s'approchait régulièrement du bon Dieu chaque semaine, récitait chaque jour sa petite dizaine de chapelet pour se recommander à la bonne Vierge, et avait grande dévotion au Scapulaire bleu. Il mourut de la fièvre typhoïde en 1858; et ses pieux parents voulurent qu'il emportât son Scapulaire dans la tombe. Cinq ans après, on ouvrit son tombeau, pour transporter ses restes dans un caveau de famille : de son pauvre corps il ne restait que les ossements; les vêtements, le suaire, le chapelet, la croix, tout avait disparu, dévoré par la terre; tout, à l'exception de son cher Scapulaire bleu. Son pauvre père le recueillit en pleurant, et le conserve comme une relique; l'étoffe n'était nullement altérée; la couleur même, si délicate cependant, avait complétement résisté à l'humidité du sol, et, qui pis est, à l'horrible décomposition des chairs. Nous avons tous vu dans cette conservation inexplicable une marque de la protection de Marie Immaculée sur son bon petit serviteur.

Un jeune homme, ancien élève des Pères Jésuites, avait été, jusqu'à l'âge de vingt et un an, un modèle de piété, de pureté, de charité, de dévouement. Depuis sa petite enfance, il portait le Scapulaire de l'Immaculée-Conception, et aimait tendrement la Sainte-Vierge. Il faisait la joie de sa mère qui était veuve. Deux amis mondains l'entraînèrent peu à peu dans leur vie de plaisir. Cette vie frivole devint bientôt une vie mauvaise; et le pauvre jeune homme, si bon, si ferme jusque-là, fût emporté par ses passions. Rien n'y put faire; les larmes, les supplications, les reproches, les menaces même, tout fut inutile. Il quitta sa mère, et s'abandonna

tellement à tous les désordres, qu'épuisé, usé avant l'âge, il se trouvait mourant de la poitrine, trois ans à peine après son départ.

Il était dans une maison de campagne, près de Genève. Sa pieuse mère, apprenant son état, accourut à lui, oubliant tout. Elle le soigna comme savent soigner les mères. Le voyant en danger, elle lui parla doucement de la nécessité de se réconcilier avec le bon Dieu ; mais l'âme était encore plus malade que le corps, et le pauvre prodigue répétait froidement: « Ne me parlez pas de cela. C'est inutile. J'en ai trop fait. J'ai trop abusé. » A deux reprises, il avait dûrement repoussé le prêtre. Tout semblait perdu.

Sa mère eut l'inspiration de lui parler de son ancien amour pour la Vierge Immaculée, de sa pieuse enfance, de sa première Communion. « Où est ton Scapulaire? » lui demanda-t-elle. Le pauvre mourant lui montra du doigt un tiroir et une boîte. La mère prend le Scapulaire, le baise, fait une ardente prière à la Vierge Immaculée, Mère de Dieu, et supplie son enfant de la laisser lui passer au cou ce cher souvenir. Il ne répond pas; mais il se laisse faire. A peine se trouve-t-il revêtu de la livrée de la Sainte-Vierge, que son cœur s'attendrit; ses yeux se remplissent de larmes; il se met à sangloter et à demander tout haut pardon au bon Dieu. C'en était fait: la Vierge avait sauvé son enfant. Il se confessa, communia avec des sentiments d'humilité et de repentir qui attendrissaient tous les assistants; et le lendemain, il mourut paisiblement entre les bras de sa mère, en murmurant les noms de Jésus et de Marie.

Et c'est ainsi que pendant la vie, à l'heure de la mort,

par delà même le tombeau, les enfants de la Vierge sainte sont bénis de Dieu et comblés de grâces.

IX

L'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires.

Je te disais l'autre jour, mon enfant, qu'un des grands signes qui rattachent notre siècle au mystère de l'Immaculée-Conception de la Sainte-Vierge, c'est l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires. Voici par quels prodiges cette sainte Archiconfrérie a commencé. Tout ce que je vais te dire, je le tiens de la bouche même du vénérable M. Desgenettes, ancien curé de la paroisse de Notre-Dame des Victoires, à Paris.

Voici ce qu'il me raconta un jour: « C'était au mois de décembre 1836, aux environs de la fête de l'Immaculée-Conception. J'étais depuis quelques temps curé de Notre-Dame des Victoires. Ma pauvre paroisse était dans un état pitoyable: près de dix-huit mille habitants; jamais personne à l'église; trente ou trente-cinq femmes à la Grand'Messe, le dimanche; pas un seul homme faisant ses pâques, pas un seul! J'étais désolé.

« Le découragement me gagna; et, craignant que mes péchés ne fussent la cause de ce triste état de choses, je me décidai à donner ma démission.

« Un jour donc de décembre, c'était un vendredi, j'étais plus triste, plus abattu que de coutume. Je commençai la Messe, seul avec mon petit servant. Arrivé au

Sanctus, un trouble extraordinaire s'empara de moi, si bien que je fus obligé de m'arrêter. J'allais continuer la Messe, lorsque tout à coup, j'entends une voix, forte et distincte, qui me dit : « *Consacre ton église et ta paroisse* « *au très-saint et immaculé Cœur de* MARIE ! » Stupéfait, je me retourne vivement : il n'y avait personne. L'enfant de chœur jouait tranquillement avec ses doigts. « C'en est « fait, me dis-je ; voici que je deviens fou. Plus de doute : « il faut aujourd'hui même que j'aille porter ma démis- « sion à Mgr l'Archevêque. » Un peu tranquillisé par cette détermination, je terminai la sainte Messe, sans trop penser à l'étrange voix que j'avais entendue.

« J'allais faire mon action de grâces ; j'étais tout seul dans les stalles du chœur. Je m'apprêtais à me lever ; j'avais même déjà un genou en l'air, lorsque la même voix, plus forte encore et plus distincte, me répète d'un ton de commandement qui me donne le frisson : « *Con-* « *sacre ton église et ta paroisse au très-saint et immaculé* « *Cœur de* MARIE. »

« Cette fois, j'étais vaincu. Ce n'était point une illusion. J'avais bien entendu ; l'ordre m'était donné de reprendre courage. Chose bizarre ! je n'avais jamais eu le moindre goût pour cette dévotion du saint et immaculé Cœur de MARIE. Elle m'avait toujours paru puérile, presque ricicule.

« Je retombai à genoux, plein de reconnaissance et d'émotion ; et après une longue prière, je rentrai chez moi, résolu à écrire, sans plus tarder, les Statuts d'une Confrérie de Notre-Dame des Victoires, en l'honneur du très-saint et immaculé Cœur de MARIE, pour la conversion des pécheurs.

« Je me mis à l'œuvre, et moi, qui ai toujours eu le travail difficile, je fus tout étonné d'écrire d'un seul trait, sans aucune rature, les Statuts en question. Une puissance invisible conduisait évidemment ma main. Ce sont les mêmes Statuts qui existent aujourd'hui et qui ont été approuvés par le Saint-Siége. Je n'en revenais pas. Je demandai à la Sainte-Vierge de me donner une preuve que tout cela venait de Dieu. « Si Mgr l'Arche- « vêque approuve la Confrérie et les Statuts, me dis-je, « ce sera le signe de la volonté de Dieu. »

« J'allai le jour même à l'archevêché, craignant un peu que Mgr de Quélen ne se moquât de moi et de mon idée. Je n'osai lui parler de la voix mystérieuse que j'avais entendue à deux reprises ; je me contentai de lui soumettre le projet de Statuts. A mon grand étonnement, l'Archevêque, sans réfléchir un instant, me dit : « Mon cher « curé, non-seulement j'approuve cette Confrérie, « mais je vous ordonne de l'établir ; et je veux que « vous commenciez dès dimanche prochain. » Nous étions au vendredi. Je partis, plus surpris encore que joyeux.

« Le surlendemain, dimanche, j'annonçai en chaire, à la Grand'Messe, aux trente ou quarante bonnes femmes qui composaient tout l'auditoire, que le soir même commenceraient les réunions de la Confrérie du très-saint et immaculé Cœur de Marie, pour la conversion des pécheurs. Au fond du cœur, malgré moi, je n'y avais guère confiance.

« En descendant, je trouve, au pied de la chaire, un monsieur, enveloppé dans son manteau, que je n'avais point vu en montant ; il m'aborde et me demande, chose

alors inouïe ! où et quand je pourrai entendre sa confession.

« Le soir, le cœur me battait. « Je ne vais trouver personne à l'église, me disais-je en m'y rendant. Nous « allons faire une triste figure avec notre Confrérie ! » Quelle ne fut pas ma surprise, lorsqu'en entrant, je trouve ma pauvre église presque pleine; et il y avait plus d'un tiers d'hommes, de jeunes gens, de messieurs. Je n'en pouvais croire mes yeux. Je lus et expliquai les Statuts. On chanta les Litanies de la Sainte-Vierge; et voici qu'arrivé au verset « *Refugium peccatorum, ora pro nobis,* » une émotion extraordinaire s'empare de toute l'assemblée; sans s'être donné le mot, tout le monde tombe à genoux et répète trois fois, avec un ensemble et une ferveur admirables, la touchante invocation : « *Refugium peccatorum, ora pro nobis!* Refuge des pécheurs, priez pour nous ! » Je pleurais comme un enfant.

« L'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires était fondée.

« Le lendemain, je demandai cependant à la Sainte-Vierge, un nouveau, un dernier signe: la conversion d'un vieux pécheur endurci, qui se mourait sur ma paroisse. Il avait quatre-vingt-six ans; il était aveugle et paralysé. Six fois déjà, je m'étais présenté chez lui, et six fois il m'avait refusé sa porte. Je m'y rendis de nouveau; et cette fois, malgré sa femme, malgré ses serviteurs, je pénétrai jusqu'au salon. Pendant que j'essuyais les rebuts et les injures de la vieille dame, j'entendis, à travers une porte entr'ouverte, la voix du malade qui disait à sa femme : « Pourquoi ne pas laisser entrer M. le

« curé ! Il est dans son droit ; il fait son devoir. Je veux « qu'il entre. »

« J'entrai aussitôt, et je m'assis près du lit du vieillard. Après quelques échanges de politesse, il dit à sa femme, fort étonnée : « Qu'on me laisse seul avec M. le « curé. J'ai à lui parler. » Remarquant qu'il cherchait quelque chose sur son lit, je crus qu'il voulait sa tabatière. « Est-ce là ce que vous cherchez, monsieur? lui « dis-je en la lui présentant. — Non, monsieur le curé, « répondit-il. C'est votre main que je cherche. — Oh! « monsieur, lui dis-je tout ému, la voici, et de bien bon « cœur. » Il me prit alors la main, et la portant à ses lèvres, il la baisa avec un touchant respect ; je sentis en même temps deux grosses larmes brûlantes qui tombaient sur ma main. « Monsieur le curé, reprit le pauvre « malade, il y a longtemps que je désire me confesser. « Je suis un grand pécheur. Je n'ai point pratiqué depuis « plus de soixante ans. Veuillez m'entendre. » Et il se confessa, et il reçut les derniers sacrements avec de grands sentiments de foi et de confiance. Il vécut encore six semaines, bénissant la Sainte-Vierge de son retour au bon Dieu ; et il mourut très-chrétiennement, après avoir demandé humblement pardon à sa femme, à ses trois fils, à ses amis et à ses serviteurs, rassemblés par ses ordres autour de son lit de mort. Telle fut, dit en finissant le bon curé, la première conquête de Notre-Dame des Victoires. »

Depuis ce temps, le sanctuaire et l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires sont devenus un foyer, de jour en jour plus ardent, de grâces et de bénédictions divines. Des miracles sans nombre, des conversions

presque désespérées, des guérisons subites, montrent sans interruption que la Sainte-Vierge Immaculée a choisi ce lieu pour y faire éclater sa miséricorde toute-puissante. Nous en reparlerons plusieurs fois durant ce mois de MARIE.

En attendant, faisons-nous tous inscrire sur les registres de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, et recommandons avec confiance au très-saint et immaculé Cœur de MARIE, la conversion des pécheurs à qui nous portons intérêt, la guérison de nos malades, la sanctification de nos âmes, la bénédiction de nos projets.

Si tu vas jamais à Paris, ne manque pas, cher enfant, d'aller prier dans ce béni sanctuaire de Notre-Dame des Victoires. De même qu'il y a par-ci par-là des volcans par où le feu souterrain s'échappe au dehors, embrasant tout sur son passage ; de même, dans la sainte Église, il y a des volcans de grâces, qui sont les sanctuaires privilégiés de la Mère de DIEU. Celui de Notre-Dame des Victoires est certainement l'un des plus puissants, des plus féconds, des plus riches.

O bonne Vierge, Notre-Dame des Victoires, soyez-nous miséricordieuse ! Obtenez-nous le pardon de nos péchés, la grâce d'une pureté sans tâche, d'une vie chrétienne et innocente. Donnez-nous la persévérance, et couronnez d'une bonne et sainte mort la bonne et sainte vie que nous voulons mener, avec l'aide de votre amour maternel. Notre-Dame des Victoires ! priez pour nous.

X

La sainte enfance de MARIE à Nazareth et au Temple de Jérusalem.

L'Évangile ne nous dit rien de la naissance ni de l'enfance de la Très-Sainte Vierge. La raison de ce silence est très-simple et très-profonde : plus les diamants et les rubis sont parfaits, plus la pierre qui les enveloppe est dure, est impénétrable. Ils sont là, cachés au sein de ce roc, et d'autant plus cachés qu'ils ont plus de valeur. La Vierge MARIE, la pierre précieuse par excellence, a dû, pour ce motif, demeurer cachée aux regards des créatures, tant qu'il n'a pas été nécessaire qu'elle leur fût montrée ; ce qui n'a eu lieu qu'au moment de l'Annonciation, c'est-à-dire au moment où le Fils de DIEU, JÉSUS-CHRIST notre Sauveur, s'est incarné dans son sein et est devenu son Fils. Jusque-là MARIE a été cachée et a dû rester cachée au monde.

DIEU et ses Anges jouissaient seuls de la vue de ce trésor. Vrai trésor de grâces, rien ne pouvait lui être comparé, ni sur la terre ni dans les cieux.

En effet, les Saints et les anciens Docteurs de l'Église nous apprennent que, dès le premier moment de son existence, cette future Mère de DIEU, cette petite Enfant tout immaculée, a reçu du bon DIEU des grâces si grandes, si prodigieuses, qu'elle se trouvait dès lors plus sainte, plus sanctifiée que tous les Anges et tous les Ar-

changes, que tous les Chérubins et tous les Séraphins.

Ils nous apprennent encore que la Sainte-Vierge, toute petite enfant qu'elle était, avait déjà une âme parfaite, capable d'adorer, d'aimer, de louer le bon DIEU; et qu'elle correspondit pleinement aux grâces immenses que le bon DIEU lui donnait, lui donnait encore, lui donnait sans cesse. Et plus elle était fidèle à y correspondre, plus le bon DIEU se plaisait à augmenter, à doubler, à centupler ces grâces admirables. De sorte que la sainteté de la petite MARIE était déjà un abîme incompréhensible, que les Anges admiraient et vénéraient, sans pouvoir en pénétrer les profondeurs. Juge, mon cher enfant, de ce qu'a été à la fin cette sainteté toujours croissante! DIEU seul peut la comprendre.

MARIE naquit à Nazareth, petite ville, jusque-là inconnue, de la Terre-Sainte. Elle descendait de la tribu de Juda et de la race royale de David. Dans son berceau, la douce et sainte petite MARIE était comme l'aurore de JÉSUS-CHRIST; la petite enfant de Nazareth annonçait le petit enfant de Bethléem. Depuis la création du monde, rien de plus grand, rien de plus sacré n'avait encore paru sur la terre. DIEU le Père voyait d'avance en elle sa future Épouse, la Mère de son Fils unique; Dieu le Fils voyait et chérissait d'avance en elle sa future Mère; et l'Esprit-Saint, qui, depuis le moment de sa conception immaculée, habitait en elle et la comblait de grâces, comme nous l'avons dit, l'Esprit-Saint faisait déjà en elle ses délices. Les neuf chœurs des Anges l'admiraient en silence, et vénéraient dans cette humble petite enfant leur grande Reine et la future Souveraine des Cieux.

Le bon saint Pascal Baylon, dont nous avons parlé précédemment, avait une dévotion extraordinaire à la sainte enfance de Marie. Aux approches des deux belles fêtes de l'Immaculée-Conception et de la Nativité de la Sainte-Vierge, on le voyait plein de joie et de ferveur, et comme ravi en extase. S'il venait à rencontrer quelque novice de son couvent ou quelque autre jeune Frère: « Viens, viens ici, mon Frère, s'écriait-il; et mets-toi à genoux. Crois-tu en Dieu? Alors dis comme moi: « *Bénie, louée, glorifiée, exaltée soit la Conception immaculée*, ou bien *la Nativité de notre chère petite enfant!* » Et il entraînait tout le monde à la grande petite Sainte-Vierge.

Les anciennes traditions nous apprennent que la petite Marie fut conduite au Temple de Jérusalem, à l'âge de trois ou quatre ans, et qu'elle y fut élevée dans la sainteté, dans le travail et dans le silence, jusqu'à l'âge de treize ou quatorze ans. « La Sainte-Vierge, n'étant encore âgée que de trois ans, dit le bon saint François de Sales, fut apportée une partie du chemin de Nazareth en Jérusalem, pour être offerte à Dieu en son Temple; et l'autre partie, elle vint avec ses petits pieds, étant néanmoins toujours aidée de ses parents; car, quand le bienheureux saint Joachim et sainte Anne trouvaient quelque plaine, ils la mettaient à terre pour la faire marcher, à cause de la complaisance qu'ils prenaient à lui voir former ses petits pas. Et alors cette glorieuse Enfant du ciel élevait ses petits doigts pour prendre leur main, crainte de faire quelque faux pas. Mais dès qu'ils rencontraient quelque chemin raboteux, ils la prenaient entre leurs bras.

« O Dieu, que j'aurais voulu voir ce voyage! Les Anges

contemplaient avec ravissement cette Sainte-Vierge, laquelle étant parvenue au Temple, monta joyeusement les quinze degrés de l'autel; car elle venait, avec un amour non-pareil, se donner, dédier et consacrer à DIEU sans réserve. Et il semble que si elle eût osé, elle eût dit à ces saintes femmes qui élevaient les filles que l'on dédiait à DIEU dans le Temple : « Me voici entre vos mains » comme une boule de cire; faites de moi tout ce qu'il » vous plaira; je ne ferai nulle résistance à votre vo- » lonté. » Aussi était-elle si soumise, qu'elle se laissait tourner à toute main, sans témoigner aucune volonté ni aucune répugnance à chose quelconque, se rendant si condescendante, qu'elle ravissait tous ceux qui la voyaient. »

Deux anciens Pères de l'Église, saint Ambroise, Évêque de Milan, et saint Epiphane, Évêque de Salamine, rapportent que, dans le Temple, la jeune Vierge MARIE était un modèle accompli de douceur, de bonté, de docilité, de recueillement, de charité. Ses regards étaient pleins de candeur ; son maintien, modeste et grave. Son vêtement, très-simple, était de laine blanche. Elle mangeait peu ; elle ne dormait que ce qu'il fallait pour réparer ses forces. Toujours en prières, elle parlait sans cesse à DIEU au fond de son cœur, et le moins possible aux créatures. Elle pratiquait d'avance tout ce qu'un jour son adorable Enfant-JÉSUS devait pratiquer sous ses yeux dans la retraite de Nazareth.

O mon enfant, que voilà bien, pour toi, un beau modèle! Enfant de la Sainte-Vierge, imite ta Mère, ta très-sainte Mère. Imite-la dans l'innocence de son enfance ; imite-la dans son amour pour le bon DIEU. Comme elle,

habitue-toi à beaucoup prier de cœur, à marcher joyeux et recueilli en présence de ton DIEU, à obéir en toutes choses à ton père, à ta mère, à tes maîtres. Habitue-toi à faire de petites pénitences à table, à ne pas trop parler, à ne te moquer de personne, à te faire aimer de tout le monde.

Mais ce que je te recommande surtout, en présence de MARIE enfant, c'est la prière et l'amour du bon DIEU. Un jour, une petite fille de huit ou neuf ans, que je connais, était seule dans sa chambre. Sa mère entra. L'enfant qui était à genoux se leva aussitôt et se mit à rougir. « Que faisais-tu là, ma petite? lui dit doucement sa mère. — Maman, je priais le bon DIEU. — Tu n'avais donc pas fait ta prière, ce matin? — Si, maman. — Alors, pourquoi priais-tu le bon DIEU? — Parce que je l'aime, » répondit naïvement la chère petite. Sa mère l'embrassa en silence et sortit bien vite pour cacher ses larmes de joie.

C'est qu'en effet l'amour de DIEU produit nécessairement l'amour de la prière; on ne prie bien le bon DIEU que quand on l'aime; et on ne l'aime bien que quand on le prie, quand on le prie souvent et du fond du cœur.

Fais-en autant, mon enfant chéri, et marche courageusement sur les traces de la Sainte-Vierge MARIE.

XI

La Sainte-Vierge et l'Ange Gabriel

La Vierge MARIE avait été retirée du Temple pour être fiancée à son parent, saint Joseph, descendant, comme elle, de la tribu de Juda et de la race royale de David. Elle avait alors environ quatorze ans. On ignore l'âge qu'avait saint Joseph ; comme il vécut encore vingt-cinq ou trente ans, il est probable qu'il était dans la force de l'âge. Il gagnait sa vie du travail de ses mains et était charpentier de son état. Il demeurait à Nazareth, ainsi que la famille de la Sainte-Vierge.

La petite maison où demeuraient MARIE et Joseph existe encore. C'est une bien précieuse relique. Lorsque les Turcs furent définitivement maîtres de la Terre-Sainte, après les Croisades, en 1291, elle a été transportée miraculeusement par les Anges, de Nazareth en Italie où elle est devenue, sous le nom de *la Santa-Casa* (c'est-à-dire *la Sainte-Maison*), un des pèlerinages, un des sanctuaires les plus célèbres du monde chrétien. Autour d'elle s'est élevée une charmante petite ville qu'on a nommée *Lorette*, parce qu'autrefois il y avait là un bois de lauriers. La célèbre Basilique de *Notre-Dame de Lorette* protége et renferme la Sainte-Maison de Nazareth qui, comme une relique insigne, est enfermée dans un insigne reliquaire. Il s'est passé là, et il s'y passe, chaque année, une quantité de miracles.

A Nazareth, cette maison de la Sainte-Vierge et de

saint Joseph était adossée au flanc d'une colline, de sorte que, d'un côté, elle communiquait avec la rue, et de l'autre, avec une espèce de grotte, creusée dans le roc de la montagne.

C'est dans cette grotte que, le 25 mars, se trouvait en prière, toute ravie d'amour, la très-sainte et très-pure Vierge MARIE, qui se préparait ainsi, sans le savoir, à devenir la Mère de son DIEU.

Tout à coup la grotte se remplit d'une lumière divine. MARIE se lève. Un Ange resplendissant, revêtu d'une forme humaine, se présente devant elle, plein d'une respectueuse vénération. C'était l'un des chefs de l'armée céleste, le plus grand, le plus puissant après saint Michel. C'était l'Ange de l'Incarnation, l'Ange Gabriel. Ambassadeur du Père, du Fils et du Saint-Esprit, il venait demander à la Vierge Immaculée son consentement, libre et volontaire, aux grandes choses que DIEU voulait faire en elle, par elle et avec elle. Il venait lui demander de vouloir bien devenir la Mère de DIEU. On voit encore à Nazareth, dans cette grotte sacrée, où le Fils de DIEU s'est fait homme et où la Vierge est devenue sa Mère, la place où se tenait l'Ange et celle qu'occupait MARIE.

« Je vous salue, ô pleine de grâce, lui dit le céleste ambassadeur; le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre toutes les femmes. »

En entendant ce salut, la Sainte-Vierge demeura comme interdite; et sans répondre, elle cherchait en elle-même ce que cela pouvait signifier. Elle, si humble, si petite à ses propres yeux ; se trouver ainsi saluée, vénérée par un Ange !

« Ne craignez point, ô MARIE ! reprit alors le bienheureux Gabriel ; ne craignez point ; car vous avez trouvé grâce devant DIEU. Voici que vous allez concevoir et enfanter un Fils ; et ce Fils, vous l'appellerez JÉSUS. Il sera grand ; il aura pour nom le Fils du Très-Haut. Le Seigneur DIEU lui donnera la royauté de David son père ; il régnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin. »

« Comment cela pourra-t-il se faire ? » dit avec douceur la Très-Sainte Vierge. Quoique fiancée à saint Joseph, elle avait fait vœu de virginité, c'est-à-dire vœu de demeurer toujours consacrée à DIEU seul, comme sont maintenant nos Religieuses et nos Religieux. Même pour devenir la Mère du Sauveur du monde, la très-fidèle MARIE ne voulait pas manquer à son vœu.

L'Ange Gabriel la rassura en lui disant : « C'est le Saint-Esprit qui va descendre en vous, et vous envelopper tout entière. Aussi le SAINT qui naîtra de vous sera-t-il nommé LE FILS DE DIEU. » Et, pour lui prouver le miracle qui allait s'opérer en elle, par un autre miracle du même genre que DIEU avait opéré déjà, il ajouta : « Voici que votre cousine Élisabeth vient, elle aussi, de concevoir un fils, malgré sa vieillesse. Rien n'est impossible à DIEU. » Sainte Élisabeth, mère de saint Jean-Baptiste, Précurseur de JÉSUS-CHRIST, avait, en effet, soixante-quinze ans ; et, à moins d'un miracle, et d'un grand miracle, il était impossible à une femme de cet âge de devenir mère ; aussi impossible qu'à une chaste vierge, exclusivement consacrée à DIEU.

Pleinement rassurée et voyant clairement que telle était la volonté de DIEU, la très-sainte MARIE donna alors

son consentement au mystère de l'Incarnation. « Je suis la servante du Seigneur, dit-elle à l'Envoyé de Dieu ; qu'il me soit fait selon votre parole. »

Et l'Ange disparut; et le Saint-Esprit, l'Esprit Créateur et Sanctificateur, opéra dans le sein de la Vierge l'adorable, l'incompréhensible mystère de l'Incarnation, c'est-à-dire du Fils de Dieu fait homme. En union avec le Père céleste, qui lui communiqua sa fécondité divine, la Bienheureuse Vierge Marie devint Mère du Fils de Dieu, de la seconde personne de la Sainte-Trinité.

Le Verbe éternel, le Fils de Dieu, prit en son sein virginal un corps, semblable au nôtre, quoique bien plus parfait. Sa divinité, unie désormais à l'humanité que venait de lui donner Marie, accomplit le mystère de l'Incarnation. Le Fils de Dieu, vrai Dieu comme le Père et le Saint-Esprit, devint le vrai Fils de Marie ; et Marie, ainsi que nous l'avons dit déjà, devint la vraie Mère du Fils de Dieu, la Mère de Dieu.

Oh, quel beau ciboire ! quel merveilleux Tabernacle ! En Marie reposait corporellement le bon Dieu. Son cœur était le lieu de délices du Roi du ciel, du Verbe incarné. Possédant Dieu, elle était comme un ciel vivant, autour duquel tous les Anges étaient en perpétuelle adoration. Et, à elle seule, la Vierge, Mère de Dieu, adorait son Seigneur et son Fils plus parfaitement mille fois que tous ces bienheureux Anges; elle l'aimait d'un amour incomparablement plus ardent; et c'était, pour ainsi dire, à travers Marie que le bon Dieu contemplait dorénavant le ciel, la terre, les hommes, toutes les créatures. A cause de sa Mère, il les aimait et les bénissait.

Quand nous communions, nous avons, ô prodige ! ab-

solument ce même bonheur : nous possédons corporellement en notre corps le Fils de DIEU et de MARIE, le même Verbe éternel qui s'est incarné dans ses chastes entrailles. Oh ! la grande, la divine chose que la très-sainte Communion ! Si nous avions une foi vive, nous ne pourrions point passer un seul jour sans communier.

Le Fils de DIEU demeura pendant neuf mois ainsi renfermé et voilé dans son cher Tabernacle. Juge, mon petit enfant, combien il dut sanctifier sa Mère, déjà si sainte, si divinement parfaite! N'aimeras-tu pas à l'avenir la bonne Vierge, plus encore que par le passé ? Sois pour elle un ange Gabriel plein de respect, plein de tendresse ; et aime à répéter, cent fois le jour, le salut que Gabriel lui apporta de la part de DIEU et de ses Anges, cette belle prière de l'*Ave Maria*, que je vais tâcher de t'expliquer un peu.

XII

L'Ave Maria.

L'*Ave Maria*, ou *Salutation angélique*, est la plus belle, la plus simple, la plus suave, la plus populaire, la plus ancienne, la plus vénérable de toutes les prières que nous puissions adresser ici-bas à la Mère de DIEU.

Elle est composée de deux parties : la première est tirée des paroles mêmes de l'Évangile ; la seconde, ainsi que nous l'avons dit plus haut, est une invocation sortie du cœur de l'Église, comme protestation contre les blas-

phèmes de Nestorius. La première partie est évangélique ; la seconde est catholique. Toutes deux viennent du Saint-Esprit, parlant par la bouche de l'Ange Gabriel, au jour de l'Annonciation ; de sainte Élisabeth, au jour de la Visitation ; et de l'Église tout entière, au sortir du Concile d'Éphèse.

La Salutation angélique est, après le *Pater*, la plus excellente de toutes les prières que puisse réciter un chrétien. Elle est tout spécialement chère au cœur de la Très-Sainte Vierge, ainsi qu'elle l'apprit elle-même un jour à sa bien-aimée fille et servante sainte Mathilde.

« Ma fille, lui dit la Mère de Dieu, rien ne saurait donner une plus grande joie à mon cœur que le salut qui m'a été fait, de la part du ciel, par la voie de l'Ange.

» Lorsqu'on me dit : « *Ave*, Maria. Je vous salue, Marie, » je me souviens de l'honneur que Dieu me fit de m'envoyer par son Ange un salut si plein d'amour.

» Lorsqu'on ajoute : « *Gratia plena*, pleine de grâce, » je me souviens des grâces surabondantes dont il daigna me remplir pour me disposer à être la Mère de son Fils unique.

» Quand on dit ensuite : *Dominus tecum*, le Seigneur est avec vous, » je me souviens de cette grande merveille qui a étonné toute la création, lorsque le Verbe éternel a voulu s'anéantir en moi, et naître dans mon sein dans le temps, comme il naît du sein de son Père dans l'éternité. Et ainsi, il est aussi réellement mon Fils unique, qu'il est le Fils unique de son divin Père.

« Quand on ajoute : « *Benedicta tu in mulieribus*, vous êtes bénie entre toutes les femmes, » j'ai en vue toutes les bénédictions, toutes les louanges qui me sont adres-

sées au ciel et sur la terre, à cause de ma dignité de Mère de Dieu.

« A ces mots : « *Benedictus fructus ventris tui*, Jesus; Jésus, le fruit de vos entrailles est béni, » on renouvelle en mon cœur la joie que j'éprouve d'être si intimement unie au Fils de Dieu ; et l'on me rappelle qu'il sera éternellement vrai que je suis sa Mère et qu'il est mon Fils, et qu'ainsi j'ai, moi seule, plus de droit de le posséder que toutes les créatures ensemble.

« Par les paroles qui suivent et que l'Église me fait adresser par tous les fidèles, je me reconnais obligée d'avoir compassion des pauvres pécheurs, obligée de les aimer et de prier pour eux : ils ont été l'occasion de mon bonheur ; car je n'aurais pas été la Mère du Sauveur, s'il n'avait pas fallu les sauver. » Ainsi parla la Très-Sainte Vierge à sainte Mathilde.

A une autre grande Sainte, à la Bienheureuse Gertrude, elle dit : « Toutes les fois que, sur la terre, une âme récite pieusement l'*Ave Maria*, je répands comme une nouvelle rosée de joie sur les Anges et sur les Saints ; et en même temps cette âme reçoit un grand accroissement des trésors spirituels dont l'Incarnation du Fils de Dieu l'avait déjà enrichie. »

Un jour que sainte Gertrude était tellement malade qu'elle ne pouvait, selon son habitude, réciter les cent cinquante *Ave Maria* de son rosaire, elle eut l'idée de dire au moins les premières paroles : *Ave Maria*, et de saluer ainsi cent cinquante fois la bonne Vierge. Celle-ci daigna lui apparaître, tenant en ses mains une couronne de cent cinquante magnifiques roses ; elle la lui mit sur la tête, en lui disant : « Ces deux courtes paroles m'ont

été aussi agréables que si tu m'avais adressé, chaque fois, la Salutation angélique tout entière ; car tu as fait ce que tu as pu. »

Tous les Saints ont singulièrement aimé cette belle prière de l'*Ave Maria*. Saint Alphonse de Liguori, qui aimait tant la Sainte-Vierge, avait l'habitude de la saluer par un *Ave Maria*, toutes les fois qu'il entendait sonner l'heure. « Un seul *Ave Maria*, disait-il, vaut plus que le monde entier. »

L'Église, qui en connaît le prix et l'efficacité, a inspiré à tous les prédicateurs de commencer leurs instructions et exhortations, en récitant à genoux, avec tout le peuple, un *Ave Maria*. Cette belle petite prière est comme une rosée qui, tombant du ciel dans l'âme du fidèle, la prépare admirablement à recevoir avec fruit la semence de la parole de Dieu. Luther, le chef du protestantisme, est le premier qui osa attaquer cette pieuse coutume.

On raconte, au sujet de l'*Ave Maria*, un trait aussi original que touchant, dans la vie de saint Thomas d'Aquin, l'un des plus admirables Docteurs de l'Église, au treizième siècle. Il était encore tout petit enfant. Sa mère, grande dame napolitaine, l'emmena un jour avec elle au bain, sur les bras de sa nourrice. Celle-ci l'ayant posé à terre pour s'occuper du service de sa maîtresse, le petit Thomas ramassa, sans qu'on s'en aperçût, un papier qui se trouvait là on ne sait comment. Quand la nourrice revint pour le déshabiller et le porter dans le bain, où l'attendait sa mère, elle voulut lui ouvrir la main et lui enlever ce papier. Mais l'enfant se mit à crier, à pleurer de toutes ses forces; et il serra si bien ses petits doigts, qu'il fut impossible de lui ôter son papier. Pour ne pas

le contrarier davantage, elle dut le mettre dans l'eau avec son petit poing fermé, l'essuyer au sortir du bain, le rhabiller et le reporter à la maison, toujours son papier serré dans la main.

La mère voulut alors, à toute force, savoir ce qu'était ce papier ; et, malgré les cris et le désespoir du cher petit, elle parvint à lui ouvrir la main. Quelle fut sa surprise, lorsqu'elle vit que le fameux papier ne contenait autre chose que la Salutation angélique ! A partir de ce jour, quand le petit Thomas, pour une raison ou une autre, se mettait à pleurer, il suffisait, pour le calmer et le consoler, de lui donner son papier de l'*Ave Maria* ; dès qu'il l'avait reçu, il le mettait dans sa bouche et cessait de pleurer. Tout le monde vit dans ce fait extraordinaire une marque de la grande sainteté du futur Docteur de l'Église, lequel aima toujours d'un amour vraiment angélique la Très-Sainte Vierge, Mère de son DIEU. Tout jeune encore, il renonça aux richesses et aux grandeurs qui l'attendaient dans le monde, pour se consacrer au bon DIEU dans l'Ordre de Saint-Dominique, voué au culte et à l'amour de MARIE.

L'*Ave Maria* a été, il y a quelques années, le moyen dont le bon DIEU s'est servi pour attirer à son Église une jeune fille de quatorze ans, élevée dans une secte protestante, et qui ne connaissait l'Église catholique que par les mille préjugés, les mille calomnies des livres protestants. Elle s'appelait Mina, et appartenait à une opulente famille anglaise. Un petit livre de prières catholiques tombe par hasard entre ses mains. Elle l'ouvre et y lit l'*Ave Maria*, qui lui était complétement inconnu, les protestants ayant pour parti-pris de mettre de côté, dans leur chris-

tianisme disloqué, tout ce qui touche à la sainte Mère de Jésus-Christ.

Cette gracieuse et naïve prière charme la jeune fille, la touche étrangement, si bien que tous les mots qui la composent se gravent en sa mémoire et viennent, comme d'eux-mêmes, se placer à tout propos sur ses lèvres. Dans la joie qu'elle en ressent, elle en parle autour d'elle, à ses parents, à ses amies. On commence par rire de son engouement pour une prière catholique. Puis on la blâme sévèrement : « Le culte de la Vierge, lui dit-on, est une idolâtrie. » Mina défend, comme elle peut, son *Ave Maria*, et y demeure fidèle malgré tout. Plus elle le dit, plus elle est heureuse.

De la raillerie et de la critique on en vient aux mauvais traitements. On taxe son obstination d'insulte à la religion de sa famille, de révolte contre l'autorité paternelle. La pauvre jeune fille s'efforce de repousser ces durs reproches, non par des raisonnements, mais par une douceur, un zèle, une application qu'on ne lui a jamais connus et qui la surprennent elle-même ; et elle continue instinctivement à saluer Marie, en récitant souvent la sainte et angélique prière. Elle y puise insensiblement je ne sais quelle secrète antipathie contre le protestantisme, ainsi qu'une aspiration de plus en plus ardente vers la vérité.

Elle en était là, lorsqu'arriva le mois de mai, le mois de Marie. Une belle messe en musique devait être exécutée dans une église catholique du voisinage. Excellente musicienne, Mina obtient de ses parents la permission d'y assister, comme à un concert. Elle avait alors près de seize ans. « Je ne l'oublierai jamais, écrivit-elle

depuis; moi qui d'ordinaire me tenais si fièrement debout, moi qui n'avais jamais consenti à m'agenouiller sur les banquettes rembourrées qu'on avait coutume de m'offrir au temple protestant; à peine à l'église, je tombai prosternée, et, pendant tous les chants de cette Messe, je me tins à genoux sur une simple planchette de bois. J'écoutai ensuite, dans un profond recueillement, les paroles du prédicateur. C'était le premier sermon qui parlait à mon âme.

« A dater de ce moment, au dégoût que je ressentais déjà pour le protestantisme se joignit un véritable amour pour l'Église catholique. Jusque-là j'aimais passionnément les bals, la toilette et les vanités du monde; je n'y trouvai plus le moindre attrait. « Mon DIEU, me disais-je souvent, ces plaisirs ne sont certainement pas le but pour lequel vous m'avez créée. » — Et la jeune fille récita avec plus d'attrait, avec plus d'amour que jamais son *Ave Maria*, son unique trésor spirituel.

Peu après, son père vint à mourir, et sa mère l'amena en France. Le premier soin de Mina fut d'aller s'éclairer auprès d'un prêtre catholique fort distingué. On devine le reste. Bientôt, complétement instruite de la vérité et de la beauté de la foi catholique, Mina, heureuse conquête de l'*Ave Maria*, abjura l'hérésie, avec la permission de sa mère. Mais ce n'était pas assez pour son zèle, ni pour le cœur miséricordieux de la Sainte-Vierge. MARIE lui obtint presqu'en même temps la conversion de sa mère, qui voulut être, comme elle, enfant de la seule véritable Église. Et toutes deux persévèrent dans une généreuse fidélité, ne se lassant pas de glorifier, de louer, de bénir MARIE, en répétant avec un bonheur toujours

nouveau la Salutation angélique qui les a sauvées.

A l'avenir, applique-toi donc, mon enfant, à réciter avec beaucoup de religion, avec beaucoup de confiance et de tendresse l'*Ave Maria*. Béni de la Mère de ton Jésus, tu y puiseras la conservation de ton innocence et la grâce d'une sainte mort, couronnement d'une bonne vie.

XIII

Le Rosaire ou le Chapelet.

Puisque, à l'occasion de l'Annonciation de la Sainte-Vierge, nous avons parlé de l'*Ave Maria*, nous compléterons aujourd'hui cet important sujet en disant quelques mots du Rosaire ou Chapelet. Le Chapelet est tout simplement la troisième partie du Rosaire ; et le Rosaire est une méthode de prières où l'*Ave Maria* tient la première place.

Tout le monde sait ce que c'est qu'un Rosaire ou un Chapelet. C'est une espèce de couronne composée de petits grains, enfilés et divisés par dizaines. Les dizaines sont séparées les unes des autres par un grain plus gros, sur lequel on récite le *Pater* ou *Notre Père*. Sur chacun des petits grains de la dizaine, on récite l'*Ave Maria* ou *Je vous salue* Marie. Le Rosaire est composé de quinze dizaines ainsi distribuées ; de sorte qu'en le récitant, on dit cent cinquante *Ave Maria* et quinze *Pater*. Sur la croix qui, d'ordinaire, pend au Rosaire, on dit le *Credo* ou *Je crois en* Dieu. On termine chaque dizaine par le

Gloria Patri, qui est l'hymne la plus courte et la plus glorieuse que l'Église chante dans ses Offices, en l'honneur de la Très-Sainte Trinité. Sur les trois grains qui séparent la croix du reste du Rosaire, on a coutume de saluer la Très-Sainte Vierge dans ses rapports admirables avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Le Chapelet étant le tiers du Rosaire, contient cinquante grains pour l'*Ave Maria* et cinq gros grains pour le *Pater*.

Cette manière de compter les prières qu'on récite, au moyen de petits grains enfilés ou de petites pierres qu'on faisait passer d'une poche dans une autre, ou encore de nœuds disposés les uns à la suite des autres sur une petite corde, est des plus anciennes dans l'Église. Il en est question dans l'histoire des anciens solitaires, dès le troisième et le quatrième siècle ; et le célèbre Pierre Lhermite, qui a prêché la première grande croisade en 1082, enseignait les peuples à prier selon la méthode des Religieux de l'Orient, en récitant ce qu'il appelait le « Psautier des laïques, » lequel était composé de cent cinquante *Ave Maria*, avec un certain nombre de *Pater*. Dans le Psautier ou Bréviaire des ecclésiastiques, il y a en effet cinquante psaumes.

Saint Dominique, de grande et glorieuse mémoire, apprit de la Sainte-Vierge elle-même à organiser mieux encore cette manière de prier et à la rendre plus utile à la sanctification des fidèles. C'est lui qui a donné à l'Église le Rosaire ou Chapelet, tel que nous le connaissons aujourd'hui. Il y a de cela bientôt sept cents ans.

Il paraît qu'il était tout jeune encore, lorsque la bien-aimée Sainte-Vierge, Mère de Dieu et Mère des chrétiens, lui apparut pour lui donner elle-même cette belle leçon ;

et, à plusieurs reprises, elle l'aida à mener son œuvre à bonne fin. Elle lui inspira de diviser le petit Psautier des cent cinquante *Ave Maria* en dizaines ; et à diviser en même temps, en quinze tableaux principaux, appelés mystères, les actes les plus importants et les plus touchants de la vie de JÉSUS et de MARIE.

Les cinq premiers mystères, auxquels on doit, en effet, penser en récitant les cinq premières dizaines du Rosaire, sont : l'Annonciation de l'Ange Gabriel et l'Incarnation du Fils de DIEU dans le sein de MARIE ; la Visitation de la Sainte-Vierge chez sainte Élisabeth ; la naissance de l'adorable Enfant-JÉSUS, à Bethléem ; la Présentation de l'Enfant-JÉSUS au Temple de Jérusalem ; enfin l'Enfant-JÉSUS retrouvé au Temple, au milieu des docteurs, quand il avait douze ans. Ces cinq premiers mystères du Rosaire sont appelés « les mystères *joyeux* » de la Sainte-Vierge, car ils ne lui ont apporté que de la joie.

Sur les cinq dizaines suivantes, on réfléchit à ce que l'on appelle « les mystères *douloureux* » de la Sainte-Vierge. Ce sont : la Prière et l'Agonie de Notre-Seigneur au jardin des Olives, au commencement de sa Passion ; sa terrible Flagellation dans le prétoire de Pilate ; son Couronnement d'épines ; sa Condamnation à mort et le Portement de la Croix jusqu'au Calvaire ; enfin son Crucifiement, sa Mort et sa Sépulture.

Les cinq dernières dizaines du Rosaire sont consacrées aux « mystères *glorieux* » de la Sainte-Vierge ; à savoir : le triomphe de JÉSUS, et par conséquent de MARIE, au jour de sa Résurrection ; son Ascension triomphante et son retour au ciel ; la Descente du Saint-Esprit

sur la Sainte-Vierge et sur les Apôtres reunis au Cénacle, le jour de la Pentecôte; la bienheureuse Mort et Assomption de la Mère de Dieu; enfin, son Couronnement glorieux dans le Paradis, où elle règne avec Jésus-Christ pour toute l'éternité.

Tel est le Rosaire que la Sainte-Vierge daigna révéler à son grand serviteur saint Dominique, et qui depuis fut approuvé solennellement par les Souverains-Pontifes, recommandé instamment par eux à tous les fidèles et enrichi de magnifiques Indulgences. Le bon saint Pascal Baylon, qui le récitait chaque jour avec tant de dévotion, disait : « On l'appelle *Rosaire,* parce que les *Ave Maria* qui le composent, sont comme de blanches roses, offertes à la pureté immaculée de notre très-pure et très-sainte Reine. Les *Pater* sont comme des roses rouges, empourprées du sang très-précieux de son Fils, notre Rédempteur.

« On l'appelle le *Psautier de Marie*, parce qu'il contient autant d'*Ave Maria* que le Psautier de David contient de psaumes.

« On l'appelle la *Couronne* de la Sainte-Vierge, à cause des mystères qu'il propose à notre méditation et qui reviennent comme un beau cercle, comme une belle couronne de prières. »

Fidèles aux inspirations et instructions de la Très-Sainte Vierge, saint Dominique prêcha donc le Rosaire; et, par ce moyen si simple, il gagna plus d'âmes à Dieu que par les autres industries de son zèle apostolique. Il ramena à la foi catholique plus de cent mille hérétiques, et convertit un nombre incalculable de pécheurs. Ayant fait ériger le Rosaire en Cônfrérie par l'autorité du Pape,

il eut la joie de voir de son vivant plus de quatre millions de fidèles s'enrôler ainsi sous la bannière de la Sainte-Vierge. La piété refleurit sur la terre ; et, grâce à lui, grâce au Rosaire, chaque jour, des centaines de millions d'*Ave Maria* s'élevèrent désormais et continuent à s'élever de tous les points de la terre jusqu'au trône céleste de la Mère de Dieu.

Les plus grands hommes ont tenu à honneur de réciter fidèlement le Rosaire, ou du moins le Chapelet. Saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, c'est-à-dire les deux plus savants Docteurs du moyen âge, le récitaient amoureusement tous les jours. Il en fut de même de saint François d'Assise, l'ami intime de saint Dominique. Tous nos Saints, toutes nos Saintes ont pratiqué avec transport la belle dévotion du Chapelet : saint Louis, roi de France ; saint Ignace, le glorieux fondateur de la Compagnie de Jésus ; saint François-Xavier, le conquérant et l'apôtre des Indes ; saint Louis de Gonzague, saint Stanislas de Kostka, saint Philippe de Néri, saint Charles Borromée, saint François de Sales, saint Vincent de Paul, saint Alphonse de Liguori, sainte Térèse, sainte Catherine de Sienne, sainte Jeanne de Chantal ; tous, toutes récitaient avec bonheur le Chapelet et le Rosaire.

Il est bien peu de chrétiens véritables, même parmi ceux qui vivent dans le monde, qui ne se fassent un pieux devoir de porter sur eux le Chapelet et d'en réciter, chaque jour, au moins quelques dizaines. Et ne t'imagine pas, mon cher enfant, que ce soit là une dévotion exclusivement populaire : non, le Chapelet est pour tous, pour les savants comme pour les ignorants, pour les

princes comme pour les pauvres gens, pour les père et mère comme pour les enfants, pour les hommes, pour les soldats, pour les ouvriers, tout comme pour les bonnes femmes, pour les petites filles, pour les Religieuses. Le Chapelet, le Rosaire sont pour tous, parce que la Sainte-Vierge est pour tous; parce que l'*Ave Maria* et le *Pater* sont pour tous; parce que le bon Dieu et son amour sont pour tous.

Bayard, le fameux chevalier sans peur et sans reproche, récitait tous les jours son chapelet. Il avait même l'habitude de se prosterner et de baiser la terre, en demandant la bénédiction de la Sainte-Vierge, toutes les fois qu'il sortait de chez lui et qu'il y rentrait.

Louis XIV récitait tous les jours son chapelet; et comme il aperçut un jour un courtisan qui semblait surpris de voir un si grand prince appliqué à une pratique de piété si commune, le roi lui dit quand il eut achevé : « Je n'y manque jamais. Je tiens cette pieuse coutume de la reine, ma mère. »

On ne conçoit pas comment des chrétiens peuvent rougir de dire le Chapelet. Cela se voit cependant; et cela dénote bien peu de foi et bien peu de cœur. Un médecin, devenu depuis fort chrétien, raconte comment il fut un jour tout stupéfait d'entendre le célèbre docteur Récamier se faire gloire de réciter fidèlement son chapelet. « Dans ma jeunesse, dit-il, je me trouvai par hasard auprès d'un malade que soignait le docteur Récamier. Je n'avais jamais eu l'honneur de voir ce grand médecin; et je ne le connaissais que par sa renommée de professeur illustre et de savant de premier ordre. Il entra, salua gracieusement, et entama la conversation.

J'examinais de tous mes yeux; j'écoutais de toutes mes oreilles.

« Après la consultation, où il montra autant de cœur et d'intelligence que de conscience, il se levait déjà pour partir, lorsque tout à coup, faisant un geste de ressouvenance, il remit son chapeau sur la table, replaça sa canne à côté, et, plongeant la main dans l'une des poches de son pantalon : « Peste! s'écria-t-il, j'allais « oublier une affaire très-sérieuse. — Quoi donc? » demanda un ecclésiastique, ami de la maison et très-particulièrement connu de M. Récamier. — « Il m'est arrivé « un malheur, monsieur l'abbé; un malheur que vous « seul pouvez réparer. — Voyons. — Il s'agit d'une « petite fracture que vous saurez parfaitement remettre, « d'une petite opération que je vous prie de pratiquer. » Et le célèbre professeur, retirant la main de sa poche, montra tout bonnement... devinez quoi ? un chapelet.

« J'avoue que j'en restai tout ébahi. Lui, le grand Récamier, dont la réputation était européenne, portait un chapelet, disait son chapelet!

« Dame! je dis mon chapelet, dit-il avec une char- » mante bonhomie, le sourire au visage. Quand je suis » inquiet d'un malade, quand je trouve la médecine im- » puissante, je m'adresse au grand Médecin, à Celui qui » sait tout guérir. Seulement, j'y mets de la diplomatie : » comme le flot de mes occupations ne me laisse guère » le temps d'intercéder autant qu'il faudrait, je prends » la bonne Vierge pour intermédiaire; en me rendant » chez mes malades, je lui récite une ou deux dizaines » de chapelet. Rien de plus facile, vous comprenez? Je » suis bien tranquillement assis dans ma voiture, je

» glisse ma main dans ma poche, et puis, j'entre en con-
» versation. Le Chapelet est mon interprète. Or, mon
» cher abbé, comme j'ai assez souvent recours à mon in-
» terprète, il est fatigué, il est malade, et c'est pourquoi
» je vous prie de l'examiner, de lui donner une consul-
» tation, de l'opérer, au besoin; en un mot, de me le
» guérir. »

» L'ecclésiastique prit en souriant le chapelet, le chapelet brisé, promit de le remettre promptement en état, et le docteur Récamier sortit tranquillement.

« Mon ami, me disait plus tard ce grand chrétien, le
» Chapelet, c'est une sonnette; chaque *Ave Maria* est une
» sommation, ou, si vous l'aimez mieux, une pétition.
» Pour être admis aux Tuileries, ou même dans un Mi-
» nistère, il faut des protections, des demandes d'au-
» dience, des façons à n'en plus finir. Pour parler à la
» Sainte-Vierge, rien de plus simple : on tire la son-
» nette, c'est-à-dire qu'on prend son chapelet. Vite la
» porte est ouverte ; on présente sa pétition, et la Sainte-
» Vierge est si bonne qu'à moins de raisons particu-
» lières, la prière est aussitôt exaucée. »

Il n'y a que des ignorants ou des sots qui se moquent du Chapelet, et, en général, de la piété. Quand même ils auraient de l'esprit, et beaucoup d'esprit, ils n'en ont pas sous ce rapport-là. Et puis, il n'y en a pas un sur cinquante qui soit de bonne foi. Un jour, M. de Volney, connu au siècle dernier par ses blasphèmes, par son impiété, faisait une partie de mer sur une grande barque, en compagnie de plusieurs esprits forts de sa trempe. C'était sur les côtes d'Amérique, devant la rade de Baltimore. Le vent vint à s'élever, et une violente tempête

mit bientôt les passagers à deux doigts de leur perte. A mesure que le danger croissait, l'incrédulité baissait, baissait si bien que voilà tous nos fanfarons d'impiété à genoux, priant le bon Dieu, criant miséricorde, faisant des vœux, promettant des cierges. M. de Volney lui-même avait attrapé un chapelet, et le récitait tout haut, sans la moindre vergogne. Quand le péril fut passé, une dame lui dit avec un peu de malice : « A qui donc, Monsieur, vous adressiez-vous tout à l'heure? — Que voulez-vous! répondit Volney, quelque peu vexé ; que voulez-vous! On s'en moque dans son cabinet ; mais on ne s'en moque plus dans une tempête, »

Donc, mon enfant, dévotion au Chapelet ; dévotion à la Sainte-Vierge par le Chapelet. Impose-toi, dès maintenant, l'aimable, la salutaire habitude de déposer tous les jours entre les mains, ou pour mieux dire, sur la tête de ta Mère du ciel, une belle couronne d'*Ave Maria.* Si tu ne peux réciter chaque jour ton chapelet en entier, dis-en deux ou trois dizaines ; dis-en au moins une. Tâche d'en dire une le matin et une le soir : celle du matin, pour consacrer à la Sainte-Vierge les heures du jour ; celle du soir, pour lui consacrer les heures de la nuit. Apprends, dans les petits livres qui ont été composés tout exprès, à bien comprendre, dans tous leurs détails, les mystères du Rosaire. Surtout, récite pieusement, paisiblement, avec joie et ferveur, chacun des *Ave Maria* de ton chapelet. La Reine du Rosaire te couronnera dans le ciel, si tu es fidèle à la couronner fidèlement sur la terre.

XIV

La Sainte-Vierge chez sainte Élisabeth, au jour de la Visitation.

Peu de temps après sa bienheureuse Annonciation, la Vierge Marie, devenue Mère de Dieu et portant dans son sein le Roi du ciel et de la terre, quitta Nazareth pour aller en Judée, visiter sa cousine Élisabeth. La vieille Élisabeth, épouse du saint vieillard Zacharie, était devenue miraculeusement mère, comme l'Ange Gabriel l'avait annoncé à la Bienheureuse Vierge, et depuis six mois elle portait dans son sein le futur Précurseur de Jésus-Christ, saint Jean-Baptiste. *Précurseur* veut dire qui marche devant, qui annonce. Saint Zacharie et sainte Élisabeth demeuraient dans une petite ville, nommée Hébron : et l'on vénère encore aujourd'hui les débris de la maison où la mère de saint Jean-Baptiste eut l'honneur et le bonheur de recevoir la Mère du Verbe incarné.

Marie entra donc dans la maison de Zacharie, et salua Élisabeth. Or, dès qu'Élisabeth eut entendu la voix de Marie, elle sentit aussitôt son enfant tressaillir dans son sein. Jésus, vivant en Marie, venait de sanctifier par sa présence, le petit enfant qui devait être son Précurseur ; par Marie, Jésus venait de purifier saint Jean-Baptiste du péché originel, de le remplir de grâces, et de le préparer ainsi à la grande mission qu'il devait accomplir

un jour. La parole de MARIE fut pour le petit saint Jean-Baptiste comme une parole de grâce.

Sa mère, sainte Élisabeth, fut en même temps remplie du Saint-Esprit. Oh! qu'il est bon d'être salué, d'être aimé, d'être visité par la Sainte-Vierge! Elle apporte avec elle toutes les grâces du bon DIEU.

Élisabeth s'écria donc, en s'adressant à MARIE : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni! » Ce sont les mêmes paroles que celles de l'Ange Gabriel : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes; » ou pour mieux dire, « vous êtes la femme bénie entre toutes. » Cette femme bénie, c'était celle que le bon DIEU avait lui-même annoncée à Adam et à Ève, après leur péché, lorsqu'il leur avait dit qu'une femme viendrait, qui écraserait la tête du serpent, c'est-à-dire du démon. La tête du démon, c'est le péché, et en particulier le péché originel. La Sainte-Vierge a écrasé cette tête maudite; elle a vaincu le démon et l'enfer : d'abord, par son Immaculée-Conception, qui l'a fait triompher du péché originel; puis, par sa maternité divine, qui lui a fait donner au monde le Sauveur JÉSUS, vainqueur de Satan, de l'enfer et du péché.

« Et d'où me vient cette grâce, que la Mère de mon Seigneur daigne venir à moi? ajouta sainte Élisabeth, à qui le Saint-Esprit faisait connaître la divinité de l'Enfant que MARIE portait dans son chaste sein. Dès que votre voix a retenti à mes oreilles, mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. Bienheureuse êtes-vous d'avoir cru au mystère que l'Ange vous a annoncé; car tout ce que le Seigneur vous a fait dire s'accomplira ! »

La foi, la foi humble et parfaite, voilà donc le point de

départ des vertus et des bénédictions divines qui couronnent la sainte Mère de Dieu. « Bienheureuse êtes-vous d'avoir cru! » Il en est de même de chacun de nous; la vivacité de notre foi, la pureté, l'humilité, la force de notre foi : tel est le fondement de notre sanctification. Plus notre foi sera vive, et plus nous serons saints, plus nous aimerons Dieu. Demandons souvent à la Sainte-Vierge de nous obtenir la grâce d'une foi parfaite.

La Sainte-Vierge, remplie de l'Esprit-Saint, répondit à sainte Élisabeth en laissant jaillir de son cœur et de ses lèvres l'incomparable cantique du *Magnificat*. Il est digne de la Vierge, Mère de Dieu. Marie y exprime son humble reconnaissance pour la grâce que Dieu a daigné lui faire. Elle prophétise que « toutes les générations la proclameront bienheureuse. » Elle déclare que les orgueilleux n'auront point de part au salut que son Fils apporte au monde; et au contraire, que la miséricorde divine sera accordée aux humbles.

L'Église ne laisse point passer un seul jour sans répéter, dans ses Offices, le cantique de la Sainte-Vierge, le divin *Magnificat*. Elle veut que les prêtres et les fidèles se tiennent debout pendant qu'on le chante, afin de témoigner plus de respect pour les paroles de la Mère de Dieu, et aussi parce que le *Magnificat* fait partie de l'Évangile. Il faut toujours le chanter avec grande dévotion, de tout son cœur et de toute sa voix. Il faut aussi tâcher de le savoir par cœur, afin de pouvoir s'en servir en priant, et pour s'unir plus parfaitement au cœur de la Sainte-Vierge.

L'Évangile ne dit pas combien de temps Marie demeura chez sa sainte cousine Élisabeth. On pense qu'elle ne la

quitta, pour retourner à Nazareth, que trois mois plus tard, un peu avant la naissance de saint Jean-Baptiste.

Ce qui est arrivé à saint Jean-Baptiste, en présence de la Sainte-Vierge, continue en un sens et ne cessera jamais dans l'Église ; à savoir : la sanctification des âmes par la Sainte-Vierge. JÉSUS est, il est vrai, notre seul Sauveur, notre seul Sanctificateur ; seul, il nous donne la grâce, au nom de son Père ; seul, il répand l'Esprit-Saint dans nos âmes, pour les sauver et les sanctifier ; mais, de même que le soleil, qui seul éclaire le monde, ne l'éclaire qu'en passant à travers l'atmosphère ; ainsi, le bon JÉSUS, tout en étant seul notre Sauveur et notre Sanctificateur, ne vient à nous que par sa Mère, ne nous sauve, ne nous sanctifie qu'en faisant passer ses grâces par les mains maternelles de MARIE. Chez sainte Élisabeth, c'était le petit JÉSUS, et lui seul, qui sanctifiait le petit saint Jean encore enfermé dans le sein de sa mère ; mais il le sanctifiait par le moyen de la Sainte-Vierge, et ce fut en entendant la voix de MARIE, et non point la voix de JÉSUS, que l'enfant d'Élisabeth, purifié du péché originel, tressaillit de joie et fut sanctifié.

Ici, sainte Élisabeth représente l'Église, et le petit saint Jean-Baptiste représente tous les enfants que l'Église porte en son sein. Enfants de l'Église, nous sommes tous sanctifiés et sauvés par la Mère de notre Sauveur.

Des miracles de toute espèce ont montré et montrent aujourd'hui plus que jamais que la Sainte-Vierge est le canal par lequel JÉSUS-CHRIST sauve et sanctifie les âmes. Je n'en citerai qu'un, vrai prodige de grâce, opéré tout récemment au fameux sanctuaire de *Notre-Dame des Victoires*.

Un jeune ministre protestant, fort exalté, déployait en Écosse une ardeur incroyable contre l'Église catholique, qu'il déclarait être l'ennemie du genre humain. Il avait, on ne sait pourquoi, une horreur toute spéciale pour la pauvre Sainte-Vierge. Quel mal lui avait-elle fait ? Dans tous ses prêches, il criait, il déblatérait contre elle. C'était là sa principale dévotion.

Il avait surtout entendu parler de Notre-Dame des Victoires. Ne pouvant plus y tenir, il résolut un beau jour d'aller porter « la lumière du pur évangile » au foyer même des ténèbres ; et, chargé de caisses, de malles remplies de petites brochures contre le culte de Marie, il partit pour Paris, déterminé à vaincre ou à périr : c'était un nouveau saint Paul, débarquant à Athènes ou à Rome, pour y renverser les idoles.

Il arrive à Paris, descend à l'hôtel Windsor, dépose sa cargaison, bourre ses poches de brochures choisies, contre la Vierge, et, sans se donner le temps de souffler, il remonte en voiture et se fait conduire droit à l'ennemi. « A Notre-Dame des Victoires, » dit-il au cocher : quelques minutes après, la voiture s'arrêtait sur la place de la célèbre église.

Le jeune ministre entre vivement. D'un coup d'œil, il aperçoit les milliers d'*ex-voto*, de cœurs d'argent ou d'or, de plaques de marbre et d'inscriptions qui tapissent les murailles du sanctuaire privilégié de Marie. « C'est bien cela, murmure-t-il à demi-voix. On me l'avait bien dit. Mais, où est l'idole ? » Il avance, et en quelques pas, il se trouve en face de la statue de Notre-Dame des Victoires. « C'est l'idole ! voilà l'idole ! » se dit-il, en frémissant de colère...

Et puis, sans savoir comment, sans savoir pourquoi, le voilà qui tombe à genoux, qui éclate en sanglots, et qui reste là, sans s'en rendre compte, un temps considérable. En se relevant, il se disait : « Il faut que je me fasse catholique. »

Il sort de l'église, et rentre à son hôtel ; et là, tout seul dans sa chambre, il commence à réfléchir. Il ne peut se rendre compte de ce qui s'est passé en lui. Les préjugés du sectaire reprennent peu à peu le dessus ; et au bout d'un quart d'heure, le pauvre jeune homme, plus protestant, plus ministre que jamais, s'indigne de ce qu'il appelle sa sottise, se dit, se répète qu'il ne sera jamais catholique, papiste, idolâtre. Il commande un bon dîner, et de là se rend au spectacle. Il voulut à tout prix s'étourdir, et noyer dans les distractions parisiennes l'aventure de Notre-Dame des Victoires. Pendant sept ou huit jours, il alla tous les soirs de spectacle en spectacle, de plaisirs en plaisirs. Et cependant le souvenir de Notre-Dame des Victoires le suivait partout.

Plus que cela : dans le jour, il courait les monuments, les musées, les curiosités, les églises, et par une fatalité bizarre, il se retrouvait à tout propos à Notre-Dame des Victoires. Une fois, poussé par je ne sais qui ou je ne sais quoi, il y entre et va se remettre devant l'autel de la Mère de Dieu. Cette fois, comme la première, l'émotion le saisit ; il se met à pleurer ; il s'agenouille, il se prosterne... L'œuvre de Marie était accomplie : son cher pécheur, son pauvre hérétique était pris, était sauvé.

Après avoir longtemps pleuré et prié, il se rend à la sacristie, demande un prêtre, lui raconte brièvement ce qui venait de se passer. Ce bon prêtre, de qui je tiens

tous ces détails, l'instruisit de la religion catholique, le prépara à son abjuration ; et quelques semaines après, l'heureux enfant de la Sainte-Vierge faisait son abjuration et sa première communion à l'autel même où la voix de Marie avait frappé l'oreille de son cœur. Il écrivit immédiatement à sa famille et à ses anciens coreligionnaires, il vendit ses biens, selon le conseil de l'Évangile, et entra, plein d'une joie enivrante, au noviciat de la sainte Compagnie de Jésus. Il y est encore aujourd'hui, et se dispose, comme saint Jean-Baptiste, à préparer bientôt les voies du Seigneur, à faire connaître à tous l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde, à prêcher Jésus-Christ, à faire connaître, à faire aimer la Très-Sainte Vierge Marie, par qui Jésus a sauvé son âme.

Terminons notre lecture d'aujourd'hui par quelques charmantes paroles de saint François de Sales sur le mystère de la Visitation. « C'est une chose très-aimable et profitable à nos âmes, que d'être visité par la Sainte-Vierge, d'autant plus que sa visite nous apporte toujours beaucoup de biens, de faveurs et de grâces, ainsi qu'elle fit à sainte Élisabeth. — « O Dieu! direz-vous, je voudrais bien qu'elle me fît l'honneur de visiter mon âme. » — Il est vrai ; mais prenez garde qu'elle nous visite souvent par de bonnes inspirations qu'elle nous envoie; et nous ne voulons pas toujours recevoir ses visites. — « Mais, que ferons-nous pour avoir le bonheur de sa visite ? » — O Dieu! que ferez-vous ? Si vous voulez participer aux visites de cette Sainte-Vierge, il faut vous résoudre à faire avec courage tout ce qui plaît à Dieu. Il est impossible de pratiquer la dévotion sans difficulté ; et là où il y a plus de peine, il y a souvent plus de vertu. Il

faut être très-humble et très-bon, à l'exemple de sainte Elisabeth. Faites-le donc fidèlement, pendant cette courte et chétive vie, afin qu'après vous puissiez chanter éternellement dans le ciel, avec la Sainte-Vierge : *Magnificat anima mea Dominum.* »

XV

La Sainte-Vierge, saint Joseph et l'Enfant-JÉSUS à Bethléem.

Pour obéir à un décret de l'empereur Auguste, Joseph et Marie quittèrent Nazareth et s'acheminèrent vers Bethléem, petite ville voisine de Jérusalem, éloignée de Nazareth d'environ vingt-cinq lieues. C'était en décembre ; il faisait froid ; on était en plein hiver ; les routes étaient mauvaises. Pauvres tous deux, Joseph et Marie voyageaient à pied ou à âne, à petites journées, tout recueillis en Dieu. Ceux qui les voyaient passer ne se doutaient guère que cette humble femme était la Vierge Immaculée, annoncée au monde dès l'origine, la Vierge-Mère, la Mère du Sauveur du monde. Ils ne se doutaient pas que c'était le Fils de Dieu lui-même qui passait près d'eux, porté dans le sein de sa Mère. Ils ignoraient que le nom du modeste et obscur ouvrier qui protégeait la faiblesse et qui guidait les pas de cette jeune femme inconnue, serait, un jour, célébré, chanté, exalté par toute la terre.

Après une marche pénible de plusieurs jours, saint

Joseph et la Sainte-Vierge arrivèrent à Bethléem, la veille ou l'avant-veille du 25 décembre. Ils cherchèrent vainement un asile dans quelque hôtellerie : ils étaient pauvres ; les étrangers étaient nombreux ; il n'y avait point de place pour eux.

« Imaginez-vous, dit le bon saint François de Sales, imaginez-vous de voir saint Joseph avec la Sainte-Vierge arriver à Bethléem et chercher partout à loger, sans trouver personne qui les veuille recevoir. O Dieu, quel mépris les mondains font des gens célestes et saints ! et comme ces deux saintes âmes supportent patiemment cette humiliation ! Ils ne murmurent point ; ils ne rappellent point qu'ils descendent du roi David ; mais tout simplement ils reçoivent ces rebuts avec une douceur sans pareille. Et moi, misérable que je suis ! dès qu'on oublie le moins du monde de me rendre l'honneur qui m'est dû, ou que je m'imagine m'être dû, je me trouble, je m'impatiente, je suis blessé au vif. C'est tout simplement de l'arrogance et de l'orgueil. Je veux être partout au premier rang. Hélas ! quand aurai-je cette vertu : le mépris de moi-même et des vanités ? »

Saint Joseph ne trouva donc pour Marie d'autre asile qu'une pauvre étable abandonnée, en dehors de la ville. C'était une grotte assez profonde, où, du temps même de David, les bergers abritaient leurs troupeaux pendant la nuit ou durant les orages. Elle existe encore aujourd'hui ; et les pèlerins contemplent avec un religieux attendrissement la place même où est né l'Enfant-Jésus. Sur une grande étoile d'argent, fixée aux parois du rocher, on lit cette inscription : *Hic* Deus *natus est ;* ici Dieu est né.

« Or, dit l'Évangile, lorsqu'ils furent là, le temps de l'enfantement de MARIE arriva ; et elle enfanta son Fils premier-né ; elle l'enveloppa de langes, et le coucha dans une crèche. » Il était minuit.

Avec quel amour, avec quelles adorations la Sainte-Vierge dut saluer son Fils et son DIEU, au moment où, pour la première fois, il lui fut donné de le voir de ses yeux, de le toucher de ses mains, de le couvrir de baisers, de le presser, de le réchauffer sur son cœur! La Vierge-Mère tenait dans ses bras son Fils, qui était en même temps son Créateur. L'Éternel vient de naître; l'Infini, l'Immense, l'Incommensurable, elle le contemplait sous la forme de ce petit Enfant ! Celui que le ciel et la terre ne peuvent contenir, elle le portait dans ses bras. Elle enveloppait de langes le Maître de la nature. Elle voyait pleurer Celui qui est la joie des Anges ; et dans un même amour, son cœur immaculé unissait la plus pure tendresse maternelle à l'adoration la plus profonde, la plus sainte, la plus divine.

La première créature qui se présenta aux yeux de l'Enfant-JÉSUS, lorsqu'il vint au monde, ce fut MARIE, c'est-à-dire Celle qui le console de toutes les infidélités, de toute l'indifférence des pécheurs. A travers ses larmes, il n'eut pour elle qu'un doux sourire ; rien, absolument rien, ne pouvait le contrister en contemplant sa Mère, conçue sans péché, tout immaculée, toute parfaite, toute sainte, plus qu'angélique.

Hélas ! c'était nous, c'était moi, pauvre pécheur, qui étais la cause des larmes et des douleurs du saint Enfant-JÉSUS ! S'il était pauvre et réduit à ces extrémités de la misère ; s'il était dans cette crèche misérable, sur cette

paille, privé de tout, transi de froid, enveloppé dans des langes grossiers, c'était à cause de moi et pour expier mon orgueil, ma vanité, ma mollesse et tous mes péchés. S'il pleurait, c'est parce que je le faisais pleurer, moi ingrat, moi pécheur. Oh DIEU! ne l'aimerai-je pas? et que peut-il faire de plus pour gagner mon cœur?

Prosterné aux pieds de l'Enfant-JÉSUS et de MARIE, saint Joseph représentait là tous les Saints. Tous, en effet, ont eu pour le mystère si touchant de la crèche, une dévotion, un amour extraordinaires.

Saint Félix de Cantalice, de qui nous avons parlé déjà, consacrait les quatre premières semaines de l'Avent à se préparer aux joies de Noël. Il ne parlait de l'Enfant-JÉSUS qu'avec une tendresse qui ravissait tout le monde. Il ne l'appelait que le cher petit Enfant de Bethléem.

Aux approches de Noël, il demandait à tous ceux qu'il rencontrait, s'ils songeaient à préparer une belle crèche à l'Enfant-JÉSUS. Pour lui, outre la belle et ardente crèche de son cœur, il préparait dans l'église de son couvent, selon l'usage franciscain, une charmante représentation de la grotte et de la crèche de Bethléem. On y voyait un beau petit Enfant-JÉSUS, adoré par la Sainte-Vierge et saint Joseph ; on y voyait les Anges et les bergers ; rien n'était oublié : ni le bœuf, ni l'âne de la crèche, ni les troupeaux des bergers.

A cause de son cher petit Enfant de Bethléem, il aimait tendrement les enfants. Il voyait en eux l'image de son petit Bien-aimé. Il allait à eux, il les caressait, et les enfants étaient tout heureux de courir après lui. Il ne pouvait se rassasier de prononcer le nom de l'Enfant-JÉSUS. Il s'en allait dans les rues de Rome, il entrait même dans

les maisons; et à tout ce qu'il trouvait de petits garçons, de petites filles, il disait: « Dites JÉSUS! Dites tous JÉSUS! »

Ne pouvant suffire à remercier JÉSUS et MARIE autant qu'il le désirait, il avait recours à l'innocence des enfants, et leur demandait de l'aider à rendre grâce au bon DIEU. « Petits enfants, leur criait-il; petits enfants, dites avec moi : « DEO *gratias !* »

Cet amour envers l'Enfant-JÉSUS augmentait à mesure qu'il avançait en âge. Dans les dernières années de sa vie, on le voyait toujours escorté d'une troupe d'enfants. Et comme ceux-ci savaient combien ils lui faisaient plaisir en disant avec lui : « JÉSUS ! » ou « DEO *gratias!* » du plus loin qu'ils l'apercevaient, ils couraient joyeusement à lui et l'entouraient en criant : « DEO *gratias*, Frère Félix! DEO *gratias !* »

La Bienheureuse Domenica, de l'Ordre de Saint-Dominique, eut le bonheur de recevoir, lorsqu'elle n'avait encore que dix ans, une belle visite de la Sainte-Vierge et de l'Enfant-JÉSUS. Cette bonne petite aimait tendrement la Sainte-Vierge. Dès l'âge de cinq ou six ans, elle faisait des pénitences en son honneur ; et, le samedi en particulier, elle donnait en cachette aux pauvres une partie de sa nourriture. Chaque samedi, elle allait dans les jardins, dans les champs, cueillir toutes sortes de belles fleurs, pour les placer devant une image qui représentait la Sainte-Vierge tenant dans ses bras l'Enfant-JÉSUS.

Un jour que la petite servante de MARIE était à sa fenêtre, elle vit une femme avec un petit enfant, qui tous les deux lui tendaient les mains, comme pour recevoir l'aumône. La bonne petite courut prendre du pain pour le

leur donner ; mais voilà que, sans que la porte ait été ouverte, la femme et l'enfant se trouvent devant elle. La femme avait un air de bonté et de majesté qui frappa Domenica ; quant à l'enfant, elle remarqua avec étonnement qu'il avait cinq plaies, deux aux mains, deux aux pieds et une au côté.

« Qui donc a blessé ainsi votre pauvre enfant? demanda-t-elle aussitôt à la mère. — C'est l'amour, lui répondit gravement celle-ci. — Est-ce que ces blessures te font bien mal? dit-elle alors à l'enfant. » Celui-ci ne répondit que par un doux sourire.

Or ils étaient tous trois devant l'image que Domenica aimait à orner de fleurs : « Dis-moi, ma fille, lui demanda l'inconnue, qu'est-ce qui te porte à couronner cette image? — C'est l'amour que j'ai pour l'Enfant-Jésus et pour la Sainte-Vierge, reprit naïvement Domenica. — Et les aimes-tu beaucoup? — Je les aime autant qu'il m'est possible. — Eh bien ! continue à les aimer ; ils te le rendront bien en Paradis ! »

Une odeur céleste s'exhalait des plaies de l'enfant : « Que ces plaies sentent bon ! s'écria la petite Domenica. Quel onguent y avez-vous donc mis? Peut-on en acheter ? — Oui, ma fille, on l'achète par la foi et les bonnes œuvres. » Domenica offrit alors le morceau de pain qu'elle avait été chercher. Mais la mère lui dit avec douceur : « La nourriture de mon fils, c'est l'amour. Dis-lui que tu aimes Jésus, et tu le rendras heureux. »

A ce nom « d'amour, » le petit enfant se mit à jubiler, et, se tournant vers la bonne Domenica, il lui demanda à son tour : « Aimes-tu beaucoup Jésus? — Oh ! oui; s'écria-t-elle. Je l'aime tant, que je pense à lui jour et nuit. Je

fais tout ce que je peux pour lui plaire toujours, toujours. — Eh bien ! répondit le petit enfant, aime-le de tout ton cœur, et l'amour t'enseignera tout ce que tu dois faire pour lui être agréable. »

Cependant, l'odeur qu'exhalaient ses plaies, allait toujours croissant. « Oh Dieu ! dit Domenica ; cette odeur me remplit d'amour. Que sera donc l'odeur du Paradis ? »

Mais voici que la scène change. La femme inconnue apparaît toute rayonnante et comme couronnée de lumière. Dans ses bras, l'Enfant resplendit comme un soleil de beauté ; et, prenant les fleurs qui couronnaient la pieuse image, il les répand sur la tête de la petite fille, qui était tombée à genoux. Puis la céleste vision disparut.

Et nous aussi, cher enfant, prosternons-nous devant la crèche, aux pieds de la Vierge, Mère de Dieu, aux pieds de ce très-grand et très-petit Enfant de Bethléem. Offrons-lui, non des fleurs qui se fanent, mais nos cœurs, mais notre amour, mais nos adorations, nos prières, nos louanges, nos actions de grâces. Répétons avec amour son très-saint nom : « Jésus ! Jésus ! Jésus ! » C'est le nom du bon Dieu sur la terre ; c'est le nom du Fils de Dieu fait homme, de Dieu avec nous. *Notre* Dieu, c'est ce petit Enfant, c'est l'Enfant de la Sainte-Vierge, c'est l'Enfant-Jésus.

XVI

Les bergers et les mages, aux pieds de JÉSUS et de MARIE.

En cette nuit-là, dit l'Évangile, il y avait dans la plaine de Bethléem des bergers qui veillaient et gardaient leurs troupeaux. Et voici que l'Ange du Seigneur (probablement l'Ange Gabriel, l'Ange de l'Incarnation et de la Sainte-Vierge) apparut au milieu d'eux; et une grande lumière les enveloppa. Cette lumière était le symbole de la foi, lumière divine, lumière céleste qui éclaire nos âmes et leur fait connaître Jésus-Christ.

Les bergers furent saisis de crainte. Et il y avait de quoi, si l'Ange leur apparut aussi éclatant qu'il s'était jadis montré au Prophète Daniel. « Je vis devant moi, dit en effet le Prophète, un homme vêtu de blanc; sa ceinture était comme de l'or; et son corps, comme une pierre précieuse. Sa face était éclatante comme l'éclair, et ses yeux étincelaient comme des lumières ardentes. Ses bras et ses pieds brillaient comme du métal en fusion. Sa voix était retentissante comme la voix d'une multitude. Je tombai la face contre terre. Et il me toucha et me dit: « Daniel, homme de désirs, écoute les paroles « que j'ai à te dire: car je suis envoyé vers toi. » Et je me relevai tout tremblant; et il me dit: « Ne crains point, « Daniel, homme de désirs. La paix soit avec toi. » Et l'Ange annonça au Prophète Daniel précisément ce que,

six cents ans plus tard, il vint annoncer aux bergers de Bethléem, en la nuit sacrée de Noël.

« Ne craignez point, leur dit-il; car voici que je vous annonce une grande joie: aujourd'hui, dans la ville de David, est né le Sauveur; et ce Sauveur, c'est le Christ, le Seigneur. Et voici à quel signe vous le reconnaîtrez: vous trouverez un petit enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » Et aussitôt se joignit à l'Ange une multitude d'autres Anges, qui louaient DIEU et disaient: « Gloire à DIEU dans le ciel; et, sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté. »

Et lorsque les Anges eurent disparu pour rentrer dans le ciel, les bergers se dirent les uns aux autres: « Allons jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui est arrivé, selon les indications du Seigneur. » Et ils partirent bien vite, et ils trouvèrent MARIE et Joseph, et l'Enfant posé dans la crèche. Ils l'adorèrent avec une foi, une confiance et un amour très-simples. Puis, ils s'en retournèrent, bénissant le bon DIEU de tout ce qu'ils venaient de voir et d'entendre. Ils racontèrent ces merveilles à tout le monde, et furent ainsi, après les Anges, les premiers prédicateurs de JÉSUS-CHRIST. Ces bergers étaient, dit-on, au nombre de trois; l'un d'entre eux était encore tout jeune. Selon toute apparence, ce furent ces bons bergers qui pourvurent aux premiers besoins de l'Enfant-JÉSUS, de la Sainte-Vierge et de saint Joseph, jusqu'à l'arrivée des rois mages.

Les pauvres furent ainsi les premiers adorateurs, les premiers courtisans du grand Roi du ciel, anéanti pour l'amour des hommes dans la pauvreté de sa crèche. Il voulut les appeler avant les riches, afin de nous appren-

dre à tous le mépris des richesses et l'estime de la vie humble et modeste. Les riches vinrent à leur tour; ce furent des *mages*, comme les appelle l'Évangile, c'est-à-dire des espèces de rois, qui étaient en même temps des savants. Aux pieds de l'Enfant-Jésus, aux pieds de la Vierge-Mère se trouvent ainsi réunis, dès le commencement, les représentants des pauvres et des riches, des ignorants et des savants, de ceux qui obéissent et de ceux qui commandent. Tous les hommes, en effet, doivent à Jésus l'adoration d'une foi profonde et entière, et à Marie, la vénération et les hommages que mérite la Mère de Dieu.

Ces Mages étaient également au nombre de trois. Ils furent martyrisés plus tard, et leurs reliques sont précieusement conservées à Aix-la-Chapelle.

Ils vinrent de l'Orient à Jérusalem, guidés par une étoile miraculeuse, d'une grandeur et d'une splendeur incomparables. Plus de cent ans après, le célèbre martyr saint Ignace d'Antioche en parlait comme d'une merveille dont le souvenir était encore vivant dans tout l'Orient. De même que la lumière qui enveloppa les bergers de Bethléem était la figure de la foi; de même, l'étoile miraculeuse des mages représentait la foi véritable, qui vient du ciel et qui conduit à Jésus-Christ.

L'étoile conduisit les Mages jusqu'à Bethléem, et s'arrêta au-dessus de la grotte où la Sainte-Vierge et saint Joseph gardaient l'Enfant-Dieu. Pleins de joie, les bons Mages entrèrent dans la pauvre étable; ils y trouvèrent l'Enfant avec Marie sa Mère, et, se prosternant, ils l'adorèrent. Puis, après avoir contenté leur dévotion,

ils ouvrirent les trésors qu'ils avaient apportés, et offrirent au petit Roi de la Crèche, de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

L'or, qui est le plus précieux et le plus parfait des métaux, représentait l'amour, que Jésus attend de tous ses fidèles; l'amour de Dieu est, en effet, la plus parfaite, la plus belle de toutes les vertus. L'encens, dont la fumée et le parfum montent toujours vers le ciel, représentait les prières parfumées de dévotion que les fidèles offrent au bon Jésus. La myrrhe, qui, par son amertume, empêche la corruption, représentait la mortification et la pénitence qui empêchent nos consciences de se corrompre. Voilà l'or, l'encens et la myrrhe que l'Enfant-Jésus attend de chacun de nous; voilà, mon cher enfant, ce que tu lui donneras, si tu l'aimes.

Et comme ces bons Mages donnèrent au petit Jésus leurs beaux présents par les mains de la Sainte-Vierge, ainsi dois-tu faire; tout ce que tu as le bonheur d'offrir au bon Dieu, offre-le-lui par les mains de sa Mère; tes actes d'amour, tes prières, tes petites mortifications; offre tout à Jésus par Marie.

« Oh, Dieu! dit à ce sujet le cher saint François de Sales; oh, Dieu! avec quelle révérence cette Très-Sainte Vierge considérait le cœur de ce très-saint Enfant, tout palpitant d'amour dans sa petite poitrine! comme elle allait mêlant ses saintes larmes avec celles qui coulaient si doucement des yeux divins de ce béni petit Enfant! Mon Dieu! qu'il sied bien à cette Très-Sainte Vierge de manier ce petit Enfançon! Mais surtout j'aime sa charité, qui le laisse voir, manier et baiser à qui veut. Demandez-le-lui; elle vous le donnera; et l'ayant, déro-

bez-lui secrètement une de ces petites gouttelettes qui sont dessus ses yeux.

« Mais comme les bergers ne l'allèrent pas voir, sans doute, sans lui porter quelque petit agnelet, il ne faut pas non plus que nous y allions les mains vides. Il lui faut donc porter quelque présent. Mais qu'est-ce, je vous prie, que nous pourrions offrir à ce divin Enfant, qui lui soit plus agréable que le petit agnelet de notre amour? Oh! qu'il nous saura bon gré de ce présent! Et que la Très-Sainte Vierge le recevra avec consolation, elle qui désire tant notre bien! Et il ne faut pas douter que son divin petit Enfant ne nous regarde de ses yeux bénis et gracieux, pour nous récompenser de notre présent, et pour nous témoigner le plaisir qu'il en aura. »

Sachons-le bien, la bonne Sainte-Vierge, qui connaît Jésus, ne désire rien tant que de nous le donner. Demandons-le-lui par la prière, par les saints désirs.

C'est par ce moyen que les Saints ont obtenu de Marie, non pas seulement la grâce de Jésus, mais bien Jésus lui-même, qu'elle leur présentait, qu'elle leur donnait sous sa forme humaine et visible de petit Enfant.

On trouve beaucoup d'exemples de cet aimable miracle dans la vie des Saints. Saint François d'Assise, saint Stanislas de Kostka, saint Gaétan de Thienne, saint Antoine de Padoue, furent favorisés de cette présence sacrée de l'Enfant-Jésus. Saint Félix de Cantalice, qui était si dévot au mystère de la crèche, et qu'on appelait à Rome « le favori de la Madone, » reçut également cetle faveur miraculeuse. Il passait souvent la nuit dans l'église de son monastère, seul avec Jésus, aux pieds du Tabernacle; et là, il priait tout haut, il chantait les

louanges de Jésus et de Marie, et faisait de rigoureuses pénitences, avec une grande ferveur. Une certaine nuit qu'il se donnait ainsi la discipline, se frappant très-fort et depuis très-longtemps, un Frère qui s'était caché dans un coin pour le guetter et s'édifier de son exemple, ne put s'empêcher de lui crier : « Assez, assez, Frère Félix ! N'en faites pas davantage. » — Qui es-tu? répondit le bon Saint, très-étonné et un peu attrapé. — Je suis le Frère Loup, répliqua l'autre, en sortant de sa cachette. — Que Dieu te pardonne ! dit alors saint Félix, moitié fâché, moitié souriant. Va te coucher ; va ! »

C'est ce même Frère qui, une autre nuit, fut l'heureux témoin de l'apparition de la Sainte-Vierge et de l'Enfant-Jésus à leur cher serviteur. Félix était en prière, animé d'une ferveur extraordinaire. Dans un transport d'amour, il se lève, court au maître-autel, et là, prosterné, il supplie, il conjure la sainte Mère de Dieu de lui donner son très-doux Fils, ne fût-ce que pour un petit instant.

La Sainte-Vierge, qui aimait tant à contenter son favori, lui apparut bientôt, et lui mit dans les bras le petit Enfant-Jésus. Et saint Félix, le recevant avec un grand respect, le serra contre son cœur et se mit à lui témoigner la tendresse de son amour par mille baisers. Il était si heureux qu'il fondait en larmes. Enfin il rendit le cher et divin Enfant à la très-miséricordieuse Vierge sa Mère, la remerciant très-humblement et de tout son cœur.

Sans prétendre à de pareilles grâces qui sont la récompense de la sainteté, efforçons-nous de beaucoup aimer Jésus et Marie, et allons à la Sainte-Vierge toutes les fois que nous voulons obtenir quelque faveur excep-

tionnelle. Soyons aussi fidèles, aussi courageux; aussi généreux que les bergers et les mages, et méritons par là d'obtenir de la Sainte-Vierge le bien-aimé petit Jésus. Elle nous le donnera, en nous remplissant de sa lumière, qui est la foi; en embrasant nos cœurs de son amour; en nous rendant doux et humbles de cœur, obéissants, dociles, purs et innocents.

O saint Enfant-Jésus, venez et vivez dans mon cœur, et dans tous les cœurs.

XVII

La Sainte-Vierge, et JÉSUS au Saint-Sacrement.

Écoute, mon enfant, car c'est ici par excellence le mystère de l'amour.

Jésus est au milieu de nous, présent sur la terre; le ciel semble ne pas lui suffire : par le Saint-Sacrement, il est présent sur la terre, tel qu'il est au ciel, avec son vrai corps, avec son âme très-sainte, avec sa divinité éternelle et infinie. Il est là, sous le voile de la blanche Hostie, à la fois présent et caché à nos regards. Les Anges voient sa gloire, sa beauté céleste; nous autres, sur la terre, nous le possédons comme eux, mais nous ne le voyons pas encore.

Or, la Sainte-Vierge étant la Mère de Jésus, est sa Mère partout où elle est; elle est donc sa Mère au Saint-Sacrement; et le Saint-Sacrement, c'est le Fils de Marie, revêtu des apparences du pain, enveloppé dans les langes des

espèces eucharistiques, c'est-à-dire des *apparences* du pain et du vin qui le rendent présent sur nos autels. Après la Consécration, il n'y a plus, en effet, ni pain ni vin sur l'autel, mais simplement les *apparences* du pain et du vin, lesquelles enveloppent Jésus. La sainte Hostie, c'est Jésus, sous l'apparence du pain et du vin.

Lorsque tu assistes à la Messe, lorsque tu pries, agenouillé devant le Tabernacle, tu es donc aussi réellement aux pieds de Jésus, que le furent jadis les bergers et les mages, à Bethléem. Les bergers et les mages voyaient l'humanité de l'Enfant-Jésus et ne voyaient pas sa divinité, à laquelle pourtant ils croyaient de tout leur cœur; ils croyaient donc, ils adoraient ce qu'ils ne voyaient pas.

Il en est de même de nous, par rapport au Saint-Sacrement : nous adorons, nous croyons ce que nous ne voyons pas. Nous voyons le Sacrement, c'est-à-dire le signe sensible, extérieur, qui rend présent sur l'autel Notre-Seigneur Jésus-Christ; et nous ne voyons pas ce que nous adorons, à savoir l'humanité et la divinité de Jésus-Christ, toutes deux présentes sous ce petit voile blanc de la sainte Hostie. A travers ce voile, notre foi contemple Jésus-Christ, l'y trouve, l'y aime et l'y adore; comme jadis, à la crèche, la foi des bergers et des mages adorait le Fils éternel de Dieu, à travers le voile de son humanité.

C'était la Sainte-Vierge qui, en mettant au monde le saint Enfant-Jésus, l'avait rendu présent dans la crèche; c'était Marie et, avec elle, saint Joseph qui présentaient, qui donnaient aux bergers et aux mages leur Seigneur, leur Sauveur et leur Dieu. Sur l'autel, c'est l'Église qui

nous donne Jésus, sous les voiles du Saint-Sacrement; c'est l'Église qui enfante pour ainsi dire Jésus sur l'autel par la Consécration ; c'est elle qui, par le ministère de ses prêtres, le présente à l'adoration des fidèles, le leur donne dans la communion, et les invite à le recevoir souvent et saintement. Maintenant, la grande et glorieuse crèche de Jésus-Christ, c'est l'autel ; et l'Église catholique est la véritable Bethléem, où les hommes trouvent leur Sauveur ; *Bethléem*, en effet, veut dire maison de pain. « Voici à quel signe vous le reconnaîtrez, disait jadis l'Ange aux bergers : c'est un petit enfant, enveloppé de langes et couché dans une crèche. » Et les bergers, accourant à la crèche, « trouvèrent Marie et Joseph, et l'Enfant, » dit expressément l'Évangile. » — « Voici à quel signe vous le reconnaîtrez, nous dit à son tour la sainte Église : c'est une petite Hostie, que je vous présenterai et que vous donnera mon Joseph, mon ministre, mon prêtre. Sous ces langes, sous ces voiles de l'Eucharistie, vous le trouverez sur l'autel. C'est lui, c'est Jésus, c'est Dieu : adorez-le ! »

Voilà pourquoi la sainte Communion qui nous unit si intimement à l'Enfant-Jésus, nous unit, plus que toute chose, à la Sainte-Vierge Marie. « Communiez, dit saint François de Sales; et, en recevant le Saint-Sacrement, vous recevrez la chair de sa chair et le sang de son sang ; car le précieux Corps du Sauveur qui est au très-saint Sacrement de l'autel, a été fait et formé dans ses chastes entrailles, de son plus pur sang, par l'opération du Saint-Esprit. Unissez-vous ainsi à elle, en communiant dévotement et en imitant ses vertus et sa très-sainte vie. Par ce moyen, vous lui appartiendrez d'une façon bien

plus excellente que n'est la parenté du sang et de la chair; car Notre-Seigneur dit que « quiconque fait la volonté de son Père, celui-là est sa mère, son frère, sa sœur. » Jamais nous ne sommes plus unis à la Sainte-Vierge, que lorsque nous venons de faire une bonne communion.

Saint Gaëtan de Thienne célébrait la Messe avec une si grande foi, que lorsqu'il recevait Jésus-Christ à l'autel, il le recevait comme des mains même de la Sainte-Vierge. La nuit de Noël 1517, il eut le bonheur d'être visité par cette très-sainte et très-bonne Vierge et par l'Enfant-Jésus, pendant qu'il était en adoration devant le Saint-Sacrement, dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, où l'on conserve la précieuse relique de la crèche. « A l'heure où l'auguste Vierge a enfanté le Verbe éternel, écrivait-il le 18 janvier suivant, j'ai eu la hardiesse de m'approcher de la crèche qui est dans la Basilique de Sainte-Marie-Majeure, à Rome ; et j'ai reçu, de la main de ma sainte Patronne, son tendre enfant, le Verbe revêtu de sa chair. Mon cœur est bien dur, ajoutait humblement saint Gaëtan ; car il ne s'est pas dissous et liquéfié en ce moment-là. »

Un autre Bienheureux, saint Walthène, fils d'un prince anglais, compagnon de Guillaume le Conquérant, eut également le bonheur de voir, de toucher, d'embrasser l'adorable petit Jésus, un jour qu'il célébrait la Messe de Noël. Plein de ferveur, il répandait selon son habitude une abondance de larmes aux approches de la Consécration. A l'Élévation, le saint Enfant-Jésus se trouva dans ses mains, sous sa forme humaine, plein de grâces et de beauté. Sur la tête de l'Enfant divin était une couronne

d'or, resplendissant de pierres précieuses, qui étincelaient comme des étoiles. Le petit Enfant-Jésus était plus blanc que la neige; il regardait le Saint avec des yeux pleins de douceur; son visage respirait la paix et la joie; de ses petites mains, il touchait, il pressait, il caressait la tête et le visage de son bienheureux serviteur. De temps en temps, il penchait sa petite tête sur celle de Walthène, appliquant sur les lèvres du Saint cette bouche divine, plus précieuse que le ciel et la terre, et le couvrant de baisers. Quant au Bienheureux Walthène, enivré de bonheur, il ne pouvait se lasser de baiser avec un tendre amour, et les pieds, et les mains, et tous les membres du cher petit Jésus. Enfin, l'adorable Enfant, élevant les mains et étendant les bras en forme de croix, le bénit, et disparut à ses regards; et le Saint ne trouva plus dans ses mains que la forme ordinaire de l'Hostie consacrée. Jusqu'à la fin de sa vie, l'homme de Dieu ne pouvait penser à cette délicieuse vision sans que son cœur, débordant de joie, ne laissât échapper un véritable déluge de larmes. Il disait à son confesseur, que dans ses mains le corps du saint Enfant-Jésus n'avait pas pesé plus qu'une Hostie ordinaire.

Donc, mon très-cher enfant, n'oublie jamais que ton bon Jésus, que le Fils de la Sainte-Vierge Marie demeure près de toi, sur la terre : il est là où il y a une église, un Tabernacle, une Hostie consacrée. Pour aller le voir et l'adorer, tu n'as pas besoin de faire un aussi long chemin que les Mages; quelquefois même il est plus près de toi qu'il ne l'était des bergers de Bethléem. Va le voir; va t'agenouiller à ses pieds; va le demander à la Sainte-Vierge et à l'Église, à saint Joseph et au prêtre. Va, va

l'adorer bien souvent, et de tout ton cœur. Ne le laisse pas seul, comme l'ont fait tous ces Bethléemites, comme le font de nos jours tant de chrétiens indifférents, sans foi, sans piété, sans amour. En allant à Jésus, tu t'approcheras de Marie, et en t'unissant au Fils, tu auras le bonheur de t'unir intimement à la Mère.

O bonne Vierge Marie! augmentez ma foi; et que, sous les voiles de l'Eucharistie, les yeux de mon âme découvrent toujours votre Jésus et mon Jésus, votre divin Fils et mon divin frère!

XVIII

JÉSUS, MARIE et Joseph, à Nazareth.

Le saint Enfant-Jésus ne revint pas directement de Bethléem à Nazareth. Saint Joseph et la Sainte-Vierge avaient été obligés de fuir secrètement en Égypte, afin de soustraire leur trésor aux fureurs du cruel roi Hérode, ainsi qu'il est raconté dans l'Évangile. Ce ne fut qu'après la mort d'Hérode, deux ans et demi plus tard, que le très-saint petit Enfant put rentrer avec sa Mère et avec son père nourricier dans la petite ville de Nazareth. Là, dans le silence, dans l'obscurité et dans le travail, il passa plus de vingt-sept ans.

Sous le regard maternel de Marie, sous la garde et la protection de saint Joseph, Jésus grandit comme les autres enfants; il devint successivement adolescent, puis jeune homme, puis homme fait. Et il fallait qu'il en fût

ainsi : JÉSUS-CHRIST était, en effet, vrai homme en même temps que vrai DIEU ; et bien que, dès les premiers moments de son existence, il ait possédé toute la perfection de l'esprit, de l'intelligence, de la science, de la volonté et de toutes les autres facultés humaines, il voulut néanmoins se soumettre extérieurement au développement lent et progressif de toutes ces facultés, non-seulement pour faire voir qu'il était vraiment homme comme nous, mais encore parce qu'il l'était véritablement. Il est né, parce que nous naissons tous ; il a grandi, grandi lentement, parce que nous grandissons ainsi ; il s'est soumis à l'obligation de manger, de boire, de dormir, de respirer, de se vêtir, de marcher, etc., parce que c'est là notre condition commune à tous.

Et puis, ne fallait-il pas qu'il sanctifiât, en y passant, et l'enfance, et la jeunesse, et l'adolescence, et l'âge mûr? Il a tout fait comme nous, pour sanctifier tout ce que nous faisons comme lui.

Quel bonheur devait être celui de la Sainte-Vierge, celui du très-saint Joseph, de voir ainsi tous les jours et de posséder le divin JÉSUS! Une bonne Sainte, Marie-Madeleine de Pazzi, du Carmel de Florence, supplia un jour son bien-aimé Sauveur de se montrer à elle tel qu'il était à Nazareth, à son retour d'Égypte, puis un peu plus tard. JÉSUS daigna récompenser son amour, et lui apparut d'abord sous sa forme de petit enfant. « Voici, voici le cher petit Enfant-JÉSUS, s'écria la Sainte, ravie de joie ; le voici tel qu'il était à trois ou quatre ans. Oh! quelle merveille! si petit, et pourtant il est DIEU! Mais votre petitesse, ô mon JÉSUS, me découvre votre grandeur. O grandeur, ô petitesse de mon DIEU! Jamais je

ne me rassasierai de vous contempler. O très-petit, ô très-grand DIEU! Que vous êtes beau et que vous êtes aimable! »

Puis, elle vit JÉSUS, jeune adolescent. De plus en plus heureuse, elle dit : « Voici mon amour! Le voici à douze ans. Quelle douce gravité sur son beau visage! O mon DIEU, que je dois donc vous aimer! et combien vous êtes suave à mon cœur! » Et la Bienheureuse, toujours en extase, courut à la chapelle de la Sainte-Vierge, se prosterna devant l'autel de la Mère de JÉSUS, la conjurant avec une ferveur tout angélique d'embraser du divin amour tous les cœurs des Religieuses de son monastère. Ce que la Sainte-Vierge lui obtint de son adorable Fils.

Cher enfant, demande cette même grâce à la Mère de toute grâce; et, te transportant en esprit dans l'humble maison de Nazareth, contemples-y ton DIEU et ton modèle. Demande, promets à la Sainte-Vierge d'être pour elle un bon fils, comme JÉSUS et avec JÉSUS; de l'aimer comme JÉSUS l'aimait, à ton âge; de lui obéir parfaitement, comme JÉSUS; d'être bon, excellent, modeste, soumis, aimable, innocent, comme son JÉSUS, qui est aussi ton JÉSUS, et qui, par sa sainte grâce, vit en ton cœur. Promets à la Sainte-Vierge de faire toutes choses, même les actions les plus ordinaires, les plus communes, comme JÉSUS les faisait sous ses yeux, à Nazareth.

Songe à ce qu'il était aux yeux de sa Mère, lorsque, assise sur le seuil de la sainte Maison, elle considérait Celui qui a créé le monde, devenu Enfant, devenu pauvre, et remplissant auprès d'elle et de Joseph les plus humbles fonctions : il balayait la maison, il allait à la fontaine, il portait le bois, les outils de saint Joseph; il ai-

dait la Sainte-Vierge dans tout le détail de la vie de chaque jour, toujours doux et humble, toujours paisible dans l'accomplissement du devoir.

Si tu avais été alors à Nazareth ; si tu avais connu le secret divin de cette bienheureuse maison de Joseph et de MARIE; si tu avais su ce qu'était cet Enfant, ton voisin et ton compagnon de chaque jour ; qu'aurais-tu fait, dis-moi, ô mon cher enfant? Comment te serais-tu conduit? N'aurais-tu pas tâché d'imiter en tout le Fils de MARIE ? d'obéir, comme lui, au premier commandement, au premier signe, sans raisonner jamais, sans murmurer? N'aurais-tu pas tâché d'être patient, comme lui, avec tout le monde? de prier comme lui? de faire, comme lui, en toutes choses, la sainte volonté de DIEU et la volonté de tes parents?

La vie de l'Enfant-JÉSUS à Nazareth était, avant tout, une vie simple, modeste, laborieuse, tout opposée à la vanité et à la mollesse. La Sainte-Vierge le rappela un jour à saint Anschaire, devenu plus tard Archevêque de Magdebourg, en Saxe, et qui n'était alors qu'un tout jeune garçon. Le pauvre enfant venait de perdre sa mère qu'il aimait tendrement. Une nuit, il eut un songe, ou plutôt une vision, qui l'aida beaucoup à devenir très-bon. Il aperçut comme une grande et majestueuse Reine, toute rayonnante, qu'escortaient une multitude de belles dames, vêtues de blanc, joyeuses et couronnées de gloire. Au milieu d'elles, il reconnut sa mère, vers laquelle il s'élança aussitôt. Mais il ne pouvait arriver jusqu'à elle. Alors la Reine, qu'il reconnut pour être la Bienheureuse Vierge, Mère de DIEU, lui fit entendre ces paroles: « Mon enfant, tu veux venir auprès de ta mère? Écoute ce qu'il te faut

faire pour y parvenir : A l'imitation de mon Fils, fuis tout ce qui est vanité ; laisse-là les divertissements frivoles, et garde-toi dans la gravité d'une vie pure. Nous détestons tout ce qui est vain et futile ; et celui qui met son bonheur dans les frivolités mondaines, celui-là ne peut avoir part avec nous. » Anschaire profita si bien de la leçon de la Sainte-Vierge, qu'à partir de ce moment sa vie devint un modèle de piété, d'application, de docilité, d'abnégation ; il était une copie vivante de l'Enfant de Nazareth, et ses compagnons ne se lassaient point de l'admirer.

Si la Sainte-Vierge t'accordait la grande grâce de te parler, comme elle le fit à saint Anschaire, sais-tu, mon enfant, ce qu'elle te recommanderait encore ? Elle te dirait de l'aimer de tout ton cœur, comme l'aimait Jésus à Nazareth ; de lui être très-soumis, d'obéir à ses inspirations maternelles. C'est, en effet, ce que fit Jésus vis-à-vis d'elle et vis-à-vis de saint Joseph, jusqu'à l'âge de trente ans. Il y en a qui veulent bien obéir jusqu'à l'âge de quatorze ou quinze ans, ou peut-être jusqu'à dix-sept ou dix-huit ; il y en a qui sont fidèles à leurs devoirs de piété, tant qu'ils sont jeunes ; mais dès qu'arrive l'adolescence, ils se regimbent, ils ne veulent plus se laisser diriger ; ils ne veulent plus du joug salutaire de l'autorité. Hélas ! ils ne ressemblent guère à Jésus de Nazareth, leur Maître pourtant et leur Dieu ! Jésus obéissant condamne leur folle indépendance ; Jésus laborieux condamne leur amour du plaisir et l'oisiveté de leur vie mondaine ; Jésus, Fils tendre de la Vierge Marie, condamne et punira un jour leur négligence des pratiques de la piété chrétienne.

Et sais-tu, ô mon enfant, où tu pourras puiser cet esprit de piété, de fidélité, d'obéissance, de respect? Regarde le Tabernacle. Là est Jésus ; là est l'Enfant, l'Adolescent de Nazareth, avec le trésor de ses grâces, avec toutes les vertus qu'il a pratiquées à ton âge. Te montrant son grand Sacrement, il te dit : « Viens à moi ; prends et mange : c'est ici mon Corps. Je viens à toi pour revivre en toi, et pour pratiquer en toi les vertus que je pratiquais à Nazareth. C'est moi la source de l'innocence de mes jeunes serviteurs ; c'est moi le Jésus de la crèche, le Jésus de Nazareth, le Jésus de Marie, l'humble apprenti de l'atelier de Joseph. C'est moi, Jésus-Enfant, le modèle et le Dieu des enfants. Viens à moi, et laisse-moi désormais vivre pleinement en toi. »

O Jésus ! ô Marie ! ô Joseph ! je vous donne mon cœur et mon âme ; je vous consacre ma vie et ma mort. Faites-moi pratiquer jusqu'au dernier soupir les saintes actions qui ont embaumé la maison de Nazareth.

XIX

La Très-Sainte Vierge, aux noces de Cana.

Notre-Seigneur demeura dans l'obscuéet eNpirazret h jusqu'à l'âge de trente ans. Il voulut nous montrer par là, que la vraie sainteté ne consiste pas à faire des choses extraordinaires, mais à remplir parfaitement les devoirs de la vie de chaque jour, pour l'amour du bon Dieu. Son père nourricier, le Bienheureux Joseph, était mort dans

ses bras, assisté des prières, des tendres soins et de l'amour de la Sainte-Vierge. L'œuvre de ce très-saint Patriarche était achevée : comme une blanche muraille à l'ombre de laquelle pousse et grandit paisiblement une plante précieuse, Joseph avait protégé la faiblesse et l'humilité de MARIE ; il avait gardé l'enfance de JÉSUS ; il avait gardé fidèlement le double trésor que lui avait confié le Père céleste ; car, en sa double qualité d'Époux de MARIE et de père nourricier de JÉSUS, saint Joseph avait eu l'insigne vocation de représenter le Père éternel auprès de la Vierge et de l'Enfant-DIEU. Arrivé à la plénitude de l'âge, JÉSUS n'avait plus besoin de son bien-aimé gardien, de son Ange visible : au moment de commencer la prédication de l'Évangile, il lui avait donc ouvert les portes du Paradis.

Peu de temps après sa sortie de Nazareth, le Sauveur fut invité, avec sa sainte Mère, aux fêtes d'une noce qui eut lieu dans la petite ville de Cana, en Galilée. Il paraît que le marié était le même que saint Barthélemy, qui, peu après, suivit JÉSUS pour devenir et son disciple et son Apôtre. L'épouse de Barthélemy s'attacha sans doute à la Très-Sainte Vierge, avec quelques autres saintes femmes.

Au repas des noces, le vin venant à manquer, on s'adressa à la bonne Vierge ; et celle-ci, compatissante et confiante, s'approcha de son divin Fils et lui dit : « Ils n'ont plus de vin. » Elle connaissait le cœur de JÉSUS, et savait qu'il suffisait, pour l'attendrir, de lui exposer un besoin.

Et JÉSUS, la regardant avec tendresse, lui dit : « O femme ! qu'y a-t-il donc entre vous et moi ? » Ce n'était là ni une

parole dure, ni un reproche que le Fils de Dieu adressait à sa Mère, comme on le suppose trop souvent ; c'était, au contraire, une parole d'amour qui constatait l'union intime du cœur de Marie avec le cœur de Jésus. Cette parole : « Qu'y a-t-il entre vous et moi ? » est, en effet, une sorte de proverbe, usité de tout temps chez les Orientaux, pour exprimer la surprise et le bonheur qu'ils éprouvent, lorsqu'on leur dit quelque chose qui répond précisément à leur pensée intime, au secret désir de leur cœur. C'est comme s'ils disaient : « Qui donc vous révèle ainsi mes pensées ? Qu'y a-t-il donc entre nos deux cœurs, pour qu'ils se devinent si bien ? » Encore aujourd'hui, cette locution est en usage dans tout l'Orient, où l'on continue à parler la langue dont se servait jadis le Sauveur. « Qu'y a-t-il entre vous et moi ? » Ce sont absolument les mêmes termes rapportés par l'Évangile.

Je connais un missionnaire dominicain qui ayant entendu plusieurs fois cette locution, interrogea les Évêques du pays sur le véritable sens de la parole de Notre-Seigneur, aux noces de Cana. Ils lui répondirent qu'elle n'avait, qu'elle ne pouvait avoir d'autre sens que celui du proverbe oriental ; que jamais, dans l'Orient, on n'avait songé à une autre interprétation ; et ils se montraient fort scandalisés d'apprendre que chez nous, en Occident, on pouvait supposer de la part de Jésus-Christ, une réponse dure et désagréable envers sa très-sainte Mère.

Le mot « femme » qui en français pourrait sembler un peu dédaigneux, est au contraire une parole mystérieuse, pleine de respect et d'honneur : la Très-Sainte Vierge est, en effet, comme nous l'avons indiqué plus haut, la Femme par excellence, la Femme parfaite, la véritable Ève ; pré-

dite dès le commencement du monde, comme devant être la triomphatrice du démon et la Mère du Dieu Sauveur. Jésus s'est servi de cette même expression, lorsque, du haut de la Croix, sa tendresse filiale confia la Très-Sainte Vierge à l'amour de saint Jean : « Femme, voici votre fils. »

« O femme ! Qu'y a-t-il entre vous et moi? répondit donc Jésus à Marie. Mon heure n'est pas encore venue. » L'heure de Jésus-Christ, c'était l'heure des miracles, l'heure de la manifestation de sa toute-puissance et de sa gloire. On le voit, c'est à la Sainte-Vierge que nous devons les miracles de Jésus ; c'est sa miséricorde, c'est sa bonté compatissante, qui a, pour ainsi dire, obligé Jésus de devancer l'heure. En effet, immédiatement après que Jésus a répondu à la prière de sa Mère, celle-ci, pleine de confiance, se tourna vers les serviteurs qui étaient venus lui exposer leur embarras, et leur dit : « Faites tout ce qu'il vous dira. »

Les serviteurs obéirent ; et leur obéissance fut récompensée par un grand miracle. « Or, dit en effet l'Évangile, il y avait là six *amphores* de pierre, espèce de grands vases qui servaient aux Juifs pour se purifier le visage et les mains, avant et après les repas. Chacune de ces amphores pouvait contenir de cent à cent cinquante litres.

« Remplissez-les d'eau, » dit Jésus aux serviteurs. Et ils les emplirent jusqu'au bord. « Puisez maintenant, ajouta le Fils tout-puissant de Marie, et portez-en au chef du service. » Celui-ci ayant goûté de cette eau miraculeusement changée en vin, ne pouvait revenir de son étonnement; il ne savait d'où venait ce vin exquis.

Les serviteurs, entre les mains et sous les yeux des-

quels s'était opéré le miracle, le lui dirent, ainsi qu'aux jeunes époux et à tous les invités. « Et ce fut là, dit l'Évangile, le premier miracle que fit Jésus ; et ses disciples crurent en lui. »

Serviteurs de Jésus-Christ, enfants dociles de Marie, les prêtres catholiques sont chaque jour témoins d'un miracle encore plus admirable : entre leurs mains, le pain et le vin de l'autel sont changés au Corps et au Sang du Fils de Dieu. A Cana, le changement subit et miraculeux de la substance de l'eau en la substance du vin était une annonce de ce qui devait se faire, dans l'Église, au banquet nuptial de l'Eucharistie.

« Nous devons donc avoir un grand soin de nous adresser à Notre-Dame dans nos besoins, dit le bon saint François de Sales, puisque nous voyons qu'elle a tant de crédit auprès de son Fils. Et afin qu'elle lui représente nos nécessités, il faut toujours l'inviter avec Notre-Seigneur au festin de notre vie ; car, là où est la Mère, là est le Fils, et le vin de la bénédiction divine n'y peut manquer. Elle dira infailliblement à Jésus : « Mon Seigneur et mon Fils, ce mien enfant votre serviteur, n'a point de vin. » Et Jésus vous en donnera. Mais prenez garde à ne lui demander que de bonnes choses ; ne lui demandez que du vrai vin.

« Et puis, si nous voulons que Notre-Dame demande à son Fils, qu'il change l'eau de notre tiédeur au vin de son fervent amour, il nous faut faire tout ce que Notre-Seigneur nous dira. « Faites tout ce qu'il vous dira, nous dit à tous la Bienheureuse Vierge. Remplissez vos cœurs de l'eau de la pénitence, et il vous changera cette eau en vin de grâce et d'amour. »

O douce Vierge ! bonne et compatissante Mère, donnez-nous de ne jamais oublier votre instruction si courte, et à la fois si féconde : « Faites tout ce que Jésus vous dira. »

Jésus nous parle à chacune des pages de son Évangile : c'est là ce que la Sainte-Vierge nous recommande de faire, de pratiquer fidèlement. Il nous dit : « Vous aimerez le Seigneur, votre Dieu, de tout votre cœur, de toutes vos forces et de toute votre âme, et votre prochain comme vous-mêmes. »

Il nous dit : « Je vous donne un commandement nouveau : c'est de vous aimer les uns les autres ; et c'est à cela que les hommes connaissent que vous êtes mes disciples. »

Il nous dit : « Aimez vos ennemis, priez pour ceux qui vous calomnient et vous persécutent, et soyez parfaits, à l'exemple de votre Père céleste qui est parfait. »

Il nous dit : « Venez à moi, vous tous qui souffrez ; et moi, je vous soulagerai. Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Prenez mon joug sur vous ; car il est suave et léger. Si quelqu'un veut marcher à ma suite, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix chaque jour et qu'il me suive. »

Voilà ce que nous dit Jésus. Voilà ce que, dans sa sollicitude maternelle, la très-sainte et très-bonne Vierge nous recommande instamment de faire. Écoutons-la, et nous verrons notre fidélité récompensée, dès ce monde, par des bénédictions sans nombre, par la paix du cœur, par la joie de la conscience ; et, dans le ciel, par un immense bonheur qui ne finira jamais.

XX

La Sainte-Vierge au Calvaire.

La mère de Jésus, accompagnée de quelques saintes femmes avait suivi son divin Fils pendant une partie de ses courses à travers la Terre-Sainte. Fidèle jusqu'à la fin, elle le suivit durant les longues et terribles heures de sa Passion, et fut la première à parcourir, avec saint Jean, sainte Marie-Madeleine et ses compagnes habituelles, *la voie douloureuse*.

On a appelé ainsi le chemin par où passa Jésus portant sa croix, depuis le prétoire de Pilate, jusqu'au sommet du Calvaire. Cette voie douloureuse a environ un quart de lieue. On voit encore à Jérusalem les dalles que Jésus et Marie ont foulées de leurs pieds sacrés ; et l'on montre la place où la Sainte-Vierge voulut voir passer son Fils bien-aimé. Elle suivit le funèbre cortége et demeura sur le Calvaire, au pied de la Croix, pendant toute cette épouvantable journée du Vendredi-Saint.

Jésus ne reposait plus alors, comme autrefois, entre les bras, sur la poitrine chérie de la Vierge sans tache : il était suspendu, cloué aux bras, durs et terribles, d'une croix de bois, du haut de laquelle il répandait goutte à goutte son sang et sa vie, pour l'expiation de nos péchés. Sa tête adorée, que Marie couvrait jadis de chastes et maternels baisers, était maintenant couronnée d'épines,

couverte de sang et de crachats ; et ce corps divin que la Vierge avait enveloppé de langes, elle le voyait crucifié, nu et couvert de plaies, ensanglanté par la flagellation.

« Elle était debout, dit formellement l'Évangile ; debout au pied de la Croix de JÉSUS. » Elle était à sa droite, avec Jean, avec Madeleine et les autres saintes femmes. On voit encore, dans l'église du Saint-Sépulcre, la place même qu'elle occupait. Elle était entre la Croix de JÉSUS et la croix du bon larron. Tous les élus sont, avec MARIE, à la droite du Sauveur ; à sa gauche, là où n'est point MARIE, il n'y a que le mauvais larron, il n'y a que les réprouvés.

Elle était debout, près de la Croix, près de l'autel du sacrifice ; elle était debout, comme le Prêtre à l'autel. Unie à Jésus, elle offrait volontairement, librement, amoureusement cette très-sainte Victime pour la rédemption du monde. Bien que sa douleur fût incomparablement plus grande que toutes nos douleurs (car elle avait quelque chose de divin), la Sainte-Vierge demeura ferme et inébranlable pendant toute la durée du sacrifice sanglant de son Fils. Le cœur du Fils et le cœur de la Mère s'entre-regardaient, non-seulement avec une compassion ineffable, mais aussi avec une générosité, une constance inébranlables : ils ne se plaignaient pas ; ils ne détournaient pas leurs regards l'un de dessus l'autre ; mais ils se regardaient avec un amour profond, calme et fort.

Vers la sixième heure du jour, c'est-à-dire vers midi, au moment où les ténèbres miraculeuses commencèrent à se répandre sur la terre, JÉSUS dit à la Sainte-Vierge, en lui montrant du regard saint Jean : « Femme, voici

votre fils. » Et à saint Jean, en lui désignant MARIE : « Voici ta Mère. »

O DIEU, quel échange ! A la place du Fils de DIEU, du très-saint, très-adorable, très-divin JÉSUS, MARIE allait avoir pour fils un simple homme! Néanmoins, elle ne refusa point, et, en la personne de saint Jean, du disciple que JÉSUS aimait, elle accepta pour fils tous les enfants de la Croix du Sauveur. C'est à ce moment solennel qu'elle est devenue, au milieu d'une douleur inconcevable, la Mère de nos âmes, la vraie Mère des chrétiens, la Mère de l'Église.

En devenant la Mère de JÉSUS, au jour de l'Incarnation, la Sainte-Vierge avait reçu de l'Esprit-Saint un cœur absolument et divinement maternel; de même, au jour de la Rédemption, en devenant Mère de saint Jean, la Sainte-Vierge reçut de JÉSUS un cœur vraiment maternel pour ce nouveau fils et par conséquent pour nous tous.

Désormais, en voyant un chrétien, surtout si ce chrétien est pieux et fidèle, la Sainte-Vierge se rappelle la parole de JÉSUS : « Voici votre Fils ; » et elle l'entoure de toutes sortes de tendresses, de soins, de miséricordes. Et nous, de notre côté, en jetant les yeux sur une image de la Sainte-Vierge, en pensant à la Sainte-Vierge, nous pouvons, nous devons nous dire : « Voici notre Mère! voici notre vraie Mère, la Mère de nos âmes, la Mère de notre salut! »

A la vue des douleurs de ta sainte Mère, la Vierge MARIE, laisse-toi toucher, mon cher enfant, par la grâce de JÉSUS. En bon fils, compatis grandement à ces tortures de la Mère de ton Sauveur, devenue ta Mère. « Je

regarde, disait un jour la Sainte-Vierge à sa pieuse servante sainte Brigitte, je regarde s'il se trouve sur la terre des cœurs qui compatissent à mes douleurs: et j'en découvre bien peu. Toi du moins, ma fille, ne m'oublie pas. Médite mes souffrances sur le Calvaire; contemple mes larmes, et pleure avec moi sur le grand nombre des pécheurs et sur le petit nombre des amis de DIEU. Au Calvaire, la douleur de mon Fils était ma propre douleur, parce que son cœur, c'était mon cœur. »

Une autre fois, elle apparut à la grande et célèbre sainte Colette, Religieuse de l'Ordre de saint François, dont les prières ont ressuscité *cent trois* morts. Celle-ci priait et intercédait pour les pauvres pécheurs. « Ma fille, lui dit MARIE, en lui montrant JÉSUS crucifié et couvert de plaies; ma fille, aie compassion de moi; aie compassion de mon Fils. Vois comme les mauvais chrétiens traitent mon Fils; vois l'état où ils le réduisent: ils le crucifient de nouveau dans leur cœur, et le font mourir. »

O mon enfant, ne pèche donc jamais plus; plus de péché! plus de péché! Ne sois pas de ceux qui torturent MARIE, en crucifiant JÉSUS, Hélas! chaque jour, des millions d'âmes deviennent, pour JÉSUS et pour MARIE, comme autant de calvaires, et elles y élèvent autant de croix qu'elles commettent de péchés mortels. Ne sois pas de ce nombre. Au contraire, par ta fidélité, par ta piéte, par ton innocence, par la ferveur de ton amour, par le courage de ton dévouement, console la Sainte-Vierge, et fais-lui oublier tous les ingrats.

Pense aussi à ton JÉSUS crucifié, quand tu souffres. Demande-le à MARIE, et elle te le donnera, comme un

remède souverain à toutes tes souffrances. Tu te rappelles la sainte petite négresse, appelée Joséphine, de qui je t'ai raconté déjà de si belles choses? Avant de mourir, elle souffrit beaucoup et très-longtemps. Un matin, cette petite prédestinée se réveilla avec des transports de joie extraordinaires : « Cette nuit, s'écria-t-elle, j'ai été si longtemps dans le ciel! — Qu'y as-tu vu? demanda la Sœur qui la soignait. — J'ai vu une belle Dame avec tant d'autres, et je lui ai dit: « Sainte-Vierge, « je ne souffre pas autant que JÉSUS. Je voudrais aussi, « comme lui, une couronne d'épines sur la tête, des « clous aux mains et aux pieds, et une lance dans le « cœur. « La Sainte-Vierge m'a dit: « Pense à la Passion « de JÉSUS; souffre encore un peu avec patience. Après « quoi, je viendrai te prendre pour te conduire au ciel « avec moi. »

La petite Joséphine demanda aussitôt un livre sur la Passion; et, en le lisant, elle pleurait à chaudes larmes. Elle disait par moments: « Oh! que ce livre m'aide à bien souffrir!

Quand elle fut sur le point de mourir, elle répétait ces aspirations embrasées: « O JÉSUS, viens vite! viens, viens, mon cher JÉSUS! O Sainte-Vierge! toi, qui es venue de si loin pour me prendre et me faire chrétienne, viens maintenant; emmène-moi au ciel. Viens me prenpre; je ne peux plus rester ici. Mon âme, mon cœur ne peuvent plus rester loin de JÉSUS... O mon bon Ange, aide-moi à aller bien vite au ciel!.. O vous tous, Saints du Paradis, venez me prendre ; hâtez-vous, emmenez-moi à JÉSUS! »

C'est ainsi, mon enfant, qu'il faut aimer JÉSUS crucifié.

C'est ainsi qu'il faut aimer et invoquer la Vierge du Calvaire.

O Jésus, ô Marie! oui, je veux vous aimer désormais de toute mon âme; et je prends aujourd'hui tout particulièrement la résolution d'assister avec une foi et une piété profondes au divin sacrifice de la Messe, où le sacrifice sanglant du Calvaire est rendu chaque jour présent aux chrétiens, sous les voiles du Sacrement. Obtenez-moi, Très-Sainte Vierge, la grâce de cette foi vive qui fait que l'on entend saintement la Messe et que l'on communie avec fruit.

XXI

La Sainte-Vierge au Cénacle, au milieu des Apôtres.

Après avoir participé à la Passion et aux douleurs de son Fils, la Sainte-Vierge participa aux joies glorieuses de sa résurrection; et, bien que l'Évangile ne le dise pas, il est indubitable qu'elle fut la première à recevoir la visite et les embrassements de Jésus ressuscité.

Le jour de l'Ascension, elle accompagna Jésus et marcha à la tête des Apôtres et des cinq cents disciples qui escortèrent le Sauveur, lorsque celui-ci alla du Cénacle à la montagne des Oliviers, pour remonter de là dans les cieux.

Après l'Ascension, la Mère de Dieu ramena saint Pierre et les Apôtres du mont des Oliviers à Jérusalem, et elle

entra en retraite avec eux et avec les principaux disciples, dans ce même Cénacle où JÉSUS avait institué le Très-Saint Sacrement et célébré la première Messe; d'où il était parti pour commencer sa douloureuse Passion; où il était apparu à ses Apôtres une première fois, le jour même de Pâques, puis, huit jours après, pour obliger l'incrédule Thomas à croire à sa résurrection.

Ce fut là, sous la direction et sous les yeux de MARIE que saint Pierre et les Apôtres attendirent, dans le recueillement et la prière, la descente du Saint-Esprit.

Le cinquantième jour après la Résurrection, le dixième après l'Ascension, le Fils éternel de DIEU, le Roi du Ciel, le Seigneur des Anges, envoya miraculeusement, de la part de son Père céleste, le Saint-Esprit aux premiers chefs de son Église militante; c'est-à-dire à saint Pierre, le premier Pape, le premier Souverain-Pontife, et aux autres Apôtres, dont les Évêques catholiques, à la fois Frères et Fils du Pape, sont les successeurs. L'esprit-Saint descendit sur eux, le jour de la Pentecôte, sous forme de langues de feu; et, à partir de ce moment, la sainte Église catholique commença à prêcher JÉSUS-CHRIST, à administrer les Sacrements, à remettre les péchés, à offrir le Saint-Sacrifice, à sauver et à sanctifier le monde.

Mais, remarque-le bien, mon enfant, c'est sous les yeux de MARIE, c'est avec elle que l'Église a ainsi commencé. C'est à cette Vierge bénie, Mère de DIEU et Mère des chrétiens, qu'il a été donné de recevoir d'abord, comme une glorieuse Reine, l'Esprit-Saint, qui, de son sein maternel, s'est répandu, s'est divisé sur chacun des Apôtres. Elle avait reçu JÉSUS-CHRIST, et l'avait donné au

monde: elle reçut de même le Saint-Esprit, l'Esprit du Père et du Fils, l'Esprit de Jésus-Christ; elle présida cette assemblée du Cénacle, où l'Église reçut la troisième personne de la Sainte-Trinité. Mère du Fils de Dieu, elle devint ainsi, au Cénacle, la Mère et la Reine des Apôtres. Quelles grandeurs en Marie! Quelle vocation divine, universelle, incomparable! Tout ce qu'a l'Église, elle l'a reçu, elle le reçoit de Jésus-Christ, par Marie.

Aussi est-il impossible d'être enfant de la Sainte-Vierge, si l'on n'est pas un fidèle enfant de l'Église. C'est là un des principaux signes auxquels la Sainte-Vierge reconnaît ses enfants. S'ils aiment l'Église, s'ils aiment le Pape, Chef de l'Église, s'ils aiment les choses de l'Église, la Sainte-Vierge les reconnaît pour siens. Si, au contraire, elle les voit indifférents à ce qui touche l'Église de Jésus-Christ, le Vicaire de Jésus-Christ, les hommes et les choses de Jésus-Christ, oh! alors, sache-le bien, la sainte Reine de l'Église ne reconnaît pas ces chrétiens de contrebande pour ses enfants et pour les membres vivants de son bien-aimé Jésus.

Mon enfant, c'est au nom de la Sainte-Vierge que je te le demande: aimes-tu l'Église? En dehors d'elle, tu le sais, il n'y a point de véritable Église de Jésus-Christ; il n'y a que des *sectes*, plus ou moins séparées de Jésus, Chef céleste de l'Église. La cause du Pape est la cause de l'Église; et la cause de l'Église est la cause de la Sainte Vierge,

Aimes-tu l'Église? Es-tu un bon et fidèle catholique? Es-tu prêt à mourir, plutôt que d'abandonner ta foi? Es-tu fier d'être chrétien, d'être catholique?

Comme Jésus, comme Marie, détestes-tu cordialement

tout ce qui sent l'impiété, l'hérésie, la révolte contre l'autorité sacrée de l'Église? Sainte Jeanne de Chantal n'avait encore que cinq ans, et déjà, elle faisait éclater son amour pour l'Église, en même temps que son horreur de l'hérésie. Elle vit un jour chez son père un gentilhomme protestant, et elle l'entendit avec indignation mal parler de l'Église catholique, et surtout de la sainte Eucharistie. La petite Jeanne ne voulut jamais recevoir ses caresses ; et comme il essayait de gagner ses bonnes grâces en lui offrant des bonbons, la généreuse enfant les prit dans son petit tablier et, sans y toucher, courut les jeter au feu. « Voyez-vous, dit-elle avec énergie, voilà comme brûleront dans le feu de l'enfer tous les hérétiques, parce qu'ils ne croient pas ce que Notre-Seigneur a dit. » — Un enfant ne saurait commencer de trop bonne heure à aimer l'Église, à aimer le Pape, à s'intéresser aux malheurs, aux dangers comme aux triomphes de l'Église.

Cette horreur du schisme et de l'hérésie, les vrais chrétiens la puisent dans le très-saint cœur de la Mère de Dieu. Je me rappelle à ce sujet un fait bien extraordinaire, que j'oserais presque dire miraculeux, et qui m'est arrivé à moi-même.

En 1842, j'avais connu à Rome une dame russe schismatique qui venait de perdre son unique enfant qu'elle adorait. Elle était catholique de cœur, et elle parlait ouvertement de quitter le schisme. Je la retrouvai à Pétersbourg l'année suivante, toujours bien désolée, et toujours dans les mêmes dispositions religieuses. Comme encouragement, je lui donnai une médaille de la Sainte-Vierge, que le Pape Grégoire XVI avait bénite, et qui portait sur le revers l'image du Saint-Père : la

Sainte-Vierge et le Pape, rien de plus catholique. Et je partis pour Moscou.

Deux mois après, je revis cette bonne dame. « Ah ! Monsieur, s'écria-t-elle, dès qu'elle m'aperçut, si vous saviez ce qui m'est arrivé ! Vous vous rappelez cette médaille que vous m'avez donnée, et qui représentait la Sainte-Vierge avec le Pape ? De crainte de la perdre, j'ai voulu la mettre dans la cassette où je garde ce que j'ai de plus précieux au monde : les souvenirs de mon pauvre enfant. Là, j'ai pris le petit cordon où pendait sa médaille de saint Alexandre Newsky (un soi-disant saint, de fabrique russe). Je dénouai le cordon ; j'y passai votre médaille du Pape; et, après avoir renoué, je remis le tout dans la cassette et la refermai. A mon grand étonnement, je retrouve votre médaille sur mes genoux. Je croyais pourtant l'avoir bien passée dans le cordon.

» Je reprends ma cassette, mon cordon, et je recommence avec plus d'attention encore ma petite opération. « Cette fois, me dis-je, je suis sûre de mon affaire. » Je referme ma cassette. Chose étrange ! la médaille est de nouveau sur mes genoux. Je commençai à avoir peur. « O mon Dieu ! pensais-je, la Sainte-Vierge ne veut peut-« être pas qu'une médaille bénite par le Pape se trouve « en compagnie d'un saint de chez nous. Peut-être « veut-elle me montrer qu'il n'y a pas d'union possible « entre l'Église catholique et la nôtre. »

» Tremblante, je rouvre ma boîte ; je dénoue pour la troisième fois le fil de la médaille russe ; j'y enfile bien soigneusement la médaille catholique ; et, pour m'assurer qu'elle y est bien cette fois, je les fais danser toutes deux l'une contre l'autre. Je renoue le cordon avec pré-

caution, et le remets, comme les deux premières fois, mais avec plus de soin, s'il est possible, dans la cassette... La médaille était encore sur mes genoux!

« Cette fois, le frisson me prit. Je n'osai plus tenter de réunir ce qui ne peut être uni ; et quand je pense à tout cela, je me sens des remords de ne pas me faire catholique. »

Je fis ce que je pus, pour décider cette pauvre dame. « J'ai peur de l'empereur et de la Sibérie, » me disait-elle pour toute réponse. Hélas! elle mourut schismatique, huit ou dix mois après.

O mon enfant, il faut aimer courageusement, énergiquement l'Église. Et non-seulement il faut l'aimer; mais de plus il faut lui obéir, obéir à ses commandements. Là encore il faut de l'énergie.

Un petit garçon de onze ans se préparait à sa première communion. Sans être impies, ses parents étaient indifférents, ne faisaient pas leurs prières, ne sanctifiaient pas le dimanche et ne tenaient aucun compte des lois de l'Église sur les jours maigres.

L'enfant ayant appris au catéchisme qu'à moins de dispense, tout chrétien est obligé d'obéir, à cet égard, aux lois de l'Église, il se promet de ne plus jamais manquer à ce devoir. Le vendredi suivant, il n'y avait, comme d'habitude, que des aliments gras sur la table. On lui en offre; il refuse doucement. « Est-ce que tu es malade? lui demande sa mère. — Non, maman. — Est-ce que tu n'as pas faim? — Si, maman. — Est-ce que tu n'aimes pas cela? — Si, maman. — Alors pourquoi ne manges-tu pas? — Parce que c'est défendu. — Comment, défendu? — Mais oui, maman. C'est aujourd'hui vendredi, et, quand on n'est pas malade, on est obligé de faire maigre le

vendredi. L'Église l'ordonne. » Le père s'impatiente : « Qu'est-ce que tu viens nous chanter là? dit-il. Mange ce qu'on te donne, ou bien, monte dans ta chambre, et va te coucher sans dîner. » L'enfant se lève, et, sans murmurer, sans donner aucun signe d'humeur, il obéit et s'en va.

Cependant, la mère, émue de compassion, voulut lui porter en secret un peu de nourriture, tout en lui reprochant ce qu'elle appelait un ridicule entêtement. Mais ce bon enfant ne voulut point accepter. « Non, maman, lui dit-il doucement; je ne veux pas désobéir à papa. Ce n'est point par caprice, ni par entêtement que j'ai refusé de faire gras ; c'est parce que c'est défendu. Papa m'a ordonné de me coucher sans dîner, et cela, je puis le faire, sans désobéir à l'Église. » Et il embrassa sa mère, en la remerciant de sa bonté.

Touchée jusqu'aux larmes du courage et de la conscience de son enfant, la mère va raconter à son mari ce qui vient de se passer. « Ma foi! s'écrie le père, lui aussi tout ému et saisi d'admiration ; voilà un enfant qui vaut mieux que nous. Quel brave cœur! » Et il court chez son fils, l'embrasse de tout son cœur, lui dit qu'à l'avenir on fera maigre ; et il tint parole.

Le jour de sa première communion, ce bon petit enfant de l'Église eut le bonheur de voir son père et sa mère, revenus à DIEU, communier avec lui.

Donc, mon enfant, pour plaire à la sainte Reine de l'Église, tu aimeras de tout ton cœur et tu serviras fidèlement l'Église et son Chef; tu leur obéiras en toutes choses; et, toute ta vie, tu te feras honneur d'être un bon, un fervent catholique.

XXII

La bienheureuse mort de la Très-Sainte Vierge, et sa glorieuse Assomption.

A la Pentecôte, la Sainte-Vierge avait environ quarante-sept ans. Elle demeura quelques années encore sur la terre, afin d'élever pour ainsi dire et de former l'Église naissante, comme jadis elle avait élevé, soigné, protégé, guidé l'enfance du Fils de Dieu. Ses prières et sa tendre charité furent la consolation des premiers fidèles. Depuis, il en a toujours été ainsi dans l'Église ; et la Bienheureuse Vierge a été, est et sera jusqu'à la fin la toute-puissante et bien-aimée Protectrice des brebis et des agneaux de Jésus-Christ.

On ne sait pas au juste à quel âge finit son exil ici-bas. D'après certaines traditions, elle mourut à soixante-trois ans ; d'après d'autres, à soixante-treize.

Elle ne mourut pas comme nous, en punition du péché : elle était absolument innocente ; elle avait par grâce ce que Jésus-Christ avait par nature ; et, à ce point de vue, elle ne devait pas mourir. La mort n'est, en effet, que la punition du péché. Mais de même que le très-innocent Jésus avait voulu mourir par amour pour nous et en expiation, non de ses péchés, mais des nôtres ; de même, sa sainte et immaculée Mère voulut mourir par amour pour Jésus et par amour pour nous : par amour pour Jésus, afin de lui ressembler davantage et d'unir sa

mort à sa mort, le sacrifice de sa vie au sacrifice de sa vie ; pour l'amour de nous, afin de nous obtenir la grâce d'une sainte et douce mort et de nous consoler par son exemple en ce douloureux passage.

La mort de la Sainte-Vierge fut douce, comme avait été sa vie : elle avait vécu d'amour ; elle mourut d'amour. Arrivée au sommet de la sainteté la plus incompréhensible, son âme se détacha doucement, paisiblement de son très-saint corps ; son dernier soupir fut un élan d'amour qui la porta immédiatement et comme tout naturellement jusqu'au faîte du Paradis. Les neuf chœurs des Anges portèrent cette âme incomparable jusque dans le sein de Dieu ; et le Père céleste associa son Épouse bien-aimée à son éternelle béatitude ; le Fils de Dieu la reçut comme sa Mère ; le Saint-Esprit, comme le chef-d'œuvre de sa toute-puissance, de sa grâce, de son amour.

Il paraît certain que ce fut à Jérusalem que la Mère de Dieu quitta ce monde pour le Paradis. Ceux des Apôtres qui n'avaient pas encore subi le martyre, furent tous présents à son bienheureux trépas, sauf cependant l'Apôtre saint Thomas, alors occupé à prêcher l'Évangile dans les Indes. Notre-Seigneur voulut donner cette suprême consolation et à sa Mère et à ses chers Apôtres. Saint Pierre se trouvait là, avec saint Jean. Notre grand apôtre des Gaules, saint Denys l'aréopagite, disciple de saint Paul et premier Évêque de Paris, eut le bonheur de s'y trouver aussi, et c'est lui qui nous a conservé ces précieux détails. Plusieurs anciens Pères de l'Église ajoutent que les Apôtres furent transportés miraculeusement à Jérusalem dans la nuit qui précéda le trépas de la Bien-

heureuse Vierge. MARIE les bénit une dernière fois, les exhorta, les consola; selon toute apparence, elle reçut de la main de saint Pierre l'adorable sacrement de l'Eucharistie, que, jusque-là, saint Jean lui avait donné chaque jour. Puis, sans être aucunement malade, sans souffrance, sans effort, elle remit son âme, tout embrasée d'amour, entre les mains de JÉSUS et des Anges.

Saint Jean Damascène, l'un des plus illustres Docteurs de l'Église en Orient, rapporte que les fidèles de Jérusalem arrivèrent en foule, à la nouvelle du trépas de leur très-sainte Mère, et que les miracles se multiplièrent autour de la relique sacrée : plusieurs morts ressuscitèrent; des aveugles, des paralytiques, des infirmes de tout genre furent guéris subitement par l'attouchement du corps de la Mère de DIEU. Quant aux Apôtres, partagés entre la douleur et la joie, ils demeurèrent en prières auprès du saint corps de MARIE, exaltant dans des paroles et des cantiques inspirés les gloires de cette Vierge bienheureuse qui a donné naissance à la Vie, c'est-à-dire à JÉSUS-CHRIST, et qui, par le plus profond des mystères, a conçu, a porté DIEU dans son sein.

Ils l'ensevelirent avec une vénération digne de leur foi et de leur amour; ils l'enveloppèrent de blancs suaires; et, suivis de la multitude des fidèles, accompagnés des Anges, ils allèrent déposer les précieux restes de la Vierge, Mère de DIEU, dans un sépulcre neuf, que les pèlerins voient encore près de Jérusalem, à Gethsemani. On ferma le sépulcre, selon l'usage, avec une grande pierre, en forme de porte..

Trois jours après, arriva l'Apôtre saint Thomas, que la Providence semblait avoir tenu en réserve pour ma-

nifester la gloire de MARIE, comme jadis elle s'était servie de lui pour manifester avec encore plus d'éclat la vérité de la résurrection de JÉSUS. Il demanda instamment à voir une dernière fois les traits augustes de la Mère de DIEU; et saint Pierre, saint Jean et les autres Apôtres qui étaient restés en prières auprès du tombeau, furent heureux d'accéder à son pieux désir. On ouvrit le tombeau; on descella la pierre; mais, ô prodige! à la place où avait été déposé le corps de MARIE, on ne trouva plus que les suaires pliés: comme autrefois, dans le sépulcre du Sauveur ressuscité, les saintes femmes, saint Pierre et saint Jean avaient trouvé, soigneusement pliés par les Anges, les linges qui avaient enveloppé le corps du Seigneur. Un parfum d'une suavité toute céleste s'exhalait du tombeau. Comme son Fils et par la vertu de son Fils, la Vierge MARIE était ressuscitée le troisième jour; les Anges avaient enlevé son bienheureux corps, et l'avaient transporté dans les cieux, où il jouit, pour toute l'éternité, d'un bonheur, d'une gloire ineffables.

Rien n'est plus authentique que ces anciennes traditions de l'Église sur le mystère de l'Assomption de la Mère de DIEU. On les trouve rapportées par les saints Docteurs des premiers siècles; et il en est fait mention dans le Concile œcuménique de Chalcédoine, en 451.

Un jour Notre-Seigneur daigna laisser entrevoir quelques reflets de la gloire de sa Mère à la Bienheureuse Christine, pieuse vierge qui vivait en Toscane. Elle fut ravie en esprit et introduite dans le royaume des cieux. Là, elle vit JÉSUS-CHRIST resplendissant de gloire et éblouissant de sa divine lumière l'immensité du ciel. L'éclat des vêtements et du trône du Christ rejaillissait

sur tout le Paradis. A côté du Fils de Dieu, et siégeant sur le même trône, était la glorieuse Vierge Marie, Mère de Dieu. La lumière de Jésus l'enveloppait tout entière, et ses vêtements très-précieux étaient d'une blancheur merveilleuse. Tous les Anges et tous les Saints vénéraient cette auguste Reine, avec de grands transports de joie et d'allégresse. Puis, ils semblaient quitter le trône de leur Reine bien-aimée, pour parcourir toutes les régions célestes ; et ils revenaient ensuite se prosterner à ses pieds, pour recevoir les doux témoignages de sa tendresse et de sa bonté ; elle les bénissait ; et ils s'en retournaient, chantant incessamment ses louanges, avec une mélodie dont la suavité est inconnue à la terre.

Pendant ce temps, la Bienheureuse Christine, toute ravie d'admiration, se tenait prosternée devant le trône du Seigneur, adorant le Christ avec les bienheureux habitants du ciel, et bénissant la Reine immaculée des Anges et des hommes : « Christine, ma fille, lui dit alors Notre-Seigneur, ne t'étonne point des honneurs que mes Anges rendent aujourd'hui à ma glorieuse Mère, ni de la splendeur de son vêtement. Le ciel célèbre, comme il convient, la gloire et la majesté de celle qui m'a donné au monde. La splendeur de son vêtement, c'est le privilége de sa très-parfaite innocence et de sa sainteté accomplie. Seule, elle est immaculée ; seule, elle est Vierge et Mère ; seule, elle est la Mère de Dieu, la Reine du ciel et de la terre. Et toi, ma fille, tu entreras à ton tour dans cette gloire, lorsque viendra pour toi le moment de quitter la terre. » Et Jésus bénit la Bienheureuse Christine, et la vision céleste s'évanouit.

Oui, par la miséricorde du bon Jésus et sous la pro-

tection de la Sainte-Vierge, nous irons un jour, nous aussi, au Paradis. Nous y verrons la gloire magnifique de MARIE, notre Mère ; et avec les Anges, avec les Saints, nous la bénirons dans tous les siècles des siècles.

XXIII

Saint Jean et les enfants de MARIE.

Entre tous les disciples de JÉSUS, saint Jean eut, comme nous l'avons dit, le bonheur d'être fait Enfant de MARIE par Notre-Seigneur lui-même. Une grâce extraordinaire d'amour maternel et d'amour filial accompagna les deux grandes paroles tombées du haut de la Croix : « Voici votre Fils ! — Voici ta Mère ! » Aussi l'Évangile ajoute qu'à partir de ce moment saint Jean prit la Sainte-Vierge pour Mère.

Jean avait encore sa mère selon la nature, car il est parlé d'elle quelques jours à peine avant la Passion; mais sa Mère principale, la Mère de son âme, la Mère de ce qui devait en lui vivre éternellement, c'était MARIE, c'était celle que JÉSUS lui avait donnée, en lui disant : « Voici ta Mère ! »

Le très-fidèle saint Jean se dévoua dès lors à la Sainte-Vierge, avec un repect, une dépendance, une tendresse, un amour qui rappelaient autant que possible à la Mère de DIEU l'amour, les respects, tous les sentiments de son JÉSUS adoré. Et ainsi cette nouvelle Rachel se consolait un peu de l'absence de son Joseph, par la présence de

son Benjamin. Que la mission de saint Jean auprès de la Sainte-Vierge était donc belle et délicieuse !

Un jour, ce bienheureux Enfant de MARIE apparut à sainte Mathilde et lui apprit de quel religieux amour il entourait la Mère que lui avait donnée JÉSUS : « Les paroles de la Mère de mon DIEU étaient accompagnées, lui dit-il, d'une si grande grâce, que jamais je n'en ai entendu une seule qui n'ait rempli mon âme de joie et de consolation. Pendant que j'étais avec elle sur la terre, je l'entourais de tant d'honneur et de respect, que jamais je ne me suis permis de fixer son auguste visage. »

Saint Jean demeura donc avec la Sainte-Vierge jusqu'au jour de sa glorieuse Assomption. A Jérusalem, sa maison, qui était celle de MARIE, était située sur la montagne de Sion, non loin du Temple, non loin du Cénacle. A Éphèse, dont il fut le premier Apôtre et d'où il répandit la foi dans toute l'Asie-Mineure, il demeurait également avec la Sainte-Vierge, dans une maison dont on montre encore l'emplacement aujourd'hui. Changée depuis en église, cette maison de la Sainte-Vierge et de saint Jean fut choisie par les Pères du Concile d'Éphèse, en 431, pour y proclamer solennellement, contre Nestorius, le dogme de la maternité divine de MARIE.

Après l'Assomption de sa Mère bien-aimée, saint Jean demeura toujours le cher Fils de MARIE ; et, à ce titre, il est tout naturellement le Patron, aussi bien que le modèle de cette multitude de pieux fidèles qui, sous le nom spécial d'*Enfants de* MARIE, s'enrôlent sous la bannière de la Sainte-Vierge et font profession de la servir, de l'honorer et de l'aimer tout particulièrement.

Rien n'est plus utile, quoi qu'en disent certaines gens

a l'esprit bizarre, rien n'est plus sanctifiant que de faire partie de ces Confréries, de ces Congrégations de la Très-Sainte Vierge. Elles aident puissamment tous ceux qui s'y enrôlent à persévérer dans la piété, à demeurer fidèles à la pratique des Sacrements, et à rendre à la Sainte-Vierge le culte qu'elle a droit d'attendre de nous.

Dès sa jeunesse, saint François de Sales faisait de la dévotion envers Marie les délices de son cœur. Étant à Paris pour y terminer ses études dans le collége de Navarre, dirigé par les Pères Jésuites, il s'empressa d'entrer dans la Congrégation de Notre-Dame. Il y remplit successivement plusieurs charges, entre autres celle d'Assistant et celle de Préfet; et il y montrait tant de douceur, tant de modestie et d'humilité; sa conduite était si pure, sa vie si exemplaire, que ses jeunes condisciples ne pouvaient le considérer sans l'aimer et sans être touchés des exemples de sa dévotion. Oh! si tous les Enfants de Marie ressemblaient au jeune François de Sales! Quelle pépinière de Saints nous aurions là! et quel immense bien se réaliserait immédiatement dans l'Église!

Pour être un véritable Enfant de Marie, il faut, avant tout, aimer cette bonne Mère de tout son cœur et de toutes ses forces. Que serait un enfant qui n'aimerait point sa mère? Saint Stanislas de Kostka demandait la bénédiction de la Sainte-Vierge au commencement de toutes ses actions. Il la priait comme si elle eût été là, présente à ses yeux. On lui demandait un jour comment il aimait la Sainte-Vierge : « C'est ma Mère, répondit-il. Que puis-je dire de plus? »

Il faut ensuite beaucoup aimer Jésus, l'aimer tout de bon, non-seulement par les sentiments du cœur, mais en outre par la pratique des vertus qui lui sont chères. La Sainte-Vierge ne reconnaîtra jamais pour son enfant un chrétien qui n'aime pas cordialement Jésus-Christ. Elle dit un jour à la Bienheureuse Angèle de Foligno : « Angèle, ma chère fille, sois bénie de mon Fils et tâche de l'aimer autant que tu es capable d'aimer. » Elle dit aussi à la grande sainte Brigitte, reine de Suède, qui était toute dévouée à son culte : « Ma fille, si tu veux que je t'aime, si tu veux être toute à moi, aime mon Fils. » Cet amour de Jésus doit accompagner partout un vrai Enfant de Marie ; il doit embaumer toutes ses actions, sanctifier tout le détail de sa vie. Saint Jean n'était le bien-aimé de Marie, que parce qu'il était le disciple très-aimé et très-aimant de Jésus.

Il faut, en troisième lieu, s'habituer à faire des sacrifices. Sans sacrifice, point de vraie vertu, point de chrétien sérieux ; donc, sans sacrifice, point de véritable Enfant de Marie.

« Qu'est-ce que c'est donc qu'un sacrifice? demandait un jour à sa mère un petit garçon. Un peu embarrassée de répondre directement à cette question, la pieuse mère eut recours à un exemple : « Un sacrifice, dit-elle, ce serait, par exemple, si, au lieu de dépenser en amusements la pièce de cinq francs que ta grand'mère t'a donnée hier, tu la donnais, pour l'amour du bon Jésus et de la Sainte-Vierge, à quelque pauvre petit enfant, à quelque pauvre mère de famille, qui n'a ni pain ni vêtement. » L'enfant ne répondit pas; il réfléchissait.

Le lendemain matin, en allant embrasser sa mère, il

lui dit : « Maman ! je veux faire un sacrifice. Je donnerai ma pièce, ma belle pièce de cinq francs, au petit pauvre malade, chez qui vous m'avez mené l'autre jour. » Au déjeuner, il mit de côté le gâteau de son désert. « Tu n'as plus faim, mon ange? lui demanda la mère. — Je le garde pour notre pauvre petit malade. — Mange-le ; je t'en donnerai un autre pour lui. — Oh ! non, maman, ce ne serait plus la même chose. — Comment cela ? — Ce ne serait pas un sacrifice : je ne me serais pas privé pour l'amour du bon Dieu et de la Sainte-Vierge. » Des larmes de joie vinrent aux yeux de l'heureuse mère. Elle ne dit rien, et laissa l'enfant « faire son petit sacrifice. » — Donc, pour être un digne Enfant de Marie, il faut s'habituer aux sacrifices et se renoncer généreusement soi-même.

Il faut encore être fidèle aux pratiques pieuses que s'imposent les Enfants de Marie. Il y en a qui sont tout feu pour commencer ; mais au bout de quelque temps, ils se négligent ; ils abandonnent l'une après l'autre leurs petites prières, leurs pratiques de piété, et n'ont plus d'un Enfant de Marie que le nom. La Sainte-Vierge ne veut pas qu'on déserte ainsi ses drapeaux.

Cette négligence était, paraît-il, malheureusement arrivée au célèbre moine Thomas à Kempis, auteur présumé de l'*Imitation*, lorsqu'il était encore sur les bancs de l'école. Dès son enfance, il s'était imposé un tribut de prières qu'il payait exactement tous les jours à la Très-Sainte Vierge. Y en avait-il trop? Je l'ignore. Ce qui est certain, c'est que le jeune Thomas se refroidit insensiblement, perdit l'une après l'autre ses pieuses habitudes, et finit par ne presque plus rien faire en

l'honneur de la Sainte-Vierge. Cette bonne Mère lui fit sentir la peine qu'elle en éprouvait, en lui envoyant un songe mystérieux.

Il semblait au jeune écolier qu'il était dans la salle du monastère où l'on donnait les leçons; il était là avec ses condisciples, écoutant attentivement le maître. Mais voici qu'au milieu de la salle apparaît la Reine des Cieux, descendant sur des nuages, avec un visage rayonnant et des vêtements d'une blancheur éblouissante. Elle semblait faire le tour de l'enceinte, prodiguant à chacun, aux écoliers comme au maître, les témoignages de sa satisfaction et de sa tendresse maternelle. Thomas attendait impatiemment son tour. Mais la Sainte-Vierge passa devant lui sans même le regarder. Tout désolé, le pauvre enfant se mit à l'appeler, à lui demander pourquoi elle ne le bénissait pas comme les autres. « Parce que, lui répondit la Mère de Dieu, d'un air attristé, parce que ta négligence te rend indigne de ma tendresse. Tu ne m'invoques plus ; tu ne penses plus à moi ; on dirait que tu ne m'aimes plus; tu ne récites plus mon Rosaire ; tu ne portes même plus mon Scapulaire. Pourquoi te témoignerais-je de l'amour ? » A ces mots le jeune écolier se réveilla en sursaut; et, remerciant la Sainte-Vierge de l'avertissement salutaire qu'elle venait de lui donner, il résolut de redevenir ce qu'il était jadis; et il tint si bien parole que, dans la suite, on a pu lui attribuer l'incomparable livre de l'*Imitation*.

Et toi aussi, mon bon enfant, profite de la belle vision de Thomas à Kempis : sois fidèle, sois constant dans tes exercices de piété, en l'honneur de la Très-Sainte Vierge. Si quelquefois ils te fatiguent un peu, va toujours ; tu

n'en mourras pas. Réjouis-toi d'avoir à souffrir quelque chose pour la bonne Vierge. Sois surtout fidèle à te confesser et à communier en son honneur : de toutes les pratiques de piété, c'est celle qui lui agrée le plus, parce que c'est celle qui sanctifie le mieux ses enfants.

Au Paradis, pendant toute l'éternité, les dévots serviteurs de MARIE seront revêtus d'une gloire toute spéciale ; comme, à la cour de nos princes, où l'on voit les chambellans et les pages de la reine se distinguer des autres courtisans par la couleur et les ornements de la livrée royale.

Dès ce monde, aime-la donc, aime-la de tout ton cœur, cette chère et sainte Reine du Paradis; plus tu l'aimeras, plus elle t'aimera; et plus elle t'aimera, plus tu seras cher à JÉSUS et au Père céleste. « Ceux qui aiment MARIE, disait déjà au commencement du second siècle le grand saint Ignace d'Antioche, l'un des plus illustres martys des temps apostoliques; ceux qui aiment MARIE, sont sûrs d'être toujours plus aimés d'elle. » Tu auras beau l'aimer, jamais tu ne pourras l'aimer autant qu'elle t'aime.

XXIV

La Sainte-Vierge, Mère de grâce et de miséricorde

Le soleil est, du haut du ciel, la source de toute la lumière qui éclaire le monde. Jésus-Christ, Roi céleste, est l'auteur et la source de toute grâce et de toute miséricorde. Il répand sur nous sa grâce miséricordieuse par le Saint-Esprit, qui est comme son rayonnement; mais pour arriver jusqu'à nous, l'Esprit-Saint passe par la sainte Mère de Dieu et des hommes, de même que les rayons du soleil n'arrivent à la terre qu'en passant par l'atmosphère. Tel est l'ordre que le bon Dieu a établi. Marie est la Mère de grâce, de pardon et de miséricorde.

Notre-Seigneur l'enseignait un jour à son innocente petite servante Marie Lataste, dont nous avons parlé déjà. « Ma fille, lui dit-il, je suis entre Dieu et les hommes. Nul ne peut rien obtenir de mon Père, s'il ne l'obtient par moi. Or, j'ai placé ma Mère entre les hommes et moi, et je n'accorde aux hommes que par ma Mère et à cause de ma Mère.

» Demande à ma Mère toutes les grâces qui te sont nécessaires; elle te les obtiendra. Toutes les grâces que Dieu répand sur les créatures, sont en moi comme dans un immense réservoir. Je les fais couler en ma Bienheureuse Mère comme dans un réservoir nouveau, et c'est en elle qu'il faut venir les puiser. Vois-tu : on demande

une grâce ; mon Père consent; moi, j'accorde; et ma Mère la donne.

« Oui, ma fille, tout vient de moi; mais tout passe par ma Mère bien-aimée. Je n'accorde rien que ce qu'elle accorde; et, jusqu'à la fin dês temps, je bénirai, je rachèterai, je sauverai les hommes, parce que ma Mère les bénira, les rachétera, les sauvera pour moi. »

La bonne Vierge elle-même apprit cette vérité si consolante à un grand Saint, de l'Ordre de Saint-Dominique, saint Hyacinthe, de Pologne. Un jour qu'il était en prières, animé d'une ferveur angélique, en méditant le Rosaire, il se mit à supplier la Très-Sainte Vierge de le faire arriver par la grâce à la gloire. Et voici qu'une grande lumière descend des cieux sur l'autel, avec une splendeur pleine de suavité. Au centre de cette lumière surnaturelle, il aperçut la Mère de Dieu, la Reine de l'éternelle béatitude. « Hyacinthe, mon fils, lui dit l'auguste Marie ; réjouis-toi : tes prières ont été agréées de mon Fils, le Sauveur du monde. Tout ce que tu lui demanderas en mon nom, tu l'obtiendras par moi. » Et après ces paroles, elle s'éleva dans les cieux, au milieu d'une délicieuse mélodie et des cantiques des Anges.

Tel est le rôle maternel et souverain de la Sainte-Vierge, entre Dieu et nous : elle est la toute-puissance suppliante. Elle supplie, car elle n'est qu'une créature; mais elle obtient toujours, car elle est la Reine-Mère du Paradis.

Elle a grande compassion de nos misères, et elle est à la fois Mère de grâce et Mère de miséricorde. Voici ce qu'en effet, on lit, dans la vie de saint André, de Constantinople, écrite par son confesseur : Une nuit, après avoir

chanté Matines avec les Religieux de son couvent, le Bienheureux sortit, accompagné d'un de ses frères, nommé Épiphane, pour se rendre à une chapelle voisine, où l'on vénérait un vêtement de la Très-Sainte Vierge. Il avait l'habitude de passer là en prières une partie de ses nuits.

A la quatrième heure de la nuit, c'est-à-dire vers une heure du matin, il vit tout à coup très-distinctement une dame, d'un port majestueux, entrer par la grande porte dans le sanctuaire, suivie d'une nombreuse escorte. A droite et à gauche, il reconnut saint Jean-Baptiste et saint Jean l'Évangéliste, qui tenaient les mains de la dame mystérieuse. D'autres Saints, vêtus de blanc, marchaient devant elle ; d'autres la suivaient, chantant des hymnes et des cantiques. La céleste procession s'avança jusqu'à l'entrée du chœur. « Frère Épiphane, dit alors tout bas saint André à son compagnon, vois-tu la Reine et la Souveraine du monde? — Oui, mon Père, » répondit avec émotion le bon Religieux.

Au même instant, tous deux virent la Bienheureuse Vierge s'incliner profondément, et commencer une longue et ardente supplication ; ses joues semblaient toutes baignées de larmes. Puis, toujours accompagnée des Saints, elle s'avança jusqu'à l'autel, et là elle recommença à prier, à supplier pour le monde.

La Mère de Dieu enleva ensuite de dessus sa tête le voile magnifique qui la couvrait et qui était plus brillant qne l'éclair; le tenant de ses deux mains immaculées, elle l'étendit sur le peuple des fidèles ; et les deux Saints purent contempler longtemps ce voile ainsi étendu sur le monde et d'où rayonnaient la gloire et l'éclat du Seigneur.

La sainte vision disparut peu à peu ; le voile disparut après la Vierge et après les Saints ; mais les bienheureux spectateurs se sentirent inondés d'un torrent de grâces.

Ce voile de Marie demeure toujours étendu sur l'Église ; c'est sa miséricorde ; c'est sa tendresse maternelle et compatissante. Comme l'azur du ciel est étendu sur nos têtes, plein de douceur et de majesté ; ainsi le bon Dieu tient étendu sur nos âmes le voile protecteur de la miséricorde de sa Mère.

Aussi la Sainte-Vierge prie-t-elle incessamment pour nous, lors même que nous ne pensons pas à elle et que nous oublions le bon Dieu. C'est elle qui détourne à chaque instant les traits de la justice divine, prête à frapper les pécheurs, à détruire les peuples, à renverser les trônes. Saint Dominique et saint François eurent tous deux presque ensemble, la vision suivante, dans la Basilique de Saint-Pierre, à Rome. Notre-Seigneur était sur le trône de sa gloire ; son visage semblait irrité, sa main tenait trois dards et il s'apprêtait à les lancer contre le monde. La Sainte-Vierge, sa Mère, prosternée devant lui, le suppliait d'avoir pitié des hommes, puisqu'il les avait rachetés, et de tempérer sa justice par sa miséricorde. Jésus répondait à sa Mère : « Ne voyez-vous pas de quels outrages ils m'abreuvent? Ma justice ne peut plus supporter tant de péchés, sans les punir. — Il est vrai, répliqua la Mère des miséricordes, mais, mon Fils, vous le savez, vous qui savez tout : la voie de la miséricorde est la seule qui vous les ramènera. J'ai deux serviteurs fidèles ; vous les enverrez par le monde ; et ils annonceront partout votre parole ; et ils convertiront les âmes ; et tous vous chercheront, vous, le Sauveur de tous. » Et Jésus, apaisé

par la voix de MARIE, lui dit de lui présenter ses deux serviteurs. Elle lui amena aussitôt saint Dominique d'un côté, et de l'autre saint François.

Les deux Saints se virent ainsi pour la première fois d'une manière surnaturelle, plutôt dans le ciel que sur la terre ; et lorsque le lendemain ils se trouvèrent côte à côte dans la Basilique, ils se reconnurent immédiatement et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. D'après cela, il ne faut pas s'étonner si les deux Ordres qu'ils ont fondés, les Frères-Prêcheurs et les Frères-Mineurs, sont toujours restés si intimement unis dans l'amour de la Très-Sainte Vierge.

La miséricorde de la Sainte-Vierge est un abîme sans fond, parce que, après tout, elle n'est autre que la miséricorde même de JÉSUS-CHRIST notre Sauveur. C'est la miséricorde infinie de JÉSUS qui arrive à nous par le canal de MARIE. Un jour que sainte Gertrude récitait le *Salve Regina,* s'arrêtant avec grande dévotion à ces paroles : « Daignez incliner vers nous vos yeux pleins de miséricorde, » elle vit devant elle la Sainte-Vierge qui, lui montrant les yeux de son divin Fils, qu'elle tenait dans ces bras : « Les voici, lui dit-elle avec amour, les voici, ses yeux miséricordieux. Ils sont à moi, et je puis les incliner vers tous ceux qui m'invoquent. »

« Je suis, dit une autre fois la Vierge MARIE à sa grande servante sainte Brigitte ; je suis la Reine du ciel, et la Mère de miséricorde ; je suis l'allégresse des justes, et la porte qui introduit les pécheurs auprès de DIEU. Il n'y a point de pécheur encore vivant sur la terre, qui soit tellement maudit, que ma miséricorde ne puisse parvenir jusqu'à lui. Tous m'appellent la Mère de la miséricorde ; et si je

suis toute miséricordieuse, c'est que mon Fils a voulu être miséricordieux envers les hommes. »

Disons donc avec un grand Évêque, saint Germain, Patriarche de Constantinople, qui aima extraordinairement la bonne Vierge : « O très-sainte Mère de mon DIEU ! que deviendrions-nous, si vous nous abandonniez, vous qui êtes l'espoir et la vie des chrétiens ? Il n'est personne, ô Bienheureuse Vierge, qui puisse espérer le salut, sans votre bénédiction ; personne qui soit délivré des maux de cette vie, sans votre protection ; personne qui puisse obtenir miséricorde, sans votre intercession ! »

O Mère de grâce, faites de moi un enfant de grâce ! O douce Mère de miséricorde, obtenez-moi miséricorde ; et non-seulement à moi, votre pauvre petit serviteur, mais encore à mes parents, à mes bienfaiteurs, à mes amis, à tous ceux que j'aime et qui veulent bien m'aimer.

XXV

Comment il faut recourir à la Sainte-Vierge dans tous nos dangers.

Le rôle d'une mère consiste, avant tout, à veiller sur ses enfants, à les préserver autant que possible de tout danger, à les en tirer s'ils viennent à y tomber. Ce devoir maternel, la bonne Sainte-Vierge l'a accompli pleinement à Bethléem, en Égypte, vis-à-vis de son Fils JÉSUS ; maintenant que nous sommes substitués à JÉSUS,

par Jésus lui-même, dans les sollicitudes du cœur maternel de Marie; maintenant que Marie est devenue notre vraie Mère, et que nous sommes vraiment devenus ses enfants par le Baptême, il est tout simple qu'elle veille sur nous, et qu'elle aime à nous porter secours dans tous nos dangers.

Ce n'est que dans le ciel que nous saurons à quels périls de toutes sortes, à quelles ruses du démon, à quels tentations, à quels péchés sa tendresse toute-puissante a su arracher notre âme. Ces sortes de dangers sont les plus graves de tous; car la vie et la santé de l'âme sont tellement plus importantes que la vie et la santé du corps, qu'il n'y a pas même de comparaison à établir. Cependant, la Sainte-Vierge a daigné bien souvent venir à notre secours dans les dangers purement matériels, afin d'augmenter en nos cœurs la confiance et l'amour. Elle l'a même fait au moyen de miracles évidents. Entre mille, entre dix mille, en voici quelques-uns tout particulièrement touchants.

Le bon Pape Pie IX, si cher à la Vierge Immaculée, a été préservé par elle d'une manière bien évidente, lors du terrible accident du 12 avril 1855, dans l'église de Sainte-Agnès, hors les murs, près de Rome. Le Saint-Père s'y était rendu avec un nombre considérable de Cardinaux et de Prélats, afin d'y assister à une cérémonie religieuse et d'y recevoir ensuite les hommages du Collége de la Propagande.

La cérémonie terminée, le Pape et la nombreuse assistance s'étaient rendus au premier étage, dans une vaste salle préparée à cet effet. Les poutres du plancher étaient sans doute vermoulues; car, au moment où les présen-

tations allaient commencer, un épouvantable craquement se fait entendre, le plancher s'effondre, brisé par le milieu dans toute sa longueur; un silence de mort suspend un moment tout cri, toute respiration. Une voix seule se fait entendre, vibrante et suppliante : c'est celle du Pape; c'est Pie IX qui s'écrie, au milieu de la stupeur générale : « *Madonna Immacolata!* Sainte-Vierge Immaculée! » Au même instant tout croule, le trône du Saint-Père tombe en avant; un pêle-mêle horrible, augmenté par une épaisse poussière de plâtre, fait croire un moment que tout est perdu, que le Pape est mort, que tous sont tués.

Cependant, après quelques secondes, chacun revient à soi, et le sauvetage commence. Le Pape est relevé; il est sain et sauf; il n'a pas une blessure, pas une égratignure; ses vêtements mêmes ne sont pas déchirés. Il tient encore sa tabatière, qui porte l'image de la Vierge Immaculée. Il prie, il rend grâces. Il voit avec émotion sortir des décombres, l'un après l'autre, sans blessure, sans contusion sérieuse, le Cardinal-Vicaire (dont la soutane seule et le manteau de soie rouge étaient restés dans la bagarre), le Cardinal Antonelli (qui avait eu la présence d'esprit de s'accrocher à une poutre, où il était resté suspendu), tous les autres Cardinaux, tous les Prélats de sa suite, tous ses serviteurs, dont pas un seul, chose inexplicable! n'avait été blessé. Il en avait été de même des cent et quelques élèves de la Propagande : deux seulement, qui avaient cru se sauver en sautant par une fenêtre, furent trouvés blessés sérieusement par des échalas de vignes, sur lesquels ils étaient tombés. Mais il n'y eut pas une seule mort à déplorer. Humainement

parlant, la plupart, sinon tous, devaient périr dans cet effroyable accident.

La chère « *Madonna Immacolata* » de Pie IX, en sauvant son grand serviteur, et avec lui tous ceux qui l'accompagnaient, voulut laisser au Saint-Père un petit souvenir de sa protection en cette mémorable circonstance : le cristal qui recouvrait l'image de la Vierge Immaculée sur la tabatière du Pape avait été légèrement touché à l'endroit même de la tête de la Vierge ; et de ce point partaient, en forme de rayons, douze belles petites fêlures qui, chose admirable ! correspondaient aux douze étoiles dont la tête de la Vierge était entourée. Le Pape garda précieusement cette tabatière, contre-signée, pour ainsi dire, par la bonne Vierge. Il daigna me la montrer quelques jours après l'accident, et me raconter lui-même ce que je viens de rapporter.

En 1843, j'ai eu le bonheur de voir, encore à Rome, un saint homme, nommé Don Piaggio, et qui est mort trois ans après, en odeur de sainteté. Il était prêtre ; et après avoir prêché des missions sans interruption depuis 1813 jusqu'en 1839, dans les États-Pontificaux, en compagnie et sous la direction du Vénérable Serviteur de Dieu Gaspard del Bufalo, il lui avait succédé comme Supérieur des Missionnaires du Précieux-Sang.

Don Piaggio me disait l'incroyable, la merveilleuse confiance de Gaspard del Bufalo en la Très-Sainte Vierge ; et il me cita huit ou dix faits, évidemment miraculeux, où cette confiance avait été visiblement récompensée. Rien n'était plus certain, plus authentique : lui-même, Don Piaggio, avait été le témoin, quelquefois même l'acteur de ces touchants traits de grâce.

J'ai raconté ailleurs (1) le récit circonstancié de la guérison subite de Don Piaggio lui-même, opérée par la Sainte-Vierge, dans la sainte maison de Lorette, à la prière du Vénérable del Bufalo. Poitrinaire au dernier degré, condamné par tous les médecins, Don Piaggio, alors âgé de vingt-trois ans, avait été guéri instantanément, en récitant avec del Bufalo, un simple *Ave Maria*, aux pieds de la Madone de Lorette. Le jour même, il avait commencé à prêcher une mission, en compagnie de son saint bienfaiteur, qu'il ne quitta plus dès lors. Ils prêchaient ensemble de nombreuses missions, extraordinairement bénies de DIEU et accompagnées de fréquents miracles.

« Un jour, me dit Don Piaggio, nous allions tous deux commencer une mission dans un bourg de la Marche d'Ancône. En passant par un petit village, nous entendons des cris de détresse sur la place ; nous voyons du monde assemblé ; nous approchons. Auprès d'un puits, une malheureuse femme au désespoir s'arrachait les cheveux, se roulait par terre : son petit enfant venait de lui échapper des bras et de tomber dans le puits. Le puits était profond ; l'enfant était perdu.

« Le Vénérable del Bufalo fend la foule, et s'approche de la pauvre mère. Je le suivais. « Ayons confiance en MARIE, » dit-il d'une voix grave et douce. Puis il se mit à genoux et dit à haute voix un *Ave Maria*. La mère retenait ses sanglots ; tout le monde était à genoux. Del Bufalo se lève. Son visage était extraordinairement majestueux. Il m'appelle : « Mon frère, dit-il, dénouez votre

(1) Voir les *Instructions familières*.

ceinture. » J'obéis, et lui présentai la lanière de cuir qui ceignait ma soutane. « Descendez-la dans le puits. » A peine eus-je obéi, que je sentis un poids au bout de ma ceinture. « Retirez l'enfant, et rendez-le à sa mère, » dit le saint homme. Le petit enfant se trouvait, en effet, comme suspendu à ma ceinture ; il semblait dormir. Je le remis à sa mère, qui était ivre de joie. Elle baisait les pieds de del Bufalo, pendant que celui-ci, tout recueilli en Dieu, profitait de l'émotion générale pour dire à tous les assistants quelle confiance absolue les chrétiens doivent avoir en la Mère de Dieu. »

Don Piaggio me raconta un autre fait, encore plus extraordinaire, où il avait été intéressé plus personnellement encore. « Depuis cinq ou six jours, me dit ce saint prêtre, nous étions tous deux dans une petite ville de la Marche de Macerata, occupés à y prêcher une importante mission. Un matin, je faisais mon oraison, lorsque ma porte s'ouvre, et del Bufalo entre dans ma chambre, tenant à la main une lettre ouverte. Il me la présente en silence. C'était une lettre de ma famille, qui annonçait à del Bufalo que ma mère se mourait et désirait ardemment de me voir. « Que faire ? lui dis-je tout bouleversé. « Est-il possible d'interrompre la mission en ce mo« ment ? » — « Prions la Sainte-Vierge, » me répondit-il paisiblement. Et il s'agenouilla près de moi. Au bout de quelques minutes, il se lève : « Continuons la mission, » dit-il. Et il me quitta pour aller dire la Messe.

« Malgré mon amour pour l'obéissance, malgré ma confiance en Marie et en son saint serviteur, j'avais le cœur bien gros, et je ne cessais de prier pour ma pauvre mère, tout en m'appliquant de mon mieux aux travaux

de la mission. Il y avait vingt-quatre *milles* (environ huit lieues) entre la demeure de mes parents et la ville où nous étions. Mais les routes étaient mauvaises. J'attendais chaque jour des nouvelles, et rien n'arrivait. Je ne savais que penser de ce silence.

« Six jours après, j'étais encore seul dans ma chambre, faisant oraison, lorsque del Bufalo entre, doux, radieux, la joie dans le regard, un doux sourire sur les lèvres : « Voyez, me dit-il en me présentant encore une lettre « ouverte, voyez, mon cher frère, s'il est juste d'avoir « confiance en MARIE. » Je saisis la lettre. Elle était d'un de mes frères, et voici ce qu'elle contenait en substance : « Mon Père, nous vous remercions du sacrifice que vous « avez fait, en nous envoyant notre frère Don Piaggio. Il « est arrivé à temps. Notre mère a eu une extrême con« solation de le voir. Elle a rendu le dernier soupir dans « ses bras. Il a édifié tout le monde ici. Nous nous em« pressons de vous le rendre, à présent que tout est fini. »

« Je n'en revenais pas, ajouta Don Piaggio, encore tout ému à ce souvenir. Je lus et relus cette lettre. Tout inexplicable qu'il était, le fait était certain. A la prière du Vénérable, la toute-puissante Madone avait sans doute chargé mon Ange-Gardien de me représenter et de me remplacer auprès de ma mère mourante. Quelle grâce pour elle ! et quelle consolation ce fut pour moi ! — « Et n'avez-vous rien senti, rien éprouvé alors ? lui dis-je. — Rien, rien absolument. La Sainte-Vierge a fait tout cela pour moi, qui ne méritais pas cette grâce. »

Je le répète, je tiens ces faits, que je rapporte à peu près textuellement, de la bouche même du pieux et saint Don Piaggio. « Ils sont, m'a-t-il dit, consignés, avec

bien d'autres non moins admirables, non moins touchants, dans le procès de béatification de Gaspard del Bufalo ; » et le petit enfant retiré du puits vivait encore en 1843, où il avait douze ou treize ans.

Il y aurait des milliers de traits du même genre à joindre à ceux-ci, pris dans tous les siècles et dans tous les pays, pour attester la bonté miséricordieuse de la Sainte-Vierge envers nous. Ayons donc confiance en Marie ; adressons-nous à elle dans tous nos dangers ; si elle ne vient pas à notre secours par des miracles (ce qui ne peut avoir lieu qu'extraordinairement), elle nous assistera toujours en bonne Mère ; elle nous obtiendra la patience, la résignation, les lumières d'une foi vive et un plus grand amour pour Notre-Seigneur.

XXVI

Que la Très-Sainte Vierge est très-justement appelée la *Consolatrice des affligés* et le *Salut des malades*.

On ferait aisément une bibliothèque entière si l'on voulait, ou plutôt si l'on pouvait recueillir le récit de toutes les guérisons opérées par l'intercession toute-puissante de Marie. La plupart des grands sanctuaires où elle est plus particulièrement honorée, sont tapissés des *ex-voto* de tout genre, des béquilles, des tableaux, des inscriptions, des cœurs d'or ou d'argent, déposés là par la reconnaissance. Ce n'est point par milliers, mais par millions qu'il faudrait compter les guérisons, les

secours surnaturels accordés par la Mère des miséricordes aux infirmes et aux malades.

J'ai connu à Paris un bon et pieux collégien, qui, à l'âge de seize ans, a été guéri instantanément de deux maladies très-graves, à la suite d'un vœu fait à Notre-Dame des Victoires. Son père était un magistrat distingué, bon chrétien; et sa mère, qui était créole, avait cette foi naïve et ardente qui transporte les montagnes. Leur fils tomba malade, le 21 avril 1863. Des symptômes effrayants se manifestèrent promptement. En l'absence du médecin de la famille, on en fit venir un autre, qui constata une fluxion de poitrine très-grave, avec un commencement de pleurésie. Quelques heures après, un autre médecin, fort renommé et malheureusement fort impie, eut occasion d'approcher le jeune malade; il l'examina avec une anxiété qui trahissait ses craintes, et en sortant il déclara au père et à la mère que leur fils était dans un danger imminent: les deux poumons étaient pris; l'épanchement était considérable, etc. Il prescrivit des remèdes qui n'eurent pas plus de succès que ceux du premier médecin. Celui-ci revint le soir, déclara que le mal avait fait des progrès effrayants, et que l'art paraissait désormais impuissant. C'était le 22, à onze heures et demie du soir.

La pauvre mère, qui m'a raconté tout cela le lendemain, était comme folle de douleur. Tout à coup elle se lève, se précipite à genoux au milieu de la chambre, et s'écrie: «Bonne Sainte-Vierge, Notre-Dame des Victoires, vous êtes plus que moi la Mère de mon enfant. Je vous le donne, il faut que vous me le guérissiez. Si demain matin le docteur B... (c'était le médecin de la maison)

trouve mon fils complétement guéri, s'il nous dit qu'il n'a rien et qu'il peut se lever, je fais vœu de vous donner un bel *ex-voto* pour votre Sanctuaire.» En entendant ces paroles, son mari ne put s'empêcher de lui dire : « C'est trop demander. Voilà comment tu es toujours exagérée. Demande la vie de ton fils. Nous serons trop heureux si nous pouvons l'obtenir. » Mais la pauvre femme s'obstinait et répétait : « Non, non ; je veux que la Sainte-Vierge me le guérisse tout de suite. »

Quelques instants après, le jeune mourant (car il était à la mort) s'endormit; une respiration paisible avait succédé à une oppression haletante et fiévreuse. Il était minuit. Le sommeil dura jusqu'à six ou sept heures du matin. Le docteur B., revenu à Paris pendant la nuit, venait d'être averti. Il accourut aussitôt, et s'approcha vivement du lit. Il prend la main, tâte le pouls. Sa figure prend un air étonné. « Mais, dit-il après un instant, cet enfant n'a pas la moindre fièvre. » Il l'ausculte, au poumon droit, au poumon gauche, en haut ; en bas, par devant, par derrière. « Mais, dit-il encore, il n'a rien ; il n'est pas malade. Il n'a rien aux poumons. Qu'est-ce qu'on me disait donc, qu'il avait une fluxion de poitrine, qu'il était en danger ? » En entendant ces paroles, le père ne put retenir ses larmes ; ce n'était plus, comme durant la nuit, des larmes d'angoisse, mais des larmes de reconnaissance et de bonheur. La pauvre mère était à genoux, les mains jointes ; elle se contenta de dire toute tremblante d'émotion : « Je l'avais bien dit. »

Pour compléter son œuvre, la Sainte-Vierge permit que le docteur ajoutât : « Ce garçon-là peut se lever ce matin même, déjeuner avec un bon bifteck et retourner

demain au collége. » C'était précisément ce que la mère avait demandé à la Sainte-Vierge. L'ordonnance fut suivie de point en point. Je vis mon cher petit malade, une heure après le départ du médecin, il était gai comme un pinson et s'apprêtait à se lever.

Le jour même, on alla en famille rendre grâces à Notre-Dame des Victoires, et on pria de bon cœur aux pieds de la *Consolatrice des affligés et du Salut des malades.* — Ceci est arrivé à Paris le 23 avril 1863, à l'un de mes pénitents. Deux ou trois jours après, le médecin incrédule à qui l'on raconta le fait, haussa les épaules, dit qu'on se moquait de lui, que c'était physiquement impossible, que jamais ces maladies-là ne s'en vont ainsi. Il voulut voir lui-même le jeune collégien. Il demeura stupéfait et s'en alla en grommelant.

La veille de ce jour-là, le 22, une autre guérison subite. absolument inexplicable en elle-même, avait lieu, encore à Paris, par l'intercession de la Très-Sainte Vierge, et dans une famille que j'avais également l'honneur de connaître. Une petite fille de cinq mois, nièce d'un autre de mes jeunes pénitents, était abandonnée de deux habiles médecins, pour je ne sais quelle maladie inflammatoire, arrivée à son dernier degré. Depuis quatre ou cinq jours, la pauvre petite ne voulait plus têter; elle était réduite à l'extrémité; sa petite bouche tout ouverte, était noire comme de l'encre.

Elle était sur les genoux de sa grand'mère, qui pleurait en la regardant. Il était midi. Par une inspiration soudaine, la grand'mère fait un vœu à la Sainte-Vierge, si elle lui rend sa petite enfant. Chose étrange! la mère, qui était dans une chambre voisine, a en même temps la

même pensée; et toutes deux, humblement agenouillées, offrent, consacrent la pauvre petite à la Mère de Dieu. A peine sont-elles relevées que l'enfant cesse de gémir ou plutôt de râler; car, deux ou trois heures auparavant, le médecin avait déclaré que l'agonie commençait, et qu'à *deux* heures tout serait fini. Sous les yeux stupéfaits et attendris de sa mère et de sa grand'mère, sans transition, elle reprend non-seulement son teint rose et sa fraîcheur, mais encore tout son embonpoint; sa petite bouche a repris sa couleur vermeille; plus d'inflammation, plus de traces de maladie. On appelle la nourrice, qui croit d'abord qu'on se moque d'elle; elle accourt; elle regarde son petit nourrisson; elle le tâte; et puis, prise d'une terreur panique, la voilà qui se sauve, qui crie « au revenant. » On eut de la peine à la calmer, et à la ramener auprès de l'enfant, qui se mit aussitôt à têter avidement. Le médecin, ami de la maison, revint vers *deux* heures. Quand on lui montra l'enfant ressuscitée, il se mit à pleurer et à répéter à plusieurs reprises: « Le doigt de Dieu est là! le doigt de Dieu est là! » — Je tiens tous les détails de ce fait de la pieuse grand'mère. On ne peut dire les transports de joie de toute la famille.

Tout récemment, dans un beau livre qu'on ne saurait trop recommander à tout le monde (1), ont été recueillis les détails précis, authentiques des principaux miracles, opérés depuis dix ou douze ans par la Vierge Immaculée, à la grotte de Lourdes. La plupart de ces miracles, officiellement constatés par l'autorité ecclésiastique, sont

(1) *Notre-Dame de Lourdes,* par M. Lasserre.

des guérisons de malades, de malades incurables. Le récit en est si touchant, la vérité en est si lumineuse, qu'à chaque page les larmes viennent aux yeux du lecteur. J'en détache ici un seul, qui concerne un enfant de douze ou treize ans, le jeune Jules Lacassagne, encore vivant et dont la famille habite Bordeaux. L'auteur du récit l'a recueilli de la bouche même du père, et a eu la consolation de voir l'enfant priviligié de Notre-Dame de Lourdes.

Jusqu'à l'âge de dix ans, le petit Jules avait joui d'une excellente santé. A cette époque, il fut pris subitement d'un rétrécissement de l'œsophage, c'est-à-dire du conduit par où la nourriture entre dans l'estomac; et trois mois après, se déclara une terrible maladie nerveuse, qui, jointe à l'autre mal, réduisit bientôt le pauvre enfant à un état complet de dépérissement. Il ne pouvait plus avaler aucun aliment; à peine le liquide pouvait-il passer. Deux grands médecins lui prodiguèrent vainement leurs soins. Remèdes, traitements de tout genre, bains de mer, bains sulfureux, tout fut inutile.

Il y avait deux ans déjà que le pauvre enfant était dans cet état, lorsqu'un jour, il trouva à Saint-Jean de Luz, chez une amie de sa mère, une petite notice sur Notre-Dame de Lourdes. Il était innocent et pieux. Cette lecture le frappa vivement; et le soir il dit à sa mère : « Maman, la Sainte-Vierge pourrait bien me guérir. » La pauvre mère, toute découragée, ne fit pas attention à ce propos. La mort s'avançait à grands pas; pâle, exténué, n'ayant plus de sang dans les veines, maigre comme un squelette, le petit malade semblait une statue de cire. Le canal de la nourriture était réduit à la grosseur d'une

aiguille. C'était en février 1868. La terrible maladie avait commencé en janvier 1865.

« Voyez-vous, maman, dit un jour avec un accent singulier le jeune mourant à sa mère, voyez-vous, aucun médecin ne peut rien à ma maladie. C'est la Sainte-Vierge qui me guérira : envoyez-moi à la grotte de Lourdes, et vous verrez que je serai guéri. J'en suis sûr.» Les parents cédèrent à son désir, et le 12 février, on partit pour Lourdes, « Je guérirai, répétait Jules à son père qui hochait la tête; je guérirai; vous verrez. Bien d'autres ont été guéris; pourquoi pas moi? La Sainte-Vierge va me guérir. »

Arrivé à la grotte miraculeuse, Jules se mit à prier avec une ferveur angélique. Le prêtre qui venait de dire la Messe avait été frappé de l'extrême pâleur et tout ensemble de la piété, de la candeur du petit malade. « Mon enfant, lui dit-il, voulez-vous que je vous consacre à la Sainte-Vierge ? — Oh ! oui, Monsieur, » répondit Jules. Et lorsque la cérémonie fut terminée : « Et maintenant, s'écria Jules en se levant, et maintenant, papa, je vais guérir. » Jules s'agenouilla devant la statue qu'on a placée dans la grotte, à l'endroit même où la Vierge Immaculée était apparue à la petite Bernadette, comme nous l'avons raconté. Puis il se leva, et s'avança vers la source miraculeuse. « Ce moment était terrible, disait le père à l'auteur de ce récit. Mon fils se lava le cou et la poitrine; puis il prit le verre et but quelques gorgées de l'eau de la Sainte-Vierge. Il était calme, heureux, gai, rayonnant de confiance. Pour moi, je tremblais, je frémissais à défaillir. Mais je contenais mon émotion. « Essaie maintenant de manger, lui dis-je en lui tendant un biscuit. Il

le prit; et je détournai la tête; je n'avais pas la force de regarder. En effet, c'était la vie ou la mort qui se décidait là. La voix de Jules me tira bientôt de cette horrible angoisse. D'une voix joyeuse et douce : « Papa! me cria-« t-il, j'avale, je puis manger. J'en étais sûr, j'avais la « foi! » Mon enfant était sauvé, sauvé soudainement. Nous renouvelâmes l'expérience. Il mangea encore quelques biscuits, non-seulement sans difficulté, mais avec un appétit croissant. Ma joie était effrayante, ajouta le pauvre père.

Après avoir prié, remercié longtemps le bon Dieu et la Sainte-Vierge, Jules et son heureux père revinrent à Bordeaux. « Vous le voyez bien, papa, répétait-il joyeusement; il n'y avait que la Sainte-Vierge qui pouvait me guérir. Quand je vous le disais, j'en étais sûr. »

Depuis ce grand jour, pas une rechute, pas le moindre accident. L'œuvre de la Sainte-Vierge a été complète.

Gloire à la Très-Sainte Vierge, à l'Immaculée Mère de Dieu! qui se plaît à consoler nos misères et à guérir à la fois et les corps et les âmes!

XXVII

La Sainte-Vierge, Refuge des pauvres pécheurs.

Si la bonne Sainte-Vierge compatit à nos infirmités corporelles, elle compatit bien plus encore à nos infirmités spirituelles. Elle aime notre âme mille fois plus que notre corps, et ses mains maternelles versent sur

nos âmes, sans jamais se lasser, la rosée céleste de la grâce de Jésus-Christ.

Le bien qu'elle fait à nos âmes est un bien de tous les instants, et s'il n'a pas toujours le caractère miraculeux du bien fait à nos cœurs, il n'en est pas moins réel, moins vivifiant, moins digne du cœur de la Mère de Dieu.

La Sainte-Vierge intercède, prie, supplie pour la conversion et le salut des pauvres pécheurs. Et comme elle est tout innocente, toute digne de l'amour du bon Dieu, elle obtient ce que nous autres, misérables et indignes, nous n'obtiendrons jamais. Un jour, sainte Gertrude, ravie en extase, entendit Jésus dire à sa divine Mère : « Souvenez-vous, ô Reine, ma Mère très-aimante et très-aimée, souvenez-vous que si j'ai pitié des pécheurs, c'est à cause de vous. »

Et ce que dit le ciel, l'enfer le répète. Saint Dominique obligea, en effet, le démon de proclamer la puissance irrésistible de la Mère du Sauveur dans la grande œuvre de la conversion des pécheurs. C'était à la suite d'une importante mission, et devant un peuple immense. Tous entendirent l'aveu de Satan : « La Vierge Marie, dit-il avec rage, est ma grande ennemie. Sans elle, j'aurais déjà renversé mille fois l'Église, par les hérésies et par les schismes. Tous les jours, elle m'enlève des âmes sur lesquelles je comptais. Aucun de ceux qui l'ont fidèlement invoquée, n'a été confondu. »

Et cependant, l'homme étant libre, il peut toujours lui résister, lui résister absolument. Hélas! cela n'arrive que trop souvent, et c'est là la cause secrète de ces longs retards qui se voient chaque jour dans la conversion des

pécheurs que l'on recommande à MARIE. Il en est qui ne se rendent qu'au dernier soupir. Voilà pourquoi il ne faut jamais se lasser de prier, jamais désespérer de la conversion de personne. Avec la Sainte-Vierge, rien n'est perdu.

Ici encore, il faudrait non pas des pages, mais des volumes, et de gros volumes, pour raconter les traits de miséricorde de la bonne Vierge,

Une fois, un pauvre homme qui avait descendu tous les degrés du vice, qui avait tout perdu, honneur, réputation, fortune, santé, famille; qui n'avait plus même la foi, ou qui, du moins, croyait ne plus l'avoir, entre par hasard dans l'église de Notre-Dame des Victoires. Le cœur plein d'amertume et de colère, le sourire de l'ironie sur les lèvres, il regarde tout, il fixe la statue miraculeuse. Je ne sais pourquoi, une espèce de prière sort de sa bouche : « Si vous pouvez quelque chose, dit-il à la Sainte-Vierge, venez donc à mon secours ! » Et voilà qu'une émotion inconnue s'empare de tout son être; sans savoir pourquoi ni comment, il tombe à genoux. Sa méchante âme était toute changée; et, bientôt après, purifié par les Sacrements, ce pauvre pécheur, pleinement converti, devint un chrétien exemplaire et parvint à se relever de ses ruines.

Le même sanctuaire fut le théâtre d'une conversion semblable, absolument inespérée. Un jeune séminariste de Savoie s'était laissé détourner de sa vocation par un parent dont la religion principale était l'amour de l'argent et le zèle du commerce. Ses maîtres et ses parents, désolés de cette folie, firent de vains efforts pour le retenir. Il vint à Paris, et fut placé bientôt dans une grande

maison de commerce. Il y gagna de l'argent, beaucoup trop d'argent. De mauvais camarades le corrompirent; il lut de mauvais livres, de mauvais journaux, fréquenta les bals publics, et en quelques mois sa perte fut consommée. Il abandonna complétement le service de DIEU, négligea tout, oublia tout; tout, excepté un *Souvenez-vous,* qu'il continua machinalement à réciter chaque soir en se couchant, parce qu'il l'avait formellement promis, le jour de son départ, à son excellent professeur du Séminaire.

Après trois ou quatre ans d'aisance et de mauvaise vie, il perdit sa place, et, par suite de circonstances étranges, tomba peu à peu dans la misère. Sa position devint bientôt si cruelle, qu'il résolut d'en finir avec la vie. Il se dirigea donc vers le canal Saint-Martin, choisit un endroit écarté; mais, avant de consommer son crime, il se mit à genoux, et, par une contradiction bizarre, récita son *Souvenez-vous* habituel. Puis, il se releva et prit son élan pour se jeter à l'eau, quand des cris : « Gare! gare! » partirent d'un bateau qu'il n'avait pas aperçu, et l'arrêtèrent tout court. Il attendit que le bateau fut hors de vue. Cependant quelques souvenirs de foi, quelques vagues remords se dressèrent entre lui et le suicide. Il s'imagina voir sous l'eau du canal un abîme de feu. Bref, il s'en revint, marchant devant lui, au hasard.

Il arrive devant une église inconnue; il entre. Beaucoup de personnes priaient autour d'un autel de la Sainte-Vierge, chargé de fleurs et de cierges allumés, enrichi de mille *ex-voto*.

Cette vue le touche et lui remet un peu de paix dans l'âme. Près de l'autel, il aperçoit un vieux prêtre qui

confessait. Il attend que tout le monde ait passé, et, instinctivement, il entre au confessionnal. Il était, sans le savoir, aux pieds du vénérable M. Desgenettes, dans l'église de Notre-Dame des Victoires. Il ne se confessa point, mais simplement déchargea son pauvre cœur au désespoir. Le prêtre fut plein de bonté, plein de douceur; et quand l'enfant prodigue eut raconté toute son histoire : « Et moi, dit le bon curé, j'ai quelque chose à ajouter à votre récit. Il y a quelques mois, un Évêque prêchait ici, un Évêque de Savoie; et il recommandait aux prières des fidèles un jeune homme qu'il avait aimé comme un fils, lorsqu'il était encore professeur au Séminaire, et de la perte duquel il ne pouvait se consoler. « Il est ici, » ajoutait l'Évêque, il est à Paris, se dérobant à mes re» cherches. Mais la Sainte-Vierge le connaît; elle sait où » il est, ce cher enfant prodigue. Prions-la de le ramener » au bon Dieu. » Nous avons beaucoup prié, continua M. Desgenettes. Or, cet Évêque, c'était votre ancien professeur, votre père, votre ami; et cet enfant prodigue, c'est vous. »

Le pauvre jeune homme se mit à sangloter et se cacha le visage dans ses mains : « Mon enfant, continua le saint Prêtre, la Sainte-Vierge veut vous sauver, laissez-vous faire. C'est elle qui vient de vous arrêter sur le bord de l'abîme ; c'est elle qui vous a conduit ici. » Et il le confessa, lui rendit la paix du cœur, et le prépara à couronner son retour par une communion fervente.

Le jeune converti de la Sainte-Vierge demanda humblement pardon à ses parents, à ses anciens maîtres, et, plus encore, à son bon et saint Évêque; et, de leur con-

sentement, il se fit religieux dans un Ordre pénitent, consacré à la Mère de Dieu.

Ce ne sont pas seulement les simples pécheurs, que la Sainte-Vierge ramène à son Fils ; ce sont encore les hérétiques, les pauvres protestants. En voici un exemple tout récent, auquel se trouve mêlé le grand et doux nom de Pie IX.

C'était à Rome, en 1849, quelques semaines avant le retour du Pape, encore exilé à Gaëte. Un officier de l'armée française promenait dans le palais du Vatican sa femme et ses deux enfants, âgés de dix et de douze ans. Cette dame était protestante ; d'ailleurs, bonne mère et charmante personne. En visitant la chapelle du Pape, il lui prit fantaisie de s'agenouiller sur le prie-Dieu de Sa Sainteté. Prosternée sur ce prie-Dieu sanctifié par Pie IX elle fait une courte mais fervente prière, et, chose étrange pour une protestante, elle recommande ses enfants à la Sainte-Vierge. Levant ensuite les yeux, elle aperçoit au-dessus de l'autel une Dame d'une blancheur éblouissante, qui tenait par la main ses deux enfants, et, à l'autel même, le Pape tourné vers elle. Stupéfaite, vivement émue, elle regarde si ses enfants ne sont plus auprès d'elle, et, comme elle les y retrouve, son émotion devient si vive que son mari s'en aperçoit et lui demande ce qu'elle a. Elle répond d'une manière évasive, se lève, se retire; mais ce qu'elle avait vu reste gravé dans son esprit.

Elle ne connaissait pas encore Pie IX. Le jour de la rentrée du Pape, le 12 avril, elle reconnut parfaitement le Saint-Père pour le personnage qu'elle avait vu. Pendant qu'elle le regarde avidement, ô surprise ! l'image

radieuse de la Dame qui lui était apparue au Vatican, se montre de nouveau au-dessus de la tête du saint Pontife. Elle faillit s'évanouir; on fut obligé de la soutenir. Mais cette fois encore, elle garda son secret. Tout en comprenant le sens trop catholique de cette double apparition, elle trouvait mille raisons pour hésiter.

Enfin, le jour de l'audience des dames, elle se rangea avec ses deux enfants sur l'une des lignes devant lesquelles Pie IX devait passer. Arrivé devant elle, le Pape s'arrêta, et, par un merveilleux dessein de la Providence, se mit à caresser les deux enfants, leur demandant leurs noms, les bénissant et donnant à chacun un petit souvenir. La mère était ravie. La Sainte-Vierge l'attendait là. Quand elle leva la tête, elle revit une troisième fois, au-dessus du Pape, la resplendissante apparition de Marie. Elle put cependant se contenir.

Rentrée chez elle, elle passa la nuit dans les soupirs et dans les sanglots ; et, enfin vaincue, résolue de se faire catholique, le lendemain matin, elle raconta tout à son mari et à ses chers enfants. L'abjuration solennelle eut lieu dans l'église des Dames-du-Sacré-Cœur, entre les mains du Cardinal-Vicaire de sa Sainteté, le 17 mai, au milieu d'une nombreuse et brillante assistance.

Refuge des pécheurs, douce Vierge Marie, priez pour nous ; et obtenez-nous de Jésus la grâce de vivre et de mourir en son amour. Priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.

XXVIII

De la miséricordieuse apparition de Notre-Dame de la Salette.

Le 19 septembre 1846, deux pauvres enfants, du petit bourg de Corps, dans le diocèse de Grenoble, avaient été envoyés, comme d'habitude, sur la montagne de la Salette, pour y faire paître des vaches. L'un se nommait Maximin et avait onze ans ; l'autre enfant était une petite fille de quatorze ans, appelée Mélanie, C'était un samedi, et la veille de *Notre-Dame-des-Sept-Douleurs.*

Munis de leurs petites provisions, les deux enfants se rencontrèrent, conduisant leurs troupeaux. Le temps était magnifique. Vers midi, au son lointain de l'*Angelus*, ils s'assirent pour prendre leur pauvre repas, auprès d'une fontaine, qui, pour le moment, était à sec. Puis, ils s'endormirent, à quelque distance l'un de l'autre.

Mélanie se réveilla la première. Ne voyant plus ses vaches, elle appela Maximin, et tous deux s'en allèrent, laissant leurs petits sacs près de la fontaine. Ayant retrouvé leurs troupeaux non loin de là, ils reviennent pour reprendre leurs sacs. Tout-à-coup Mélanie aperçoit de loin, du côté de la fontaine, une clarté plus brillante que le soleil, mais pas de la même couleur. « Viens voir, crie-t-elle à Maximin; viens vite voir une clarté là-bas. — *Où elle est ?* » répond le petit Maximin, en accourant aussitôt. Mélanie lui indiqua du doigt la fontaine.

Alors, disent les enfants, la clarté s'ouvrit, et, au milieu, ils virent une Dame, assise sur une pierre, les pieds dans le lit desséché de cette fontaine. Son attitude annonçait une grande douleur : elle était là, la tête dans ses mains, les coudes appuyés sur les genoux. Elle écarta les mains : son visage parut baigné de larmes ; mais ces larmes étaient brillantes; elles ne tombaient pas à terre; elles disparaissaient comme des étincelles de feu.

La figure de la Dame mystérieuse était tellement éclatante de lumière, que les enfants en furent comme éblouis : Maximin ne put la fixer ; Mélanie la regardait ; mais c'était à grand'peine. Son front était ceint d'une couronne de roses et d'un brillant diadème d'étoiles, au-dessus duquel s'élevait une espèce de mitre, un peu recourbée en avant. Un blanc tissu, également orné de guirlandes de roses, recouvrait sa poitrine. Sa robe, parsemée d'étoiles et de perles, était d'une éclatante blancheur ; et par devant, elle était couverte d'un tablier qui semblait d'or. Sa chaussure était également blanche, ornée de roses brillantes. Du milieu des roses qui couvraient cette mystérieuse parure jaillissait une sorte de flamme, qui s'élevait comme l'encens, et se mêlait à la rayonnante lumière dont la Dame était environnée.

Une grande chaîne brillante, large de trois doigts, descendait le long de la guirlande de roses ; et à une chaîne plus petite était suspendu un crucifix en or: la croix jetait un vif éclat ; à droite et à gauche, on voyait des tenailles et un marteau, qui semblaient ne tenir à rien. L'éclat du Christ était encore plus splendide que celui de la croix.

A cette vue, les deux enfants sont saisis de peur. Méla-

nie laisse tomber son bâton en s'écriant : « Mon Dieu ! — Garde ton bâton, lui dit Maximin ; moi, je garde le mien. S'il nous fait quelque chose, je lui donne un bon coup. »

Cependant la Dame se lève, croise les bras, et d'une voix caressante, douce comme une musique céleste : « Ne craignez point, mes enfants, leur dit-elle. Venez ; je suis ici pour vous annoncer une grande nouvelle. » Rassurés, les deux petits approchent ; de son côté, la Sainte-Vierge s'avance vers eux. En quelques pas, ils se trouvèrent devant elle, l'un à côté de l'autre.

La Mère de miséricorde, versant toujours des larmes, leur dit alors : « Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcée de laisser aller le bras de mon Fils ; il est si lourd, si pesant que je ne puis plus le retenir, depuis le temps que je souffre pour vous autres ! Jamais vous ne pourrez reconnaître les peines que je me donne pour vous.

» Je vous ai donné six jours pour travailler ; je me suis réservé le septième, et l'on ne veut pas me l'accorder ! C'est ce qui appesantit tant le bras de mon Fils. Ceux qui mènent les charrettes ne font que jurer et blasphémer le nom de mon Fils. Ce sont les deux choses qui appesantissent tant le bras de mon Fils !

» Si la récolte se gâte, c'est vous autres qui en êtes la cause. » Puis la Sainte-Vierge annonça divers fléaux qui seraient tous la punition des péchés des hommes, et en particulier des blasphèmes et de la violation du repos du dimanche.

Elle donna ensuite à chacun des enfants un secret ; et, bien qu'elle parlât à haute voix, Mélanie n'entendit pas ce qu'elle disait à Maximin, ni Maximin ce qu'elle disait

à Mélanie ; ils voyaient seulement le mouvement des lèvres. — Ces deux secrets, écrits depuis et cachetés par l'ordre de l'évêché de Grenoble, furent portés au Pape, qui les lut et en parut fort ému. L'un d'eux concernait Paris et la France ; l'autre, si mes souvenirs ne me trompent, était relatif à Rome et à Pie IX lui-même. Ils annonçaient des punitions et des malheurs, si le monde ne se convertissait pas.

La Sainte-Vierge ajouta : « Faites-vous bien votre prière, mes enfants? — Non, Madame ; *pas guère*, répondit franchement Maximin. — Ah! mes enfants, il faut bien la faire, soir et matin ; quand vous n'aurez pas le temps, dites seulement un *Pater* et un *Ave Maria* ; et quand vous aurez le temps, dites-en davantage. »

La Sainte-Vierge parla ensuite du mépris que tant de gens font de la Messe, et principalement de la Messe du dimanche ; de la violation effrontée des lois de l'Église touchant le maigre et le jeûne du carême. Et elle termina en disant d'une voix grave : « Mes enfants, vous transmettrez cela à mon peuple. » Elle répéta cet ordre par deux fois.

Puis, elle marcha vers le plateau d'où les enfants avaient aperçu leurs vaches ; elle glissait plutôt qu'elle ne marchait sur l'herbe, sans la faire plier et sans projeter aucune ombre. Les deux enfants la suivirent jusqu'au lieu où elle s'arrêta. Mélanie marchait la première,

Cependant la Sainte-Vierge commençait à s'élever insensiblement en l'air, le visage tourné vers l'Orient. A la hauteur d'environ trois pieds, elle resta un moment suspendue. Elle regarda d'abord le ciel, puis

la terre. « Et alors, disent les deux enfants dans leur naïf langage, et alors nous n'avons plus vu la tête, plus vu les bras, plus vu les pieds ; elle semblait se fondre. Nous n'avons plus vu qu'une clarté en l'air. » Le petit Maximin s'élança pour l'attraper avec la main, ainsi que les roses dont ses pieds étaient ornés, mais tout avait disparu. « Elle ne veut pas se faire voir, dit alors Mélanie, afin que nous ne voyions pas où elle va. Ce doit être une grande Sainte. — Si nous avions su que c'était une grande Sainte, répliqua Maximin, nous lui aurions dit de nous mener avec elle. » Et tous deux, le cœur content, s'entretinrent de ce qu'ils avaient vu et s'en furent garder leurs vaches.

Telle est la célèbre apparation de Notre-Dame de la Salette, dont le bruit se répandit bientôt dans toute la France, dans toute l'Europe, dans le monde entier. Une belle église a été élevée depuis à l'endroit où la Sainte-Vierge quitta les deux enfants pour s'élever au ciel et disparaître. Des grâces sans nombre, d'éclatantes et subites guérisons en ont fait un des plus célèbres pèlerinages du monde catholique. La fontaine desséchée, et qui, auparavant, ne coulait que par intervalles, coule toujours à présent ; et l'eau qui en jaillit opère chaque jour, on peut le dire sans exagération, des effets évidemment miraculeux. Dans le pays, un changement admirable s'est produit aussitôt, principalement au point de vue de la sanctification du dimanche, du respect du saint nom de Dieu et de l'observation des commandements de l'Église.

Et nous aussi, mon enfant, profitons des leçons, des reproches de Notre-Dame de la Salette, de cette bonne

Vierge Réconciliatrice, qui pleure sur les pécheurs, qui les exhorte à la pénitence et ne les menace que pour les sauver.

Prenons la ferme résolution de ne jamais travailler ni faire travailler le dimanche, non plus que les jours de fête ; d'assister pieusement à la Messe, aux Catéchismes et aux Offices de l'Église ; d'observer aussi exactement que possible la loi du jeûne et de l'abstinence ; de ne jamais jurer, et surtout de ne jamais blasphémer le très-saint Nom de Dieu. Mieux que cela : toutes les fois que, dans les rues, sur les grandes routes, n'importe où, nous entendrons jurer le nom du bon Dieu, nous réparerons de notre mieux cet outrage abominable, en disant trois ou quatre fois, soit de cœur, soit de bouche : « Que le saint Nom de Dieu soit béni ! » Ou bien : « Mon Dieu ! que votre saint Nom soit béni ! »

Et voilà comment nous serons tous les enfants de Notre-Dame de la Salette.

XXIX

Que la Sainte-Vierge est la terreur des démons.

Les Anges et les Saints aiment la Sainte-Vierge, parce qu'elle est la Mère de leur bien-aimé Seigneur, de leur grand Roi et de leur Sauveur : les démons et les réprouvés la détestent, parce qu'ils détestent Notre-Seigneur Jésus-Christ et tout ce qui tient à lui. Or, la Sainte-Vierge tenant à Jésus-Christ absolument et totalement,

comme une mère à son fils, comme une source à l'eau qui en jaillit, comme la lumière au soleil, il est tout naturel que Satan et les démons la détestent par-dessus tout.

Et comme Jésus-Christ est le terrible vainqueur de Satan et des démons, il est encore tout naturel que ces misérables craignent souverainement tout ce qui tient à lui. Ils ont peur des bons Anges, ils ont peur des Saints, ils ont peur de l'Église, des prêtres et des choses saintes, de l'eau bénite, du signe de la croix; mais par-dessus tout, ils ont peur de la Sainte-Vierge Marie, Mère du Seigneur Jésus, Mère et Reine des chrétiens, Reine du ciel, Reine des Anges et des Saints.

La haine et la terreur des démons à l'endroit de la Sainte-Vierge a un caractère tout particulier de colère, de rage et de désespoir qui tient au rôle bienfaisant et protecteur de la Très-Sainte Vierge dans l'Église. Ils la détestent, parce qu'elle est la Mère de la famille du bon Dieu, et qu'elle veille avec une tendresse infatigable sur tous les enfants de Dieu. Ils la détestent et la craignent, comme le serpent craint et déteste la mère-poule qui défend ses poussins et les abrite sous ses ailes.

Un exemple frappant de cette haine et en même temps de cette horreur du démon pour Marie a été donné, on peut le dire, à toute la France catholique, lors de la célèbre *possession* des Religieuses Ursulines de Loudun, en 1634. Beaucoup de ces pauvres Religieuses, et en particulier la Supérieure, nommée Madeleine de Brou, furent possédées du démon pendant plusieurs mois; c'est-à-dire que, Dieu le permettant ainsi pour des raisons que nous ne connaissons pas, le démon s'était emparé, non de leurs

âmes, mais de leur corps, les tourmentant, leur faisant faire quantité de choses bizarres et impossibles à la nature. Pendant une récréation, un énorme bouquet avait été jeté, on ne sait par qui ni comment, par-dessus le mur très-élevé du monastère, et toutes les Religieuses qui avaient pris de ces roses avaient immédiatement subi le redoutable phénomène de la *possession*.

On les exorcisa de mille manières; plusieurs furent délivrées. Seule, la pauvre Supérieure, ou plutôt le démon qui la possédait, résistait à toutes les prières, à tous les exorcismes de l'Église. Elle était fréquemment enlevée de terre, et jetée violemment contre le plancher ; son corps demeurait immobile et si pesant, que personne ne pouvait parvenir à le remuer ; elle parlait des langues qu'elle ne savait pas ; d'une voix effrayante qui n'était pas la sienne, elle apostrophait les gens en pleine église, les appelant par leurs noms, dévoilant leurs péchés les plus secrets, et jusqu'à leurs actions les plus intimes.

Un saint Religieux de la Compagnie de Jésus, le célèbre Père Surin, la délivra par un moyen héroïque, qui atteste la toute-puissance de la Sainte-Vierge sur Satan et sur l'enfer. Il exorcisait tous les jours et en pleine église l'infortunée Supérieure, faisant pour elle d'incroyables pénitences, la recommandant aux prières de toutes les Communautés, de toutes les bonnes âmes. Il crut que le saint Nom de Jésus suffirait à faire déguerpir le démon : il lui ordonna, en conséquence, par l'autorité de Dieu, d'écrire lui-même, de graver sur le bras, dans la chair même de sa victime, le Nom trois fois saint de Jésus. Il fut assez étonné de se voir promptement obéi : sur le bras de la pauvre Supérieure, chacun put lire, en

grandes lettres creuses et vives : « **JÉSUS.** » Mais la possession persistait.

La pensée lui vint alors de recourir à la Sainte-Vierge, et il ordonna de graver de même sur l'autre bras le nom de Marie. La résistance commença dès lors à être plus enragée. Néanmoins, il obtint, sans trop de luttes, les quatre premières lettres du nom sacré de la Mère de Dieu. Quant à l'A qui devait terminer ce nom redoutable (en latin Maria), impossible de l'obtenir.

Le P. Surin s'y essaya vainement, pendant des semaines et des semaines encore, jusqu'au jour où, dans un acte suprême d'héroïque charité, il s'offrit à Dieu en victime, à la place de la pauvre Religieuse, consentant à être possédé du démon à sa place, si à ce prix il pouvait enfin la délivrer. Aussitôt, le nom redoutable se trouva achevé, et Madeleine de Brou, revenue à son état normal, portait sur son bras, en pendant du mot « **JÉSUS**, » le mot « **MARIA.** »

La pieuse reine, Anne d'Autriche, ayant appris tout cela, voulut voir de ses propres yeux les bras de la Supérieure des Ursulines qui, à cet effet, vint à Paris. Le pauvre P. Surin demeura possédé pendant vingt ans.

La Sainte-Vierge est donc l'ennemie mortelle de Satan. Il fut souvent obligé de l'avouer. « Sache, dit-il un jour à une Bienheureuse qui venait de le mettre en fuite en invoquant avec ardeur la sainte Mère de Dieu, sache que tu aurais infailliblement péri, si tu n'avais invoqué cette femme. Je l'abhorre; elle est mon ennemie capitale, et c'est elle qui, à chaque instant, déjoue mes complots. »

Le démon déteste et redoute jusqu'à l'image de la

Sainte-Vierge. Un solitaire de l'Ordre des Olivétains possédait dans sa cellule une image de MARIE; il l'avait en grande vénération et priait souvent devant elle. Le démon le tourmentait par toutes sortes de tentations. « Pourquoi m'ennuies-tu de la sorte ? » s'écria un jour le bon vieillard, fatigué de cette lutte incessante. Le démon lui répondit : « Ce que je te fais souffrir n'est rien en comparaison de ce que tu me fais souffrir à moi-même. Jure-moi le secret, et je te dirai à quel prix je pourrai te laisser en repos. » Dans l'espoir de vivre plus tranquille, le pauvre solitaire eut l'étrange faiblesse de lui promettre le secret. « Je veux, lui dit alors le démon, que tu ne regardes plus l'image que tu as dans ta cellule. »

Confus, reconnaissant sa faute, le bon vieux solitaire alla tout raconter à son Abbé, qui lui rappela que sa promesse était nulle, et qu'il devait plus que jamais recourir à la Très-Sainte Vierge. Il obéit, entoura la sainte image de toutes sortes de respects, et redoubla de prières. Le démon était vaincu; il ne revint plus jamais.

Dans nos tentations, nous ne saurions trop nous réfugier à l'ombre protectrice de MARIE; surtout dans les tentations contre l'innocence, contre la pureté. La Sainte-Vierge déteste tellement tout ce qui est impur! J'ai connu un bon enfant de quatorze ou quinze ans qui recourait immédiatement à elle, dès que le démon lui suggérait une mauvaise pensée. « Aussitôt que je m'en aperçois, me disait-il, j'appelle à mon secours la bonne Sainte-Vierge, Il me suffit de dire deux ou trois fois : « Notre-Dame des Victoires ! » et je suis débarrassé. »

Le même remède réussit admirablement à une femme pieuse que le démon tentait et fatiguait de toutes sortes

de manières. Après avoir essayé vainement et de l'eau bénite, et du signe de la Croix, et d'autres moyens encore, elle alla demander conseil à un saint homme. « Dès que vous sentirez venir la tentation, lui répondit celui-ci, élevez les mains au ciel, et dites : Sainte-Vierge MARIE, à mon secours! » Elle le fit, et le démon n'osa plus revenir.

Jeune encore, saint Vincent Ferrier, une des gloires de l'Ordre de Saint-Dominique, suppliait un jour la Très-Sainte Vierge de lui obtenir la grâce de rester toujours pur. Une voix se fit entendre : « Non, non. » Surpris, le pieux novice se mit à pleurer et redoubla ses supplications. Aussitôt la Mère de DIEU lui apparaît tout éclatante de lumière : « Ne te trouble pas, mon fils, lui dit-elle avec amour ; ce que tu viens d'entendre est une ruse du père du mensonge, qui voulait te décourager. Persévère dans la résolution que tu as prise, et mets toute ta confiance en la bonté de mon Fils et en ma protection. Le démon te tendra beaucoup de piéges, te livrera bien des assauts ; mais, fortifié par ma grâce, tu sortiras toujours victorieux du combat. » La Vierge le bénit et disparut. Saint Vincent Ferrier, comme saint Thomas d'Aquin, comme saint Dominique, garda depuis si merveilleusement le trésor de sa pureté, qu'il semblait être un Ange, plutôt qu'un homme.

Ce qu'ont fait les Saints, faisons-le. Nous pouvons les imiter en cela, et recourir, comme eux, à la protection de la Sainte-Vierge, dans les combats de la vie. Invoquons la Sainte-Vierge MARIE avec une confiance sans bornes, contre l'ennemi de notre salut, de notre foi, de notre innocence ; invoquons-la, dans les nécessités de

l'Église : prions-la de faire triompher le Pape, les Évêques, tous les défenseurs de la sainte Église. C'est elle qui brise la tête du serpent infernal, et qui préside à tous les triomphes que les Anges et les chrétiens remportent contre les puissances de l'enfer.

En te donnant ce conseil, mon cher enfant, je n'ai pas peur de la menace que fit un jour notre misérable et abominable ennemi à un bon Frère de l'Ordre de Saint-François qu'il tourmentait depuis longtemps. « Adressez-vous à la Vierge Immaculée, lui avait dit un saint Religieux ; et récitez un bon *Ave Maria*, toutes les fois que le démon s'approchera de vous. » Le petit Frère employa le moyen avec grande ferveur ; et peu après, Satan, furieux, s'enfuit au milieu d'une espèce d'ébranlement et de tourbillon, en s'écriant avec colère : « Que le diable casse les dents à celui qui t'a indiqué ce moyen ! »

Donc, la Sainte-Vierge est la terreur de l'enfer, et c'est elle qui nous garde ici-bas dans les voies du Paradis.

XXX

Que la Sainte-Vierge assiste ses fidèles serviteurs au moment de la mort.

La très-bonne et très-sainte Vierge Marie étant « la Mère de la divine grâce, » est par là même la Patronne souveraine de la bonne mort ; elle assiste d'une manière

toute spéciale ses serviteurs fidèles en ce passage si solennel, si redoutable, qui décide de leur éternité.

En mourant pour nous sur la Croix, JÉSUS nous a mérité, nous a obtenu la grâce de la bonne mort; et la Sainte-Vierge, en acceptant librement et volontairement la mort, lorsque Notre-Seigneur lui offrait de la faire passer toute vivante au ciel, a reçu, dit un Saint, un pouvoir souverain d'assister, à l'article de la mort, les fidèles qui l'invoquent, et de leur procurer la grâce des grâces, celle d'une sainte mort. JÉSUS nous obtient de son Père la grâce de saintement mourir, et la bonne Vierge nous la donne, au nom du Sauveur. C'est pour cela que l'Église l'a nommée « la Porte du Ciel. » C'est elle qui nous l'ouvre, qui nous y introduit.

Afin de rappeler sans cesse cette consolante vérité aux fidèles de son diocèse, saint Charles Borromée, Archevêque de Milan, ordonna que, dans toutes les paroisses, on plaçât, au-dessus du portail de l'église, une belle image de la Sainte-Vierge. « Je veux, disait-il, que mon peuple comprenne, qu'on ne peut entrer au temple de la gloire éternelle, sans la faveur de Celle que l'Église surnomme la Porte du Ciel. » Dans presque toutes nos grandes cathédrales du moyen âge, on retrouve cette même pensée de foi, et une grande statue de la Mère de DIEU garde et domine l'entrée principale.

S'il est doux de vivre dans l'amour de la Sainte-Vierge, il est, s'il se peut, plus doux encore de mourir dans ses bras, sous son regard, sous la protection de son amour maternel. Mille faits l'ont prouvé et le prouvent chaque jour.

Quel est l'enfant pieux qui ne connaît la vie du jeune

Décalogne de la Perrie, élève des Jésuites, mort en odeur de sainteté? Toute sa vie, il avait tendrement aimé et fidèlement servi la Sainte-Vierge. Chaque jour, il renouvelait la consécration qu'il lui avait faite de tout ce qu'il avait, de tout ce qu'il était. Il tomba malade et demanda à sa Mère du ciel la faveur de mourir comme elle, le 15 août. Il dit à son confesseur qu'il comptait sur cette grâce, bien que les médecins eussent assuré qu'il ne pourrait aller jusque-là. Dès le 22 juillet, en effet, ils avaient cru nécessaire de faire administrer le cher enfant. Le jour de l'Assomption, son confesseur lui demanda s'il était prêt à partir pour le ciel : « Ah! volontiers, dit-il; prions le bon Dieu et Notre-Dame pour cela. » On récita à cette intention, près de son lit, les *Litanies* de la Sainte-Vierge, et on lui donna l'Indulgence de la bonne mort. Dans son agonie, il murmurait de douces prières. — « Recevez-moi, ô Vierge sainte! disait-il; recevez-moi, au nombre de vos enfants. Ne m'abandonnez pas à l'heure de ma mort. » Il mit ses bras en croix sur sa poitrine, prononça les saints noms de Jésus et de Marie, et expira doucement, en baisant le Crucifix.

Un autre élève des Jésuites, membre de la Congrégation de la Sainte-Vierge, à Aix, reçut de sa céleste Protectrice une faveur plus grande encore. Il se nommait Guillaume. Étendu sur son lit de mort, il souffrait cruellement, lorsqu'un mercredi, vers midi, il aperçoit devant lui deux beaux Anges. «Je suis ton Ange-Gardien,» lui dit l'un. « Et moi, lui dit l'autre, je suis l'Ange protecteur de la Congrégation à laquelle tu as le bonheur d'appartenir depuis quatre ans. Prends courage, Guil-

laume. Nous te sommes envoyés tous deux par la Vierge MARIE, Mère de DIEU, afin de te consoler dans tes souffrances et de t'assister au moment de ta mort. C'est la récompense de l'innocence de ta vie et de ta fidélité aux règles de la Congrégation. Nous resterons auprès de toi jusqu'à ton dernier soupir. Ni moi, ni ton Ange-Gardien, nous ne te quitterons, avant d'avoir présenté ton âme devant le trône béni de MARIE, ta Mère. Tu mourras samedi prochain, lorsque la cloche de la paroisse sonnera le premier coup de vêpres. » Le jeune mourant raconta ces consolantes choses à son confesseur d'abord, puis à son père et à sa mère; et il mourut dans la paix du Seigneur, au jour et à l'heure que lui avaient annoncés les deux messagers de MARIE.

J'ai connu moi-même à Paris, il y a quelques années, un bon et pur enfant, nommé Paul, que la Bienheureuse Vierge daigna visiter et pour ainsi dire illuminer, au moment suprême. Énergique dans la pratique de tous ses devoirs, soit d'écolier, soit de fils, soit de chrétien, Paul était un modèle, admiré de tous. Jamais une parole inconvenante; jamais une légèreté répréhensible. Dès l'âge de quatorze ans, il ne manquait jamais de communier le dimanche et une fois au moins dans la semaine. Sa vie, tout innocente, devait bientôt être couronnée par une sainte mort. Une terrible phthisie galopante l'enleva en trois ou quatre mois.

Je le vis la veille de sa mort, le 8 mai 1862; il n'en pouvait plus, presque sans vie, sans respiration, il gisait sur son pauvre lit. Il avait sa pleine connaissance. « Mon père, me dit-il d'une voix que j'entendais à peine, j'ai quelque chose sur le cœur. — Quoi donc, mon pauvre

enfant? Est-ce un péché? — Oh, non; ce n'est pas cela; mais il me semble que je n'aime pas assez Notre-Seigneur. » Je le rassurai et le bénis. Le lendemain matin, il était à toute extrémité, et sa pieuse mère, agenouillée auprès de son lit, attendait à chaque instant son dernier soupir. Paul, levant tout à coup ses grands yeux vers le ciel, ouvre les bras, prend une expression de visage toute céleste, joyeuse, indéfinissable, et demeure ainsi un instant, les yeux et les mains levés. «Qu'as-tu, mon enfant? lui dit sa mère stupéfaite. Qu'y a-t-il? — Oh! maman, murmura Paul, d'une voix claire et distincte, maman... la belle Dame qui vient à moi! » Et ses bras tombent, ses yeux se ferment; il était mort. Sa mère fut tellement convaincue que c'était la Sainte-Vierge elle-même qui était venue recevoir l'âme de son fils bien-aimé, qu'oubliant tout, n'écoutant que sa foi, elle se jeta à genoux, et récita à haute voix le *Magnificat*. Elle était digne de son fils.

Lorsque tu seras grand, tu liras avec bonheur, mon enfant, les ouvrages d'un des grands chrétiens de notre temps, M. Auguste Nicolas. Père d'une nombreuse famille, il eut la douleur de perdre un fils dont son cœur paternel a retracé la pure et sainte vie. Comme son père, ce jeune homme se nommait Auguste. Je l'ai beaucoup connu. Lui aussi, il mourut d'une phthisie galopante. Il communiait tous les deux jours, ne manquait jamais son adoration du Saint-Sacrement, et ravissait tout le monde par son angélique piété devant le Tabernacle. Il aimait extraordinairement la Sainte-Vierge.

Le samedi, 4 mai 1861, les symptômes de la mort apparurent inopinément. Ferme, calme, tout en Dieu.

Auguste demanda à son père ce que signifiaient ces angoisses nouvelles qui ne ressemblaient à rien de ce qu'il avait éprouvé jusque-là. Son père lui répondit par un simple regard, qui fut aussitôt compris. On envoya chercher le saint ami du P. de Ravignan, le P. de Ponlevoy, confesseur du jeune mourant; il accourut aussitôt, et assista aux derniers moments d'Auguste. « Mon enfant, lui dit-il après avoir prié quelque temps, j'en suis au *Te Deum*; voulez-vous que je le dise tout haut, afin que vous puissiez vous y unir? » Sur un signe affirmatif, le Père commence le cantique. Tout le monde s'agenouille. Le mourant, dressé sur son séant, les traits tirés et livides, les yeux renversés, la tête levée, les mains jointes en haut, dans un transport extatique, s'unissait au chant de triomphe. C'était un essor visible de son âme enflammée d'amour, à travers les ruines de son corps.

Dans un moment de répit, il put recevoir le Saint-Viatique. Le Roi du ciel venait une dernière fois visiter, sanctifier sur la terre cette âme qui lui appartenait tout entière. Un instant après, l'agonie reparut, et cette fois dans toute son horreur. Les noms sacrés de JÉSUS et de MARIE soutiennent le pauvre Auguste dans la lutte suprême. On lui répétait ses plus chères prières à la Sainte-Vierge, surtout l'*Ave Maria* et le *Sub tuum.*

« Demandez à la Sainte-Vierge qu'elle me présente à son Fils, » avait-il dit quelques instants auparavant. Se rappelant cette parole, M. Nicolas eut l'heureuse inspiration de présenter à son fils une petite statuette de la Vierge Immaculée. A ce contact, la main glacée d'Auguste sembla retrouver tout à coup toute sa vigueur.

saisit avidement l'image virginale de la Mère de Dieu, et la porta avec ardeur à ses lèvres. Il voulut la baiser; mais ses lèvres, engourdies déjà par la mort, ne pouvaient plus se rejoindre, et l'impuissance de ses efforts n'en témoignait que plus fortement son amour, sa confiance envers Marie. De ses râlements il dévorait, pour ainsi dire, l'image de la Sainte-Vierge; et c'est dans ces derniers efforts qu'il rendit son âme au bon Dieu. M. Nicolas garde cette statuette comme une précieuse relique.

Ainsi meurent, cher enfant, les serviteurs de la Sainte-Vierge. Ainsi puisses-tu mourir un jour, dans les embrassements de ta céleste Mère! Mais, pour mourir dans les bras de Marie, il faut vivre à ses pieds et sous son regard. Ne fais jamais rien, ne dis jamais rien qui puisse offenser cette très-pure Vierge, afin qu'au dernier moment rien ne l'empêche de venir à toi.

« O Sainte-Vierge! dirons-nous donc avec saint Bonaventure, quand ma pauvre âme sera sur le point de sortir de ce monde, daignez venir à sa rencontre, et la recevoir vous-même. Ne dédaignez pas de venir alors la consoler par votre douce présence. Soyez l'échelle qui lui permette de monter au ciel, à ce beau ciel dont vous êtes la Porte. Vous êtes notre Avocate; défendez vos serviteurs, plaidez la cause de vos enfants au tribunal de Jésus-Christ, votre divin Fils. »

XXXI

Comment la Vierge MARIE est miraculeusement apparue à plusieurs Saints, pour recevoir leur dernier soupir.

La Reine des Saints protége les Saints, au moment de la mort, plus particulièrement encore que dans le courant de leur vie; et cette protection suprême qu'elle accorde à tous ses enfants, elle la prodigue aux Saints avec une merveilleuse surabondance. C'est tout simple: ne méritent-ils pas plus que les autres ces grâces d'élite, ces faveurs spéciales, ces beaux miracles dont leur vie est comme parsemée? La Sainte-Vierge fait plus pour ceux qui ont plus fait pour elle, et elle console davantage ceux dont le zèle, dont l'amour a davantage consolé le cœur de son Fils. Les Saints sont les privilégiés de MARIE, et leur mort est tout naturellement une mort privilégiée.

Quelques instants avant de prendre son vol pour le ciel, la très-sainte amie et fille spirituelle de saint François d'Assise, sainte Claire, reçut ainsi la visite de la Mère de DIEU. MARIE lui apparut, accompagnée d'une multitude de vierges vêtues de blanc et toutes radieuses. Ces bienheureuses vierges se rangèrent autour de la couche de sainte Claire, et MARIE, la Vierge des vierges, s'avança vers elle avec un doux sourire, l'embrassa tendrement et inonda son cœur d'une joie divine. Ce fut dans les dou-

ceurs de cette consolation, vraies prémices du Paradis, que l'humble et pauvre servante de Jésus remit son âme à Dieu, entre les mains de Marie. Le Pape Innocent IV voulut assister à ses funérailles, et la sainteté de la vie et de la mort de Claire fut telle, que le Pape fit célébrer, à son enterrement, non l'Office des morts avec les ornements noirs, mais l'Office de la Messe des vierges, avec les ornements blancs. Sainte Claire d'Assise fut canonisée deux ans après sa mort. Encore aujourd'hui, son corps est presque entièrement conservé.

Nous avons déjà parlé de la grande servante de Dieu, sainte Lidwine, de Belgique, et nous avons dit combien, dès sa petite enfance, elle entourait la Sainte-Vierge de respects et de tendres hommages. Le jour de Pâques, le jour même de la Résurrection, le jour de la vie et du triomphe, elle eut le bonheur de recevoir une dernière visite de Jésus et de Marie. Aux premières lueurs de ce grand jour, son bien-aimé Jésus vint à elle, comme il vint jadis à saint Antoine de Padoue et à quelques autres Saints, et lui donna lui-même les onctions sacrées qui préparent les fidèles à entrer dans l'éternité.

Elle le vit descendre du plus haut des cieux, avec sa Bienheureuse Mère la Vierge Marie, avec les douze Apôtres, et un grand nombre d'Anges et de Saints. Le Seigneur Jésus se plaça à la droite de la bienheureuse mourante; la Sainte-Vierge se mit à sa gauche; et, autour d'eux, le céleste cortége formait une couronne resplendissante. Que cela devait être beau !

Devant elle, Lidwine aperçut alors une table couverte d'une nappe blanche, sur laquelle était posée le vase des Saintes-Huiles, avec un magnifique crucifix et un cierge

allumé, qui éclairait toute la chambre d'une merveilleuse lumière. Les saints Anges découvrirent l'un après l'autre les membres de ce corps virginal que de si longues et de si douloureuses infirmités avaient mûris pour la gloire ; et au milieu d'une splendeur qui ne lui permettait pas de s'apercevoir elle même, Lidwine vit le Seigneur Jésus, plein de grâce et de majesté, revêtu des ornements sacerdotaux, s'approcher d'elle et lui faire les onctions, comme les prêtres le font en pareil cas.

Puis Jésus, prenant le cierge mystérieux, le lui mit dans la main droite, et le soutint, de concert avec la Sainte-Vierge. « O mon très-doux Seigneur, lui dit alors la bienheureuse, daignez, je vous en supplie, si bien remplir la fin de ma vie des douleurs de votre Passion, qu'au sortir de la prison de mon corps, je sois admise immédiatement à contempler votre face adorable, sans passer par le Purgatoire. — Ma fille, lui répondit le Seigneur, ta prière est exaucée. Dans deux jours, tu chanteras, avec les vierges, tes sœurs, l'éternel *Alleluia* dans le royaume de mon Père. » Et la vision disparut. Mais le bon Ange de la chère petite Sainte demeura visiblement auprès d'elle jusqu'à la fin, l'aidant à saintement souffrir et s'entretenant avec elle comme un ami, comme un frère avec sa sœur.

Son confesseur Jean Walter vint la voir dans la matinée, et trouva sa chambre embaumée d'un parfum si suave, si extraordinaire, qu'il en était comme tout enivré. La Sainte lui raconta tout, et il l'aida à bénir de plus en plus et Jésus et Marie. Elle expira doucement, le mardi de Pâques, 14 avril de l'année 1433, à l'âge de cinquante-trois ans.

Une autre vierge, sainte Opportune, du diocèse de Séez, en Normandie, eut le bonheur de mourir également entre les bras de la Très-Sainte Vierge. Elle était sœur de saint Chrodegan, Évêque de Séez, martyrisé par un impie, qui avait usurpé son siége épiscopal. Elle était Supérieure d'un fervent monastère qu'elle avait fondé.

Le jour de sa mort, sainte Opportune, accablée de souffrance, mais d'autant plus unie à Jésus-Christ par la prière et par l'amour, vit tout à coup sa cellule toute remplie de lumière et parfumée d'une odeur surnaturelle. Au même instant, elle vit venir à elle sainte Cécile et sainte Luce. « Je vous salue, mes sœurs, leur dit joyeusement Opportune. Quel ordre m'apportez-vous de la part de la glorieuse Vierge Marie, Reine des cieux et Vierge des vierges ? — O très-noble épouse du Christ, chère Opportune, répondirent ensemble sainte Cécile et sainte Luce, l'immaculée Vierge Marie attend ton arrivée, afin de t'unir éternellement dans le ciel à son divin Fils, que tu as aimé de tout ton cœur sur la terre. Couronnée de gloire, tenant en main la lampe allumée, tu vas aller au devant de l'Époux et de l'Épouse, au-devant de Jésus et de Marie. »

Ravie de joie, la servante de Dieu fit avertir les prêtres et célébrer le Saint-Sacrifice. Puis, elle demanda les derniers sacrements ; et pendant qu'elle chantait les louanges de Dieu, en union avec le Clergé et toutes les Religieuses du monastère, pressées autour de sa couche, elle s'écria, en regardant du côté de la porte : « Voici ma Souveraine, voici la Bienheureuse Vierge Marie qui vient à moi. Mes chères filles, je vous recommande à sa

protection ; car désormais je ne vous verrai plus en ce monde. » Elle étendit les bras, comme pour embrasser la Mère de DIEU ; et c'est dans cet élan d'amour qu'elle expira, pour aller vivre avec le Christ dans les siècles des siècles. — Le récit de cette sainte mort nous a été laissé par saint Adelin, Évêque de Séez.

Encore un exemple de ce souverain amour de la Vierge MARIE pour les Saints de JÉSUS. Saint Gaétan de Thienne, sur son lit de mort, était embrasé des feux du divin amour, et soupirait ardemment après le moment où il lui serait enfin donné de posséder son DIEU pour toujours. Il eut alors une vision pleine de douceur : la Mère de DIEU lui apparut, tout éclatante de splendeur et environnée de Séraphins.

Pénétré de respect, Gaétan ranima ses forces défaillantes et s'inclina devant la Reine du Paradis. « Très-Sainte Vierge MARIE, dit-il, daignez me bénir. — Gaétan, lui répondit-elle avec douceur, sois béni de mon Fils. Je viens à toi pour te conduire avec moi au Paradis, et pour récompenser par ma présence la sincérité de ton amour. Que la majesté de ma grandeur royale n'altère en rien ta filiale confiance. Mon bien-aimé, je suis ta Mère. Tu es mon fils par la grâce, puisque je suis la Mère de JÉSUS, qui t'appelle son frère. »

A la vue d'une si grande faveur, et d'une marque si insigne de l'amour de MARIE, saint Gaétan demeura comme hors de lui ; si bien qu'on le crut mort. Mais il vivait encore, et avait à soutenir intérieurement un dernier et terrible assaut de l'ennemi du salut. Grâce à l'assistance de la glorieuse Reine des Anges, il triompha pleinement ; et après cette épreuve suprême, MARIE

ordonna aux chœurs angéliques d'accompagner l'âme victorieuse de son serviteur jusque dans les cieux. Elle voulut elle-même donner à Gaétan le signal bienheureux du départ, en lui disant : « Gaétan, mon Fils t'appelle. Partons, dans la paix du Seigneur. »

Ainsi meurent les Saints. Ils ont vécu tout en Jésus-Christ : ils meurent en Jésus-Christ. Ils ont vécu pour la Sainte-Vierge : ils meurent dans les embrassements maternels de la Sainte-Vierge. Ils ont vécu dans la crainte de Dieu : ils meurent dans sa paix et dans son amour.

Mon enfant bien-aimé, soyons saints ; il n'y a que cela de bon, de nécessaire ici-bas. Préparons-nous une bonne éternité par une bonne mort ; préparons-nous une bonne mort par une bonne et sainte vie. Pour cela, allons à la Vierge Marie, allons à notre Mère. Aimons-la, servons-la fidèlement, en étant de vrais Jésus par l'humilité et la douceur, par l'innocence, la pureté et l'horreur du péché, par la mortification ; en un mot, par la pratique de toutes les vertus évangéliques.

Elle a déclaré elle-même à sainte Brigitte qu'elle n'abandonnerait jamais ses vrais serviteurs : « Je vois leurs peines et leurs travaux, lui dit-elle ; je les visiterai au moment de leur mort et je les introduirai avec moi au céleste séjour. »

O Sainte-Vierge, c'est dans cette douce espérance que je veux vivre et mourir !

Belle Prière de saint François de Sales

A LA SAINTE-VIERGE

Je vous salue, très-douce Marie, Mère de Dieu! Vous êtes ma Mère, et je vous supplie de m'accepter pour votre fils et serviteur, parce que je ne veux avoir d'autre Mère que vous. Je vous prie donc, ma bonne, gracieuse et très-douce Marie, qu'il vous plaise de me consoler en toutes mes angoisses et tribulations, tant spirituelles que corporelles.

Ayez mémoire et souvenance, très-douce Vierge, que vous êtes ma Mère et que je suis votre fils; que vous êtes très-puissante et que je suis un pauvre homme, vil et faible. Je vous supplie, ma très-douce Mère, que vous me gouverniez et défendiez dans toutes mes voies et actions.

Ne me dites pas, gracieuse Vierge, que vous ne pouvez; car votre bien-aimé Fils vous a donné toute-puissance, tant au Ciel comme en terre. Ne me dites pas que vous ne devez; car vous êtes la commune Mère de tous les pauvres humains, et singulièrement la mienne. Si vous ne pouviez, je vous excuserais, disant: Il est vrai qu'elle est ma Mère et me chérit comme son fils, mais la pauvrette manque d'avoir et de pouvoir. » Si vous n'étiez ma mère, avec raison je patienterais, disant: « Elle est bien riche pour m'assister; mais, hélas! n'étant pas ma Mère, elle ne m'aime pas. » Puis donc, très-douce Vierge, que vous êtes ma Mère et que vous êtes puissante, com-

ment vous excuserai-je si vous ne me soulagez et ne me prêtez votre secours et assistance.

Voyez, ma Mère, et voyez que vous êtes contrainte de m'accorder et d'acquiescer à toutes mes demandes. Soyez donc exaltée sur les cieux et sur la terre, glorieuse Vierge, ma très-haute Mère MARIE! Et pour l'honneur et la gloire de votre Fils, acceptez-moi pour votre enfant, sans avoir égard à mes misères. Délivrez mon âme et mon corps de tout mal, et me donnez toutes vos vertus, surtout l'humilité. Faites-moi présent de tous les dons, biens et grâces qui plaisent à la très-sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

2 Février 1870.
En la fête de la Purification de la Très-Sainte Vierge.

LITANIES DE LA SAINTE-VIERGE

Kyrie, eleison.
Christe, eleison.
Kyrie, eleison.
Christe, audi nos.
Christe, exaudi nos.
Pater de cœlis Deus, miserere nobis.
Fili redemptor mundi Deus, miserere nobis.
Spiritus sancte Deus, miserere nobis.
Sancta Trinitas unus Deus, miserere nobis.
Sancta Maria, ora pro nobis.
Sancta Dei Genitrix, ora pro nobis.
Sancta Virgo virginum, ora pro nobis.
Mater Christi, ora pro nobis.
Mater divinæ gratiæ, ora pro nobis.
Mater purissima, ora pro nobis.
Mater castissima, ora pro nobis.
Mater inviolata, ora pro nobis.
Mater intemerata, ora pro nobis.
Mater amabilis, ora pro nobis.
Mater admirabilis, ora pro nobis.
Mater Creatoris, ora pro nobis.
Mater Salvatoris, ora pro nobis.
Virgo prudentissima, ora pro nobis.
Virgo veneranda, ora pro nobis.

Virgo prædicanda, ora pro nobis.
Virgo potens, ora pro nobis.
Virgo clemens, ora pro nobis.
Virgo fidelis, ora pro nobis.
Speculum justitiæ, ora pro nobis.
Sedes sapientiæ, ora pro nobis.
Causa nostræ lætitiæ, ora pro nobis.
Vas spirituale, ora pro nobis.
Vas honorabile, ora pro nobis.
Vas insigne devotionis, ora pro nobis.
Rosa mystica, ora pro nobis.
Turris Davidica, ora pro nobis.
Turris eburnea, ora pro nobis.
Domus aurea, ora pro nobis.
Fœderis arca, ora pro nobis.
Janua cœli, ora pro nobis.
Stella matutina, ora pro nobis.
Salus infirmorum, ora pro nobis.
Refugium peccatorum, ora pro nobis.
Consolatrix afflictorum, ora pro nobis.
Auxilium christianorum, ora pro nobis.
Regina Angelorum, ora pro nobis.
Regina Patriarcharum, ora pro nobis.
Regina Prophetarum, ora pro nobis.
Regina Apostolorum, ora pro nobis.
Regina Martyrum, ora pro nobis.
Regina Confessorum, ora pro nobis.
Regina Virginum, ora pro nobis.
Regina Sanctorum omnium, ora pro nobis.
Regina sine labe originali concepta, ora pro nobis,
Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, parce nobis, Domine.

Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, exaudi nos, Domine.
Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, miserere nobis.
Christe, audi nos.
Christe, exaudi nos.

Le *Pater* et l'*Ave*.

Pater noster qui es in cœlis, sanctificetur nomen tuum, adveniat regnum tuum, fiat voluntas tua, sicut in cœlo et in terra. Panem nostrum quotidianum da nobis hodie; et dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris ; et ne nos inducas in tentationem ; sed libera nos a malo. Amen.

Ave, Maria, gratia plena, Dominus tecum ; benedicta tu in mulieribus, et benedictus fructus ventris tui, Jesus.

Sancta Maria, Mater Dei, ora pro nobis peccatoribus, nunc et in hora mortis nostræ. Amen.

Le *Sub tuum*.

Sub tuum præsidium confugimus, sancta Dei Genitrix : nostras deprecationes ne despicias in necessitatibus ; sed a periculis cunctis libera nos semper, Virgo gloriosa et benedicta. Amen.

Le *Souvenez-vous*

Souvenez-vous, ô très-miséricordieuse Vierge Marie qu'on n'a jamais entendu dire, qu'aucun de ceux qui ont

eu recours à votre protection, imploré votre assistance et demandé votre secours ait été abandonné. Pour moi, animé de cette confiance, je viens à vous, ô Vierge des vierges, ma Mère; j'accours à vous; gémissant sous le poids de mes péchés, je me prosterne en votre présence. Daignez, ô Mère du Verbe, ne pas rejeter ma prière; mais écoutez-la favorablement, et exaucez-la. Ainsi soit-il.

LES MERVEILLES

DE LOURDES

Ce petit livre, ***Ex-voto*** de Mgr de Ségur à la Vierge de Lourdes qui, le 17 octobre 1869, lui avait rendu sa mère frappée à mort, a été composé en Bretagne, pendant les horreurs de la Commune de Paris. Publié dans l'hiver de 1871 à 1872, il s'est propagé avec une rapidité extraordinaire. En quatre ans, cinquante-six mille exemplaires furent écoulés, et l'ouvrage promptement traduit en italien, en anglais, en espagnol, en allemand, en flamand.

L'auteur a appris avec un bonheur, facile à comprendre, que ces quelques pages, écrites pour l'amour et dans l'amour de Notre-Dame de Lourdes, ont été l'occasion de plusieurs retours au bon Dieu et d'autres grâces très-touchantes.

LES MERVEILLES

DE LOURDES

Les détails des récits qu'on va lire ont été puisés aux sources les plus authentiques : d'abord dans l'admirable livre de M. Henri Lasserre, déjà connu dans toute la France et bien au delà. M. Lasserre a voulu tout voir, tout entendre, tout juger par lui-même : il a passé des mois entiers à Lourdes et dans les environs, n'épargnant aucune fatigue, pour aller interroger les personnes que l'on disait avoir été guéries miraculeusement; de sorte que son témoignage est bien plutôt celui des acteurs mêmes et des témoins des prodiges qu'il rapporte, et dont sa foi vive et ardente l'a rendu le greffier très-fidèle.

J'ai ensuite emprunté mes renseignements aux *Annales* de Notre-Dame de Lourdes, rédigées sur place, d'après nature, par les pieux missionnaires qui voient de leurs yeux et entendent de leurs oreilles ce qu'ils publient

dans leur recueil mensuel, lequel est toujours revêtu de l'approbation de l'Évêque du diocèse. Les missionnaires sont, on peut le dire, placés aux premières loges; et cette circonstance donne à leur témoignage une valeur incontestable.

Ceux à qui j'emprunte *tous* mes documents, peuvent donc répéter avec l'Apôtre saint Jean : « *Ce que nous vous annonçons ici, c'est ce que nous avons entendu, c'est ce que nous avons vu de nos yeux, c'est ce dont nous avons été les témoins, c'est ce que nous avons touché de nos mains. Et c'est pour vous que nous le consignons par écrit, afin que vous vous en réjouissiez avec nous, et que votre joie soit parfaite.* »

Aussi, je ne saurais trop recommander la lecture et des *Annales* et du livre de M. Lasserre (1). Il y a là de quoi convertir, de quoi toucher, de quoi consoler délicieusement.

Dans ce petit résumé des merveilles de la grotte de Lourdes, je n'ai fait, tout en citant des récits qui ne sont pas de moi, que les abréger, les condenser et parfois en modifier légèrement la forme. Mais le fond est intact; l'exactitude, rigoureuse; et le mérite, si mérite il y a, en revient tout entier aux pieux missionnaires des *Annales* et à l'illustre historien de *Notre-Dame de Lourdes*.

Je n'ai pas besoin de déclarer ici, ce qui est toujours sous-entendu par un auteur catholique quand il rapporte des faits de cette nature, que je ne prétends préjuger en rien le jugement officiel de l'Église, touchant leur carac-

(1) On s'abonne aux *Annales*, soit à Lourdes, chez les missionnaires, soit à Paris, chez Lecoffre; le prix de l'abonnement est de *trois* francs. — Le beau livre de M. Lasserre, se trouve à Paris, chez Palmé.

tère miraculeux. En les présentant comme des miracles, comme des faits éminemment surnaturels, comme des manifestations divines, j'entends réserver pleinement le jugement de l'autorité ecclésiastique, seule compétente pour trancher en dernier ressort ces questions si importantes et si délicates.

EX-VOTO

Le 17 octobre 1869, ma mère faillit être enlevée subitement à l'amour de tous les siens, par une terrible attaque qui, en peu d'heures, la réduisit à l'extrémité. Un habile médecin m'avertit du danger, ajoutant que certains symptômes alarmants ne lui laissaient guère d'espoir. La décomposition du visage était, paraît-il, effrayante et le pouls ne donnait déjà plus qu'une quarantaine de pulsations.

Après avoir reçu avec grande foi et humilité les derniers sacrements, la chère mourante, dont la présence d'esprit était entière, demeura dans le même état pendant quelques heures. « Ce sera pour ce soir, me dit-elle tranquillement; cesera pour le coucher du soleil. »

Une pieuse amie de la famille, venue pour lui dire adieu et lui baiser une dernière fois la main, eut l'inspiration de recourir à Notre-Dame de Lourdes. Cette pensée fut accueillie de tous avec bonheur : par une coïncidence providentielle, le dernier livre que ma mère et moi avions lu ensemble à la fin de nos vacances, était précisément le beau et touchant livre de M. Henri Lasserre, sur les miracles de Lourdes.

Vers deux heures, notre excellente amie nous apporta un petit flacon renfermant de l'eau de la grotte miracu-

leuse; nous en mîmes quelques gouttes sur la compresse d'eau glacée qui rafraîchissait la tête de la pauvre malade, et je fis vœu, si la Sainte-Vierge nous laissait notre mère, d'aller célébrer, dans le sanctuaire même de Lourdes, une belle messe d'actions de grâces.

Quelques minutes après que l'eau de la bonne Vierge eut touché ma mère, celle-ci s'endormit d'un sommeil paisible, qui dura jusqu'à la chute du jour. Le soleil se coucha, et elle ne mourut point. « Alors, ce sera sans doute pour demain matin, me dit-elle encore, à moins que Notre-Dame de Lourdes... Ces sortes d'attaques reviennent presque toujours au lever ou au coucher du soleil. »

Le lendemain matin, le soleil se leva et le jour commença sans accident. Il en fut de même du soir, du jour suivant, et du jour suivant encore. Le danger proprement dit s'éloignait d'heure en heure, si bien qu'au bout de dix ou douze jours, la convalescence avait commencé tout de bon.

Le médecin, qui est un chrétien solide, constatait avec autant de bonheur que d'étonnement les progrès d'une guérison si fort inespérée. Sans vouloir présenter cette guérison comme un miracle, je n'ai pu m'empêcher de la regarder comme une faveur surnaturelle, et comme une très-grande grâce, due à la Vierge de Lourdes.

Plein de reconnaissance, j'ai donc accompli mon vœu. J'ai eu le bonheur de vénérer cette grotte sacrée, encore tout embaumée des parfums de la Mère de Dieu. Et comme j'ai voulu laisser à ce béni sanctuaire un petit *ex-voto*, en témoignage de ma gratitude et de mon amour, j'ai promis à Notre-Dame de Lourdes de résumer en un

petit opuscule populaire, à la portée de tous les esprits et de toutes les bourses, les merveilles que la miséricorde divine a daigné accomplir en ce lieu.

C'est ce petit travail que je dépose en ce moment aux pieds de la Sainte-Vierge, dans la grotte de Lourdes, et que j'offre ici à votre piété, mon cher lecteur.

I

Un mot sur les pèlerinages et les sanctuaires.

Il y a sur la terre un certain nombre d'endroits privilégiés, où la miséricorde du bon Dieu aime à se manifester avec une sorte de prodigalité. Ces lieux bénis s'appellent des *sanctuaires*, c'est-à-dire des endroits tout spécialement sanctifiés et sanctifiants. On les appelle aussi des pèlerinages, à cause de l'affluence des pèlerins qui vont y prier et y implorer des grâces.

Les pèlerinages sont, en effet, des sources, ou pour mieux dire des volcans de grâces. Un volcan est une montagne d'où s'échappe, sinon toujours, du moins souvent, le feu mystérieux qui remplit tout l'intérieur de la terre. Ce feu dont la puissance est inconcevable, se forme par-ci par là des ouvertures par lesquelles il communique avec le sol habité, soulevant le terrain tout à l'entour, jetant continuellement une fumée plus ou moins épaisse, et par moments entrant en *éruption*, comme on dit, et laissant jaillir de son cratère des torrents de lave ardente.

Tels sont, dans un sens spirituel, nos pèlerinages, nos grands sanctuaires. « *La terre est pleine de la miséricorde du Seigneur,* » dit l'Écriture-Sainte ; cette divine miséricorde soutient et féconde nos âmes ; comme le feu central de la terre, qui entretient dans le sol un certain degré de chaleur sans lequel tout périrait. Mais en outre, afin de satisfaire les besoins de son cœur et de ranimer sans cesse notre confiance et notre foi, le bon Dieu daigne faire éclater, faire pour ainsi dire déborder sur nous les trésors de son amour. Il choisit à cet effet certains lieux, qui deviennent ainsi des rendez-vous de prières, de piété, d'adoration, où les fidèles se retrempent et où les pauvres pécheurs se convertissent plus facilement. Toujours, dans ces sanctuaires, la grâce divine coule plus abondamment qu'ailleurs, comme la fumée des volcans qui ne s'interrompt jamais ; et souvent, soit pour la consolation des bons, soit pour la conversion ou la confusion des mauvais, la toute-puissante miséricorde de Dieu s'y manifeste par des prodiges, par des guérisons subites, et autres merveilles de ce genre.

On pourrait appliquer à chacun de ces lieux bénis d'où la miséricorde divine semble jaillir comme une source de vie, la belle invitation de l'Épître de saint Paul aux Hébreux : « *Approchons-nous avec confiance du trône de la grâce, afin d'y puiser la miséricorde !* » Oui, allons avec une foi simple, avec une humble confiance à ces sanctuaires de grâces, où nous sommes assurés de beaucoup recevoir. Puisque c'est là que le bon Dieu nous attend, nous appelle pour nous faire du bien, pourquoi ne pas répondre à une invitation si douce ?

Quand on fait saintement les pèlerinages, on entre

comme à pleines voiles dans le courant de la volonté divine ; on est assuré d'être dans l'esprit de l'Église ; et l'on suit les traces des Saints, qui ont eu tous la dévotion des pèlerinages.

Maintenant, pourquoi Dieu choisit-il tel endroit plutôt que tel autre pour y faire ainsi éclater sa gloire, ou celle de sa Mère, ou celle de ses Saints ? C'est là le secret de sa providence, et le plus simple est de dire que nous n'en savons rien. En toutes choses, on arrive bien vite à un *pourquoi* sans réponse. Dieu est le maître de ses œuvres et de ses dons ; quand il daigne nous faire du bien, contentons-nous de l'adorer humblement et de lui rendre grâces.

Pour ne parler ici que des sanctuaires de la Sainte-Vierge, faisons remarquer combien notre France catholique a été privilégiée sous ce rapport. Il n'est presque point de diocèse qui ne possède quelqu'un de ces pèlerinages où le cœur miséricordieux de Marie se plaît à consoler et à sanctifier ses enfants, et cela quelquefois depuis des siècles. L'histoire de chacun de ces pèlerinages a été recueillie avec un pieux respect, et forme, sous le titre de *Notre-Dame de France*, un ouvrage plein d'enseignements et de touchants souvenirs.

Qui n'a entendu parler de Notre-Dame des Victoires, de Notre-Dame de Chartres, de Notre-Dame de Fourvières, de Notre-Dame de la Salette, de Notre-Dame de la Garde, de Bon-Secours, de Boulogne, de la Treille, de Liesse, de Séez, de la Délivrande, etc. ?

Le sanctuaire de Lourdes est le dernier venu. Sans vouloir rien enlever aux autres, il faut avouer qu'il brille déjà d'un éclat merveilleux, et que la Très-Sainte Vierge

semble y multiplier, y multiplier encore les prodiges de sa puissance. Afin d'éclairer et d'exciter tout à la fois la piété des pélerins, j'ose leur présenter cet opuscule où je retrace en quelques pages les souvenirs incomparables du sanctuaire de l'IMMACULÉE-CONCEPTION.

II

La grotte prédestinée de Lourdes

Lourdes est une jolie petite ville des Pyrénées, dans le diocèse de Tarbes. Avant les merveilles que nous allons rapporter, Lourdes n'était guère connue que par son excellent chocolat. Elle est située à l'entrée de plusieurs gorges de montagnes qui conduisent aux eaux thermales les plus fréquentées des Pyrénées, entre autres Cauterets, Saint-Sauveur, Barèges, Bagnères de Bigorres, Bagnères de Luchon.

A quelque distance de la ville, à l'ouest, se dresse un mur de rochers presque à pic, connus dans le pays sous le nom de *Roches Massabieille*, c'est-à-dire vieilles roches. Presque au pied de ce rocher coule le gave ou torrent, formé de toutes les eaux qui descendent des montagnes environnantes; et à cette époque, un petit canal se détachait du gave et longeait les Roches Massabieille, pour le service d'un moulin et d'une scierie.

Dans cette muraille de pierres grisâtres, la nature a creusé une grotte d'environ douze pieds de haut, et d'une égale profondeur. La voûte, unie et lisse, forme une

courbe et va rejoindre, au fond et à gauche, le sol, à angle aigu. Le côté droit est presque perpendiculaire.

A l'intérieur, à droite, en face du spectateur, et environ à six ou sept pieds du sol, on remarque une excavation en forme de niche, haute d'environ six pieds, et assez semblable à un O allongé. Cette excavation est naturelle, comme la grotte elle-même. Jamais la main de l'homme n'avait touché à ces rochers sauvages. La niche est peu profonde ; et, par sa conformation même, la grotte n'était ni sombre ni humide. Des arbrisseaux sauvages encadraient gracieusement la grotte dans un arceau de feuillage. Le sol s'enfonçait en montant.

Cette grotte était le lieu prédestiné par la Providence pour la manifestation de la gloire et de la bonté de la Très-Sainte Vierge.

Au mois de février de l'année 1858, un églantier ou rosier sauvage était le seul ornement de la grotte Massabieille. Il poussait capricieusement au pied de la niche, et ses longues branches tombaient en dehors.

Personne ne venait dans ce lieu désert, si ce n'est quelques gardiens de troupeaux, qui, surpris par le mauvais temps, cherchaient un abri dans la grotte. Le sol de cette caverne était, en effet, très-sec.

III

La petite Bernadette.

Marie-Bernarde Soubirous, de Lourdes, à qui nous donnerons son nom familier de Bernadette, était, en 1858, une petite fille de 14 ans, petite entre les petits de ce monde. Sa famille vivait de travail et d'épargne, dans une pauvreté voisine de la misère.

Bernadette naquit chétive; à 14 ans, elle était grêle encore, petite, maladive : un asthme fatiguait sa faible poitrine, dès le berceau. Elle avait été nourrie dans la paroisse voisine de Bartrés ; et une bonne partie de son enfance s'écoula, sur les coteaux tranquilles de ce village, à garder un petit troupeau de brebis.

Rien ne la distinguait des enfants vulgaires. L'oppression habituelle de son souffle éteignait en elle la vivacité du premier âge.

Cette frêle enfant cachait une richesse que Dieu gardait : c'était son cœur, c'était son innocence. Simple, naïve, extrêmement docile, très-aimante, tout était candeur en elle : le regard, la parole, le visage. Ses traits étaient communs; mais sa physionomie était douce, agréable, très-sympathique. Elle avait de beaux cheveux noirs, et ses yeux bruns étaient pleins de douceur.

A 14 ans, Bernadette n'avait pas encore fait sa première communion. L'innocence baptismale devait vivre intacte en son âme.

Elle avait horreur du mal, et souffrait des fautes commises en sa présence. Sa sœur, de trois ans plus jeune, raconte avec attendrissement et respect, que Bernadette la grondait souvent sur son peu de goût à prier, sur sa brusquerie et ses allures décidées.

Pendant la prière qui se faisait chaque soir en commun et à haute voix, la petite Bernadette avait toujours une tenue très-respectueuse; jamais elle ne s'appuyait sur un meuble; elle était portée au recueillement.

Malgré son ignorance, la simple enfant priait beaucoup. Elle aimait la prière, bien qu'elle ne sut encore que le Chapelet. Avec son pauvre chapelet, elle parlait souvent, pendant le jour, à la Sainte-Vierge Marie, qu'elle connaissait à peine. La Vierge-Mère de Nazareth aimait Bernadette, la laissait grandir, humble et pieuse, et l'attendait.

Le prêtre qui dirigeait la paroisse de Bartrés, à l'époque où Bernadette allait quitter le village pour se préparer dans sa famille à sa première communion, la rencontra un jour, conduisant son troupeau. L'air d'innocence et la candeur de l'enfant allèrent à son âme. Il la salua avec une sorte de respect; et se retournant pour la regarder encore, il se dit : « Les enfants à qui la Sainte-Vierge s'est montrée sur la montagne de La Salette, devaient être comme cette petite. »

Le bon prêtre ne se doutait pas que dans cette parole il y avait une lueur de prophétie.

IV

Le jeudi, 11 février 1858.

Le jeudi, 11 février 1858, la femme Soubirous permit à sa fille d'accompagner sa petite sœur Marie et une autre petite voisine, pour aller chercher un peu de bois mort sur le bord du gave, du côté des Roches Massabieille. Bernadette avait une pauvre robe de grosse laine noire, toute rapiécée, et sa tête était recouverte de cette jolie coiffure des paysannes des Pyrénées, appelée capulet. Son capulet de laine blanche lui couvrait les épaules.

Les trois enfants se mirent gaiement en route vers onze heures et demie. Une demi-heure après, elles étaient à l'ouvrage, sur le terrain communal qui bordait le gave, en face de la grotte dont nous avons parlé. Il faisait froid; le temps était couvert, mais calme.

Bernadette était un peu en arrière; moins heureuse que ses deux petites compagnes, elle n'avait pas encore trouvé de bois mort. Celles-ci venaient de traverser le lit du canal, alors presque desséché; elles l'avaient franchi pieds-nus, et en remettant leurs petits sabots, elles crièrent à Bernadette que l'eau était bien froide.

Débile, fatiguée par son asthme, la pauvre Bernadette hésitait à se mouiller les pieds. «Je n'ose pas me mettre à l'eau, leur dit-elle, enrhumée comme je suis.» Elle se décida cependant, et commença à se déchausser, appuyée sur une grosse pierre. Un bruit soudain, semblable à un

souffle impétueux, lui fit relever la tête et regarder autour d'elle. Chose étrange! les peupliers qui bordaient le gave étaient absolument immobiles. « Je me serai trompée, » se dit l'enfant tout étonnée; et elle se baissa de nouveau pour ôter ses bas. Mais le bruit mystérieux recommence aussitôt et semble se concentrer dans la grotte. Bernadette relève la tête, regarde en face d'elle... Elle veut pousser un cri; mais l'émotion étouffe sa voix; stupéfaite de ce qu'elle aperçoit, elle s'affaisse sur elle-même et tombe à genoux.

Une apparition merveilleuse se dressait devant elle au fond de la grotte, dans la niche ou excavation que nous avons décrite.

En ce moment-là même, les cloches de l'*Angelus* retentissaient de toutes parts.

V

La première apparition.

Au milieu d'une lumière éblouissante, splendide comme celle du soleil, mais paisible et suave comme tout ce qui vient du ciel, une Dame admirablement belle apparaissait aux yeux de l'enfant.

Elle paraissait de taille ordinaire, dans tout l'éclat de la jeunesse. Elle était vêtue d'une longue robe blanche, toute resplendissante aussi et d'une étoffe inconnue à la terre. Cette robe était nouée à la taille par une ceinture flottante couleur d'azur.

Un long voile blanc, tout uni, et semblable à la robe, couvrait la tête et les épaules, et tombait jusqu'à terre, enveloppant le corps. Les pieds, d'une pureté virginale, étaient nus, et semblaient posés sur l'églantier sauvage. Deux roses lumineuses, couleur d'or, ornaient le dessus des pieds de la Vierge. Ses deux mains étaient jointes devant sa poitrine avec l'expression d'une fervente prière; elles tenaient un long rosaire, blanc comme la neige, dont les grains semblaient reliés par une chaîne d'or étincelant; une belle croix d'or, lumineuse comme l'or des roses, terminait le rosaire

Le visage de l'Apparition était d'une ineffable beauté. Il respirait tout à la fois la majesté, l'innocence, la bonté, la paix, la tendresse. Le front était uni et merveilleusement beau; les yeux, d'un bleu céleste, répandaient un charme, une suavité qui faisait fondre d'amour le cœur de la petite Bernadette. Les lèvres respiraient une bonté, une mansuétude divines.

Rien de vague d'ailleurs, rien d'indécis dans cette apparition céleste. Ce n'était point un fantôme, c'était une réalité vivante qu'apercevait l'heureuse enfant; et tout glorifié qu'il était, c'était un vrai corps vivant et agissant.

Ravie d'admiration, l'humble enfant ne pouvait en croire ses yeux. Du milieu de la lumière, la belle Dame lui souriait délicieusement; de ses deux mains, de sa tête qui s'inclinait avec bonté, elle semblait la saluer.

Bernadette se frotte les yeux, cherche d'instinct dans sa poche, saisit son chapelet; et, pour se protéger, veut faire le signe de la croix. Mais sa main retombe impuissante. Une vague inquiétude s'empare d'elle. Mais à ce

moment, la Dame, de sa main droite, prend la croix du rosaire qui pendait au poignet gauche, fait un grand signe de croix, et par un sourire d'une bénignité ineffable semble dire à l'enfant : fais comme moi. L'enfant l'imite, et son bras obéit librement. La Dame joint ses mains et roule les grains de son chapelet entre ses doigts. Bernadette récite son chapelet.

Sa sœur la regardait faire depuis un instant. Elle la vit pâle, l'œil fixe ; elle remarqua le double mouvement du bras, l'attitude immobile et attentive de la prière. « Tiens, dit-elle à sa compagne ; regarde Bernadette qui prie. — Quelle idée de venir prier ici ! répondit l'autre. C'est bien assez de prier à l'église ! — Bah ! laissons-la faire. Celle-là ne sait que prier Dieu. »

Elles ne firent plus attention à Bernadette et, pour chasser le froid, elles se mirent et à sauter à courir en ramassant de petites branches. Elles passèrent là tout le temps que Bernadette mit à réciter son chapelet.

Bernadette était toujours immobile, à genou, regardant toujours cette Dame mystérieuse, si douce et si belle.

La Dame, avec une grâce et une bonté ravissantes, lui fait du doigt signe d'approcher, sans autre appel que ce geste et son sourire. Bernadette n'osait remuer. Enfin, la Dame étend les bras, s'incline doucement, sourit comme pour un adieu...

Bernadette revoit le rocher froid, l'églantier nu, entend et aperçoit ses compagnes qui jouent. La vision céleste avait disparu.

L'Immaculée Vierge Marie (car c'était elle) était rentrée dans le secret impénétrable de ce monde du ciel qu'à

moins d'un miracle nos sens ne peuvent entrevoir ici-bas.

Bernadette se releva, se déchaussa vivement, traversa le canal, et se rapprochant de ses deux compagnes, leur dit d'une voix encore tout émue : « Est-ce que vous n'avez rien vu ? » Et comme les enfants répondirent tranquillement que non, elle se tut ; et toutes trois ensemble reprirent le chemin de Lourdes.

Questionnée cependant par sa petite sœur, elle finit par lui raconter en détail ce qu'elle venait de voir, mais en lui faisant promettre de lui garder le secret. La mère ayant appris la chose, ne voulut point y croire, et dit à Bernadette que c'étaient là des lubies, des imaginations, et qu'elle lui défendait de retourner à la grotte. Elle craignait pour son enfant quelque piége du démon. Bernadette se tut ; mais elle sentit son petit cœur se serrer. A la prière du soir, elle éclata en sanglots, lorsqu'elle en vint à son invocation favorite : *O* MARIE, *conçue sans péché priez pour nous qui avons recours à vous.* — Elle ne se doutait cependant pas, la chère petite, que l'apparition de la grotte fût la Sainte-Vierge ; mais depuis qu'elle avait vu « la belle Dame, » elle éprouvait un désir irrésistible de retourner à la grotte, dans l'espérance de l'y revoir.

VI

La seconde apparition

Le dimanche suivant, 14 février, la sœur de Bernadette, la petite voisine Jeanne et quelques autres enfants supplièrent si bien la mère Soubirous, que celle-ci permit à Bernadette de retourner à la grotte. Le temps était magnifique.

Une pensée avait cependant traversé ces petites têtes : peut-être cette apparition extraordinaire était-elle une ruse du démon ? « C'est peut-être quelque chose de méchant? dirent les enfants à Bernadette. En tout cas, il faut lui jeter de l'eau bénite. Si c'est le diable, il s'en ira. Tu lui diras : « Si vous venez de la part de Dieu, appro« chez ; si vous venez du démon, allez-vous-en. » Au fond de son cœur, Bernadette était bien sûre que l'apparition ne venait pas du démon. Elle promit cependant de faire ce que lui conseillaient ses petites compagnes. On se mit en marche, en passant par l'église, où l'on prit de l'eau bénite dans une petite bouteille; et l'on arriva à la grotte.

Rien ne se montrait. « Mettons-nous à genoux, dit Bernadette, et disons le chapelet. » La sainte prière venait à peine de commencer, que le visage de la petite amie de la Sainte-Vierge s'éclaire tout à coup, s'illumine de joie ; ses yeux se fixent sur l'excavation de la grotte, avec une expression indicible de bonheur : la Dame

lumineuse était là, devant elle, comme la première fois, environnée de splendeur, le visage souriant ; et le beau rosaire blanc et or glissait silencieusement entre ses doigts.

« Regardez ! dit alors Bernadette tout émue ; regardez ! la voilà ! » Mais les enfants n'apercevaient rien. Toutefois le visage de Bernadette était tellement transfiguré, qu'elles ne purent douter un instant de la réalité d'une apparition surnaturelle. « Oh ! voyez, ajouta-t-elle, voyez elle sourit, elle salue. »

Alors, une des enfants mit la petite bouteille d'eau bénite dans les mains de Bernadette agenouillée. Celle-ci se leva, jetant vivement et à plusieurs reprises l'eau sainte vers la Dame mystérieuse : « Si vous venez de la part de DIEU, lui dit-elle à haute voix, approchez ! » Chose étrange ! ses compagnes n'entendirent rien, et n'aperçurent même pas qu'elle parlait.

L'eau bénite atteignit d'abord l'églantier, puis les pieds de la Vierge, qui sourit plus doucement encore, et s'avança jusqu'au bord de l'excavation, en s'inclinant vers l'enfant avec une expression de bonté ravissante. Bernadette dit une seconde fois : « Si vous venez de la part de DIEU, approchez ; » mais elle n'osa pas ajouter le reste, tant il était évident pour elle que ce qu'elle voyait ne pouvait venir de l'enfer.

« Voyez donc, reprit Bernadette ; quand je lui jette de l'eau bénite, elle lève les yeux au ciel et se penche vers moi. » Et un instant après : « Vous ne la voyez pas? Elle est là ; elle nous regarde... elle sourit... Maintenant elle tourne la tête... Voyez ses pieds... sa ceinture vole. Voyez, elle a le chapelet roulé autour de son bras... Oh !

elle est si belle !... A présent, elle prend son chapelet; elle se signe. »

Bernadette se remit donc à genoux, fit un grand signe de croix, entra dans l'immobilité, et récita naïvement son chapelet. A genoux, les mains jointes, le chapelet entre ses doigts, le corps tendu comme si une force d'en haut la tirait, pâle, les lèvres décolorées, les yeux élevés et fixes, elle restait là, comme une statue de Sainte en extase. Son doux visage semblait être de fine cire. Elle souriait, et des larmes détachées et brillantes roulaient parmi ses sourires.

La Sainte-Vierge accueillait la naïve prière de l'enfant et le lui montrait en continuant à faire glisser dans ses mains sacrées, les grains de son rosaire.

Elle lui sourit une dernière fois et disparut.

Le soir, presque toute la ville avait entendu parler des merveilles dont la grotte de Massabieille avait été témoin, deux fois déjà.

VII

La troisième apparition et les premières paroles de la Sainte-Vierge

La bonne petite Bernadette était rentrée chez elle, le cœur inondé de joie; elle était tout entière à ce qu'elle avait vu. Elle ne savait pas encore qui était sa chère et céleste Visiteuse. Les autres enfants étaient sous l'impression de la peur; cet être surnaturel et inconnu, qu'elles

ne voyaient pas, elles, leur causait une sorte de frayeur religieuse. « Nous avons peur, Bernadette, lui disaient-elles. N'y retournons plus. Ce que tu as vu vient peut-être pour nous faire du mal. »

Le père et la mère Soubirous ne doutaient point de la sincérité de leur pieuse enfant; mais ils ne pouvaient croire à la réalité de l'apparition. « C'est une enfant, disaient-ils. Elle a cru voir; mais elle n'a rien vu. Ce sont des imaginations de petite fille. »

Cependant les affirmations de l'enfant étaient si fermes et si naïves, les détails qu'elle donnait étaient si précis, elle disait si évidemment la vérité, qu'ils ne savaient plus que penser. Ils n'osaient plus lui défendre d'aller à la grotte.

Plusieurs personnes vinrent chez eux pour interroger Bernadette; et le récit de la petite était accompagné de tant de simplicité, qu'elles se retiraient toutes, très-convaincues de la réalité des visions de la grotte.

Le jeudi, 18, deux d'entre elles, Mme Millet, et une jeune fille de la congrégation de la Sainte-Vierge, Antoinette Peyret, vinrent de très-bonne heure prendre Bernadette pour l'accompagner à la grotte. Elles assistèrent toutes trois à la messe de cinq heures et demie et se rendirent de là aux Roches Massabieille. « C'est sans doute quelque âme du Purgatoire qui implore des messes, » pensaient-elles. Dans le doute, elles s'étaient munies d'un cierge; et de peur que Bernadette ne comprît pas bien ce qui lui serait dit, elles avaient emporté du papier et de l'encre.

Cependant une force surnaturelle semblait animer Bernadette; ses compagnes ne pouvaient la suivre; de

sorte qu'elle arriva, quelques minutes avant elles, devant la bienheureuse grotte. Elle s'agenouille à sa place ordinaire, un peu en dehors du rocher, et commence son chapelet, en regardant l'excavation encore vide. Tout à coup elle pousse un cri de joie: la splendeur céleste illumine le creux du rocher; une voix se fait entendre qui appelle la chère enfant; et aussitôt apparaît debout, à quelques pieds au-dessus d'elle, la Vierge admirable. Comme toujours, elle était souriante et pleine de charmes. Elle s'inclina maternellement vers Bernadette et, d'un geste de sa main, elle lui fit signe d'approcher.

Antoinette et Mme Millet arrivèrent alors et aperçurent le visage de l'enfant, tout transfiguré. Elles s'arrêtent, par un sentiment de respect. Bernadette les aperçoit. « Elle est là, leur dit-elle doucement. Elle me fait signe d'avancer. — Demande-lui, répondent les deux compagnes, demande-lui si elle est fâchée que nous soyons ici avec toi. Sans cela, nous nous retirerions. » Après avoir regardé un instant et consulté la Dame invisible : « Vous pouvez rester, » leur dit Bernadette. Et toutes deux allèrent pieusement s'agenouiller à côté de la petite, et allumèrent leur cierge bénit.

Bernadette ne faisait plus attention qu'à l'Apparition sacrée. « Avance vers elle, puisqu'elle t'appelle et te fait signe, lui dirent de nouveau les deux femmes. Approche-toi. Demande-lui qui elle est; pourquoi elle vient ici. Est-ce une âme du Purgatoire qui implore des prières? qui demande des messes? Prie-là d'écrire sur ce papier ce qu'elle désire. Nous sommes disposées à faire tout ce qu'elle veut, tout ce qui est nécessaire pour son repos. »

Bernadette n'avait plus peur. Les sourires qui avaient répondu à son petit exorcisme du dimanche, avaient dissipé chez elle toute inquiétude. Une confiance sans nuage livrait son âme à la Dame mystérieuse, aujourd'hui encore si radieuse et si douce. La petite Bernadette prit donc le papier, l'encre et la plume, se leva et s'avança vers l'Apparition, lui tendant ces objets. Les deux compagnes s'étaient levées pour la suivre et entendre ce qu'on lui dirait; mais Bernadette, sans se retourner, leur fit signe de la main de ne pas avancer, et elles se retirèrent aussitôt, toutes confuses.

« Ma Dame, dit alors naïvement la petite fille, si vous avez quelque chose à me communiquer, voudriez-vous avoir la bonté d'écrire qui vous êtes et ce que vous désirez. » Les deux compagnes n'entendirent point parler l'enfant; elles ne remarquèrent aucun mouvement à ses lèvres.

Un moment après, Bernadette abaisse lentement ses bras, attend encore un peu, et revient avec son papier. « Eh bien! qu'a-t-elle répondu? — Oh! elle a souri; et puis elle m'a dit: « *Ce que j'ai à vous dire, je n'ai pas besoin de l'écrire. Faites-moi seulement la grâce de venir ici pendant quinze jours.* » Je l'ai promis, et elle m'a dit: « *Et moi, je vous promets de vous rendre heureuse, non point en ce monde, mais dans l'autre.* »

Au moment où Bernadette alla retrouver ses compagnes, la Sainte-Vierge la suivit des yeux, puis regarda un moment avec tendresse Antoinette, qui était de la congrégation des *Enfants de* MARIE. « Elle vous regarde en ce moment, » dit Bernadette à la jeune fille, qui en resta toute saisie. « Demande-lui, dirent encore les deux

femmes, si cela la contrarierait que, durant cette quinzaine, nous vinssions t'accompagner ici tous les jours. » Bernadette fit naïvement la commission; et la Sainte-Vierge, vraie Mère de miséricorde, lui répondit: « *Elles peuvent revenir avec vous, elles et d'autres encore. Je désire y voir du monde.* » Et elle disparut; et, après elle, la clarté céleste qui l'environnait s'évanouit également peu à peu.

VIII

Les trois premiers jours de la quinzaine miraculeuse.

Les deux compagnes de Bernadette rapportèrent à ses parents ce qu'elles venaient de voir et d'entendre. Ceux-ci, fort émus, commencèrent à croire, et résolurent d'accompagner, l'un ou l'autre, leur fille pour tout voir par eux-mêmes. Bernadette leur raconta, avec sa candeur ordinaire, ce que lui avait dit la Dame de la grotte, et comment celle-ci lui avait fait promettre de revenir quinze jours de suite.

Ce jour-là était précisément à Lourdes un jour de marché. Le bruit des apparitions de la grotte de Massabieille se répandit dans la foule, et, dès le lendemain, la merveilleuse nouvelle agitait, non-seulement toute la ville de Lourdes, mais la plaine et la montagne, dans toutes les contrées d'alentour. « Si l'apparition est réelle, se disait-on généralement, c'est bien sûr la Sainte-Vierge qui se montre à Bernadette. »

Le vendredi, 19, lorsque à l'aube du jour, la petite Bernadette arriva devant sa chère grotte, accompagnée de son père et de sa mère, une centaine de personnes s'y trouvaient déjà.

Depuis lors, la foule des assistants alla grossissant chaque matin : le 20, il y en avait quatre ou cinq cents ; le dimanche, 21, plusieurs milliers. Ils encombraient tous les alentours de la grotte, et couvraient le terrain communal, de l'autre côté du gave.

La mère de l'innocente enfant eut le bonheur de voir de ses propres yeux sa fille comme ravie en extase par la présence de l'Apparition ; comme tous les assistants, elle vit ce petit visage, si modeste et si chétif dans l'état naturel, s'illuminer tout à coup et se transfigurer. Son front rayonnait. Tous ses traits semblaient s'élever et prendre je ne sais quoi de céleste ; sa bouche entr'ouverte exprimait l'admiration, la béatitude, et paraissait aspirer le ciel ; ses yeux fixes et brillants de bonheur contemplaient, réflétaient une beauté invisible, qu'aucun autre regard n'apercevait, mais que tous sentaient présente et voyaient par une sorte de réverbération sur le visage extatique de l'enfant.

Tous ceux qui ont vu Bernadette en extase affirment qu'ils n'ont rien vu de semblable sur la terre, et qu'après de longues années leur impression est aussi vive que le premier jour.

Quant à la petite *voyante*, comme on l'appelait dès lors, elle conservait, au milieu de ces foules, sa simplicité, sa paix et ses humbles allures. Toujours vêtue de sa pauvre robe noire, coiffée et enveloppée de son petit capulet de laine blanche, elle s'avançait tranquillement, un cierge

à la main, s'agenouillait devant la grotte, prenait son chapelet et priait comme si elle eût été seule. Tout respirait en elle l'innocence, la vérité et la candeur. La céleste Apparition cessait presque toujours au moment où la petite prédestinée terminait la récitation de son chapelet.

La foule était toujours respectueuse et silencieuse. Elle s'écartait doucement pour laisser passer Bernadette, et le souffle de la grâce allait et venait dans cétte assemblée extraordinaire.

Le dimanche, 21, la Très-Sainte Vierge se montra comme de coutume à sa petite amie : elle avait toujours ses beaux vêtements blancs et lumineux, sa ceinture azurée et son étincelant rosaire. Elle souriait à Bernadette, et la saluait gracieusement de la tête et du geste.

A un certain moment, l'Apparition parut reculer et comme s'enfoncer dans l'intérieur du rocher. Pour ne point la perdre de vue, la petite se rapprocha du fond de la grotte en se traînant à genoux; et remarquant que le visage de la belle Dame était devenu tout à coup triste et douloureux: « Qu'avez-vous ? osa-t-elle lui dire; que faut-il faire? — *Prier pour les pécheurs*, » répondit la Mère de miséricorde. Et les assistants virent deux grosses larmes rouler sur les joues de Bernadette, dont les yeux, fixés sur MARIE, restaient grands ouverts. La joie reparut bientôt sur le visage de l'enfant, parce que celui de la Vierge avait repris sa grâce et sa sérénité. Après quoi, tout disparut.

IX

Contradictions et persécutions suscitées à la pauvre petite Bernadette.

Les œuvres du bon Dieu sont toujours traversées par la rage du démon et par les passions ou l'ignorance des hommes. Les grandes choses qui se passaient et qui se préparaient à la grotte de Lourdes, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, furent donc promptement attaquées et dénaturées.

Les uns criaient à la superstition, à l'illusion, à la folie. « Cette petite fille est une folle, disaient-ils; il faut la faire enfermer. » D'autres parlaient de supercherie, de manœuvres frauduleuses. « C'est une escroquerie; tout cela finira par de l'argent. Cette enfant-là joue une indigne comédie. Il faut que la justice s'en mêle. » D'autres enfin, plus modérés et un peu mieux au courant des faits, avouaient qu'on ne pouvait suspecter ni la candeur, ni la probité de cette enfant. « Ce sont tout simplement, ajoutaient-ils, des phénomènes naturels, qui sont du ressort de la médecine. La science connaît parfaitement les effets surprenants de la catalepsie, de l'hystérie et de l'hallucination. Qu'un médecin examine les choses de près, et bien certainement ces prétendues visions fondront comme la neige au soleil. »

La ville de Lourdes était littéralement sens dessus dessous. Le commissaire de police, qui, en bon commis-

saire, n'était pas obligé de croire aux miracles crut avoir saisi une magnifique occasion de se distinguer et de faire du zèle. Donc, dans l'après-midi de ce même dimanche, au sortir des vêpres, un de ses agents, perçant la foule qui entourait et questionnait la pauvre Bernadette, eut le courage de l'arrêter « au nom de la loi, » et à la juste indignation de tous. « Suivez-moi chez le commissaire de police, » dit-il à l'enfant.

Mais ce fut le renard qui fut pris par la colombe. Le retors commissaire mit tout en œuvres : bonté feinte, caresses paternelles, sarcasmes, intimidation, menaces, promesses, il employa tout pour dérouter la pauvre petite. Comme elle disait la vérité, elle n'avait qu'à répondre selon la vérité; et c'est cette vérité même qui déconcertait, qui faisait enrager le commissaire. Il n'en voulait pas, et de quelque côté qu'il se tournât, elle se dressait devant lui, lumineuse, invulnérable. Bernadette était tranquille et ferme : la Sainte-Vierge assistait évidemment son enfant privilégée. « Quelle fermeté inébranlable dans ses dépositions! disait au commissaire un témoin de l'interrogatoire. Quel accent de vérité ! Il est évident qu'elle croit avoir vu. Elle est sincère. »

L'interrogatoire avait duré une grande heure. Le commissaire était furieux. Au dehors, la foule s'indignait et devenait menaçante. Le père Soubirous se présenta pour réclamer son enfant; mais il fut tellement intimidé par les menaces de l'homme de la police, qu'il lui promit de défendre à Bernadette de retourner à la grotte. « Pour cette fois, je lui pardonne, dit le commissaire; mais en cas de récidive, il y aura la prison. Vous savez que M. le procureur impérial ne plaisante pas. » Et, congédiés d'un

geste brutal, le père et l'enfant rentrèrent chez eux, à la grande satisfaction de la foule.

Quant à la probité de Bernadette et de ses parents, elle fut tentée à diverses reprises, avec un insuccès non moins complet. On leur offrit de l'argent; on leur offrit de l'or ; on leur fit de belles et séduisantes promesses : ils refusaient tout ; et cependant DIEU sait s'ils étaient pauvres !

Les médecins et ceux qui s'appellent modestement eux-mêmes « les hommes de la science, » ne réussirent pas davantage. Dès le dimanche, 21, un des meilleurs médecins de Lourdes, le docteur Dozous, avait voulu se rendre compte par lui-même « des phénomènes cataleptiques ou hystériques, » qui, selon lui, devaient tout expliquer. Il s'était donc rendu de bonne heure à la grotte, s'était placé tout près de Bernadette, afin de mieux examiner.

Il fut stupéfait : aucun des caractères de ces étranges maladies, parfaitement connues de la médecine, ne se manifestait ici. Tout absorbée qu'elle était par la contemplation de la céleste Vierge, l'enfant avait cependant conscience de ce qui se passait autour d'elle : son cierge étant venu à s'éteindre, elle étendit aussitôt la main pour qu'on le rallumât, et quelqu'un ayant voulu avec un bâton, toucher l'églantier de la niche, elle fit vivement signe de le laisser, et son visage exprimait la crainte. « Ce n'est là, se disait le médecin, ni la catalepsie avec sa roideur, ni l'hallucination qui n'a pas conscience d'elle-même ; c'est ici un fait extraordinaire, d'un ordre tout à fait inconnu à la médecine. »

Il prit le bras de Bernadette : il était flexible et parfai-

tement souple. Il lui tâta le pouls : les pulsations étaient tranquilles, régulières, tout à fait normales. Aucun symptôme d'une maladie quelconque. Décidemment « la science » était renversée.

Malgré cela, les contradictions continuèrent, et devinrent de véritables persécutions. Le commissaire de police fut indigne jusqu'au bout. Il porta l'affaire jusqu'au parquet du procureur impérial, jusqu'à la préfecture de Tarbes. Un mandat d'amener fut lancé contre l'innocente enfant ; par « mesure administrative » (c'est-à-dire par le droit du plus fort, qui n'entend pas qu'on le discute), Bernadette, déclarée folle, fut sur le point d'être arrachée à son père et à sa mère pour être enfermée dans une maison d'aliénés. Sans l'énergie vraiment sacerdotale du vénérable curé de Lourdes, le crime était accompli. « Cette enfant est innocente, s'écria le prêtre indigné, lorsque le procureur impérial et le maire de Lourdes vinrent lui annoncer la décision préfectorale ; cette enfant est innocente. Vous n'avez pu trouver aucun prétexte pour la poursuivre. Une telle mesure serait la plus odieuse des persécutions, d'autant plus odieuse qu'il s'agit de frapper un pauvre être sans défense. M. le préfet ne peut, à aucun titre, faire arrêter Bernadette. Prêtre, curé de cette paroisse, je me dois à tous, et en particulier aux plus faibles. Je connais mon devoir de pasteur. Allez donc dire à M. le préfet que ses gendarmes me trouveront sur le seuil de cette pauvre famille, et qu'ils auront à me passer sur le corps avant de toucher à un cheveu de la tête de cette pauvre petite fille. Faites des enquêtes, vous êtes libres ; mais si vous voulez frapper des innocents, sachez bien qu'avant d'atteindre le der-

nier et le plus petit de mon troupeau, c'est par moi qu'il faudra commencer. » On n'osa pas aller plus loin, et l'innocente enfant fut sauvée par la Sainte-Vierge d'abord, puis par le courage et la foi de l'abbé Peyramale.

Cet excellent prêtre avait plus qu'un autre le droit de prendre en main la cause de Bernadette; car depuis l'origine des apparitions, il avait gardé la plus prudente, la plus entière réserve, relativement aux faits de la grotte. Il avait exigé cette même attitude de la part de ses vicaires, s'en remettant au temps d'abord, puis à son Évêque, du soin de déterminer d'une manière définitive le véritable caractère des apparitions mystérieuses.

Quant à Bernadette, elle eut beaucoup à souffrir jusqu'à ce que l'évidence de la vérité et la toute-puissance de la Vierge Immaculée eussent triomphé de tous les obstacles.

Un jour, pendant l'apparition, le commissaire de police et le brigadier de gendarmerie poussèrent l'insolence jusqu'à vouloir se mettre, pour ainsi dire, entre Bernadette et la Mère de Dieu. Ils se placèrent devant l'enfant ravie en extase, et essayèrent de la troubler. Mais sa marraine indignée défendit avec énergie la liberté de la petite, qui ne faisait point de mal et que nul n'avait le droit de tourmenter.

Maintes fois les parents de Bernadette furent menacés, ainsi qu'elle-même. Mais rien ne put fléchir la tranquille fermeté de la pauvre petite enfant. C'était elle qui rassurait les siens effrayés. Elle leur répétait: « Ils ne feront pas tout ce qu'ils disent, et Dieu est plus fort qu'eux. Ne craignez pas. Faites comme moi : je n'ai pas peur. S'ils me mettaient en prison, ils auraient la peine de m'en tirer. »

Ces contradictions, ces persécutions durèrent pendant plusieurs mois. Mais revenons au récit des merveilleuses apparitions.

X

Le cinquième jour de la quinzaine.

En rentrant hez lui, après la scène violente du commissaire de police, le père Soubirous avait donc défendu à la pauvre Bernadette de retourner désormais à la grotte. Le cœur bien gros, l'enfant s'était soumise : elle ne savait pas plûs désobéir que mentir,

Le lundi, 22 février, elle fut envoyée de très-bonne heure à l'école, où l'attendaient d'autres peines. Outre la privation qui venait de lui être imposée, privation que son petit cœur, si aimant, ressentait très-profondément, elle eut le chagrin de se voir tournée en ridicule par quelques enfants de l'école, et, qui pis est, par les Religieuses. Celles-ci, Dieu le permettant ainsi pour éprouver son enfant, ne croyaient pas à la réalité des apparitions. Elles n'avaient pas encore eu le temps de bien connaître Bernadette; elles crurent devoir, elles aussi, lui défendre d'aller à la grotte.

La pauvre enfant ne savait plus que faire; elle ne voulait point désobéir à son père ni aux Sœurs; et cependant elle croyait mal faire en ne tenant pas la promesse qu'elle avait faite à la mystérieuse Dame, si belle, si bonne, si aimée. Le bon Dieu se chargea de résoudre la

difficulté. Au moment où Bernadette sortait de l'école pour rentrer chez elle, une force étrange, irrésistible, s'empara d'elle, et la poussa, comme une petite feuille enlevée par le vent, du côté de la grotte. Elle y arriva sans trop savoir comment.

Une foule considérable y avait stationné toute la matinée, attendant vainement la petite *voyante*. Quand celle-ci arriva vers midi et demi, il y avait encore beaucoup de monde.

Mais hélas! les jours se suivent et ne se ressemblent pas: Bernadette eut beau prier, regarder, dire et redire son chapelet; rien ne parut. Un temps très-long se passa ainsi. Toute désolée, l'enfant s'en retourna en pleurant. Assaillie de mille questions, elle répondait doucement, les yeux rouges de larmes: « Aujourd'hui la Dame ne m'est point apparue. Je n'ai rien vu. » Plusieurs se moquaient d'elle. « Les autres jours, ajoutait Bernadette, je l'ai vue comme je vous vois; et nous nous parlions, elle et moi; mais aujourd'hui, elle n'y est plus, je ne sais pas pourquoi. »

Elle revint à la maison, en priant et en pleurant. « Aurais-je fait quelque faute? » se demandait-elle. Mais sa conscience ne lui reprochait rien. Malgré son chagrin, elle était pleine d'espérance.

« D'où viens-tu? » lui dit son père, au moment où elle rentra. Elle raconta ce qui s'était passé. « Et tu dis qu'une force t'a emportée malgré toi? — Oui, répondit Bernadette. — Cela est vrai, pensa-t-il, car cette enfant n'a jamais menti. » Et, après un moment de réflexion, prenant résolument son parti: « Eh bien! dit-il à sa fille, puisqu'il en est ainsi, puisqu'une force supérieure

t'a entraînée, je ne te défends plus d'aller à la grotte, et je te laisse libre. »

Cette permission inespérée combla de joie la chère Bernadette.

XI

Bernadette, aux pieds de la Sainte-Vierge.

Dans la première partie de la quinzaine miraculeuse, Bernadette ne reçut aucun ordre de la Très-Sainte Vierge. Elle restait ordinairement à genoux sur la pierre, à l'entrée de la grotte, pendant toute la durée du ravissement. Le temps de l'apparition se consumait dans la contemplation paisible de la glorieuse et immaculée Vierge, de la Reine du rosaire, de Celle qui est la douceur du ciel et de la terre.

Bernadette était là, tranquille et libre, l'œil attentif vers l'ouverture du rocher; elle disait sur les grains de son chapelet un petit nombre d'*Ave Maria*.

Soudain, un léger saisissement annonçait la visite auguste ; ses deux mains s'élevaient un peu par un mouvement rapide et doux; tout semblait monter en elle, l'attitude et les traits; son visage blanchissant aspirait vers ce qu'elle voyait dans les hauteurs.

La foule recevait le contre-coup. — « Maintenant !.... Elle la voit! elle la voit! » Ce mot circulait dans la foule attentive et y faisait courir l'émotion. On se pressait

par un nouvel effort de la curiosité, et il fallait protéger l'enfant contre le flot de la multitude. Le silence devenait plus profond; un recueillement religieux planait sur l'assemblée; on se serait cru dans un sanctuaire. Les regards dévoraient Bernadette.

L'enfant, ravie, faisait bientôt, du geste le plus aisé et le plus doux, des inclinations gracieuses, où elle témoignait un respect profond. Son visage s'était lentement épanoui en un sourire retenu, mais heureux et serein. Elle se courbait encore, semblait répondre à des saluts mystérieux qui la charmaient; puis, l'œil toujours fixe, elle traçait sur elle-même, avec le crucifix de son rosaire, un signe de croix solennel, plein de foi et de grâce, un signe de croix si beau, si noble, qu'on disait autour d'elle : « Seuls les Saints du ciel doivent savoir le faire ainsi, devant la gloire du Sauveur. »

Aux mains de Bernadette, le chapelet circulait tantôt rapidement, tantôt avec lenteur, souvent pendait arrêté; et chose merveilleuse! pendant qu'elle disait ses *Ave Maria,* les spectateurs avides, qui saisissaient les moindres mouvements de son visage, voyaient ses lèvres presque toujours immobiles. Les plus rapprochés d'elle ont entendu au fond de son gosier de petits sons argentins à peine sensibles.

A certains moments, elle semblait plus vivement attachée à la Vision, comme si elle l'écoutait. Plusieurs fois elle dut adresser la parole à la bénigne Dame. Aucune oreille n'en a été avertie. Un jour, elle dit à une personne. avec un vif témoignage de surprise :

« Comment! vous ne m'avez pas entendue? Je parlais si haut! » Ni un bruit, ni un mouvement ne s'étaient

produits dans sa bouche. Elle renouvelait par intervalles son signe de la croix si touchant et si beau.

Plusieurs jours, sa main gauche tint un cierge allumé ; alors la droite remuait le chapelet. Quand elle n'avait pas de cierge, ses mains se joignaient, et avec son petit pouce, elle faisait rouler les grains du rosaire sur ses doigts croisés.

Un matin, une bise froide et vive agitait la flamme de son cierge et menaçait de l'éteindre. L'enfant avait instinctivement étendu sa main pour la protéger. Tout à coup, le vent, heurtant le rocher, revint brusquement sur lui-même, et inclina le feu du côté de la main ouverte. La flamme lécha ses doigts, en voltigeant, et on la vit passer dans les intervalles, un long moment. « Elle se brûle, disait-on avec anxiété; oh ! pauvre petite ! — elle se brûle! » — Il n'y eut pas une contraction sur son visage, pas le moindre mouvement dans sa main, et le feu ne laissa aucune trace.

Immobile et comme tendue par une attraction délicieuse, c'est alors qu'elle était belle. On la contemplait dans un long étonnement. Elle était belle, non de la fraîcheur rosée et vive qui nous fait sourire devant un visage d'enfant, mais d'une beauté supérieure et étrange.

Ses joues étaient extrêmement pâles, mais avec je ne sais quelle nuance suave, comme si elles étaient traversées par la lumière ; une rougeur légère, teignant à peine les pommettes et les lèvres, relevait cette blancheur d'albâtre. L'œil élevé et bien ouvert s'épuisait en regards rayonnants, avides, enivrés; pas un sourcillement ne remuait les paupières. Ces deux yeux fascinés et heureux semblaient cloués par un rayon de lumière. On vit quel-

quefois les lèvres se mouvoir, mais faiblement; presque toujours elles demeuraient fermées sans effort. Sur tout le visage, un reflet de joie étendait un léger sourire, arrêté à son premier épanouissement, à peine commencé, mais infiniment doux, où se lisait un respect et une admiration immenses, mêlés d'un immense amour, et qui montrait la présence d'un Être très-grand et très-bon.

De temps en temps deux larmes tombaient de ses paupières toujours immobiles, roulaient comme des gouttes de rosée, sans se répandre et sans mouiller le visage, et restaient longtemps brillantes sur la blancheur des joues.

Tout en restant à genoux, Bernadette semblait tendre en haut, et, à voir le charme qui faisait monter ses traits, on l'aurait dite prête à s'enlever.

Ce que tout le monde sentait, c'est qu'elle était heureuse d'un bonheur inconnu; c'est qu'en ce moment, la terre n'était rien pour son âme. Elle ne semblait plus de ce monde. On se parlait à voix basse pour ne la point troubler. « Elle voit, disait-on; oh! oui, elle voit! »

L'enfant était absorbée; toutes les puissances de son être appartenaient à la Vision; rien de ce qui se passait autour d'elle n'en pouvait un instant détacher son attention. Et cet état surhumain, qui l'enlevait à elle-même, durait au moins une heure.

La foule, frappée par le merveilleux spectacle dont elle ne voyait que la moitié, sentait qu'elle assistait à des communications d'un autre monde et que le ciel était près d'elle. Elle se faisait violence pour maintenir le silence et le respect. Bernadette semblait ne rien en-

tendre. Sa mère et ses tantes la protégeaient contre les oscillations de la multitude.

Quant aux spectateurs, ils essayaient de découvrir l'invisible sur le visage de la petite Bernadette; ils y plongeaient leurs yeux comme dans un miroir, pour y chercher l'image de ce qui la rendait si ravissante. Puis, sachant bien qu'ils n'apercevraient rien, ils regardèrent envieusement dans l'excavation du rocher. Pour eux, elle était vide, froide, obscure.

Enfin, après une longue extase, toute en sourires et en larmes heureuses, en colloques mystérieux échappant à toutes les oreilles, sous les regards infatigables d'une assemblée frémissante du voisinage manifeste d'un Être surnaturel, invisible et ravissant, Bernadette, toujours agenouillée, s'inclinait plusieurs fois de l'air le plus aisé et le plus noble, saluait respectueusement, laissant voir, dans l'expression de son visage transfiguré, le regret d'une séparation, saluait encore, puis, faisait un long soupir... et tout semblait descendre en elle; le reflet céleste s'éteignait; on voyait mourir son sourire; plus de lumière dans son œil; une vague mélancolie et une apparence de lassitude sur son visage; sa merveilleuse pâleur disparaissait sous les couleurs renouvelées de son teint ordinaire.

La Dame rayonnante s'était évanouie en reculant dans l'intérieur de la niche. Sa magnifique lumière resplendaissit encore un instant après elle, fuyait et se fondait peu à peu; et quand s'éteignaient ces derniers rayons, Bernadette revoyait le rocher, sa mère, sa tante, les foules; elle était retombée dans la vie vulgaire.

Le bruit croissait; la dispersion se faisait lentement;

on se pressait autour de Bernadette; mais sa mère et sa tante, qui l'accompagnaient, l'entraînaient en la défendant, autant qu'il leur était possible, contre les curiosités importunes. L'enfant montait la rive, soutenue par elles; un groupe énorme la suivait vers sa demeure.

Surprise de voir cette petite gardeuse de moutons saluer avec tant de grâce et de dignité, à la fin de l'extase, une dame lui dit un jour : « Mais, Bernadette, qui donc t'a enseigné à faire de si jolis saluts? — Personne, répondit-elle tout étonnée; je ne sais pas comment j'ai salué; mais je comprends que je dois faire tout comme le fait la Vision, et elle me salue comme ça quand elle veut s'en aller. »

Voilà, avec une exactitude à laquelle l'imagination n'a pas ajouté un trait, comment on a pu représenter Bernadette dans son extase.

Que voyait l'heureuse enfant? Elle a répété mille fois qu'elle était impuissante à le dire.

Voici ce que la curiosité la plus ardente, la plus ingénieuse et, ajoutons-le, la plus légitime a pu obtenir de la petite *voyante*, par de longues et minutieuses interrogations.

XII

Les célestes beautés de la vision.

Au milieu d'une clarté toujours grandissante, au milieu d'une douce lumière qui dorait la niche et le

rocher, apparaissait la Dame mystérieuse, dont les pieds posaient sur le rosier sauvage.

Et la Dame était admirablement belle : le visage le plus doux, jeune comme à quinze ou vingt ans et d'une grâce infinie, des regards ravissants, des sourires d'une bénignité sans pareille, une tendresse de mère; et dans cette bienveillance inénarrable, dans cette fraîcheur de jeunesse divine, une grandeur, une majesté dont l'enfant ne savait pas donner d'image.

Quand Bernadette avait répondu ces choses à mille questions qui lui faisaient détailler ce qu'elle n'aurait pas songé à dire, elle ajoutait avec un accent tout pénétré : « Elle était belle !... belle... plus que tout ! »

Un jour, devant des femmes du monde distinguées et brillantes, on lui demandait : « Était-elle jolie comme ces dames ? — Oh ! dit l'enfant en promenant sur elles un regard dédaigneux, bien plus que ça. »

La Vierge avait sa robe d'une blancheur éclatante; une sorte de coulisse la fermait en plis gracieux à la naissance du cou ; les manches étaient étroites. Un voile seulement couvrait sa tête, jusqu'à la ligne du front; après en avoir suivi le contour, il coulait sur les épaules, blanc comme deux flots de lait, et, enveloppant à peine les bras dans ses plis ondoyants, il descendait le long des côtés jusqu'en bas. Une ceinture bleue ceignait la taille; les deux bouts, passés l'un dans l'autre, sans double nœud, flottaient par devant, larges et sans aucun ornement, bien au-dessous des genoux. Les pieds se montraient nus hors de la robe traînante, et portaient chacun une rose épanouie, couleur d'or. A l'un des bras pendait un long chapelet, dont les grains étaient

blancs et brillants, et dont la chaîne et le crucifix étincelaient comme de l'or.

Toutes ces beautés apparaissaient dans une lumière d'un éclat immense et merveilleusement douce. Cette splendeur d'un autre monde enveloppait la Vierge d'un vêtement de gloire et rayonnait sans aucun scintillement.

Bernadette plongeait avec ivresse son œil dans l'auréole resplendissante, et pénétrait jusqu'à la Dame. Avec une entière liberté, du regard le plus facile et le plus clair, elle la contemplait longuement. Elle regardait les traits du visage céleste, les plis des vêtements; elle admirait les mains fines et blanches. Les cheveux de la Vierge se sont toujours dérobés à sa vue.

Mais, quand on lui demandait de donner, par images, une idée de ces choses si belles, elle ne savait pas le faire.

Comment était la lumière? comme celle des étoiles? comme le doux éclat de la lune? comme les feux du soleil éblouissant de midi? — « Non : l'auréole ne ressemblait pas aux lueurs de la terre; c'était plus beau, beaucoup plus beau! »

Et la robe virginale? — On a montré à Bernadette les plus éclatantes étoffes blanches, les tissus les plus délicats: elle n'a reconnu jamais ni la couleur ni la nature de l'étoffe merveilleuse; toute blancheur était pâle; tout tissu, grossier. C'était autre chose, et plus beau, toujours plus beau.

Toutes les nuances possibles de bleu ont passé sous son regard: elle n'a pas trouvé la teinte de la ceinture de l'admirable Dame, et elle disait que l'azur du ciel

n'est pas si bleu. Elle a vu de la nacre, du cristal, des pierreries : les grains du chapelet étaient plus transparents et plus riches. Et l'or de la chaîne du crucifix ne ressemblait pas à l'or qu'admirent les hommes, il était tout autre, et bien plus beau.

Jamais l'enfant ne s'est accoutumée à ces splendeurs célestes. A la dix-huitième contemplation, elle fut aussi puissamment, aussi délicieusement saisie que le premier jour.

La Vierge apparaissait debout, les pieds posés sur l'églantier. De la tête elle saluait l'enfant, souriait gracieusement, s'inclinait encore ; puis, de la croix de son rosaire déroulé, elle se signait avec une noblesse, avec une piété ineffables ; et, entrelaçant ses doigts, elle faisait couler un à un les grains blancs. Jamais, tandis que le rosaire courait, ses lèvres ne remuèrent.

La Vierge tenait presque toujours ses yeux fixés sur ceux de Bernadette ; de temps en temps, elle les levait pour promener sur la foule des regards et des sourires heureux. La petite fille a dit qu'elle semblait prendre une grande complaisance à voir ce peuple religieux accouru au simple soupçon de sa présence.

Telle se montra la Vierge Immaculée aux yeux charmés de Bernadette, les *dix-huit fois* qu'elle daigna lui apparaître dans la grotte prédestinée de Lourdes.

XIII

Apparition du mardi 23 février.
Premier secret, et demande d'un sanctuaire.

En apparaissant ainsi d'une manière continue à la petite Bernadette, la Sainte-Vierge s'emparait chaque jour avec plus de puissance, de l'enfant bénie, la préparait à sa mission, et disposait le peuple, par la merveille multipliée de cette tranquille extase, à recevoir, comme la messagère de ses volontés, la pauvre et obscure fille de Soubirous.

La Mère de Dieu allait enfin révéler, par le ministère de cette enfant, les desseins miséricordieux qui la faisaient descendre à la grotte; et les actes extérieurs, exigés de Bernadette pour l'accomplissement de sa mission, commencèrent le mardi, 23 février, sixième jour de la miraculeuse quinzaine.

La Sainte-Vierge, que Bernadette ne reconnaissait pas encore, lui avait déjà parlé, il est vrai, dans les apparitions précédentes et la petite lui avait aussi parlé ; mais dans ces colloques pleins de mystère, la Reine du ciel n'avait encore articulé aucun commandement précis. Elle commença à le faire le mardi, 23.

Au milieu d'une foule compacte de huit à dix mille personnes, Bernadette arriva comme d'habitude à la grotte, à l'aube du jour. Elle était agenouillée à sa place habituelle, en dehors de la grotte, la main gauche ap-

puyée sur un cierge bénit, tenant de l'autre son chapelet.

Tout à coup elle entend la voix bien-aimée de la Souveraine du Paradis ; de sa douce voix, la Sainte-Vierge l'appelle par son nom : « *Bernadette !* — Me voici, répond l'enfant. — *J'ai à vous dire, pour vous seule, un secret qui vous concerne seule,* lui dit alors la Mère de DIEU. *Me promettez-vous de ne jamais le révéler à personne?* — Je vous le promets. »

Le dialogue continua. Quoique la Sainte-Vierge et l'enfant parlassent tout haut, personne n'entendit rien. « Comment! vous ne l'avez pas entendue? dit-elle au sortir de son extase. La Dame parlait cependant tout haut. Elle a une voix si fine, si douce! »

La Sainte-Vierge lui enseigna une prière, en la lui faisant répéter mot par mot, avec une maternelle condescendance. Cette prière, l'enfant la récitait à toutes les apparitions ; mais elle n'a jamais voulu la faire connaître à personne.

« *Et maintenant, ma fille,* ajouta la Très-Sainte Vierge, *allez dire aux prêtres qu'il doit s'élever ici un sanctuaire et qu'on doit y venir en procession.* » Cette parole termina l'apparition de ce jour.

En quittant les Roches Massabieille, Bernadette se rendit immédiatement chez M. le curé de Lourdes. Celui-ci ne lui avait jamais parlé jusque-là. « N'est-ce pas toi qui es Bernadette? lui dit-il avec une gravité presque sévère, dès qu'il la vit venir à lui. — Oui, c'est moi, monsieur le curé, répondit doucement l'humble messagère de la Sainte-Vierge. — Eh bien, Bernadette, que me veux-tu? que viens-tu faire ici? — Monsieur le curé, je viens de la part de « la Dame » qui m'apparaît à la grotte de Mas-

sabieille. » Le prêtre fit semblant de traiter la chose fort légèrement et de n'y pas croire. L'enfant répéta d'un air très-candide et avec une grande confiance les paroles de l'Apparition. « Et tu ne sais pas le nom de cette Dame ? reprit le digne curé. — Non, répondit Bernadette. Elle ne m'a point dit qui elle était. — Ceux qui te croient, s'imaginent que c'est la Sainte-Vierge MARIE. Mais prends garde : tu es seule à dire que tu la vois ; si tu prétends faussement la voir dans cette grotte, tu prends le chemin de ne jamais la voir dans le ciel. — Je ne sais pas si c'est la Sainte-Vierge, monsieur le curé, répondit l'enfant ; mais je vois la Vision comme je vous vois, et elle me parle aussi vraiment que vous me parlez. Et je viens vous dire de sa part, qu'elle veut qu'on lui élève un sanctuaire aux roches de Massabieille où elle m'apparaît. »

Assez ému, le bon M. Peyramale se fit répéter les termes mêmes qu'avait employé la Dame de la grotte. « Après m'avoir confié le secret qui me concerne et que je ne puis révéler, dit l'enfant, la Dame a ajouté : « *Et maintenant, allez dire aux prêtres qu'il doit s'élever ici un sanctuaire et qu'on y doit venir en procession.* »

Après un moment de réflexion, le curé reprit : « Je ne peux pas m'en rapporter à toi, tu le comprends. Dis à cette Dame qu'il faut qu'elle se fasse connaître. Si elle est la Sainte-Vierge, qu'elle le montre par quelque miracle. Elle t'apparaît, me dis-tu, sur un rosier sauvage ? Nous sommes en février : dis-lui, de ma part, que si elle veut un sanctuaire, qu'elle fasse fleurir le rosier. » Et il la congédia.

On sut bientôt dans la ville ce qui venait de se passer

entre le prêtre et l'enfant. La curiosité, l'émotion étaient générales ; et plusieurs libres-penseurs de l'endroit résolurent de se rendre désormais à la grotte, afin d'assister à l'enterrement « de la superstition. »

XIV

Apparition du mercredi, 24 février. Deuxième secret et exhortation à la pénitence.

Un notable de Lourdes, esprit droit mais peu croyant raconta à M. Henri Lasserre comment, ce jour-là, il fut vaincu par l'évidence du surnaturel. Il ne vit point fleurir l'églantier, mais il vit Bernadette en extase ; il vit le reflet du ciel sur la figure de l'humble enfant; et sa bonne foi se rendit. Comment ne pas croire au soleil, lorsque, sans le voir encore lui-même, on aperçoit le sommet des montagnes doré de ses rayons ?

« J'arrivai à la grotte, disait-il, très-disposé à examiner et, pour tout avouer, à bien rire, m'attendant à une comédie ou à quelque chose de grotesque. Je pus me placer au premier rang. La foule était immense. Vers le lever du soleil, Bernadette arriva. J'étais près d'elle. Elle se mit à genoux, sans se préoccuper de la foule qui l'entourait, comme si elle eût été seule. Bientôt son regard parut recevoir et refléter une lumière inconnue. Devant cette transfiguration de l'enfant, toutes mes négations préconçues tombèrent tout à coup, et firent place à un sentiment extraordinaire qui s'empara de moi, malgré

moi. J'eus la certitude qu'un être mystérieux se trouvait là? Subitement et complétement transfigurée, Bernadette n'était plus Bernadette. Son attitude, ses moindres gestes avaient une noblesse surhumaine. Elle souriait à l'être invisible.

« Je n'étais pas moins ému que les autres spectateurs. Comme eux, je retenais mon haleine pour tâcher d'entendre le colloque qui s'était établi entre la Vision et l'enfant.

« A un certain moment, Bernadette s'avança sur ses genoux, du point où elle priait, c'est-à-dire du bord du gave, jusqu'au fond de la grotte. Il y avait environ quinze mètres. Pendânt qu'elle montait ainsi cette pente un peu abrupte, les personnes qui étaient sur son passage l'entendirent très-distinctement prononcer ces paroles: « Pénitence!... pénitence!... pénitence!!! »

Le témoin plus qu'impartial qui rapportait cette scène émouvante, vit Bernadette sortir de son ravissement et redevenir immédiatement comme d'habitude, une pauvre petite fille presqu'en haillons, que rien ne distinguait des autres enfants du peuple. Il était receveur des finances à Lourdes, et c'était lui qui, le dimanche précédent, avait assisté à l'interrogatoire de Bernadette chez le commissaire de police.

Que s'était-il passé durant cette sixième apparition de la quinzaine? L'enfant avait-elle fait la commission du bon curé? L'églantier n'avait point fleuri.

Quand, au sortir de la grotte, Bernadette se présenta au presbytère, M. Peyramale, toujours maître de lui-même, lui demanda: « Eh bien, l'as-tu vue encore aujourd'hui? et que t'a-t-elle dit? — J'ai vu la Vision,

répondit l'enfant, et je lui ai dit: « M. le curé vous de-« mande quelques preuves, par exemple de faire fleurir « le rosier qui est sous vos pieds ; parce que ma parole « ne suffit pas aux prêtres, et qu'ils ne veulent pas s'en « rapporter à moi. » Alors elle a souri, mais sans parler. Puis, elle m'a dit de prier pour les pécheurs, et m'a commandé de monter jusqu'au fond de la grotte. Et trois fois elle s'est écriée : « Pénitence!... pénitence!... pénitence ! » J'ai répété ces mots en me traînant sur mes genoux jusqu'au fond de la grotte. Là, elle m'a révélé un second secret qui m'est personnel. Puis, elle a disparu. « Et qu'est-ce que tu as trouvé au fond de la grotte? — J'ai regardé après qu'elle a disparu (car pendant qu'elle est là, je ne fais attention qu'à elle, et elle m'absorbe), et je n'ai vu que le rocher, et par terre quelques brins d'herbe qui poussaient au milieu de la poussière. — Attendons, » se dit le curé.

Mais dans ce récit de Bernadette manquaient de précieux détails dont il est impossible de priver la piété du lecteur.

Pendant que l'enfant était absorbée dans le ravissement, on la vit baiser la terre, à plusieurs reprises, en montant à genoux la pente assez roide qui s'élevait en face d'elle, jusqu'au fond de la grotte, à gauche. La Sainte-Vierge lui avait dit : « *Vous prierez* DIEU *pour les pécheurs... Vous baiserez la terre pour la conversion des pécheurs.* » Et elle lui faisait signe d'avancer à genoux.

Bernadette, se relevant après avoir baisé la terre, cherchait l'Apparition ; elle la voyait reculer lentement et la suivait, en multipliant ses baisers humiliants de pénitence. Elle entra sous la voûte, et demeura quelques

instants immobile. En ce moment, elle voyait la Vierge de si près, qu'il lui semblait, disait-elle, qu'en se levant et en étendant le bras, elle aurait pu toucher à ses pieds.

Elle se tourna vers les spectateurs, fit avec insistance un signe qui semblait demander à la foule de s'incliner. On ne comprit pas. Alors son doigt se posa un instant sur ses lèvres, puis se dirigea, roide et impérieux vers la terre, avec une autorité et une énergie étonnantes. Le geste et le regard disaient à tous : Vous aussi, baisez la terre!

Plusieurs personnes se courbèrent à l'instant, dominées par la surnaturelle grandeur de cette chétive enfant; et croyant obéir à un ordre de la Vision, elles baisèrent la terre.

Bernadette redescendit à genoux encore, toujours en baisant la terre, et revint à sa contemplation devant la niche.

Au sortir de ce spectacle qui devait troubler l'orgueil humain, les sentiments des assistants étaient divers. Mais tous en emportèrent un étonnement profond; un grand nombre se retiraient avec l'impression religieuse que laissent les événements mystérieux derrière lesquels on sent que Dieu se cache; ils pensaient qu'un grand avenir se préparait dans la grotte. La Vierge leur faisait pressentir ses miséricordes.

Depuis lors, la pénitence pour les pécheurs fut redemandée à Bernadette. Elle montait et descendait une seule fois, pendant l'apparition, et toujours en silence; cette première fois seulement on l'entendit pendant sa marche prononcer ces mots: — Pénitence! Pénitence! Pénitence!

Un jour, elle fit plusieurs de ces laborieuses ascensions. Son visage était dans un continuel épanouissement de bonheur; une teinte de tristesse douce le voila par instant, et alors même le sourire y restait, mélancolique mais heureux. La Vierge souriait aussi pour les yeux de Bernadette, et couronnait sa pénitence par ce ravissant témoignage de divine joie.

On se souvient encore avec étonnement de la légèreté que l'enfant déployait dans cette difficile marche à genoux. « J'ai cru plusieurs fois, écrit un témoin oculaire, que des êtres invisibles la soutenaient pour monter et descendre si précipitamment. »

On lui demanda le premier jour: « — Mais pourquoi as-tu marché à genoux et baisé la terre? — La Vision me l'a commandé; c'est en pénitence pour moi et pour les autres. — Pourquoi nous as-tu fait signe de baiser la terre? — La Vision voulait dire que vous devez, vous aussi, faire pénitence pour les pécheurs. »

Plus d'un an après, des ecclésiastiques qui l'interrogeaient avec beaucoup de sagacité, lui dirent à propos de cette pénitence: «Mais c'est bien étrange que la Sainte-Vierge vous ait demandé tout cela! Ce sont des choses extraordinaires et qui ne paraissent pas raisonnables. » Elle répondit en baissant les yeux et d'un ton pénétré qui les frappa: « Ah!... pour la conversion des pécheurs!... »

Le cœur de Marie se révélait. Les pécheurs! voilà ceux qu'elle appelle par l'humiliation et la prière de Bernadette. Les pécheurs! voilà ceux qu'elle cherche aussi par les miracles qui vont s'opérer, par centaines, dans cette grotte privilégiée.

Apparition du jeudi 25 février.
Le troisième secret, et la source miraculeuse.

C'était le huitième jour de la quinzaine. Une multitude incroyable, ardente, émue, remplissait tous les terrains d'alentour. Quand la petite Bernadette parut, tout le monde se découvrit instinctivement, les sceptiques comme les croyants. La très-bonne, très-miséricordieuse et très-admirable Vierge MARIE daigna, ce jour-là comme les autres, être fidèle au rendez-vous de la grotte. Dans aucun sanctuaire peut-être, la Mère de DIEU ne multiplia ainsi ses célestes visites.

Elle commença le colloque de cette apparition par confier à sa chère Bernadette son troisième secret: « *Ma fille*, lui dit-elle, *je vais vous confier*, *toujours pour vous seule, un dernier secret; pas plus que les deux autres*, *vous ne le révélerez à personne au monde.* »

Bernadette écoutait, dans la joie de son cœur, l'ineffable harmonie de cette parole si douce, si maternelle, si tendre, qui charmait jadis, à Nazareth, les oreilles et le cœur de l'Enfant-JÉSUS.

« *Et maintenant,* lui dit la Sainte-Vierge après un moment de silence, *allez boire et vous lavez à la source*, *et mangez de l'herbe qui est là.* »

Bernadette étonnée regarda autour d'elle. Il n'y avait point de source dans la grotte; il n'y en avait jamais eu.

Une masse sablonneuse et aride, embarrassée de fragments de rocher, obstruait alors l'intérieur de la grotte, et atteignait la voûte actuelle à une hauteur d'environ deux mètres. Sans perdre de vue l'Apparition, Bernadette allait se diriger vers le gave, lorsque, du regard et de la main, la Vierge lui indiqua l'endroit où elle devait se rendre. « *N'allez pas là,* lui dit-elle ; *je ne vous ai point dit de boire au gave ; allez à la fontaine, elle est ici.* » Et, étendant la main, elle montra du doigt à l'enfant ce même coin desséché où, la veille, elle l'avait déjà fait monter à genoux. C'était au fond de la grotte, à la gauche du spectateur.

Bernadette monta ; et quand elle fut près du rocher, elle chercha des yeux la source. Ne la trouvant pas et voulant obéir, elle dit, dans un regard, son embarras à la céleste Dame. Sur un nouveau signe, l'enfant se baissa, et grattant le sol de ses petites mains, se mit à creuser la terre.

Tout à coup le fond de cette petite cavité s'humecta : arrivant de profondeurs inconnues, à travers les roches et les épaisseurs de la terre, une eau mystérieuse apparaissait sous les mains de l'enfant de Marie, et remplit bientôt le petit creux qui pouvait contenir un verre. Se mêlant à la terre, elle était toute bourbeuse, si bien que la pauvre Bernadette la porta trois fois à ses lèvres, sans avoir le courage de l'avaler. L'Apparition rayonnante dominait cette scène étrange, et suivait l'enfant d'un regard attentif. Celle-ci surmonta enfin sa répugnance, elle but cette eau boueuse et s'en mouilla le visage.

Les assistants n'y comprenaient rien : « Oh! voyez donc, s'écrièrent quelques-uns ; voyez comme elle se

salit, la pauvre enfant! » D'autres se disaient: « Elle perd la tête: cela n'a pas de bon sens! » En ce moment, Bernadette, de ses doigts mouillés, cueillait et mangeait quelques brins d'herbe qui poussaient là.

Aussitôt l'eau de la source naissante franchit les bords du petit réservoir creusé par l'enfant, et se mit à couler en un mince filet, qui, durant cette première journée, ne fit qu'humecter le sable. Le ruban humide qu'il traçait sur le sol s'allongeait lentement, insensiblement, vers le gave.

De sa faible main, Bernadette venait d'ouvrir, sans le savoir, la source des guérisons et des miracles.

La Bienheureuse Vierge récompensa d'un sourire sa petite ouvrière, disparut radieuse, et la fidèle, l'obéissante Bernadette s'en retourna chez elle comme d'habitude.

Émerveillés, les assistants voulurent voir la source miraculeuse, et y tremper leurs mouchoirs. Le lendemain, la source de la Sainte-Vierge, grandissant à vue d'œil, coulait déjà de la grosseur du doigt. Au bout de quelques jours, elle jaillissait de terre, pure et limpide, grosse comme le bras d'un enfant. Elle cessa de croître alors.

Dans la suite, on l'a mesurée avec une précision mathématique: dès les premières semaines, elle donnait *quatre-vingt-cinq litres par minute; cinq mille cent litres par heure;* c'est-à-dire, *par jour, cent vingt-deux mille quatre cents litres.*

Et auparavant, nous le répétons, au su et vu de tous les habitants du pays, ce roc, ces sables étaient desséchés et arides. Les esprits-*forts* de l'endroit dirent et impri-

mèrent que c'était là chose toute naturelle, qu'il n'y avait pas de source, que Bernadette, la folle, l'hallucinée, avait tout bonnement mis la main sur un amas d'eau, provenant, *sans doute*, du suintement de la pierre!!

L'eau miraculeuse de Lourdes a été analysée par des chimistes habiles : c'est une eau vierge, toute pure; une eau naturelle, dépourvue de toute propriété thermale.

XVI

Le vendredi, 26 février.
La première guérison miraculeuse.

Ce jour-là, l'immaculée Vierge n'apparut point à sa chère enfant. Tout le monde entourait Bernadette d'hommage, de respect qui allaient jusqu'à la vénération; quand elle passait, on disait, et elle pouvait l'entendre : Voilà la Sainte!

Marie, mère de l'humilité et de la douceur, voulut sans doute prémunir son enfant contre le danger de la vaine gloire : elle la laissait se consumer en désirs, en larmes, en prières; elle ne voulut pas se montrer. Humiliée, désolée, Bernadette dut s'en retourner chez elle; elle pleura tout le long du chemin.

A la place de l'Apparition accoutumée, la foule pouvait voir la source, vivant témoignage de la toute-puissance de la Dame mystérieuse. Le bon curé de Lourdes avait

demandé un signe ; au lieu du très-petit qu'il avait cru devoir désigner, la Très-Sainte Vierge venait de lui en donner un très-grand et non-seulement à lui, mais à tous, mais aux mauvais comme aux bons. Le rosier fleuri n'eût été qu'un simple miracle, un miracle d'agrément, bien frêle, bien passager : la source surnaturelle était non-seulement un miracle et un grand miracle, mais un miracle permanent, une source intarissable de miracles. Oh ! que la bonne Vierge s'y entend mieux que nous !

Ce vendredi, 26, l'eau miraculeuse opéra son premier prodige : miracle de premier ordre, constaté, proclamé par la science d'abord, puis, par l'autorité ecclésiastique.

Il y avait à Lourdes un pauvre ouvrier carrier, nommé Bouriette, qui, vingt ans auparavant, avait eu l'œil horriblement mutilé par un éclat de mine. Il avait failli en mourir ; malgré les soins les plus intelligents et les plus dévoués du docteur Dozous, celui-là même qui avait examiné Bernadette dans son extase, la vue du pauvre mineur avait baissé d'année en année, si bien qu'à l'époque dont nous parlons, son œil droit ne distinguait plus un homme d'un arbre. Connu et aimé dans toute la ville, Bouriette était un homme de foi, un digne chrétien. Il était marié et père de famille.

Il avait entendu parler des choses merveilleuses qui se passaient à la grotte, et en particulier de la source qui commençait à jaillir. « Va me chercher de cette eau, dit-il donc à sa fille. La Sainte-Vierge, si c'est elle, n'a qu'à le vouloir pour me guérir. » Une demi-heure après, l'enfant apportait un peu de cette eau, toute terreuse encore. « Père, dit-elle, ce n'est que de l'eau bourbeuse. —

N'importe! » dit le bon Bourriette, qui se mit à prier.

Il frotte avec l'eau son œil perdu... Il pousse un grand cri, un cri de joie et de bonheur. Il se met à trembler, tant son émotion est vive! Les noires ténèbres qui, depuis vingt ans, le privaient de la vue, avaient disparu; il ne restait plus qu'une sorte de brume légère, semblable aux brouillards du matin.

Il continue à prier, en lavant son œil; les brouillards se dissipaient à mesure, et le voilà qui distingue nettement les objets. Il était guéri!

« Je suis guéri! » s'écrie-t-il en abordant le lendemain le doctor Dozous sur la place de Lourdes. — « Pas possible! lui dit le médecin. Vous avez une lésion organique qui rend votre mal absolument incurable. Le traitement que je vous fais suivre a pour but de calmer vos douleurs, mais ne peut vous rendre la vue. — Ce n'est pas vous qui m'avez guéri, répondit le carrier encore tout ému : c'est la Sainte-Vierge de la grotte. — Que Bernadette ait des extases inexplicables, cela est sûr, fit le docteur en haussant les épaules; je l'ai vérifié moi-même, et de près. Mais que l'eau qui jaillit à la grotte par je ne sais quelle cause inconnue, guérisse subitement des maux incurables, ce n'est pas possible. » Cela dit, il tire son agenda, et écrit quelques mots au crayon. « Tenez, dit-il à Bourriette, en lui mettant la main sur l'œil gauche; si vous pouvez lire ceci, je vous croirai. » Les passants s'étaient groupés autour d'eux. Bourriette lut aussitôt, sans la moindre hésitation : « *Bourriette a une amaurose incurable, il ne guérira jamais.* »

Le docteur demeura ébahi, stupéfait. « Je ne puis le nier, s'écria-t-il; c'est un miracle, un vrai miracle, n'en

déplaise à moi-même et à mes confrères de la Faculté. Cela me renverse : mais le fait est évident; il est en dehors de tout ce que peut la pauvre science humaine. »

La guérison de Louis Bourriette était d'autant plus merveilleuse que le miracle avait laissé subsister les cicatrices et les lésions profondes de la blessure. Le carrier, presque fou de joie, en racontait les détails à qui voulait l'entendre.

Dès lors, l'enthousiasme, la foi vive, l'action de grâces envahirent de plus en plus les multitudes. L'évidence du miracle apparaissait de plus en plus. Vers le soir, les ouvriers carriers, à la corporation desquels appartenait l'heureux Bourriette, se rendirent en grand nombre aux roches Massabieille, et tracèrent, à travers les escarpements, un sentier plus commode pour les pèlerins. Devant l'orifice de la source miraculeuse, ils placèrent une rigole de bois, et creusèrent, au bas de cette rigole, une sorte de petit bassin, ayant à peu près la forme et les dimensions d'un berceau d'enfant.

Le nom de la Sainte-Vierge était sur toutes les lèvres. Personne ne le savait, et cependant tous étaient assurés que c'était elle, que c'était bien elle. Après le coucher du soleil, sans que personne se fût concerté, sans qu'aucun prêtre s'en fût mêlé, des centaines de cierges illuminèrent tout à coup le sanctuaire improvisé; et des milliers de voix se mirent à entonner avec une ferveur, une émotion indescriptibles, les Litanies de la Très-Sainte Vierge.

La grotte demeura ainsi illuminée toute la nuit.

XVII

Apparitions des derniers jours de la quinzaine.

La quinzaine sacrée approchait de son terme. La Sainte-Vierge continuait à se montrer chaque matin à sa chère petite Bernadette; et les foules accourues de vingt à trente lieues à la ronde avaient toujours sous les yeux le même prodige, de plus en plus impressionnant, de plus en plus fécond en grâces et en enseignements : la transfiguration de l'humble enfant, le saisissement d'un peuple immense.

Tout continuait à se passer avec le plus grand ordre. On puisait à la source; on chantait des cantiques; on priait.

Toutefois, aucune particularité nouvelle ne signala ces dernières apparitions; seulement, la source miraculeuse croissait à vue d'œil, ainsi que nous l'avons dit; et les guérisons subites, surnaturelles se multipliaient avec une telle évidence que le parti de la libre-pensée en était atterré.

En chacune de ces apparitions, Bernadette renouvelait les actes de pénitence et d'obéissance que nous avons racontés. Sur l'ordre de la Sainte-Vierge, elle allait boire à la source; et quelquefois on l'y vit puiser à reprises multipliées.

Dans une de ces ondulations qu'imprimaient à la foule les efforts de ceux qui cherchaient à mieux voir, l'é-

glantier fut un instant ébranlé. Bernadette, tout alarmée, étendit la main et se dirigea vivement de ce côté. Ses yeux étaient baignés de larmes. « — Qui a remué le rosier? s'écria-t-elle. Oh! n'y touchez pas! » Et elle regardait avec inquiétude dans l'excavation. L'arbuste redevenant immobile, le visage de Bernadette se rasséréna, et le bonheur y reparut avec le sourire. On s'étonna de lui entendre jeter ce cri au milieu de l'extase si profondément silencieuse.

Dans la journée, la personne qui avait touché aux branches vint trouver Bernadette, et lui fit des excuses pour le chagrin qu'elle lui avait causé. « — Oh! vous m'avez fait bien de la peine, dit l'enfant. Quand j'ai vu la *ronce* agitée, j'ai eu peur que la Dame ne tombât; elle était dessus, et elle me faisait signe de la main qu'on devait laisser le rosier. »

Cette personne fut très-frappée du sentiment qui éclatait dans la parole de Bernadette. Elle ne croyait pas encore; sur l'instant, elle donna toute sa foi à la Vision céleste. La pensée d'avoir manqué, même sans le savoir, au respect pour la Sainte-Vierge, en déplaçant les tiges sauvages où ses pieds étaient posés, la pénétra de douleur et lui laissa des regrets; elle aima Bernadette et suivit avec une religion profonde toutes les apparitions.

Depuis la quatrième apparition, Bernadette, en arrivant, allumait chaque matin un cierge bénit et le tenait de la main gauche, tant que la Vierge se montrait. Ce fut d'abord une dame de la ville qui lui en prêta un; bientôt ses tantes lui donnèrent tour à tour leur cierge de congréganistes.

Un jour, vers la fin de son extase, Bernadette se leva

pâle encore et radieuse, se pencha vers sa plus jeune tante qui l'accompagnait ce jour-là, et lui dit : « — Voulez-vous me donner votre cierge et me permettre de le laisser dans la grotte? — Oui, oui, je te le donne ; va le poser si tu veux. » L'enfant se dirigea vers le fond de la grotte. Elle enfonça dans la terre l'extrémité du cierge en l'appuyant sur le rocher et le laissa allumé, puis revint à sa place accoutumée.

Après l'apparition, sa tante lui demanda en chemin : « Mais pourquoi m'as-tu prié de te donner mon cierge, et pourquoi l'as-tu laissé là-bas ? — Je voulais le laisser, en m'en allant, brûler à la grotte ; et comme il était à vous, je ne pouvais pas le faire sans votre permission. »

Déjà, nous l'avons vu, quelques personnes avaient déposé des cierges : hommage touchant, prémices de ces milliers de flambeaux qui maintenant éclairent sans fin le rocher de l'Apparition, pour glorifier et remercier la Mère de Dieu.

La dévotion des cierges est aussi ancienne que l'Église. Le cierge allumé est un beau symbole : la cire blanche et vierge dont il est formé signifie l'humanité très-pure que le Sauveur a prise dans le sein de Marie et qui, unie à la divinité, est la lumière du monde ; comme la cire du cierge, cette humanité sacrée se consumait devant Dieu en adoration, en supplications, en actions de grâces, en pénitences et en sacrifices de tous genres. La lumière du cierge, resplendissante et ardente, signifie la divinité du Fils de Marie.

Le cierge allumé représente également le chrétien, qui, éclairé, embrasé des ardeurs de la vraie foi et de l'amour de Jésus-Christ, doit, lui aussi, se consumer

devant le bon Dieu, comme une victime de pénitence et d'amour.

Le mardi, 2 mars, Bernadette se rendit de nouveau chez M. le curé de Lourdes, et lui renouvela la demande que faisait *la Dame*. « Elle veut, répéta l'enfant, qu'on lui élève un sanctuaire à la grotte et qu'on y vienne en procession. »

Les faits avaient marché ; la source miraculeuse avait jailli ; les miracles certains, avérés, étaient venus témoigner de la véracité de Bernadette et de la réalité des apparitions : malgré sa prudence, le digne curé était pleinement convaincu, Il avait, comme tout le monde, le sentiment intime que c'était la Sainte-Vierge qui opérait toutes ces merveilles.

« Je te crois, dit-il à Bernadette. Mais ce que tu me demandes au nom de l'Apparition, ne dépend pas de moi. Cela dépend de Mgr l'Évêque, que j'ai déjà instruit de ce qui se passe. Je vais me rendre auprès de lui et lui faire part de ce que tu me demandes. C'est à lui seul qu'il appartient d'agir. »

M. Peyramale se rendit, en effet, à Tarbes ; il exposa les faits au vénérable Mgr Laurence, qui résolut d'excéder, s'il est possible, en prudence, de laisser mûrir ce fruit et de se contenter, pour le moment, de jeter les bases d'une enquête juridique, où tous les faits, passés, présents, futurs, seraient examinés avec la plus scrupuleuse impartialité, en attendant un jugement en règle.

Le lendemain mercredi, 3 mars, l'affluence à la grotte fut immense, malgré des cordons de troupes et de pelotons de gendarmerie que l'autorité civile avait niaisement échelonnés sur le chemin des Roches Massabieille,

comme si ces réunions eussent menacé de dégénérer en émeute. Les craintes, on pouvait même dire les espérances de ces hommes à courte vue, furent déçues : l'ordre le plus parfait ne cessa de régner dans cette multitude durant tout le jour.

XVIII

Merveilleuse clôture de la quinzaine.
Résurrection du petit Justin.

Le dernier de ces quinze jours pendant lesquels Bernadette *faisait* à la Reine du Ciel *la grâce* de venir à la grotte, le jour qui devait clore cette série de longues merveilles, était l'objet de conjectures universelles. Ceux qui n'avaient pas assisté au spectacle surhumain de Massabieille et ceux qui l'avaient vu déjà, voulaient se trouver à la scène finale.

C'était un jeudi de marché à Lourdes. Toute la matinée, longtemps avant l'aube, le chemin de la grotte fut encombré ; au lever du jour, plus de vingt mille personnes attendaient déjà, et il en arrivait incessamment.

Jamais avant, jamais depuis, pas même peut-être à ces grandes solennités qui ont eu un si vaste retentissement, Lourdes n'a vu pareille affluence. Sergents de ville, gendarmes, soldats de la garnison, tout était là « pour prévenir le désordre, »

Un sentiment commun tenait en haleine cette innom-

brable assemblée : l'attente vague de quelque grand spectacle. Il semblait à tous que la quinzaine des apparitions ne pouvait se terminer que par un événement éclatant. Quelques-uns pensaient à un miracle opéré sur Bernadette ou accompli par elle.

Selon sa coutume, Bernardette entendit la sainte messe avant de partir. Au sommet du rocher, un gendarme l'attendait ; il marcha devant elle, le sabre nu, pour ouvrir la foule. Des planches avaient été disposées près de la grotte pour lui faciliter le passage. Sans ces précautions, il paraissait impossible qu'elle traversât les masses compactes des spectateurs.

Quand l'enfant se prosterna, tout le peuple, d'un mouvement unanime, tomba à genoux. Un silence extraordinaire régnait au milieu de cette multitude.

Bientôt l'extase commença, paisible, lumineuse, comme chaque jour. L'enfant alla boire à la fontaine, accomplit, en effleurant la terre de ses genoux et de ses lèvres, la pénitence accoutumée pour les pécheurs. Mais rien de nouveau ne signala encore cette apparition du 4 mars. Bernadette reçut, comme les jours précédents, l'ordre d'aller parler aux prêtres et de leur demander le sanctuaire et les processions. Elle avait prié l'Apparition de lui dire son nom : la Dame rayonnante n'avait point répondu à cette question.

Puis, par ses saluts à la Vision, Bernadette annonça que la Sainte-Vierge allait disparaître ; elle reçut son dernier adieu, son dernier sourire, vit une dernière fois l'éclat de son auréole pâlir et se perdre, soupira... C'était fini.

Elle reprit le bras de sa mère et se retira ; mais ce jour-

là elle eut une longue tristesse de la séparation : reverrait-elle encore la céleste, la douce Vierge ?

La foule se dispersa lentement. Toute la journée, la grotte fut l'objet d'un pèlerinage très-animé. Le soir, vers quatre heures, il y avait encore là cinq ou six cents personnes, qui examinaient, qui priaient, qui buvaient à la source, et emportaient de ce lieu sacré quelque petit souvenir.

Mais la Vierge Immaculée ne voulait point que ce jour mémorable se terminât sans une manifestation éclatante de sa bonté. Un grand miracle, un miracle *maternel* fut la digne clôture de la quinzaine des miracles.

Un petit enfant de deux ans se mourait dans une pauvre maison de Lourdes. Il s'appelait Justin. Son père, Jean Bouhohorts, était journalier. Atteint dès sa naissance d'une fièvre lente, le pauvre petit n'avait jamais pu marcher ; il se mourait de consomption, malgré tous les efforts du médecin. Il était à l'agonie ; son père et sa mère, au désespoir, étaient là près de son berceau, et le regardaient mourir. Déjà une charitable voisine préparait le petit linceul, et s'efforçait de soutenir le courage de la malheureuse mère.

L'œil de l'enfant était devenu vitreux ; ses membres étaient roides et inertes ; la respiration n'était plus sensible.

« Il est mort, » dit le père. — « S'il n'est pas mort, dit la voisine, il va mourir, ma pauvre amie. Allez pleurer plus loin : je l'envelopperai tout à l'heure dans ce linceul. »

Mais la mère ne pleurait plus. Un espoir insensé s'était emparé d'elle. « Il n'est pas mort, s'écrie-t-elle ; et la

Sainte-Vierge de la grotte va me le guérir ! — La douleur la rend folle, » dit tristement le père.

Quant à elle, elle saisit le corps déjà roide de son enfant ; elle l'enveloppe dans son tablier, et malgré les efforts de son mari et de son amie, elle s'élance, courant comme une insensée, priant à haute voix. « Je cours à la Vierge, » s'était-elle écriée en partant.

Il était près de cinq heures, et, comme nous l'avons dit, quelques centaines de personnes se trouvaient encore autour de la grotte et de la fontaine. La pauvre mère se jeta à genoux devant la grotte, pria de tout son cœur, puis, se traînant à genoux jusqu'au petit réservoir, elle prend le corps tout nu de son enfant mort ou mourant, et le plonge tout entier dans l'eau miraculeuse. Il faisait grand froid, et l'eau était glacée.

Un cri d'effroi, des murmures d'indignation éclatent autour d'elle. « Cette femme est folle ! s'écrie-t-on de toutes parts ; elle va tuer son enfant. » On cherche à l'empêcher. Elle demeurait immobile, tenant son enfant plongé dans l'eau. « Laissez-moi, laissez-moi ! répond-elle d'une voix énergique et suppliante. Je veux faire ce qui dépend de moi : le bon Dieu et la Sainte-Vierge feront le reste. » Le petit Justin était tout livide ; il ne bougeait point et ne donnait aucun signe de vie. « L'enfant est déjà mort, se disait-on. Laissons-la faire : c'est une pauvre mère que la douleur égare. » Pendant un quart d'heure, la prétendue folle tint le corps de son fils dans cette eau glaciale qui l'aurait tué en moins de cinq minutes, lors même qu'il eût été en pleine santé. Rien ne put la faire bouger, ni les cris, ni les supplications, ni même les menaces. Le corps de l'enfant était glacé, sans

mouvement. Pleine de foi cependant, la mère le tira de l'eau, l'enveloppa dans son tablier et le rapporta chez elle, en continuant de prier la Sainte-Vierge.

« Tu vois bien qu'il est mort, dit le père. — Non, répondit-elle ; il n'est pas mort. La Sainte-Vierge nous le rendra ; » et elle remit l'enfant dans son berceau. Un instant après, elle se penche sur lui : « Il respire » ! s'écrie-t-elle. Le père se précipite ; son enfant respirait, en effet. Les yeux étaient fermés ; mais ce n'était plus la mort, ce n'était plus l'agonie ; c'était un profond, un paisible sommeil. La Sainte-Vierge disait alors du haut du ciel à cette mère chrétienne, ce que Jésus dit jadis à l'humble et fidèle cananéenne : « Va en paix ; ta foi t'a sauvée. »

Pendant toute la nuit, la respiration continua, forte et régulière, sous les regards attendris de la mère qui, elle, ne dormit pas. Le lendemain matin, le petit Justin s'éveilla ; son teint était frais et vivant, quoique la maigreur n'eût point encore disparu. Ses petits yeux pleins de vie souriaient à son heureuse mère. Il demanda le sein, et y but à longs traits. Lui, qui n'avait jamais pu marcher, il voulait sortir de son berceau ; mais la mère, effrayée, ne pouvant croire à une résurrection aussi complète, aussi subite, n'osa le mettre à terre. La journée se passa de la sorte ; l'enfant tétait avidement et souvent ; il rattrapait le temps perdu. La nuit fut excellente.

Le lendemain matin, 6 mars, le père et la mère sortirent de bonne heure pour aller au travail. Le petit dormait tranquillement dans son berceau. Lorsqu'au bout de quelques heures la mère rentra, elle faillit s'évanouir, en apercevant son petit garçon, paralytique

jusque-là, mourant, pour ne pas dire mort l'avant-veille, qui, s'étant levé tout seul, marchait, trottinait çà et là dans la chambre, allait de meuble en meuble, enchanté, plein de vigueur. Elle fut obligée, pour ne pas tomber, de s'appuyer contre la porte. Oh! quel cri d'amour et de reconnaissance dut s'échapper alors de ce cœur maternel et monter jusqu'au cœur de la Vierge-Mère!

Le petit Justin va se jeter joyeux dans les bras de sa maman, qui l'embrassa en sanglotant. « Il était guéri depuis hier, pensait-elle, puisqu'il voulait se lever et marcher; et moi, comme une impie, j'ai manqué de foi et l'en ai empêché. » Et lorsque son mari rentra : « Tu vois bien qu'il n'était pas mort, lui dit-elle; la Sainte-Vierge l'a sauvé. »

La bonne voisine, qui, l'avant-veille, avait préparé le linceul du petit Justin, ne pouvait en croire ses yeux. Elle le regardait, le regardait encore, croyant rêver. « C'est bien lui! s'écria-t-elle. C'est pourtant bien lui! Pauvre petit Justin! » Ils se jetèrent tous à genoux. La mère joignit les deux petites mains de son enfant, afin que lui aussi rendît grâce à la Mère de Dieu.

Aujourd'hui, Justin est un grand et fort garçon de treize ans; depuis sa guérison, il n'a jamais eu de rechute. « C'est un bon enfant, me disait à moi-même, au mois d'avril de l'année 1870, le vénérable curé de Lourdes; c'est un bon enfant, un peu étourdi, mais qui a bon cœur et qui aime bien la Sainte-Vierge.

Ce miracle produisit, dans la ville de Lourdes et dans tous les pays d'alentour, un effet prodigieux. Trois médecins habiles en constatèrent la réalité. A leurs yeux, trois circonstances faisaient de cette guérison un miracle

proprement dit, un miracle de premier ordre : d'abord, la durée de l'immersion d'un petit mourant dans de l'eau glacée ; puis, son effet immédiat, et qui n'a aucun rapport avec les réactions causées par les lotions ordinaires d'eau froide ; enfin, la faculté de marcher, manifestée dès que l'enfant fut sorti du berceau.

« La mère, disait le rapport de l'un des médecins, a maintenu son enfant, pendant plus d'un quart d'heure, dans l'eau de la fontaine. Elle a donc demandé la guérison de son fils à des procédés absolument condamnés par l'expérience et par la raison médicale, et elle ne l'en a pas moins obtenue immédiatement... La guérison de l'enfant a eu lieu sans convalescence, d'une façon toute surnaturelle. »

C'est ainsi que la Très-Sainte Vierge voulut couronner « sa quinzaine. » Désormais le pèlerinage était fondé, et la source de grâces, sortie du cœur de Marie, bien plus encore que des flancs du rocher, coulait, féconde et consolatrice, pour ne jamais se tarir.

XIX

Ridicules efforts de la police préfectorale pour « étouffer le fanatisme et la superstition. »

La police et l'administration rivalisèrent de zèle contre l'œuvre de Dieu, contre la Sainte-Vierge et contre le nouveau pèlerinage que tant de prodiges venaient d'inaugurer.

A la guérison miraculeuse de Louis Bourriette, à celle plus émouvante encore du petit Justin, quantité d'autres guérisons subites, évidemment surnaturelles, venaient se joindre pour ainsi dire chaque jour. A Lourdes même, le restaurateur Blaise Maumus avait vu disparaître instantanément et se fondre, dans l'eau de la source, une loupe énorme qu'il avait à l'articulation du poignet. La veuve Crozat, depuis vingt années sourde comme un mur, avait soudainement recouvré l'ouïe en faisant usage de l'eau miraculeuse. Auguste Bordes, depuis longtemps boiteux par suite d'un accident, avait vu sa jambe se redresser instantanément, reprendre sa vigueur et sa forme naturelles. Ces gens et d'autres encore étaient de la ville ; tout le monde les connaissait, et chacun pouvait toucher du doigt l'évidence du miracle.

Le diable, la police, l'administration ne pouvaient tolérer un pareil état de choses. Ils s'en étaient pris d'abord, et c'est tout simple, à l'innocente enfant que la Sainte-Vierge avait choisie pour donner naissance au pèlerinage. Grâce à la protection divine, et grâce aussi au bon curé Peyramale, Bernadette avait échappé à l'orage. On ne pouvait s'en prendre à la puissance invisible qui opérait dans la grotte et causait « le scandale. » On résolut donc de s'en prendre à la grotte elle-même, à la source, aux rochers Massabieille ; et ne pouvant attraper l'oiseau, on voulut du moins briser la cage. Le diable choisit, pour ce bel exploit, la bureaucratie et l'administration préfectorales.

Le préfet de Tarbes était alors un homme animé d'intentions honnêtes, chrétien pratiquant, mais chrétien prudent, comme il y en a tant dans toutes les régions

gouvernementales. Ces hommes-là, sans aller jusqu'à nier le miracle en théorie le repoussent prudemment dans la pratique. Pour eux, un miracle, un miracle au dix-neuvième siècle est un véritable scandale, capable de leur attirer les désagréments les plus sérieux de la part du Ministère duquel ils dépendent. — Ici, paraît-il, les intentions furent droites; mais cela ne change rien aux actes qui demeurent ce qu'ils sont, parfaitement blâmables.

Le pauvre préfet s'attaqua, sans le savoir, à la Sainte-Vierge, et fut naturellement vaincu. Il voulut faire cesser, à tout prix, des affluences populaires qu'il regardait comme « un danger pour l'ordre, » comme capables « de troubler les consciences » et de nuire « aux véritables intérêts de la religion. »

Il corrobora sa sagesse de l'éminente sagesse du Ministre des cultes alors régnant, l'illustre et dévot M. Rouland ; et, éclairée de cette lumière d'en haut, sa lumière agit avec toutes les allures d'un infaillible. Il décida que les miracles de Lourdes n'avaient point de réalité; et il agit en conséquence. Pauvres esprits, dont la sagesse tout humaine et la prudence très-imprudente combattent Dieu avec une bonne foi renversante! Ils s'exposent à commettre d'affreuses iniquités à l'abri de ces honnêtes intentions dont l'enfer est pavé.

M. le préfet voulut employer un remède radical pour empêcher les multitudes d'affluer à la grotte. Quelques semaines après la quinzaine miraculeuse, il réunit tous les maires du pays, et, dans un sermon administratif plein de force et d'onction, il leur fit comprendre que tout ce qui se passait à la grotte était ridicule, que cette

superstition déshonorait le pays, que le blanc était noir, et que, de gré ou de force, il fallait que tout cela finît. En conséquence et du haut de son infaillible autorité, il excommunia la grotte, ordonna à son commissaire de police d'en enlever tous les objets de piété que « la superstition » y avait déposés, et de poursuivre comme aliénés ou propagateurs de fausses nouvelles tous ceux qui parleraient de miracles, d'apparitions, etc.

Cet arrêté n'arrêta rien. Il indigna et contrista la foule des pèlerins, qui continua d'affluer pieusement aux roches Massabieille. Le commissaire de police, que nous avons déjà vu à l'œuvre, se mit en devoir d'opérer le dépouillement de la grotte ; mais, vu la grande quantité des objets à enlever, il lui fallait une charrette et un cheval. Suivi de quelques sergents de ville, il s'adresse d'abord au maître de poste. « Je ne prête point mes chevaux pour de pareilles choses, répondit énergiquement celui-ci. Je ne veux être pour rien en ce qui va se commettre. Faites-moi un procès si cela vous convient. Je refuse mes chevaux. »

Le commissaire alla successivement frapper à la porte de tous les hôtels, de tous les loueurs de voitures : même refus, même indignation non déguisée. On le voyait aller et venir dans les rues, suivi de ses agents, vexé, contenant sa colère. Vainement offrait-il jusqu'à trente francs pour une course de moins d'un quart de lieue. Une femme avide lui loua enfin cheval et voiture, à la grande indignation de tous les habitants.

Ce n'était pas tout : une fois à la grotte, il fallait faire le déménagement. Or, l'opération sacrilége était gênée par les difficultés du terrain, et plus encore par l'atti-

tude de plus en plus menaçante de la population entière, qui s'était rendue aux roches Massabieille.

L'exécuteur des hautes œuvres de M. le préfet commença par l'argent et les bijoux offerts à la Sainte-Vierge, et que le plus effronté bandit n'avait osé toucher jusque-là. Puis il ramassa les bouquets et fit mine de vouloir les jeter dans le gave ; mais un murmure significatif de la foule l'arrêta tout court. Ses mouvements avaient quelque chose de convulsif. Afin de hâter la besogne, il appela à son aide un petit garçon qui était là. « Tiens, lui dit-il en lui présentant un tableau, porte cela à la charette. » L'enfant étendit machinalement les mains. Mais un camarade lui cria aussitôt : « Malheureux ! que vas-tu faire ? Le bon Dieu te punirait. » Le petit recula, et aucune injonction du commissaire ne put le faire bouger. Les pauvres sergents faisaient leur office avec une répugnance qu'ils ne pouvaient dissimuler.

Quand la grotte fut dépouillée, le commissaire voulut encore enlever une balustrade de bois qu'on avait placée à l'entrée de la grotte, par un sentiment de religieux respect. Il lui fallait une hache : il alla en demander une à la scierie du moulin. Tous les ouvriers refusèrent l'un après l'autre. Un peu plus loin, un ouvrier, qui travaillait seul, n'osa point résister et laissa prendre sa hache. Il fallut que le commissaire fît lui-même la besogne : personne ne voulut l'aider. Lorsque les premiers coups de hache retentirent, l'indignation populaire faillit déborder. Le gave était près de là, et il ne fallait qu'une minute pour qu'un malheur arrivât. Le coupable le sentit. Il s'arrêta donc ; et, pâle, tout défait, il se tourna vers la foule, et d'une voix altérée par la peur,

peut-être aussi par le remords, il dit qu'il ne faisait qu'obéir, et demanda pour ainsi dire pardon des actes ignobles qu'il exécutait. Puis, tout étant consommé, il rentra à Lourdes avec les dépouilles de la Sainte-Vierge.

Le soir même, pour protester contre cette impiété, la foule se porta, plus nombreuse que jamais, au saint pèlerinage, et, en un instant, la grotte fut remplie de fleurs et illuminée de mille cierges.

Le lendemain, par une coïncidence qui n'échappa à personne, qui consola les bons et fit réfléchir les mauvais, la femme qui n'avait point rougi de prêter au commissaire son cheval et sa charrette tomba d'un grenier et se brisa une côte, et l'ouvrier qui n'avait pas osé refuser sa hache eut les deux pieds écrasés par la chute d'une poutre.

Ces ridicules et iniques mesures de la police ne firent qu'accroître l'ardeur des multitudes qui, chaque jour, venaient prier à la grotte. Pendant tout le mois de mai, quantité de personnes pieuses vinrent y célébrer le mois de Marie. Mais, au grand désappointement de la police, pas un désordre, pas le moindre délit.

L'administration préfectorale prit alors un parti violent, qu'elle croyait décisif.

Le 8 juin, en vertu d'un arrêté qui invoquait l'intérêt de la religion et de la santé publique, laquelle était menacée par l'usage libre et imprudent de la source qu'on faisait semblant de croire fortement minéralisée, la police, au milieu de l'indignation générale, enleva de nouveau tous les objets déposés dans la grotte et la ferma avec des planches. L'approche en fut interdite, et il y eut une prohibition formelle d'y puiser de l'eau. Au haut

du rocher, où est maintenant le chevet de la chapelle, un poteau fut fixé, portant ces mots : *Défense d'entrer sur cette propriété.*

Les sergents de ville et les gendarmes faisaient bonne garde. On bravait la défense ; on descendait furtivement, au risque d'être surpris. Souvent plusieurs personnes se réunissaient, et l'une d'elles restait en sentinelle sur le rocher, surveillant l'arrivée des employés, pendant que les autres priaient à la grotte. Il y eut une multitude de procès. De pauvres femmes, des ouvriers, comparurent devant le juge de paix pour contravention aux arrêtés.

Ces mesures vexatoires allumèrent dans le peuple une irritation ardente ; il courait des murmures menaçants. Les plus exaspérés surent pourtant se contenir sans le moindre essai de violence. Le calme dans lequel la population ouvrière de Lourdes traversa cette phase d'absurde persécution, doit compter parmi les choses étonnantes de ce temps.

On le dut, après la Sainte-Vierge, à quelques hommes influents sur les ouvriers, qui surent les maintenir dans la patience et la légalité ; mais ce fut surtout l'honneur du digne curé de la ville, dont la parole énergique exerça au milieu de son peuple le plus salutaire empire.

Les pèlerins, quand ils voulaient prier en liberté devant cette grotte bénie, d'autant plus aimée qu'une opposition arbitraire, injuste, la disputait à leur foi, allaient, sur l'autre rive, s'agenouiller sur le gazon des prés ou sur le sable resté à sec dans le lit même du gave. La niche de l'apparition dominait les planches de la clôture. Ils plongeaient de loin leurs regards dans cette excava-

tion sanctifiée par la Très-Sainte Vierge, et se retiraient consolés d'avoir pu envoyer là leur prière.

Bientôt le nombre des personnes surprises fut très-considérable, et, sur les listes de la police, il y eut des noms d'étrangers fort embarrassants. Les auteurs de ces poursuites sentirent qu'ils touchaient au ridicule et à l'odieux, avec leurs sévérités d'ailleurs impuissantes; ils se relâchèrent donc de leur rigueur et laissèrent faire.

La préfecture s'en était prise aussi à l'eau de la grotte. La Sainte-Vierge, durant la lutte des hommes, n'en continuait pas moins à guérir. Cette source, toujours plus hautement proclamée miraculeuse, favorisait « la superstition. » Il fallait ruiner une telle croyance.

Ne pouvant contester la réalité de guérisons soudaines et impossibles par les ressources connues de la médecine, on voulut que la fontaine eût une richesse minérale supérieure à celle de toutes les sources pyrénéennes. Par une lâche complaisance, un petit chimiste du pays lui trouva en effet des propriétés curatives très-puissantes; et il fut publié que Lourdes possédait une source thermale sans pareille. On y crut peu et pas longtemps; et l'on recourut plus tard à d'autres expérimentateurs pour avoir la vérité. Ceux-ci conclurent à l'absence de toute substance minérale dans le liquide qui leur était présenté. M. Filhol, professeur de chimie à la Faculté de Toulouse, après avoir traité l'eau de Massabieille par tous les moyens connus, déclara, le 7 août, dans un savant rapport, que c'était simplement de l'eau ordinaire, potable, mais sans la moindre propriété thérapeutique.

Contre l'enfer et contre les hommes, la cause des appa-

ritions ne fut défendue que par elle-même et par la croyance pacifique du peuple. Le clergé ne fit rien contre elle, mais ne la soutint pas. Tout entier il fut incrédule d'abord. Les prêtres qui purent être bien renseignés, voyant le caractère de sainteté que présentaient les visions, passèrent au doute respectueux; un peu plus tard, ils donnèrent avec bonheur l'adhésion de leur âme. Un grand nombre continuèrent d'hésiter très-longtemps encore.

Mais, par une prudence inexplicable aujourd'hui pour les témoins de cet entraînement populaire, qui emportait jusqu'aux impies eux-mêmes, et grâce à une disposition de la Providence, qui ne voulait pas même une apparence d'action humaine dans l'œuvre de la Vierge Immaculée, pas un prêtre ne s'est présenté avec la foule tout le temps que durèrent les apparitions.

Le pèlerinage de Lourdes fut donc l'œuvre exclusive de la bonne Vierge; seule, elle fit tout. La police fut vaincue; l'administration et le préfet furent vaincus. Un ordre formel, émané de l'autorité souveraine, rendit à la piété des pèlerins le libre accès de cette grotte bénie; et, depuis lors, aucune tentative des pouvoirs humains n'en vint troubler la paix et la douceur.

Devenu impossible dans le pays, le préfet fut nommé à la première préfecture vacante; et, par une charmante taquinerie de la Providence, il ne fut expulsé par Notre-Dame de Lourdes que pour tomber sous la coupe de Notre-Dame de la Salette: de Tarbes, il passa à Grenoble, où il mourut, quelques années après, d'une attaque d'apoplexie. Que Dieu ait pitié de son âme et que la Sainte-Vierge lui obtienne miséricorde!

Le procureur impérial de Lourdes, lui aussi, devenu impossible, fut changé, ainsi que l'illustre commissaire, qui est devenu, dit-on, un des limiers les plus distingués de la haute police.

XX

L'apparition du 25 mars. « Je suis l'Immaculée-Conception. »

Depuis la fin de la quinzaine, la petite Bernadette allait tous les jours à la grotte. Elle y disait son chapelet, comme les autres pèlerins ; ses yeux restaient longtemps plongés dans le creux de la roche ; mais la douce Vision n'apparaissait plus, et ses transfigurations avaient cessé.

Le temps des promesses était expiré. Cependant le peuple espérait toujours revoir la merveilleuse extase, et chaque fois que l'enfant passait vers Massabieille, on se précipitait sur ses pas. Avec elle, on croyait aller à la rencontre de la Vierge. Bernadette ne pouvait s'attendre à la trouver. La voix qui avertissait son âme, quand MARIE devait venir pendant la quinzaine, se taisait depuis lors.

Le 25 mars, fête de l'Annonciation, Bernadette se sentit *poussée* puissamment vers la grotte par un attrait bien connu. Elle obéit, heureuse, à l'appel intérieur, et se rendit à Massabieille. La solennité du jour, l'espérance hasardée, mais générale, que la Vision reviendrait,

avaient attiré de toutes parts une foule considérable. Bernadette fut surprise de la trouver. Elle se mit en prière, le chapelet à la main, et bientôt un tressaillement soudain et la transfiguration du visage annoncèrent que la Vierge apparaissait.

Ce fut un grand jour dans l'histoire des apparitions.

Bernadette avait déjà plusieurs fois prié la Dame mystérieuse de lui dire son nom. Elle n'avait obtenu que des sourires. Dans cette nouvelle extase, se souvenant que M. le curé lui avait recommandé instamment de le lui demander, si elle la voyait encore, elle dit : « O ma Dame, veuillez avoir la bonté de me dire qui vous êtes, et quel est votre nom ? »

La Vision parut rayonner davantage; toujours souriante, elle sourit avec plus de bénignité; ce fut sa réponse. « — Ma Dame, reprit l'enfant, voulez-vous me dire qui vous êtes ? » Encore un long et plus divin sourire sur les lèvres muettes de la royale Apparition.

« O ma Dame, je vous en prie, dites-moi votre nom; vous devez me dire qui vous êtes ? » Du sein de l'auréole, le visage virginal envoie à la chère enfant un nouveau sourire, le dernier, sans doute le plus ravissant... Puis, la Dame détache son regard de Bernadette, sépare ses mains, fait glisser sur son bras le chapelet que tenaient ses doigts unis à la hauteur de la ceinture, élève ensemble ses mains et sa tête radieuse; tandis que ses mains se joignent allongées devant la poitrine, sa tête se fixe, et, plus rayonnante que jamais, l'œil plongé dans la gloire du ciel, elle dit : « JE SUIS L'IMMACULÉE-CONCEPTION. »

Sans autre regard sur l'enfant et sans autre sourire, sans l'adieu accoutumé, elle disparut dans la même atti-

tude, laissant à l'âme de Bernadette et cette image et ce nom.

Bernadette avait hâte et grande joie d'aller dire à M. le curé le nom enfin connu de la Dame. Mais elle ne comprenait point du tout ce mot: Immaculée-Conception; c'était tout à l'heure, dans la splendeur de l'apparition, qu'elle l'avait entendu pour la première fois de sa vie. Et cette parole ignorée ne lui apprenait point qui était la Dame. Elle avait peur de l'oublier, et elle répéta par tout le chemin : « Je suis l'Immaculée-Conception... Je suis l'Immaculée-Conception. »

M. le curé comprit; le peuple chrétien comprit: on ne s'était pas trompé. C'était ELLE, la Vierge MARIE, la Mère de DIEU.

Mais on n'attendait pas ce nom de sa bouche. On ne pouvait penser qu'elle donnerait dans la grotte, à la ville de Lourdes, aux Pyrénées, à Pie IX, au monde, la joie de se faire un nom avec le privilége glorieux que, depuis quatre ans, la terre catholique, après son Père et son Pontife, célébrait dans un infatigable élan d'admiration et d'amour.

Cette apparition, éclatant avec une magnificence et une douceur nouvelles, quand rien ne la faisait espérer et que les communications célestes semblaient finies, paraît être le cœur de l'œuvre de MARIE à la grotte. Elle éclaire le mystère si longtemps fermé de ses quinze premières visites. La Dame avait fait pressentir son nom; et le peuple au récit de l'enfant charmée, disait : MARIE! — mais on voulait l'entendre de ses lèvres. Elle daigna descendre encore et le dire: « *Je suis l'Immaculée-Conception.* »

Nulle part au monde et dans aucune de ses innonbrables apparitions, elle ne s'était appelée de ce nom. MARIE, avec sa parole inattendue, donne à la grotte de Lourdes une gloire unique, celle d'être le sanctuaire, seul marqué par le ciel, de l'Immaculée-Conception. Elle révèle toute la pensée divine sur le pèlerinage naissant. L'Immaculée-Conception en est la raison et en sera la richesse.

Les pèlerins ont en ce mot toute leur prière ; il contient le secret de leurs espérances. Dans les merveilles de Lourdes, DIEU prépare une glorification nouvelle à l'Immaculée-Conception. C'est pour l'honneur de l'Immaculée-Conception, c'est par la vertu de l'Immaculée-Conception que les guérisons jailliront de la fontaine ; et c'est encore dans la grâce de l'Immaculée-Conception que les pécheurs puiseront les joies de la miséricorde. Les cierges allumés sous le rocher honoreront de leurs feux la pureté sans tache de MARIE ; c'est l'Immaculée-Conception que les peuples viendront célébrer dans leurs processions innombrables et magnifiques, et les pierres de la chapelle demandée loueront toutes l'Immaculée-Conception.

Bernadette garda vivante l'image de la Vierge se glorifiant devant elle de son Immaculée-Conception. C'est peut-être le souvenir le plus frais qu'ait conservé sa mémoire. On lui a souvent demandé de reproduire cette scène auguste.

L'enfant se recueillait et disait : « Elle a fait ainsi... » Et ses mains, sa tête, son regard imitaient les mouvements de la Vierge. Il y avait dans ce geste simple d'élever les mains et de les joindre allongées sur la poitrine, tant de noblesse, tant de dignité et de grâce ; son

visage était si grave et si doux ; et son regard, en cherchant le ciel, prenait une telle expression, qu'on entrait, à la voir, dans une admiration involontaire et un religieux respect. Souvent des larmes lui ont répondu, tant elle rendait bien ce mouvement ravissant de l'Apparition. Un jour, un homme du monde en fut si frappé qu'il se mit à dire : « Pour moi, ceci suffit. Je crois. Cette enfant a vu : elle ne pouvait jamais trouver seule ce qu'elle fait là. Ce qu'elle a vu n'est pas de ce monde. »

XXI

L'apparition du lundi de Pâques, 5 avril. Le miracle du cierge ardent.

Dix jours après, le 5 avril, lundi de Pâques, Bernadette, entourée d'une multitude de personnes qui priaient, fut encore favorisée d'une apparition de la Vierge Immaculée. Cette fois, il y eut un spectacle qui étonna plus que toutes les merveilles passées, et finit de démontrer le caractère divin des visions.

L'enfant, à genoux, tenait d'une main un cierge allumé qui s'appuyait à terre. Absorbée dans la contemplation de la Reine du ciel, elle rapprocha ses petites mains ; et, sans prendre garde à ce qu'elle faisait, elle les éleva un peu et les laissa reposer doucement sur le bout du cierge allumé. Et alors la flamme se mit à passer entre ses doigts légèrement entr'ouverts et à s'éle-

ver au-dessus, oscillant çà et là, suivant le faible souffle du vent.

On s'alarmait à côté d'elle, on cria : « Elle se brûle!... elle se brûle !... » L'enfant souriait, toujours immobile, toujours sereine. « Laissons faire, dit-on à des personnes qui voulaient prendre le cierge; évidemmeut elle ne sent pas le feu. Voyons ce qui arrivera. »

Un médecin observait l'enfant. Stupéfait, il tira sa montre. La flamme continua de brûler; les mains restèrent sans le moindre frémissement, plus d'un quart d'heure. Tous les regards qui pouvaient atteindre Bernadette virent la flamme monter par-dessus les doigts entrelacés. On disait doucement : « Miracle! miracle! » Jamais il n'y avait eu pareil étonnement encore à la grotte. Enfin ses mains se séparèrent. Le docteur les prit et les examina : elles étaient intactes et blanches.

Après l'extase, quand Bernadette fut revenue à la vie ordinaire, un des spectateurs approcha de la main de l'enfant la flamme du cierge encore allumé. — « Oh ! vous me brûlez! » cria-t-elle, en se retournant vivement.

Un prodige si manifeste et si touchant laissa une impression profonde. C'était la dix-septième apparition, et la quinzième de celles où la Vierge avait appelé les multitudes comme témoin de ce tête-à-tête dont le mystère était à la fois si profondément secret et si admirablement découvert. Il y eut, ce jour-là, plus de neuf mille personnes autour de Bernadette.

Le spectacle divin finit pour les foules, le 5 avril. Pour la dernière fois devant elles, la Reine de la gloire fit briller le reflet de sa splendeur sur le visage angélique de l'enfant transfigurée, montra la puissance de sa

beauté dans l'extase de cette âme enlevée par un irrésistible ravissement. Elle voulut, ce jour-là, se rendre à elle-même un témoignage triomphant.

Elle revint pour apposer sur son œuvre le sceau divin et assurer la foi et la gloire de son nom par la signature inimitable du miracle.

Spectacle étonnant et gracieux ! La petite enfant contemple la Dame, prie, sourit. Elle offre ses mains tendres à la flamme. La flamme les touche, les caresse et ne les brûle pas. Ce cierge bénit, qui se consume comme une prière, respecte l'enfant, tandis qu'elle est avec l'*Immaculée-Conception*. Plus d'un quart d'heure, on regarde le feu lécher ses petites mains et l'enfant sourire.

C'est ainsi que la foule vit Bernadette dans la dernière apparition publique, et tel est le dernier, le divin souvenir que laissait de sa présence la blanche Dame du rosier, la Vierge de la grotte, de la fontaine des miracles, du chapelet, de la lumière, des roses, des sourires, l'*Immaculée-Conception*.

Bernadette devait la revoir une fois encore, mais presque seule, et longtemps après ce jour, pour être fortifiée et consolée.

XXII

Guérison miraculeuse du jeune Henri Busquet.

Les miracles se multipliaient sous l'action de l'eau de la grotte, comme les fleurs sous l'action de la rosée du

printemps. Déjà on ne les comptait pour ainsi dire plus. En voici un, choisi entre cent autres, et dont l'authenticité a été proclamée par les médecins, en même temps que par l'autorité ecclésiastique.

Il y avait alors à Nay, dans les Basses-Pyrénées, un jeune garçon de quinze ans, nommé Henri Busquet, dont la santé était perdue et le sang profondément vicié, à la suite d'une fièvre typhoïde qui, deux ans auparavant, avail failli l'enlever. Un énorme abcès, d'une nature scrofuleuse très-mauvaise, s'était formé à son cou, du côté droit, et avait gagné insensiblement le haut de la poitrine et le bas de la joue. Au bout de quatre mois, à la suite d'une opération jugée nécessaire, une plaie hideuse, béante, jetant une abondante suppuration, s'étendait sur toute la partie malade. En outre, deux nouveaux engorgements des glandes s'étaient formés auprès de l'ulcère.

Tous les traitements étaient demeurés inutiles. Les eaux de Cauterets avaient fait plus de mal que de bien. L'état du pauvre enfant empirait de jour en jour.

Henri était fort pieux. Il entendit parler des merveilles de Lourdes et de la source miraculeuse. Ne pouvant s'y rendre, il pria une bonne voisine qui allait faire le pèlerinage, de lui rapporter un peu de cette eau. Il était convaincu que la Sainte-Vierge allait le guérir : pressentiment habituel chez ceux que la grâce d'un miracle s'apprête à visiter.

Le 28 avril, au soir, on lui apporta l'eau tant désirée. Il se mit à genoux avec son père, sa mère, ses frères et ses sœurs, tous chrétiens fidèles, simples, confiants. Henri se coucha, pour procéder plus commodément aux

lotions. Le docteur avait bien recommandé que l'eau froide ne touchât jamais la plaie de son ulcère ; des complications très-graves, disait-il, en seraient la conséquence infaillible. Mais pour le pieux enfant, la bonne Vierge passait avant le médecin, et l'eau de la grotte n'était pas « de l'eau froide. »

Il enlève donc les bandages et la charpie qui couvrent son ulcère et ses tumeurs, et, avec un linge imbibé de l'eau miraculeuse, il baigne ses affreuses plaies. « Il est impossible, pensa-t-il, que la Sainte-Vierge ne me guérisse pas. » Et là-dessus il s'endort paisiblement.

Le lendemain matin, en s'éveillant, il était guéri, complétement guéri. Plus d'ulcère, plus de plaie, plus de tumeurs, plus de souffrances; comme souvenir, la bonne Vierge lui avait laissé cependant la cicatrice de son long ulcère ; mais cette cicatrice était ferme et blanche, aussi solide que si la main du temps l'eût fermée lentement. La guérison avait été radicale, soudaine et sans convalescence.

De plus, le tempérament du jeune Henri, jusque-là scrofuleux et substantiellement altéré, fut restitué du même coup dans son état normal. Depuis ce jour, en effet, Henri Busquet s'est toujours très-bien porté ; il a grandi, plein de vigueur et de santé. « C'est aujourd'hui, dit un témoin oculaire, un beau et grand garçon de vingt-huit ans, exerçant comme son père l'état de plâtrier, chantant toute la journée, non des chansons obscènes ou grivoises, mais d'honnêtes et gaies chansonnettes, ou bien des cantiques en l'honneur de son immaculée Bienfaitrice. »

Le rapport des médecins a constaté sans détour le ca-

ractère parfaitement surnaturel de cette guérison. «Nous rangeons ce fait, y est-il dit, parmi ceux qui possèdent pleinement et d'une manière évidente le caractère surnaturel. »

Le médecin qui jusque-là avait soigné le jeune privilégié de Marie, déclara avec non moins de franchise que « cette soudaine guérison était merveilleuse et divine. »

XXIII

Dix-huitième et dernière apparition de la Sainte-Vierge à Bernadette.

Nous avons dit que Bernadette devait voir encore la Vierge Immaculée et recevoir une suprême consolation de Celle qui lui avait donné de souffrir pour l'œuvre nouvelle de son amour. La pauvre enfant avait, en effet, souffert bien des persécutions, comme nous l'avons dit plus haut. Elle les avait supportées avec une grande contance, une grande douceur et une humilité très-simple.

Ce fut le soir du 16 juillet, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. Bernadette sentit le mystérieux attrait qui l'appelait autrefois au rendez-vous de la grotte. Elle en parla dans sa famille. Sa plus jeune tante s'offrit à l'accompagner. Deux personnes de Lourdes, qui avaient témoigné un vif désir de suivre un jour Bernadette dans l'espoir de voir l'extase, furent averties et toutes quatre partirent ensemble.

La grotte était alors fermée, par l'arrêté du préfet; et Bernadette, moins qu'un autre, ne pouvait aborder ce sol interdit. Elles descendirent par les prairies qui bordent la rive opposée du gave. En face de la grotte, elles s'agenouillèrent, à quelque distance d'un groupe de personnes qui priaient sans prendre garde aux nouvelles venues, et dirent des *Ave Maria* sur les grains de leur chapelet. C'était le crépuscule.

Les mains jointes de Bernadette se séparent et descendent tout à coup comme par un mouvement de surprise. Ses compagnes soupçonnent l'extase. Aux dernières lueurs du jour, elles voient son visage blanchir, son œil briller. En ce moment, une femme approche avec un cierge allumé et s'agenouille, non loin de Bernadette, sans se douter de la merveille. La clarté se refléta sur le visage transfiguré de l'enfant. Une fois encore, et la dernière, la tante de Bernadette contempla sa nièce dans sa pâleur radieuse, dans la béatitude de son regard perdu au sein des beautés et de la gloire de la Vierge MARIE. Ravies d'admiration, les deux compagnes regardaient en silence; et l'heureuse enfant, oubliant la terre, s'enivrait des délices que MARIE lui portait du Paradis pour la dix-huitième fois.

Après un quart d'heure environ, l'extase cessa. Bernadette avait reçu le dernier adieu.....

Elle parla de la Vision avec une profonde impression de bonheur. Aux premiers rayons qui l'annoncèrent, elle n'avait plus rien vu, ni gave, ni barrière. C'était comme à la grotte: la Vierge, rien que la Vierge et sa blanche robe, et son voile, et sa ceinture bleue, et son auréole, et son doux regard, et ses sourires..... Seulement

la Mère de Dieu n'avait jamais apparu si glorieuse. Son visage semblait à l'enfant plus beau et plus rayonnant encore; la lumière, plus magnifique que jamais.

Cette apparition presque solitaire a té to ute pour l'enfant. On l'a peu connue, et elle n'a eu aucune influence sur la croyance du peuple.

La pauvre petite Bernadette avait rempli sa mission avec une simplicité pleine de courage, avec un dévouement plus fort que toutes les épreuves. Pour la Dame du rocher, elle avait combattu, elle avait souffert; elle devait souffrir et combattre encore. Le retour inespéré de la Sainte-Vierge témoigna qu'elle était contente de son enfant; et, dans les ineffables joies de ce quart d'heure du ciel, elle lui porta la récompense du passé avec la force de l'avenir.

XXIV

Bernadette, depuis les apparitions

L'humble et bienheureuse petite fille que la Sainte-Vierge avait choisie pour faire, par elle, de si grandes choses, demeura, après les visites célestes ce qu'elle était auparavant; la Sainte-Vierge la garda dans toute sa simplicité, dans sa modestie, dans sa naïveté. Rien d'extraordinaire ne parut jamais depuis en elle, si ce n'est cette tranquille et douce humilité, avec laquelle elle bravait, pour ainsi dire, la vaine gloire et d'incessantes curiosités.

A l'école, elle jouait, sautait, s'amusait, faisait la ronde, comme les autres petites filles. Son intelligence était restée tout à fait ordinaire ; elle fut longtemps avant de savoir lire et écrire. Elle était pieuse, édifiante ; mais rien ne la distinguait des autres enfants pieux. Elle parlait peu ; son langage était assez incolore ; tout son mérite se résumait dans ce qui avait charmé la Reine des Anges : l'innocence d'un vie pauvre et obscure, la candeur de l'esprit, la droiture de la conscience.

Bernadette fit sa première communion en cette même année 1858, le 3 juin, jeudi de la Fête-Dieu. On s'attendait, pour ce jour-là, à quelque chose d'extraordinaire : il n'y eut rien ; rien qu'une bonne petite fille, faisant pieusement une bonne première communion.

Pendant deux années encore, Bernadette fréquenta l'école. Quelques mois après sa première communion, elle fut admise dans la congrégation de la Sainte-Vierge, où elle continua d'édifier tout le monde, sans étonner personne. En 1860, les Sœurs de la Charité de Nevers, qui desservaient l'hospice de Lourdes, en même temps qu'elles dirigeaient l'école, lui offrirent chez elles un abri tutélaire, et, à partir de ce jour, elle demeura sous leur toit. Elle était toujours la même ; sa santé était toujours débile, fatiguée par l'asthme, et, on peut bien l'ajouter, par les incessantes visites des pèlerins et des curieux.

Cette affluence augmentait de jour en jour. Fidèle à la grâce de publicité qui avait été le caractère des miracles de la grotte sacrée, Bernadette ne se dérobait aux regards, aux questions, aux indiscrétions même de personne. D'elle-même, elle ne parlait jamais des faveurs surnatu-

relles dont elle avait été l'objet ; interrogée, elle répondait brièvement, avec beaucoup de netteté, et, chose étonnante, sans laisser percer la moindre émotion. C'était tout simplement un témoin, simple et sincère, qui disait ce qu'il avait vu, qui répétait ce qu'il avait entendu ; rien de plus, rien de moins.

Quand elle s'apercevait que les personnes qui l'interrogeaient avaient le parti pris de ne point la croire, elle évitait toute contestation. « Voilà ce que j'ai vu et ce que je sais, disait-elle sans amertume et presqu'avec indifférence ; si vous ne voulez pas me croire, qu'y ferais-je? » Et elle se taisait.

Dans les commencements, quand on la menaçait et quand on essayait de lui faire dire qu'elle mentait, elle répondait avec une fermeté au-dessus de son âge : « Faites tout ce que vous voudrez ; moi, plutôt que de dire que mes paroles ne sont pas vraies, j'irai en prison. »

Le bon Dieu faisait cependant rayonner d'une manière inexplicable cette pure vérité des paroles de Bernadette ; il lui donnait une puissance irrésistible, et cette enfant qui naturellement n'avait rien de ce qu'il faut pour convaincre et pour toucher, convainquait et touchait presque toujours. Un magistrat protestant, savant jurisconsulte, alla visiter un jour Bernadette avec un ecclésiastique de sa connaissance. Tous deux l'interrogèrent. Le protestant écoutait avec un intérêt profond ; peu à peu l'émotion le gagna, et il se mit à pleurer. « Monsieur l'abbé, dit-il en sortant, on peut contester, on peut essayer d'expliquer les prodiges de la grotte : pour moi, la force de conviction est ici ; cette enfant m'étonne et me touche. Il y a là quelque chose. »

Devant les contradictions sincères, Bernadette trouvait toujours avec un étrange bonheur la répartie qu'il fallait. Elle ne trouvait un peu de saillie que dans ces moments, où il s'agissait de défendre l'honneur de la vérité et par conséquent l'honneur de la Sainte-Vierge. Un excellent chrétien, feignant de ne pas croire que la Sainte-Vierge se fût exprimée en patois béarnais, disait à Bernadette : « Tu te trompes, mon enfant. Le bon Dieu et la Sainte-Vierge ne comprennent pas ton patois ; ils ne savent pas ce misérable langage. — S'ils ne le savaient pas, monsieur, répondit doucement la petite fille, comment le saurions-nous nous-mêmes? Et s'ils ne le comprenaient pas, qui nous rendrait capables de le comprendre ?...

« Comment la Sainte-Vierge a-t-elle pu t'ordonner de manger de l'herbe? lui dit une autre fois un esprit-fort, Elle te prenait donc pour une bête? — Est-ce que vous pensez cela de vous quand vous mangez de la salade? » repartit aussitôt l'enfant, avec un sourire.

Nous l'avons dit, ni Bernadette, ni ses pauvres parents, n'ont jamais rien voulu accepter des innombrables visiteurs qui, soit par bonté de cœur, soit pour les tenter, leur firent mille fois les offres les plus séduisantes. Les refus de l'enfant furent toujours si fermes, si accentués, que plusieurs ont cru que c'était là une des trois recommandations secrètes, adressées par la Sainte-Vierge à sa petite privilégiée.

Une dame connaissant la rigueur de sa délicatesse et en même temps la misère où vivaient ses parents, glissa furtivement un jour, dans sa poche, deux pièces d'or. Bernadette le sentit ; sa main retira vivement les deux

pièces, et avec un sentiment de dignité blessée, elle dit : « Madame, je vous remercie; mais je ne garderai pas votre or. — Mais, mon enfant, vos parents sont pauvres, reprit la dame avec tendresse; je vous donne cela de tout mon cœur. Pauvre petite, vous n'avez peut-être pas toujours du pain. — Eh ! madame, pas toujours ; mais il m'en faut si peu ! » La généreuse dame dut reprendre son or.

Un autre jour, un bon prêtre, tout ému, lui offre une pièce d'argent. Elle refuse; il insiste; elle refuse encore. « Prenez, de grâce, dit le prêtre ; ce ne sera point pour vous : ce sera pour les pauvres. Vous aurez le plaisir de faire l'aumône. —Faites-là vous-même à mon intention, M. l'abbé, répondit Bernadette; cela vaudra mieux que si je la faisais moi-même. »

Cependant Bernadette devenait une jeune fille. A mesure qu'elle avançait dans la vie, elle se sentait de plus en plus dégoûtée du monde et du bruit, et elle résolut de se consacrer à Dieu dans la vie religieuse. Après avoir été la messagère et l'apôtre de la Vierge Immaculée pendant les premières années du pèlerinage de Lourdes, après avoir fait ainsi un bien immense, incalculable, elle entra, en juillet 1866, au noviciat des Sœurs de la Charité de Nevers, elle y fit ses vœux, le 30 octobre 1867, sous le nom de Sœur *Marie-Bernard.* Elle avait alors un peu plus de vingt-trois ans.

Elle était toujours cette même petite Bernadette, simple, humble, douce, toujours souffrante, toujours digne des regards immaculés de la Sainte-Vierge. « Sa physionomie, dit une personne qui a eu le bonheur de la voir tout récemment, sa physionomie a conservé le ca-

ractère et la grâce de l'enfance. Elle possède un charme incomparable, un charme qui n'est point d'ici-bas ; sa vue seule élève l'âme ; et on la quitte tout embaumé du parfum de l'innocence. D'ailleurs, rien d'extraordinaire, rien qui la signale aux regards et qui puisse faire deviner les faveurs sublimes dont elle a été l'objet. Dieu la visite encore, non plus par des apparitions radieuses, mais par l'épreuve sacrée de la souffrance. Elle est souvent malade et a le bonheur de beaucoup souffrir. Elle supporte ses douleurs avec une patience douce et presqu'enjouée. Plusieurs fois on l'a crue à la mort : « Je ne mourrai pas encore, » disait-elle en souriant.

Comme jadis, à Lourdes, à moins qu'on ne l'interroge, elle ne parle jamais des prodiges dont elle a été l'instrument. Elle ne cherche que la retraite, le silence et le recueillement.

« C'est toujours une bien charmante enfant, écrivait de son côté une Religieuse de la Communauté ; elle est pieuse comme un ange, douce comme un agneau, simple comme une petite colombe. Que le bon Dieu daigne nous la conserver ! Elle fait tant de bien à voir ! »

XXV

Le jugement épiscopal et l'institution canonique du pèlerinage.

Dès les premiers mois, le vénérable Monseigneur Laurence, alors Évêque de Tarbes, averti par le curé de Lourdes, s'était vivement préoccupé des événements extraordinaires dont la grotte de Massabieille avait été et continuait d'être le témoin. Le 28 juillet 1858, il avait nommé une commission composée d'ecclésiastiques doctes et prudents, de médecins et de savants aussi respectés pour leur savoir que pour leur caractère.

Longtemps, trop longtemps, ce semble, Mgr Laurence fit attendre sa décision. La Providence le voulait ainsi ; elle voulait que le pèlerinage de Lourdes se fondât de lui-même, surnaturellement, et sans le concours d'aucune puissance terrestre, même de la plus divine de toutes, de celle de l'Église. Seule, la Sainte-Vierge Immaculée devait être l'âme de cette incomparable merveille, d'abord par ses apparitions mystérieuses à la petite Bernadette, puis par les incessantes et miraculeuses effusions de miséricorde dont la renommée s'étendait déjà dans toute la France.

Le jugement du prudent et pieux Évêque ne fut donc pour rien dans l'établissement et dans la gloire de Notre-Dame de Lourdes. Lorsque l'Évêque parla, le pèlerinage était fondé ; il resplendissait de tout son éclat ; et le dé-

cret de l'autorité ecclésiastique ne fit que certifier, que confirmer ce qui était. Avant de le porter, Mgr Laurence voulut voir et interroger lui-même la jeune Bernadette. Dans une séance solennelle de la commission d'enquête, il la fit comparaître devant lui, et une dernière fois elle renouvela son récit, répondant à toutes les interrogations que dictait à ces hommes la conscience du grand acte qu'ils préparaient. Lorsque, racontant l'apparition du 25 mars, Bernadette imita l'attitude et le geste de la « Dame » au moment où elle disait : « *Je suis l'Immaculée-Conception* », on vit deux grosses larmes descendre sur le visage austère du vieil Évêque. Après la séance, il dit, encore tout ému : « Avez-vous remarqué cette enfant? » et il ne chercha point à dissimuler l'impression profonde qu'il avait éprouvée.

Enfin, la lumière étant pleinement faite, toutes les objections possibles ayant été consciencieusement discutées et complétement résolues, la foi, la saine raison et la science sérieuse ayant dit leur dernier mot, l'Évêque publia, le 18 janvier 1862, près de quatre ans après la première apparition, un décret portant jugement sur les apparitions de la grotte de Lourdes.

Le dispositif de ce décret solennel était ainsi conçu :

« Après en avoir conféré avec nos vénérables frères les Dignitaires, Chanoines et Chapitre de notre Église cathédrale ; le saint nom de Dieu invoqué ;

« Nous fondant sur les règles sagement tracées par Benoît XIV pour le discernement des apparitions vraies ou fausses ;

« Vu le rapport favorable qui nous a été présenté par la commission chargée d'informer sur l'apparition à la

grotte de Lourdes et sur les faits qui s'y rattachent;

« Vu le témoignage écrit des docteurs-médecins que nous avons consultés au sujet de nombreuses guérisons obtenues à la suite de l'emploi de l'eau de la grotte;

« Considérant d'abord que le fait de l'apparition envisagé, soit dans la jeuue fille qui l'a rapporté, soit surtout dans les effets extraordinaires qu'il a produits, ne saurait être expliqué que par l'intervention d'une cause surnaturelle;

« Considérant en second lieu que cette cause ne peut être que divine, puisque les effets produits étant, les uns, des signes sensibles de la grâce (comme la conversion des pécheurs), les autres, des dérogations aux lois de la nature (comme les guérisons miraculeuses), ne peuvent être rapportés qu'à l'Auteur de la grâce et au Maître de la nature;

« Considérant enfin que notre conviction est fortifiée par le concours immense et spontané des pèlerins à la grotte, concours qui n'a point cessé depuis les premières apparitions, et dont le but est de demander des faveurs ou de rendre grâces pour celles déjà obtenues;

« Pour répondre à la légitime impatience de notre vénérable Chapitre, du clergé, des laïques de notre diocèse, et de tant d'âmes pieuses qui réclament depuis longtemps de l'autorité ecclésiastique une décision, que des motifs de prudence nous ont fait retarder;

« Voulant aussi satisfaire aux vœux de plusieurs de nos collègues dans l'Épiscopat, et d'un grand nombre de personnages distingués, étrangers au diocèse;

« Après avoir invoqué les lumières du Saint-Esprit et l'assistance de la Très-Sainte Vierge.

« Avons déclaré et déclarons ce qui suit :

« *Nous jugeons que* l'IMMACULÉE MARIE, MERE DE DIEU, *a réellement apparu à Bernadette Soubirous, le* 11 *février* 1858 *et jours suivants, au nombre de dix-huit fois, dans la grotte de Massabieille, près la ville de Lourdes : que cette apparition revêt tous les caractères de la vérité, et que les fidèles sont fondés à la croire certaine.* »

Mgr Laurence ajoutait qu'il soumettait ce jugement au jugement suprême du Pontife Romain ; il autorisait pour son diocèse le culte de Notre-Dame de Lourdes et, poursuivait-il, « pour nous conformer à la volonté de la Sainte-Vierge, plusieurs fois exprimée lors de l'apparition, nous nous proposons de bâtir un sanctuaire sur le terrain de la grotte, qui est devenu la propriété des Évêques de Tarbes. » Et, à cet effet, le pieux Évêque faisait appel à la charité de tous les fidèles jaloux de la gloire de l'Immaculée-Conception.

Quelques années après, sans porter un jugement proprement dit sur les apparitions sacrées de la grotte, le Souverain-Pontife confirmait indirectement la sentence de l'Évêque de Tarbes. Dans un beau Bref, adressé le 4 septembre 1869, au célèbre historien de *Notre-Dame de Lourdes*, le Pape le félicitait de ce qu'il venait « de prouver et d'établir la récente apparition de la très-miséricordieuse Mère de DIEU ; et cela, d'une telle manière, que la lutte même de la malice des hommes contre la miséricorde divine sert précisément à faire ressortir avec plus de force et d'éclat *la lumineuse évidece dn fait.* » On peut donc désormais graver sur le rocher de Massabieille, avec la signature auguste de Pie IX, ces paroles que l'Esprit de DIEU a dictées à son cœur : « L'ap-

parition de l'Immaculée-Conception dans la grotte de Lourdes est un fait d'une vérité éclatante. »

L'appel du vénérable Évêque fut entendu. Un magnifique plan d'église fut adopté : il devait coûter des millions; il offrait des difficultés prodigieuses; Mgr Laurence ne consulta que sa foi; il ne voulut se préoccuper que de la gloire de la Vierge Immaculée. Les travaux commencèrent au mois d'octobre 1862, et quatre ans après, le 21 mai 1866, la sainte Messe fut célébrée pour la première fois dans la crypte qui devait porter le nouveau sanctuaire.

Mais auparavant, une première solennité avait déjà célébré les gloires de Notre-Dame de Lourdes, et réalisé le désir dont la petite Bernadette avait été jadis la messagère : « *Je veux qu'on vienne ici en procession.* » Il s'agissait d'inaugurer et de bénir la statue de Notre-Dame de Lourdes dans la grotte, dans l'excavation ovale, à l'endroit même où l'Immaculée avait daigné apparaître tant de fois. Le 4 avril 1864, six ans après les miraculeuses apparitions, Mgr Laurence, entouré d'un nombre immense de prêtres et de fidèles, bénit solennellement la statue de marbre que le talent et la foi d'un artiste lyonnais avaient tâché de rendre ressemblante.

Cette statue représente la Sainte-Vierge au moment où elle a dit à Bernadette, le 25 mars : « *Je suis l'Immaculée-Conception.* » Elle a été sculptée d'après les indications précises de Bernadette, et représente, aussi peu imparfaitement que possible, la vérité des lignes et des détails. Mais, hélas ! que peut la main de l'homme, lorsqu'il lui faut reproduire, avec des éléments matériels, les choses célestes et divines ? Lorsque la bonne Ber-

nadette vit cette belle statue, elle dit : « Ah ! c'est bien beau ! mais... ce n'est pas ELLE ! La différence est comme de la terre au ciel. »

Le jour de l'inauguration de la crypte, Bernadette eut le bonheur de voir de ses propres yeux le triomphe de son immaculée Bienfaitrice. Toute la ville de Lourdes, tout le diocèse était en fête ; et le souvenir de ce jour est encore vivant dans tous les cœurs.

Les terrains environnants, achetés par l'évêché, ont été appropriés aux besoins du pèlerinage. Le sol de la grotte a été nivelé, et l'eau miraculeuse qui jaillit au fond, à gauche, est reçue maintenant dans un bassin de marbre blanc, d'où elle s'écoule dans le gave. La grotte demeure telle qu'elle était lors des apparitions. La crypte et l'église sont posées au-dessus des roches Massabieille, comme une splendide couronne offerte à l'Immaculée-Conception. La flèche s'élève à trois cents pieds au-dessus de la grotte.

Les besoins du pèlerinage ont nécessité la fondation d'une maison spéciale de missionnaires, qui reçoivent les processions, accueillent les pèlerins, entendent les confessions et distribuent aux fidèles la sainte Eucharistie et la parole de DIEU.

XXVI

Les miracles de Notre-Dame de Lourdes.

Des miracles de tout genre s'opèrent sans discontinuer pour ainsi dire, soit à la grotte même, soit au loin, par l'usage de l'eau de la Sainte-Vierge, ou même par la seule invocation de Notre-Dame de Lourdes. « Il y en a tant que nous ne les comptons plus, » me disait naguère l'excellent Supérieur des missionnaires.

Lorsque Mgr Laurence porta son jugement, il fit publier en même temps le récit de sept guérisons, toutes de la seule année 1858, et qui avaient été reconnues *absolument miraculeuses* par les médecins de la commission. Déjà nous en avons raconté trois : la guérison subite de l'œil du pauvre Louis Bouriette ; la quasi-résurrection du petit Justin ; la guérison instantanée des plaies béantes et des infirmités incurables du jeune Henri Busquet. Voici les quatre autres :

Blaisette Soupenne, de Lourdes, avait aux yeux une maladie invétérée qui résistait depuis trois ans aux médicaments et à l'usage des eaux thermales. Une opération chirurgicale était reconnue indispensable. Blaisette se lava deux jours à la grotte, et aussitôt ses yeux devinrent parfaitement sains.

Catherine Latapie-Chouat, de Loubajac (Hautes-Pyrénées), gardait, des suites d'une luxation, son bras droit très-faible, deux doigts roides et fermés. Obéissant à

une inspiration pressante, elle va plonger sa main dans l'eau de la fontaine. Soudain les doigts s'ouvrent et restent souples. Le bras reprend toute sa vigueur.

Madame veuve Madeleine Rizan, de Nay, à la suite d'une violente attaque de choléra, en 1834, s'était trouvée tout estropiée: elle boitait; sa main gauche était douloureuse; ses membres toujours glacés; elle mangeait à peine, ne digérait pas, vomissait habituellement, tombait en de fréquentes défaillances. En 1858, on crut qu'elle allait mourir. Elle se mit à cracher le sang; ses membres très-enflés se contractèrent; tout mouvement dans son lit lui était impossible.

Elle boit de l'eau de la grotte; instantanément elle sent sa main guérie; on promène l'eau sur les parties malades de son corps: le mal disparaît de partout, successivement et soudainement chassé par l'eau miraculeuse. La malade se lève, mange du meilleur appétit et recommence à vivre, comme les personnes qui jouissent de la meilleure santé.

Mademoiselle Marie Moreau, de Tartas (Landes), était, depuis deux mois, atteinte d'un mal d'yeux, et le traitement le plus habile, pas plus que les bains de mer, n'en arrêtaient le progrès. La jeune fille allait inévitablement et bientôt se trouver aveugle. Sa famille, apprenant la prodigieuse guérison de madame Rizan, commence une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes.

Le premier soir, la jeune malade se couche avec des compresses d'eau de Lourdes sur les yeux. Le lendemain, à son réveil, sa vue lui est entièrement rendue.

Durant les quatre premières années, *cent quarante-quatre* miracles de premier ordre furent constatés et

enregistrés, sans compter des centaines, des milliers d'autres, tout aussi réels, quoique moins saillants.

A la gloire de la Vierge Immaculée, pour la consolation de la foi et de la piété des fidèles, pour l'encouragement des pauvres malades, des infirmes, de tous ceux qui souffrent, pour la confusion des esprits forts et des médecins impies ou lâches, nous rapporterons encore quelques-uns de ces beaux prodiges qui se sont opérés depuis lors. Ils manifestent avec une évidence irrésistible la vérité de la foi catholique, et d'une manière toute spéciale la légitimité, la fécondité divine du culte de la Sainte-Vierge et de la dévotion au mystère de l'Immaculée-Conception.

Observons-le cependant: quelque nombreux, quelqu'incessants que soient les miracles de Lourdes, il ne faut pas oublier que là, comme dans tous les autres sanctuaires de Marie, le miracle n'est et ne peut être que l'exception. Qui dit miracle dit intervention *extraordinaire* de la toute-puissance divine au milieu des choses humaines. Il serait donc ridicule de s'imaginer qu'il suffit de boire de l'eau de Lourdes, ou de faire une neuvaine, ou même d'aller en pèlerinage à la grotte miraculeuse, pour être infailliblement délivré d'une infirmité, d'une maladie.

La confiance en l'*Immaculée-Conception* ne saurait certes être trop grande, trop entière; mais il faut que cette confiance soit toujours dominée par un profond amour de la volonté de Dieu et par la soumission la plus absolue aux voies secrètes par lesquelles nous conduit la Providence. *Toujours*, entendez bien ceci, *toujours* la Mère de miséricorde accueille et exauce nos prières;

mais elle les exauce à sa façon, non à la nôtre; elle les exauce divinement, nous accordant ce qui est le mieux, le plus sanctifiant pour nous. La souffrance est si souvent la grâce des grâces et le plus réel de tous les biens! Si la Sainte-Vierge ne juge pas à propos de guérir les maux de notre corps, toujours, n'en doutez pas, elle obtient, elle accorde des grâces de résignation, de foi vive, plus utiles mille fois que toutes les guérisons.

Allons donc à la Vierge Immaculée de Lourdes avec ces sentiments élevés, seuls dignes de cœurs chrétiens; et parce que nous n'aurons pas été, comme tant d'autres, l'objet d'un miracle, ne soyons pas assez simples pour croire inutile cette neuvaine, cet usage confiant de l'eau de la grotte, ce pèlerinage long et pénible, que n'a point couronné une guérison ardemment demandée, impatiemment attendue. Ce qui est hors de doute, c'est que jamais l'on n'implore en vain la Mère de Dieu, et qu'on ne saurait trop recourir à son cœur maternel.

XXVII

Guérison subite d'un protestant libre-penseur.

Je tiens à rapporter tout d'abord un charmant petit miracle, empreint d'une certaine originalité, et qui m'a été raconté à moi-même par un des pieux missionnaires de Lourdes, lequel en a été le témoin oculaire. Il s'est opéré sur un libre-penseur, protestant, qui pensait si

peu à le demander, qu'il en fut non-seulement stupéfait, mais vexé.

C'était un artiste, M. Max M..., assez connu dans un des principaux rendez-vous d'eaux thermales des Pyrénées. Il y dirigeait avec un véritable talent, durant la belle saison, l'orchestre d'un grand casino-concert. Il était très-affecté depuis quelque temps, en voyant croître sur sa main droite une loupe dont la médecine et la chirurgie ne pouvaient arrêter les progrès. En 1866, cette loupe, vainement comprimée par une plaque de plomb, était presque grosse comme un œuf; déjà elle empêchait le pauvre artiste de fermer la main et de se servir librement de son archet.

Sa femme était catholique; jusqu'à quel point? je l'ignore; mais enfin, elle n'était ni protestante ni libre-penseuse. Une amie fort pieuse ayant décidé cette dame à l'accompagner à la grotte de Lourdes, M. Max M... consentit à être de la partie, qu'il regardait, cela va sans dire, comme une excursion curieuse et non point comme un pèlerinage.

Quand ils arrivèrent devant la grotte, il n'eut pas même le bon goût de se découvrir et de laisser là son cigare. Debout, la casquette sur la tête, fumant au milieu de tout un peuple de pèlerins pieusement agenouillés, il regardait froidement et dédaigneusement les détails de la grotte.

L'amie de sa femme s'approcha de lui : « Monsieur Max, lui dit-elle, il faut que la Sainte-Vierge vous guérisse. Venez avec moi et buvez de l'eau miraculeuse. » D'abord l'artiste résista et leva les épaules; mais la pieuse dame insistait. « Qu'est-ce que cela vous fait? lui disait-elle.

Faites-le pour moi. Buvez de cette eau; elle est très-fraîche et excellente. »

« Au fond, pensa le libre-penseur, si cela ne me fait pas de bien, cela ne me fera pas de mal; et il s'approcha de la source, un peu en ricanant. La dame lui présenta un verre, qu'il avala d'un trait... La loupe avait disparu. « Ah, mon Dieu ! » s'écria-t-il en pâlissant et en se rapprochant vivement de sa femme qui priait à genoux. « Ma chère, lui dit-il tout ému, je suis guéri. — Laisse-moi donc! lui répartit-elle avec un peu d'humeur. Ce n'est pas bien de te moquer toujours ainsi de mes convictions. — Mais je ne me moque pas. Tiens; regarde : ma loupe n'y est plus. »

La pauvre femme ne pouvait en croire ses yeux. La plaque de plomb flottait sur la main, dont la peau, les articulations, les chairs étaient subitement revenues à leur état normal. Avec son amie, elle se jeta à genoux en fondant en larmes.

Quant à lui, pâle comme un mort, il ne savait quelle contenance prendre. Il s'était découvert instinctivement; il avait jeté le cigare, et ne pouvait s'empêcher de dire, de répéter tout haut : « Je suis guéri, guéri tout de bon. La Vierge m'a guéri. » Le Père missionnaire, qui était là, lui demanda de laisser en *ex-voto,* pour être suspendue à la grotte, la petite plaque de plomb, avec les attaches qui comprimaient la loupe disparue. Il y consentit; et aujourd'hui encore, ce modeste *ex-voto* se voit à la grotte.

M. Max M... s'en alla guéri, mais non converti. Espérons qu'il tirera quelque jour les conséquences logiques de sa guérison si évidemment miraculeuse, et que l'Im-

maculée Vierge de Lourdes le débarrassera tôt ou tard de l'énorme loupe de l'hérésie qui jusqu'ici l'a empêché d'ouvrir les yeux à la céleste lumière de l'Évangile et de l'Église.

Les miracles ne convertissent pas toujours : témoins ceux que Notre-Seigneur accumulait devant les scribes et les pharisiens ; mais quand ils ne convertissent pas, ils condamnent sans rémission. On peut dire des miracles ce qui est dit de l'Eucharistie : « *Vita bonis, mors malis.* Pour les bons, c'est la vie ; pour les méchants, c'est la mort. » Pour croire, même après un miracle, il faut être sincère et humble.

XXVIII

Les yeux du petit Pierre Estournet.

Madame Estournet, de Tarbes, avait, en 1864, un petit garçon, nommé Pierre, qu'elle nourrissait et qui commençait un mal d'yeux. Pensant que ce n'était qu'un de ces *bobos* accidentels auxquels sont sujets les tout jeunes enfants, elle ne s'en préoccupait pas. Un jour qu'elle portait l'enfant sur son bras, un médecin, ami de la famille, l'arrête pour voir le petit Pierre. « Il a un peu mal aux yeux, dit-elle. — Oh ! vous avez là un superbe enfant ! Mais ce mal aux yeux ? qu'est-ce donc ? dit d'un air préoccupé le docteur en retournant les paupières du petit. Malheureuse ! cet enfant va devenir aveugle ! »

La pauvre mère fut effrayée. « Ce n'est point sérieuse-

ment que vous me dites cela? Est-ce bien vrai?» Pour toute réponse, le médecin lui montra les yeux de Pierre. L'intérieur en était hideux : une boule de chair d'un rouge vif, trempée d'une sorte de pus. Madame Estournet s'en alla désolée. Bientôt une forte pensée de foi vint la ranimer : elle songea à l'eau de la grotte.

Elle montra cependant son fils à un autre médecin. « Le mal est grave, bien grave, lui dit celui-ci; vous avez fort à craindre que l'enfant ne devienne aveugle; il est trop tard peut-être. Pourquoi donc avez-vous attendu jusqu'à cette heure? — Oh! mon DIEU! je ne soupçonnais pas ceci!» s'écrie en pleurant la pauvre mère. Une ordonnance est écrite. Il fallait tous les jours verser sur le mal une goutte de liquide très-énergique qui devait rapidement consumer ces chairs.

Madame Estournet était douée d'une rare désision de caractère et d'une foi très-vive. Son parti fut pris sur-le-champ. Elle se tourne vers la Sainte-Vierge et lui dit : « Pas de remède! C'est vous, ô MARIE, qui guérirez mon enfant par l'eau de la grotte.» Et elle jeta au feu l'ordonnance du médecin.

Elle examine de nouveau les yeux de son pauvre enfant; ils lui parurent plus profondément atteints qu'elle n'avait su le voir encore. Hors d'elle-même, elle tombe à genoux devant une statue de la Vierge, et longtemps dit à haute voix : « Guérissez-le moi! oh! guérissez-le moi!»

Puis, toute tremblante, elle fait couler sur les yeux du petit Pierre quelques gouttes de l'eau miraculeuse. La paupière remue à peine. Une sorte de désespoir s'empare de la mère. « Oh! ce n'est pas possible, se disait-elle;

non, non, il ne guérira pas : je ne mérite pas un miracle. »

Un peu plus tard, ne pouvant contenir son impatience, elle ôte l'enfant du berceau, lave encore ses yeux avec l'eau de la grotte ; puis le prend entre ses bras pour voir s'il regardera. Son beau-père et une femme de la maison étaient là. Elle appelle Pierre et le caresse pour le provoquer à regarder. L'enfant ouvre faiblement les paupières et, les yeux à peine dessillés, tourne lentement la tête du côté où on l'appelle. « Oh ! il sera aveugle, dit la mère d'un accent désolé. — Mais non ; voyez, madame, dit la voisine, il vous regarde ! » La mère troublée ne savait point l'apercevoir. Mais sa confiance en Marie domina ses frayeurs ; elle se remit à espérer.

Trois jours se passèrent dans l'angoisse et la prière. « O Notre-Dame de Lourdes ! ô Vierge de la grotte, guérissez mon enfant ! » C'étaient là à tout instant les paroles de son cœur et de ses lèvres ; elle les répéta des milliers de fois.

Elle versait chaque jour sur les yeux malades des gouttes de l'eau de la grotte, sans employer aucun remède. Le troisième jour, elle venait d'essuyer les paupières du petit ; elle les regardait, inquiète. Mais voici que l'enfant ouvre les yeux, les fixe doucement sur sa mère, sourit, regarde encore ; les yeux étaient clairs et brillants. « Je devins folle de joie ! disait-elle au missionnaire à qui elle a raconté le fait. Je tombai à genoux devant la Vierge. Puis, que fis-je ? je n'en sais trop rien. Ce que je sais, c'est que je sautai au cou de la Vierge, et que je la couvris de baisers. Ah ! elle me rendait mon enfant ! »

Le médecin arriva. Madame Estournet lui présenta son petit Pierre en disant : « Je suis contente ; je le crois guéri. Mais examinez-le bien, que vous en semble? — Il est guéri, dit le docteur après un moment d'observation attentive; le remède a été heureusement rencontré, n'est-ce pas ? — Mais dites, est-il bien guéri ? m'en répondez-vous ? — Oui. — Eh bien, docteur, ce n'est point votre ordonnance qui l'a guéri. Il faut que je vous l'avoue, je l'ai mise au feu. — Malheureuse ! — Quand vous l'écriviez, déjà je pensais : Je n'en ferai rien ; j'ai un meilleur remède. Savez-vous, docteur, ce qui a guéri mon petit Pierre? c'est l'eau de la grotte, et elle seule. »

On n'a pas rapporté la réponse du médecin.

Aujourd'hui, en 1871, le petit Pierre Estournet a sept ou huit ans, beaucoup de vivacité et des yeux magnifiques,

XXIX

Une jeune mourante instantanément ressuscitée

En 1858, mademoiselle Broca, demeurant à Bordères, près Tarbes, était malade depuis vingt mois, à la suite de grands chagrins de famille. On n'espérait guère plus de la médecine. Son confesseur lui conseilla une neuvaine à la Vierge de la grotte. Mademoiselle Broca se récria : « Que me demandez-vous là, mon père? Est-ce que vous y croyez, vous ? » Elle se souvient encore de

ces paroles. Certes, ce n'était pas l'impiété qui les lui dictait; toute sa vie, elle avait été très-pieuse et elle aimait tendrement la Sainte-Vierge. Mais les apparitions de Lourdes étaient fort contestées alors, et autour d'elle on n'y croyait guère.

Il fallut un commandement pour la décider. Sa servante alla donc chercher de l'eau à la source de Massabieille. La malade en but pendant neuf jours. Au terme de la neuvaine, on lui porta le Saint-Viatique; et pendant la messe offerte à son intention, elle se trouva soudainement soulagée; le soir, elle sentit que le mal était arrêté; le lendemain, elle quittait son lit. Sa foi en Notre-Dame de Lourdes devint profonde et aimante. Ce n'était cependant là qu'un petit échantillon des grâces qu'elle devait recevoir plus tard. La convalescence dura trois mois, et il resta à la jeune fille une fatigue habituelle. Au fond, elle n'était pas guérie.

Elle avait promis à la Vierge de l'aller remercier à Lourdes. Depuis ce temps, parmi les préoccupations douloureuses qui affligeaient son existence, le souvenir de son engagement et le désir de voir la grotte devinrent sa pensée dominante. Mais sa faiblesse constante et d'autres raisons encore entravèrent son projet. En octobre 1862, une grave maladie vint en rendre l'exécution absolument impossible.

Le 1er janvier 1863, mademoiselle Broca était clouée dans son lit. Le médecin parla de phthisie. La poitrine et les reins de la malade étaient rongés par une douleur sourde qui souvent devenait aiguë. La fièvre la minait en même temps, et pendant toute une année la jeta dans de très fréquents délires. Sa faiblesse était extrême.

La pauvre malade n'avait pris ni viande, ni bouillon depuis 1858. Il lui était presque impossible de manger, et elle s'en allait lentement. Les sens se perdaient un à un; et ce qui exaspérait ses souffrances, presque jamais elle ne trouvait un instant de sommeil. On lui administra l'Extrême-Onction au mois d'août.

Elle ne mourut pas; elle ne vivait pas non plus, est-il écrit dans le rapport fait à Mgr l'Évêque de Tarbes. Il lui était permis de se tenir levée environ une heure par jour; mais on peut dire que la mort était commencée dans tous ses organes. Elle entendait à peine; elle voyait très-peu; son gosier n'avait plus de son; quelques pas très-lents l'essoufflaient; son corps voûté semblait se tordre; sa nourriture était, à peu près exclusivement pour deux jours entiers, un verre de lait. La tête s'affaiblissait aussi, et la mémoire s'engourdit si bien, que mademoiselle Broca perdit entièrement le souvenir de ses prières vocales. De toutes les ruines qui s'étaient faites en elle, celle-ci fut la plus désolante pour son âme profondément chrétienne. La piété était l'unique douceur de sa vie, ou, pour mieux dire, sa vie même.

Dans cette multitude de douleurs physiques et morales, un souvenir se présentait souvent à son esprit, et la peinait vivement. C'était le remords de n'avoir point accompli, quand il était possible encore, le pèlerinage de Lourdes, et la crainte que sa maladie ne fût un châtiment du ciel. Elle souffrit beaucoup de cette pensée, et peu à peu le dessein d'exécuter à tout prix sa promesse remplit son âme et devint comme un besoin. Mais aller à Lourdes était une chose impossible; le vouloir, une folie.

Elle tremblait d'en faire la demande; sa conscience le lui fit oser au mois de novembre 1864. Son confesseur renvoya le pèlerinage au printemps. Mais le moment venu, en 1865, comme l'état de la malade se trouvait aussi grave, il n'osa prendre sur lui la responsabilité d'une telle décision, et il demanda le conseil d'un vicaire-général du diocèse. La foi de mademoiselle Broca et sa confiance héroïque en Notre-Dame de Lourdes l'emportèrent sur la prudence. Il fut répondu : « La confiance de la malade suppléera aux forces qu'elle n'a plus. »

Le jour est fixé; une neuvaine commence et se continue au milieu de la fièvre, des douleurs de poitrine et de tête, au milieu de la plus alarmante faiblesse. Depuis dix-sept jours, la malheureuse jeune fille n'avait avalé qu'une petite quantité d'eau, et encore avec bien de la peine. On craignait de ne pas la voir revenir vivante de son pèlerinage; elle-même était persuadée qu'elle allait à Lourdes pour y mourir.

Avant le jour du départ, elle fit ses dispositions suprêmes. Elle dicta son testament, désigna le lieu de sa sépulture, se confessa comme pour la dernière fois, recommanda à la charité de son directeur une vieille et fidèle servante, et attendit le lendemain en disant : « Je mourrai ; mais ce sera en accomplissant ma promesse à la Sainte-Vierge; je mourrai heureuse. »

Le 22 avril, une voiture entrait dans la cour de la maison. Deux personnes qui devaient accompagner mademoiselle Broca la soutiennent pour descendre. Au bas des escaliers, elle entre en défaillance : on la fait asseoir, et enfin on la pose comme une mourante sur des cous-

sins, dans l'intérieur de la voiture. Le conducteur effrayé se repentait d'être venu ; il pensait devoir ramener un cadavre. La servante et l'amie de la malade furent pendant la route dans des transes continuelles : la pauvre infirme resta tout le temps comme en agonie. Elles lui faisaient respirer de l'éther ; elles s'ingéniaient pour lui épargner les cahots. La voiture marchait avec une extrême lenteur; le conducteur dut arrêter trois fois : la malheureuse, fatiguée par l'ébranlement, s'évanouissait.

On arrive enfin. Les chevaux avancent aussi près que possible du rocher. A cette époque, le large quai par où l'on aborde aujourd'hui la grotte n'existait pas encore, et il n'y avait, du point où la voie tourne et suit le gave, qu'un sentier, étroit et difficile.

La malade, enlevée de la voiture, est posée sur une chaise, Un ouvrier s'offre à la porter sur ses bras ; mais, dans sa modestie, elle avait demandé à ne pas être touchée par des hommes, quoi qu'il pût arriver. Ses deux compagnes la soulèvent donc avec sa chaise et, l'une d'elles marchant à reculons, elles avancent avec peine et tremblantes vers la grotte. Aux premiers mouvements, mademoiselle Broca avait perdu connaissance.

La chaise est placée devant la grotte: la pâmoison durait encore. La servante courut à la voiture chercher les coussins, tandis que sa maîtresse moribonde retrouvait lentement ses sens. L'amie restée avec elle puisait de l'eau en priant.

Mademoiselle Broca, engourdie encore, avait à peine repris le sentiment de son existence, que son amie lui dit : « Buvez. » Elle avala une gorgée sans s'en rendre

compte; puis une seconde. A la troisième, soudainement, une douleur inimaginable, un ébranlement surnaturel semble broyer tous ses membres. Ce fut rapide et terrible, comme si la foudre traversait son corps.

Elle lève les yeux, aperçoit la blanche statue. Toute douleur était passée ; un bonheur immense pénètre son âme et son corps. La première parole de son cœur éperdu fut: « O Marie !... Je ne le mérite pas!... Guérie! guérie!... Oui, je suis guérie! » criait-elle en son cœur, tandis que l'émotion remuait les profondeurs de son âme. Oh! Marie! pourquoi?... pourquoi?... » Elle se perdait dans le sentiment profond de son indignité et dans une douceur inconnue. En même temps une éblouissante clarté illuminait son âme, et peut-être ses yeux (elle ne sait pas le dire). Moment du ciel! il dura quelques secondes à peine; mais sa vie n'en a pas connu de pareil. Cependant, elle n'avait point encore parlé.

Tout à coup, encore assise, d'une voix sonore et frémissante, les yeux sur la Madone, elle dit: « *Regina cœli, lætare* »... Sa mémoire retrouvait soudainement cette prière. Quand elle l'eut achevée, elle se lève. Son amie ne respirait pas. Elle voyait une résurrection. Mademoiselle Broca tombe sur ses genoux: depuis un an, elle n'avait pu les ployer.

Elle demeura longtemps immobile. Tout son être nageait dans un calme doux et profond; son âme était sereine, sans bruit, et possédait la pleine paix. Bientôt les larmes coulèrent; son amie, silencieuse et ravie, pleurait à côté d'elle. Elles récitent ensemble le chapelet des sept douleurs. Mademoiselle Broca qui, depuis un

an, n'avait pu arrêter les yeux sur un livre, lit les mystères.

Elle se lève: son amie voit se dresser de toute sa hauteur ce corps si longtemps et tout à l'heure encore ployé sur lui-même. La chère ressuscitée marche sans nulle difficulté, avec l'entière liberté de ses mouvements. Toutes trois vont s'asseoir. Mademoiselle Broca mange un œuf dur et du pain. C'était une multiplication de prodiges.

En ce moment, M. le curé de Lourdes arrivait à la grotte. On lui raconte l'événement, et il tire de sa poche un journal, pour éprouver les yeux de mademoiselle Broca. Elle lit rapidement et sans la moindre hésitation.

Cependant, le moment de partir était arrivé. On imagine la ferveur des trois voyageuses prosternées pour demander une nouvelle bénédiction, et l'attendrissement du dernier regard de mademoiselle Broca sur l'image de Celle qui venait de lui rendre la vie.

Elle passe d'un pas ferme et sans soutien d'aucune sorte dans ce sentier où, une heure auparavant, on la portait à demi-morte. Le voiturier ne la reconnaît pas, et n'en veut pas croire ses yeux. Elle monte seule en voiture. Les coussins étaient devenus inutiles, et le conducteur donna l'allure qu'il voulut à ses chevaux. Pas la moindre incommodité, pendant tout le voyage. Arrivée chez elle, à Bordères, mademoiselle Broca traversa la cour, et monta très-aisément les escaliers. Là, elle rencontra une amie: « Bonjour! » lui dit-elle. A cette voix, l'amie regarde, stupéfaite. « Quoi! s'écrie-t-elle... c'est toi? — Mais oui, c'est bien moi! » Et les deux amies s'embrassent avec transport. Quand la jeune personne

s'est bien assurée que mademoiselle Broca est guérie, elle s'écrie: « Je ne voulais pas croire... je crois! je crois! »

Le lendemain, dimanche de Quasimodo, mademoiselle Broca faisait, devant la moitié de la paroisse, la sainte communion à la première messe. Le bruit de la guérison avait commencé à se répandre, la veille au soir. A partir de ce moment, ce fut la conversation du bourg entier, et la malade qui hier succombait de douleurs et de faiblesse, eut à se donner tout le jour en spectacle. Sa chambre ne désemplissait pas. Elle parla sans cesse, jusqu'au soir, pour raconter ce que la Vierge Immaculée venait de faire à la grotte. De sa terrible maladie, il ne lui restait que de la pâleur.

Dès le lendemain, elle reprit ses occupations interrompues depuis trois ans; ses couleurs revinrent bientôt, et quelques jours plus tard, elle put faire à pied de longs trajets.

Au bout de deux semaines cependant, le bon Dieu voulut éprouver sa fidélité, en lui retirant subitement la faculté de lire. Mais sa guérison demeura entière, et sa santé s'est maintenue habituellement bonne.

L'étonnement fut grand dans le pays. La foi en Notre-Dame de Lourdes gagna les indifférents et conquit des esprits hostiles; la confiance s'accrut, et la prière se tourna avec plus d'espérance que jamais vers la grotte miraculeuse. Un homme du monde fut touché jusqu'à la conversion entière. Il ne fréquentait pas les sacrements; la guérison de mademoiselle Broca le rendit catholique fidèle, et le prépara à la plus édifiante mort.

Plusieurs médecins avaient vu la malade durant ses

longues souffrances. Leur pensée à tous était qu'elle ne pouvait guérir. Celui de Bordères, découragé, avait depuis longtemps cessé de la visiter, donnant pour raison que son art n'avait rien à faire sur une personne impuissante à prendre un remède quelconque. Après le prodige de la grotte, l'un d'eux, homme grave et distingué, dit : « Rien n'est impossible à Dieu ; il peut sauver quand la science humaine est à bout. » Un autre s'écria avec dépit : « Cette dévote a dû se mettre d'acord avec les prêtres. »

Depuis sa guérison, mademoiselle Broca vient, toutes les années, à la grotte, le 22 avril, célébrer pieusement son bel anniversaire. Elle y vient avec l'amie qui partagea, en 1865, les angoisses et les joies du premier pèlerinage.

Par un sentiment facile à comprendre, elle se refusa d'abord à livrer à la publicité les précieux détails qu'on vient de lire; elle ne s'y décida qu'en vue de la plus grande gloire de la très-sainte et tout immaculée Vierge Marie, qui avait daigné faire en elle et pour elle de si grandes choses.

XXX

Guérison subite d'un ancien gendarme.

Jean-Marie Fosses, originaire de Trébons (Hautes-Pyrénées), gendarme en retraite et aujourd'hui aubergiste à Arzacq (Basses-Pyrénées), a été guéri soudainement

d'un mal incurable, le 11 novembre 1867, à la grotte de Lourdes.

Le premier jour du mois d'août 1867, Fosses, convalescent d'une longue maladie, était assis devant la porte de sa maison, et respirait l'air frais du soir. Tout à coup il sentit une vive chaleur lui monter au visage; puis, une sueur froide; et son cou se roidit. Bientôt une atroce douleur se mit à fouiller sa tête avec une sorte de rage. A partir de ce moment, le pauvre homme ne connut plus de repos. Les nuits surtout étaient désolantes; pendant plusieurs heures, toujours les mêmes, le supplice devenait intolérable, étrange. Il lui semblait qu'à l'intérieur sa tête était traversée dans toutes les directions, tandis qu'elle était rongée et comme hersée à la surface.

Le médecin essaya de combattre ce mal affreux; mais sans aucun succès. Pour comble d'ennui, le pauvre malade se repaissait d'imaginations sombres et fatigantes; l'inquiétude, l'impatience le gagnèrent; il entra dans une exaspération permanente. Sympathique autrefois, bon, aimant, maître de son humeur, Fosses gémissait de se trouver, malgré lui, presque constamment irrité et brutal. L'impuissance de se dominer le rendait encore plus malheureux.

Il acceptait toute sorte de remèdes. Mais les médicaments se multiplaient, les semaines s'écoulaient, et jamais, jamais un apaisement.

Au mois d'octobre, il ne mangeait presque plus. Dévoré par son incessante douleur, privé de sommeil, il dépérissait à vue d'œil, et se trouvait dans un délabrement affreux.

Pensant bientôt mourir, il fit revenir, pour les em-

brasser une dernière fois, son fils et sa fille alors absents. Quelques jours après, celle-ci ayant dû retourner chez sa grand'mère : « Adieu, ma pauvre enfant, lui dit en pleurant le malade; adieu, je ne te reverrai plus. »

Découragé, irrité, Fosses ne voulut plus essayer d'aucun remède. Le médecin insista inutilement. « Vous êtes, vous, bon et dévoué, lui dit énergiquement le pauvre malade; mais, de tous vos remèdes, pas un ne m'a soulagé; ils me tuent; inutile que vous en ordonniez encore. »

Sur ces entrefaites, un colporteur s'arrêta à l'auberge. Fosses était au coin du feu, silencieux et abattu. Il lui raconte sa triste histoire et son découragement. « Eh bien! dit le voyageur, j'ai été comme vous; comme vous, bien malade; comme vous, désespéré. J'ai consulté les médecins, fait des remèdes trois années entières : tout en vain. Et je suis guéri. Mais ce ne sont pas les hommes qui m'ont guéri, je ne dois rien aux hommes. J'avais au cou une vieille plaie affreuse d'où coulait une suppuration abondante. Je souffrais cruellement. Mon état et mon peu de ressources me forçaient à voyager, DIEU sait avec quelles peines. J'ai été aux eaux de Cauterets, de Bagnères-de-Bigorre, de Bagnères-de-Luchon; j'ai dépensé beaucoup d'argent. Argent et courses inutiles.

« On m'avait parlé de Notre-Dame de Buglose et de ses miracles. N'attendant plus rien des hommes ni des eaux minérales, je voulais me tourner du côté de la Sainte-Vierge. Je tentais à Barèges un dernier essai des eaux, lorsqu'on me fit connaître le pèlerinage de Lourdes. Ce que j'entendis me donna une très-grande confiance, et me décida à rester deux jours dans cette ville. Quand je

vis les foules qui allaient à la grotte, ma confiance redoubla. Les eaux de Barèges avaient laissé ma plaie tout aussi hideuse. J'allai à la grotte, je priai, je bus, je me lavai. A l'instant, je pus ôter l'appareil qui couvrait mon mal; les chairs étaient rapprochées; la suppuration, tarie; la douleur, disparue. Je recommençai le lendemain; c'est à peine s'il resta un peu de plaie. J'étais guéri. Imaginez mon bonheur. J'allai néanmoins à Buglose. Là, ma plaie sécha entièrement.

« Et voyez, ajouta-t-il en découvrant son cou tout à fait sain, y a-t-il là quelque mal? Eh bien, là, là, était ma vieille et horrible plaie... Ayez confiance en Notre-Dame de Lourdes; je peux vous le dire, moi. Allez à la grotte, allez-y. »

Ce fut le message du ciel. Fosses était un fidèle chrétien; et toute sa vie, il avait aimé et invoqué la Sainte-Vierge. Quand le voyageur eut parlé, quand il eut fait palper le miracle, le malade crut à sa guérison par Notre-Dame de Lourdes, avec une confiance immense qui le pénétra de joie.

Un pèlerinage à la grotte fut résolu. Mais quand partir? et comment arriver? Il se sentait si faible! Les souffrances étaient si cruelles! Sa tête pourrait-elle supporter le cahotage des voitures? Ces craintes affaiblissaient sa joie et faisaient un peu fléchir son espoir.

La Sainte-Vierge lui envoya un autre message.

Un maître de pension d'Arzacq, M. Dussau, lui raconte *par hasard* un pèlerinage qu'il avait fait à Lourdes. « Je sais, moi aussi, dit-il, ce que peut et ce que fait la Sainte-Vierge à la grotte de Lourdes. J'étais dans la ville pour y prendre quelques jours de repos chez des

parents. Voyant les étrangers affluer vers la grotte, j'y allai aussi. Ces jours-là, je traînais une indisposition, sans gravité il est vrai, mais qui me fatiguait beaucoup. Devant la foi des pèlerins qui buvaient et se lavaient à la fontaine, le cœur me dit de les imiter; j'avoue que je demandais mon soulagement sans grande ferveur. Mais je bus et je me lavai. A l'instant même, mon malaise disparut. Ce fut soudain, comme si je me dépouillais d'un vêtement et le jetais là. Mon cher Fosses, je suis votre ami, croyez-moi. Les médecins ne vous guérissent pas : adressez-vous à la Sainte-Vierge, allez à Lourdes. »

Cette fois, le pèlerinage fut décidé, et malgré un redoublement de souffrances et d'accablement, le pauvre Fosses se mit en route avec sa femme, le 10 novembre 1867.

Ce voyage fut affreux. Sans énergie et sans ressort, le malade, courbé dans le fond de la voiture, laissait tomber sur sa poitrine sa pauvre tête, qu'il était impuissant à soutenir et qui branlait à tous les mouvements de la course. Son corps et son âme étaient dans le plus profond accablement; il n'avait pas la force d'articuler une syllabe.

Arrivé à Lourdes, il se reposa quelques instants, et, soutenu par sa femme, il s'achemina péniblement vers la grotte. En le voyant partir si pâle, si délabré, on se disait : « Ce malheureux n'arrivera pas à la grotte; ou du moins, il n'en reviendra pas. »

Fosses avançait avec une sorte de respect. « Si près! si près du lieu où la Sainte-Vierge s'est montrée! » se disait-il tout ému.

La grotte s'ouvre devant son regard; il aperçoit la

statue de la Vierge. Il voit, il entend la source miraculeuse. Il s'arrête; il regarde, immobile. Quelque chose de solennel se passait en son âme.

Longtemps après, quand il racontait son histoire, les souvenirs de ce moment le faisaient palpiter encore. « Je fus pris, disait-il, d'une émotion indicible. J'étais là, saisi; j'étais joyeux; j'étais tremblant. Je sentais un grand respect, plus que dans un palais et plus que dans une église. En même temps, j'avais une crainte, mais très-douce. J'étais comme ébloui. Mais, ajoutait-il, d'une voix qui s'altérait, je ne sais pas le faire comprendre ; si c'était quelque chose de naturel, je pourrais l'expliquer ; j'aurais des mots ; ceci, je ne peux pas le dire... »

Il ploya ses genoux devant la Vierge. Mais il ne pouvait prier; dans son émotion, il ne trouvait pas de paroles. Tout priait en lui, sans qu'il le sentît.

La fatigue l'obligea bientôt à se relever, et il lava à la fontaine sa tête et son cou, si malades. Aussitôt il éprouva un allégement sensible. Il essaya encore de prier. Le souvenir de l'apparition remplissait son cœur. « La Sainte-Vierge ici! pensait-il; oh! bienheureuse l'enfant qui l'a vue! Je guérirai! je le sens. Mais pourtant, je suis si malade! et puis, je suis si indigne! » Et il s'humiliait; et il priait de tout son cœur.

Pour se rendre un peu moins indigne des faveurs de Marie, il alla se confesser. « Il me semble que j'ai plus de force, disait-il à sa femme en revenant à Lourdes. Oh ! je crois bien que la Sainte-Vierge me guérira. — Bah! répondait sa femme, c'est que tu as cette idée. » Elle espérait peu.

Le lendemain matin, à cinq heures et demie, Fosses

entendait la messe dans la crypte et faisait la sainte communion. Puis, descendant à la grotte, il se prosterna sur les dalles et pria un bon moment, non autant que son cœur l'eût voulu, mais à la mesure de sa faiblesse. Il but à la fontaine avec une entière confiance en la bonté de Marie. « On m'aurait crié qu'il y avait du poison, disait-il depuis, j'aurais bu sans crainte, tant je me confiais à la Sainte-Vierge. »

Il entre dans l'un des cabinets de bain, et se dispose à se plonger dans le bassin. Sa femme était là, tremblante. C'était le 11 novembre ; le soleil se montrait à peine au sommet des collines ; une gelée profonde avait durci les bords du gave ; a bise soufflait dans les alentours de la grotte un froid mordant.

L'ancien gendarme descend résolûment dans le bain : le froid lui coupe la respiration ; il s'enfonce néanmoins ; l'eau couvre sa poitrine ; elle étreint son cou comme un cercle de fer aiguisé ; il était glacé ; il cherche à respirer, à calmer le tremblement de ses membres. Haletant, ne pouvant articuler un mot, il disait intérieurement à la Saint-Vierge : « Oh ! vous me guérirez ! »

« Femme, dit-il, d'une voix étouffée, prie ; aide-moi à prier. » Devant ce courage, celle-ci se sent, elle aussi, pénétrée de confiance. « Il sera guéri ! » pensait-elle.

Et cependant, comme le pauvre homme changeait de couleur : « Oh ! lève-toi, » lui dit-elle. Mais Fosses resta dans l'eau glacée pour prier encore. Il grelottait. Prenant un linge pour s'essuyer, il regarda encore le bassin. « Il faut, pensa le brave gendarme, il faut que je témoigne encore une fois ma confiance à la Sainte-Vierge ; » et le voilà qui, malgré sa femme, se replonge

jusqu'au cou dans le terrible bain, en priant toujours.

Un instant après, il sort; il s'essuie ; mais en dépit de toute son énergie de soldat et de chrétien, il ne pouvait comprimer le frémissement de ses membres, ni le claquement de ses dents. « Je souffrais affreusement, disait-il encore, oui, affreusement; et cependant, jamais je n'ai eu pareil moment de bonheur. A peine essuyé, je sentis passer dans mon corps, je ne sais quoi de doux et de fort, qui inondait mes membres ; je ne puis dire ce que c'était, quelque chose comme une *liqueur de vie.* Oui, la vie passait en moi. Je guérissais; j'étais guéri... Mon visage tremblait; il me vint un sourire involontaire, naturel, doux ; tout me paraissait beau, je regardais le rocher, avec extase ; — je souriais à ma pauvre femme ; je lui « disais : Mais je suis guéri !... je suis guéri !...

« Je palpais ma tête si sensible, qu'un instant avant je ne pouvais toucher, et je disais : « Mais, ma chère, je ne sens plus de douleur ! » A la base de la nuque, j'avais, depuis quelques jours, un gros bouton, fort douloureux, très-alarmant; il avait à peu près disparu. « Tiens, dis-je à ma femme; il n'y a presque plus rien; et nulle souffrance. » Ma femme, émue, frémissante, me regardait, m'aidait à m'habiller, ne savait que dire. Moi, je sentais, je savais que j'étais guéri, je bénissais la Sainte-Vierge ; je me hâtais pour l'aller remercier à la grotte. »

Il sort, en effet; il s'agenouille, il prie, il prie longtemps. Sa femme le presse; il se relève, il va boire à la fontaine, il prie encore ; son âme était inondée de joie. « Je ne pouvais pas m'en aller, disait-il en racontant sa guérison; je partais; je revenais encore. Une voix me parlait au-dedans : « *Reste ici, reste ici,* » et j'aurais voulu

rester, rester toujours, être le gardien de la grotte. Ma femme m'entraîna enfin ; je me retournai encore ; je regardai si longtemps que je pus. »

L'heureux Fosses marchait, alerte et vigoureux. Depuis plusieurs mois, ses pieds ne pouvaient se ployer ; pour se mouvoir, il était obligé de les lever brusquement et à plat, et de les poser de même. Le moindre heurt du talon lui donnait le supplice d'aiguilles embrasées, traversant la moëlle épinière et la tête. Maintenant la souplesse des pieds était parfaite; et il marchait avec l'aisance de ses jeunes années. Pour vérifier l'intégrité de sa guérison, il frappait fortement du talon sur le sol congelé : pas un élancement, pas un contre-coup douloureux.

Sa poitrine dégagée puisait à pleins poumons l'air glacial du matin. Il faisait à dessein des aspirations profondes, pour essayer le jeu nouveau de ses organes restaurés. Il tremblait de ressentir les douleurs aiguës qui, hier encore, le torturaient quand il avait besoin d'absorber une plus grande quantité d'air : c'était comme une scie qui traversait son corps ; et souvent il s'était tenu de longues heures courbé sur lui-même, haletant, avec le souffle pressé de l'agonie. Maintenant, il respirait à pleins poumons, et se rassasiait d'air avec volupté.

En retournant vers la ville, il répétait à sa femme : « Je suis guéri !... oh ! mais entièrement guéri... J'ai une force toute nouvelle. — Ne te vante pas trop, et sois sage, répondait-elle. » Ils étaient arrivés à une petite montée, tout près de Lourdes. « Eh bien ! dit le gendarme, pour te montrer que je suis guéri, veux-tu voir comme je cours? » Et ce malade tout à l'heure chancelant, effrayant

encore de lividité et de maigreur, ce malade se précipite et court agilement. Sa femme, de plus en plus étonnée, lui crie : « Oh ! vraiment tu es guéri ! Mais pas de folies ; arrête. » Il n'en courut que plus fort, une trentaine de pas.

Avec un appétit inconnu depuis neuf mois, il fit un abondant déjeuner. Les gens de l'auberge émerveillés n'en pouvaient croire leurs yeux. Il partit pour Arzacq, ivre de joie.

L'allégresse rentra avec lui dans sa demeure. Il tendit les bras à son fils. Le jeune homme voyant marcher, plein de force, ce pauvre père que la veille il avait laissé défaillant et dans des souffrances désespérées, fut pris d'une joie d'enfant et se mit à bondir par la chambre, en répétant : « Oh ! père ! père ! vous êtes guéri ! vous êtes guéri !... »

La merveilleuse guérison de Fosses fut bientôt connue dans tout le bourg. Les amis, les curieux remplissaient sa maison. Il racontait à tous ce qui était arrivé. « Tenez, dit-il à un certain moment, je me trouve si bien guéri, que je me crois capable d'exécuter encore les tours d'agilité de ma jeunesse. Je veux essayer, comme vous me l'avez vu faire autrefois, de franchir un bâton, en tenant de ma main l'extrémité de mon pied. » Et il sauta, en effet, avec une étonnante légèreté.

Sa santé générale est redevenue florissante. Point de convalescence ; et depuis lors, pas une pointe de névralgie ; l'appétit, le sommeil, le bien-être se sont soutenus. Plus d'humeur noire. « J'étais devenu inabordable, disait-il ; j'étais sans cesse chez moi à leur faire des *carillons*. J'avais des cauchemars affreux : je ne suis

plus cet homme ; tout m'est bon, et je me retrouve aimant et joyeux comme auparavant. Pendant plus de trois mois, j'ai souffert horriblement. Le médecin m'avait déclaré que j'en avais au moins pour trois ans avant de recouvrer ma santé. Les remèdes m'ont dévoré : j'avais laissé les remèdes. A Lourdes, par un bain de quelques minutes, j'ai été guéri *instantanément*, *radicalement*, et depuis neuf mois ma guérison est *persévérante.* »

Au mois de juin 1868, Jean-Marie Fosses est revenu à Lourdes : on ne le reconnaissait pas. « C'est moi, disait-il en riant, c'est moi qui ai été guéri en novembre, l'an dernier, au bassin de la grotte. » Un médecin étranger, après avoir interrogé Fosses, disait hautement, à la grotte même, qu'une telle guérison, instantanée, sans convalescence, radicale, ne s'explique pas en dehors du miracle.

Depuis son miracle, Jean-Marie Fosses est tout plein de Dieu et de sa sainte Mère. Le souvenir du bienfait habite en son âme, vivant, attendri. A tout instant, il remercie la Sainte-Vierge. « Auparavant, j'avais des vivacités, disait-il au Père missionnaire de Lourdes qui a relaté tous les détails de cette histoire ; je n'y faisais seulement pas attention. Maintenant, une grande idée m'arrête : la Sainte-Vierge ne serait pas contente !... Ça me retient ; et, s'il m'arrive un *coup de promptitude*, je lui demande pardon. »

Le bon Fosses ne fait plus qu'un rêve en ce monde : c'est de posséder un jour une petite aisance qui lui permette de s'établir à Lourdes, pour pouvoir tous les jours bénir et prier sa Mère bien-aimée, en cette grotte où

elle l'a guéri, et qu'il habite, en attendant, par ses pensées et par son cœur.

XXXI

Guérison instantanée d'une jeune ouvrière à l'agonie.

Dans cette même année 1867, Notre-Dame de Lourdes avait manifesté sa miséricordieuse puissance au petit village de Maquens, situé aux portes de Carcassonne. Une jeune ouvrière, nommée Françoise Pailhès, âgée de vingt et un ans, fut l'objet de cette faveur de l'*Immaculée-Conception*. C'était une bonne fille, douce, laborieuse, d'une piété solide. A quatorze ou quinze ans, sa santé avait été altérée par le travail malsain d'une fabrique de draps. Elle traîna pendant seize mois, et, à partir de Noël 1866, elle dut garder le lit, en proie à d'atroces souffrances. Le siége de son mal était le cœur. Des crises très-douloureuses, des convulsions la réduisirent bientôt au plus pitoyable état. Pendant quatre mois, elle ne put prendre qu'un peu de bouillon.

Au mois d'avril, son état devint tout à fait alarmant. Tout le monde regardait sa mort comme prochaine. Seule, Françoise espérait ; elle puisait cette confiance dans sa dévotion à la Sainte-Vierge ; sa prière constante, la seule que lui permît sa faiblesse, était la célèbre invocation : « *O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous!* » Elle était convaincue que la

Vierge Immaculée la tirerait de là. Au commencement du mois de Marie, elle se fit arranger par un de ses frères une sorte de petit autel de la Sainte-Vierge, devant son lit, avec une pauvre statuette de plâtre et quelques fleurs. Françoise regardait souvent la sainte image ; elle se sentait alors plus de courage et d'espérance.

Elle était si faible, qu'elle ne pouvait se retourner dans son lit. Dans ses convulsions, qui devenaient de plus en plus effrayantes, elle était comme folle : une fois, son frère dut employer, pendant trois heures, toute la force de ses bras pour la maintenir au lit. La mort approchait à grands pas.

Ce 6 mai, une Sœur de charité vint la voir, et lui raconta, pour la consoler, les apparitions de Lourdes et les miracles qu'opérait l'eau de la grotte. « Certes, disait depuis la bonne Sœur, je croyais à Notre-Dame de Lourdes ; mais alors je n'avais pas même la pensée d'une guérison, tant la mort de cette pauvre fille me paraissait irrévocable et prochaine ! — O ma Sœur ! dit Françoise de sa voix presque éteinte, envoyez-moi vite de cette eau : elle me guérira. » La Sœur se retira, pensant lui dire un dernier adieu, et demandant pour elle une sainte mort.

« Oh ! si j'avais de cette eau ! » Ce fut dès lors la pensée fixe de la pauvre mourante. Le lendemain, les crises prirent un tel caractère, que l'excellent curé du village s'empressa de donner à Françoise les derniers sacrements. Une lente et douloureuse agonie commença. A plusieurs reprises, la pauvre Françoise perdit connaissance, et on la crut morte. La nuit entière et la journée suivante se passèrent dans ces horribles alternatives

de mort momentanée et de résurrections toujours plus fragiles. Le village entier, que le bon curé avait amené à la piété par la dévotion à la Sainte-Vierge et la communion fréquente, était en prières pour l'infortunée jeune fille. Celle-ci, dans les rares intervalles que lui laissaient ses crises, faisait effort pour dire, pour répéter : « La Sœur n'envoie donc pas l'eau?... Elle me guérirait. »

Depuis le commencement de son agonie, la pauvre malade ne pouvait plus prendre la plus légère boisson. Le médecin, cédant à de pressantes instances, vint, le jeudi 9 mai, par pure complaisance, déclarant que sa visite serait entièrement perdue. Il essaya de faire avaler quelques gouttes de liquide à la malade, en ouvrant le gosier avec une cuiller. La souffrance fut si cruelle pendant cette tentative, que le médecin détourna la tête, n'en pouvant supporter la vue. Tout fut inutile, et le docteur se retira en disant : « Je le savais bien ; elle est condamnée sans espoir. »

Deux amies de Françoise, allant à Carcassonne, passèrent chez elle dans la journée.

« Oh! dites à la Sœur, murmura la mourante, dites à la Sœur qu'elle ne m'a pas envoyé l'eau de la grotte... Ne revenez pas sans me l'apporter... Oh! comme je vais l'attendre! »

Le soir, quand on lui présenta la petite bouteille de l'eau miraculeuse, elle rassembla ses forces broyées par l'agonie et saisit convulsivement la fiole. Elle l'ouvre et se recommande à Marie ; quelques gouttes de l'eau merveilleuse coulent, fraîches, dans sa bouche ; elle fait un long et fatiguant effort pour avaler ; elle attend, s'efforce encore... La gorge se refuse. « Je ne puis pas... »

murmura tristement l'agonisante. Les assistants se regardèrent en se disant tout bas : « Il fallait un miracle ; il n'y aura pas de miracle. »

Françoise, cependant, s'obstinait à garder la fiole dans sa main. Le soir, pendant que l'on faisait le mois de Marie, on vint dire à M. le curé : « Hâtez-vous ; Françoise va trépasser ; peut-être n'aurez-vous pas même le temps de lui faire les dernières prières. » Il courut ; la crise qui semblait devoir amener la mort cessa bientôt, aggravant la détresse de la moribonde. Ses frères, rentrant de l'usine, la trouvèrent si faible, qu'ils crurent être arrivés à peine pour le dernier adieu. Étouffant de larmes, ils ne purent souper.

La pauvre jeune fille était dévorée par une inflammation insupportable. Elle s'acharnait à l'espérance. La nuit entière et tout le jour suivant, elle tint la fiole dans sa main. De temps en temps, elle la déposait pour la faire refroidir, et, sentant bien qu'elle ne pourrait réussir à boire, elle l'introduisit fermée dans sa bouche brûlante, pour se donner un rafraîchissement passager. Ses lèvres, presque sans ressort, balbutiaient lentement les syllabes aimées : O Marie, *conçue sans péché!.....*

S'apercevant une fois, au milieu de son affreuse agonie, que ses pauvres parents pleuraient, elle put leur dire : « Ne pleurez pas... La Sainte-Vierge me guérira avec cette eau. »

Son père, homme plein de foi, brisé par le mal de sa fille, mais soumis à la volonté de Dieu, n'alla point au travail le vendredi, afin de recueillir le dernier soupir un dernier regard de cette chère enfant. Le jour se passa et pour lui à courir du chevet de la mourante à l'église.

Désolé par les douleurs insupportables de Françoise, il priait ardemment pour obtenir un soulagement ou la délivrance par une mort prompte qui devait pourtant fendre son cœur. Tout le village attendait à chaque instant le son du glas; on s'étonnait de la longueur de cette agonie, on plaignait la chère enfant.

Vers deux heures après midi, une défaillance profonde fit croire à l'approche des derniers moments, Françoise balbutia:

« Je n'en puis plus!... Je vais mourir!... Je veux voir mon frère. » Le jeune homme arrive bientôt. Sans articuler une parole, il serre en pleurant la main de sa sœur et s'enfuit avec sa douleur vers l'usine.

Les Enfants de Marie préparaient leurs robes blanches pour l'enterrement. Françoise elle-même, quelques jours auparavant, malgré ses espérances opiniâtres, avait demandé à une de ses tantes d'aller chercher sa robe de congréganiste, pour qu'on pût l'en revêtir dès qu'elle serait morte. Et la robe était venue, et Françoise l'avait vue; elle avait indiqué la place de l'armoire où sa tante devait la mettre pour la dérober aux regards de sa mère.

Vers quatre heures du soir, M. le curé lui faisait sa troisième visite de la journée. Françoise, d'une voix haletante, l'œil ardent de fièvre, lui dit: « Oh! monsieur le curé, je brûle!... je brûle!... Ah! si je pouvais boire un peu d'eau! Monsieur le curé, vous devriez me guérir!..
— Pauvre enfant, je ne le puis pas, moi; il n'y a que Dieu! Ayez confiance en Marie; offrez-lui vos douleurs; priez. Je vais à l'église prier aussi pour vous.

Françoise voulut prier. Mais ceux qui l'assistaient la

voyaient s'enfoncer de plus en plus dans la mort.

La sœur du curé, qui depuis longtemps était assise au chevet de la malade, se retira un moment. Elle s'était arrêtée à la porte d'une voisine, parlant de Françoise, quand, tout à coup, une voix émue et vibrante l'appelle. C'était la mère de Françoise. Elle comprend que le moment suprême est venu et se hâte pour arriver au dernier soupir.

Au seuil, la mère, toute tremblante, lui dit d'un accent vif et pénétrant: « Françoise a bu; montez. » Elle arrivait à peine au bout de l'escalier, quand un cri joyeux part du lit où elle avait laissé l'agonisante: « Guérie, Marguerite! je suis guérie! » En effet, elle voit Françoise assise sur son lit, rayonnante, heureuse, l'œil brillant d'allégresse, qui répète d'une voix sonore: «Oui, guérie! bien guérie! Voyez, Marguerite; voyez, c'est cette eau; c'est la Sainte-Vierge! Courez donc dire à M. le curé qu'il vienne. »

Lorsque, l'instant d'avant, la sœur du curé avait disparu, Françoise, exaltée par la douleur, avait ramassé le reste de son énergie pour dire à sa mère: « Oh! je n'en puis plus!... Je brûle! Je brûle!... Mère, de l'eau fraîche! il faut que je boive! » Sa mère la pressait d'essayer avec quelques gouttes de tisane. « Non, je veux de cette eau de la grotte. Il faut qu'elle me sauve ou m'achève! Oh! la Sainte-Vierge me guérira. »

La mère emplit de la fiole une cuiller à café et soulève la moribonde. Françoise se rafraîchit la bouche de cette goutte d'eau; elle lève la tête pour l'aider à pénétrer dans la gorge... Sa tête retombe un instant sur sa poitrine. Soudain, sous la touche de la Vierge Immaculée,

ce corps mourant se ranime comme par un coup électrique, la tête se redresse, le visage s'ouvre, l'œil s'allume, la contenance affaissée se raffermit, la voix, presque râlante tout à l'heure, éclate joyeuse et vibrante: « Je suis guérie, ma mère! je suis guérie! De l'eau encore, je veux la boire toute! » Et elle vida elle-même la fiole dans sa bouche. « Oui, guérie, bien guérie, répéta-t-elle encore; je pourrais me lever. » Dès les premières gouttes, elle avait senti une inondation de forces et de bien-être couler dans tous ses membres.

Il était cinq heures et quelques minutes; c'était le vendredi, 10 mai 1867.

Françoise bénissait Dieu, et répandait son âme en actions de grâces envers la Sainte-Vierge qui venait de la sauver.

Le père arrive, regarde son enfant, tombe à genoux, et quand il peut dominer son cœur: « C'est un miracle! un grand miracle! crie-t-il, remercions la Sainte-Vierge.» Et il pria jusqu'à ce que le besoin d'embrasser sa fille ressuscitée le relevât.

Le bon curé vint mêler son admiration et ses prières à cette scène de joie. « J'ai espéré, lui dit Françoise; j'ai cru; j'ai prié; j'ai bu quelques gouttes d'eau; je suis guérie. Et si je disais que le moindre bout du doigt me fait encore mal, je mentirais. »

Cependant les deux frères ne savaient encore rien. Le prêtre courut à l'usine. En le voyant arriver, les pauvres gens se sentirent défaillir; évidemment leur sœur était morte. Ils ne purent croire qu'après avoir vu. Et alors, quelles joies! quelles larmes! quels cris de bonheur!

Les voisins accouraient; bientôt il y eut comme une

procession à la maison bénie. Françoise disait à tous: « C'est la Sainte-Vierge qui m'a guérie ; et voilà la fiole qui contenait l'eau de la grotte de Lourdes. »

Quand le groupe des visiteurs était nombreux, elle disait d'une voix dont la force excitait l'étonnement général : « Ce n'est pas pour moi seule que ce miracle s'est opéré ; c'est aussi pour vous. Moi, je ne pourrai jamais l'aimer assez, la Sainte-Vierge! Mais vous, il faut que vous l'aimiez aussi. Tous, tous, nous devons l'aimer. »

Sans la résistance de ses parents, Françoise se serait levée ; elle en sentait la force. Elle prit sans la moindre difficulté une grande tasse de bouillon. Pendant la nuit, elle causait, elle riait avec ses compagnes ; après un très-doux sommeil, elle mangea des oranges et quelque pâtisserie ; puis, le lendemain, du pain et de la viande, elle qui, depuis trois mois, n'avait rien pu avaler de solide.

Son frère, revenant avant midi, la trouva levée, embellissant un peu ce Mois-de-Marie qui l'avait tant aidée à prier et à souffrir.

Tout le samedi, tout le dimanche, on vint et on revint voir l'enfant du miracle. Elle était joyeuse, alerte, pleine de vigueur.

La guérison fut annoncée au médecin. Il n'y voulait pas croire. Quand le doute ne lui fut plus possible, il dit à une personne qui lui racontait ces détails: « Mais, qu'est-ce donc que cette eau? En vérité, elle fait des miracles. Mais bah! une crise viendra sans tarder, et la fille et le miracle s'en iront ensemble. — Donc, si la guérison persiste, lui répondit sa mère, tu croiras? — Eh bien! oui. »

La guérison persista, évidente, splendide ; il vit Fran-

çoise qui, à deux ou trois jours de là, vint elle-même, à pied, le remercier à Carcassonne. Il vit, il examina, il palpa ce corps déclaré par lui irrévocablement perdu. « Vraiment, dit-il, vous n'avez plus le moindre mal ; vous êtes parfaitement guérie. »

Il vit, il dit tout cela ; et, à l'exemple de tant d'autres *savants*, il se déclara renversé (c'est leur style), mais il n'osa point avouer le miracle. Ils en sont tous là : devant le surnaturel, leur prétendue science recule tout effarée ; et alors, pour échapper à l'évidence qui les empoigne, qui les écrase, ils se réfugient bravement dans l'absurde ; alors deux et deux ne font plus quatre ; le blanc est noir, le certain est impudemment nié. Oui, disons-le bien haut, sur dix médecins placés en face d'un miracle qui crève les yeux, il y en a neuf qu'une insigne mauvaise foi ou la peur empêche de rendre gloire à Dieu.

J'en ai connu un, chrétien pratiquant, qui, devant un fait évidemment surnaturel, me disait ceci : « Comme chrétien, je dis que c'est un miracle ; comme médecin, je dis que c'est inouï, inexplicable. — Et comme médecin-chrétien, lui demandai-je, que dites-vous ? » Il ne répondit rien : il avait peur de la Faculté.

Deux mois après la miraculeuse guérison de Françoise Pailhès, le digne curé de Maquens terminait ainsi son rapport officiel : « Depuis le jour de son admirable guérison, Françoise travaille tous les jours, et elle jouit d'une très-bonne santé. De sorte que nous pouvons certifier, et toute la paroisse certifierait avec nous, que la guérison de cette jeune fille a été *subite, radicale* et *persévérante*. »

A force d'économies sur ses journées de travail, la bonne Françoise put enfin faire, en actions de grâces, le pèlerinage de Lourdes. Le 29 avril 1868, à la tombée du jour, elle se prosternait devant la grotte sacrée, ivre de bonheur, pleurant d'amour.

XXXII

Merveilleuse guérison d'un jeune garçon de quinze ans, muet et paralytique

Le samedi, 18 juillet 1868, vers six heures du soir, un spectacle touchant excitait à Lourdes la pitié publique. Deux étrangers portaient par les rues une chaise, chacun d'une main. Sur la chaise, un enfant de quinze ans était assis, appuyant ses bras au cou des porteurs. L'un de ces hommes était son père. L'enfant se tenait avec peine, sa tête était branlante, ses jambes pendaient sans ressort, balancées au mouvement de la marche. Où allaient-ils ? Tout le monde à Lourdes le devinait : « Ils vont à la grotte, disait-on. Pauvre enfant! pauvre père! »

Ils y allaient, à cette grotte où courent les misères désespérées ; où la Sainte-Vierge attire, parce qu'elle aime à y exercer la puissance de sa bonté.

Cet enfant, Jean Pucheou, était originaire de Gouze, canton de Lagor, arrondissement d'Orthez (Basses-Pyrénées). Il avait toujours été d'un naturel tranquille, doux, aimant, droit. Depuis près de deux ans, sa santé dépé-

rissait. Il éprouvait d'étranges et invincibles répugnances pour la nourriture ordinaire. Il maigrissait à vue d'œil, et sa faiblesse devint très-grande.

Le jour de Pâques, 12 avril 1868, avant vêpres, Jean, debout en ce moment, s'affaissa tout d'un coup sur lui-même et tomba. Il ne put pas se relever. Sa mère le prit entre ses bras et le posa sur un lit. Depuis lors, le pauvre enfant ne fut guère qu'un cadavre. Ses jambes fléchissantes se refusaient à le porter; sa tête roulait sur ses épaules sans pouvoir ordinairement se soutenir; les avant-bras avaient seuls gardé leur mouvement; selon l'expression de son père, tous ses membres étaient « dénoués. » Il fallut le porter comme lorsqu'il était au berceau. Dans ce triste état, il devint un fardeau, aimé sans doute, mais bien lourd pour ses parents, dont le travail est la seule ressource. Son père ou sa mère durent se constituer prisonniers auprès de lui. Il ne pouvait rester au lit pendant le jour, et on le plaçait sur un petit fauteuil de paille. Mais là, il lui était impossible de se soutenir sur son épine dorsale. Il se courbait sur lui-même, et l'on devait s'asseoir à côté de lui pour lui donner un appui.

Un jour, le visage du malade bien-aimé prit une expression étrange. Sa bouche s'ouvrait; il semblait faire un effort pour parler; il ne sortait de son gosier qu'un bruit saccadé d'haleine, poussée fortement. Sa langue s'était subitement pelotonnée au fond de la bouche. Pauvre enfant! déjà paralytique, il devenait muet!

Ses parents furent navrés. C'était leur fils aîné; il avait eu toujours pour eux une rare tendresse. Ces braves gens n'ont ni terres, ni maison, ni métier; le père est

simplement ouvrier des champs; sa femme n'a jamais appris que les travaux de ménagère. Le jeune garçon, en âge de se suffire et d'aider sa famille, devait être bientôt placé comme domestique. L'avenir devenait bien sombre.

L'intelligence, cependant, n'avait pas été atteinte. Jean put se mettre en communication avec ses parents par des signes et par les expirations violentes qu'il faisait pour attirer sur lui l'attention. Mais son mutisme, en affligeant leur cœur, rendait les soins plus difficiles et alourdissait une charge déjà si pesante.

Le jeune malade était souvent tourmenté de douleurs aiguës dans le ventre. Quand elles devenaient bien fortes, il les sentait monter dans son corps et arriver jusqu'à la tête. La souffrance de la tête lui faisait oublier tout. C'était alors pitié de le voir. Son souffle bruyant et harassé, la seule plainte possible pour lui, désolait le cœur de ses parents. Ne sachant que faire pour obtenir un apaisement à son mal, il frappait son front de ses poings restés libres. Si la crise durait longtemps, à un certain moment, il portait avec des marques de détresse sa main sur la poitrine, et faisait signe vers son lit. On le prenait promptement et on l'étendait. Il restait immobile, les yeux fermés, râlant, la bouche entr'ouverte, pendant dix ou douze minutes; puis, revenu à lui-même, il indiquait son fauteuil de paille où on l'établissait de nouveau. Ceci se présentait une ou deux fois par jour.

A l'attitude du médecin qui le visita, les parents s'étaient persuadé qu'il ne comprenait rien à ce mal singulier et si grave, et qu'il n'avait pas le moindre espoir de sauver l'enfant. La mère avait préparé le linge pour

l'ensevelissement, que tous croyaient prochain. Cette espèce d'agonie dura plus de deux mois.

Vers la fin de juin, l'enfant appelait souvent par le bruit de son souffle, et se mettait à faire une gesticulation très-animée, qui dérouta l'intelligence de ses parents. Il faisait signe d'un lointain qu'on ne pouvait deviner ; puis, il manœuvrait ses deux bras comme s'il se fût aspergé d'eau, figurait l'action de boire, joignait ses mains comme pour une prière en se recueillant, et, avec une vivacité extraordinaire, indiquait ses jambes, imitait la marche par ses gestes, puis agitait ses lèvres pour simuler la parole. Pendant toute cette pantomime, il témoignait une joie inexplicable. Ses parents, qui interprétaient ses besoins et ses pensées de tous les jours, étaient désorientés devant les manifestations impuissantes d'idées closes pour eux. Quand, après avoir suivi d'un œil attentif, ils lui disaient : « Je ne comprends pas, » l'enfant se chagrinait et montrait un profond découragement. Le père et la mère se demandaient souvent quel pouvait être le désir du cher petit malade.

Un jour, après le renouvellement de cette scène pénible, l'un d'eux eut tout à coup la pensée de lui dire : « Peut-être que tu veux aller à Notre-Dame de Lourdes? » Une joie immense éclata dans l'être tout entier de l'enfant. Il était enfin deviné, il triomphait. Il agita longtemps sa tête, il sourit, il exhala son bonheur en haleinées bruyantes. « Que veux-tu aller faire à Lourdes ? » Il répondit par ses signes : « Me laver, boire, prier. — Pourquoi? » Son geste dit : « Je pourrai marcher ; je pourrai parler... Si je n'y vais point, je ne guérirai pas. » Il faut dire que le nom de Notre-Dame de Lourdes est

populaire dans ces religieuses contrées, et qu'avant sa maladie l'enfant avait ouï parler des guérisons qu'opère l'eau de la grotte.

Depuis qu'il avait été compris, le pauvre Jean réitéra tous les jours et plusieurs fois dans la journée sa demande de pèlerinage. On eut la pensée de lui poser cette question : « Qui t'a dit d'aller à Lourdes pour guérir? » L'enfant, sans hésitation, leva son doigt vers le ciel. « Est-ce la Sainte-Vierge qui te l'a dit? » Il fit un signe d'assentiment. Depuis son infirmité, personne ne lui avait parlé de Notre-Dame de Lourdes. C'était une inspiration entièrement surnaturelle, d'autant plus remarquable que cet enfant avait l'intelligence peu ouverte.

On lui promettait de le porter à Lourdes sans que l'intention en fût bien arrêtée. La foi n'était pas encore venue dans l'âme des parents. Mais l'insistance de l'enfant augmentait chaque jour; la prière devenait plus attendrissante dans son regard, et quelquefois ses gestes étaient pressants et vifs jusqu'à l'impatience. Son père réfléchit alors à une espérance qu'il traitait d'enfantillage. Il se dit : « L'enfant a toujours été sage; il s'est gardé innocent : la Sainte-Vierge l'exaucera. » Et le voyage de Lourdes fut résolu dans son cœur. Il fixa le jour à son fils. Ce fut une allégresse; l'enfant donna des démonstrations animées de confiance en sa guérison, et depuis lors, à chaque instant, il faisait signe pour dire : « Nous irons !... et je serai guéri !... »

Mais le jour convenu arrivé, le père dit qu'il était impossible de partir. Le pauvre garçon, vivement contrarié, roula de son fauteuil à terre. On recula ainsi plus d'une fois, et cet accident se renouvela toujours.

Enfin le voyage fut arrêté pour le samedi, 18 juillet, et on loua une carriole. Jean ne se posséda pas de joie en apprenant que son pèlerinage était bien certain. Il n'en put dormir de toute la nuit du vendredi. A plusieurs reprises, il réveilla son père du bruit violent de son haleine, et ce ne fut pas sans peine qu'on le maintint au lit jusqu'au matin. Quand il fut installé dans son petit fauteuil dans la voiture, sa jubilation fut au comble.

La carriole approchait de Lourdes, lorsque, non pas une voix, mais une haleine articulée dit : « Papa! Papa !... » Le père regarda Jean. « Papa, répéta l'enfant, je vais guérir?... » Et il allongea sa langue hors des lèvres. Le père tressaillit et se sentit rempli d'espérance. Il remercia le bon Dieu de cette première bénédiction. L'enfant n'avait pas plus de mouvement que la veille, sa gorge ne donnait aucun son; mais il articulait son souffle, il remuait sa langue, et il paraissait ravi. Depuis ce moment, il pria en prononçant les mots, en joignant les mains avec ferveur. De temps en temps il s'interrompait pour dire, toujours de la même manière : « Papa, je vais guérir... la Sainte-Vierge va me guérir... je marcherai, je parlerai. » Chacune de ces paroles accroissait la confiance du père.

On arrive enfin à Lourdes. Le pauvre petit estropié est porté sur son fauteuil par les mains de son père et du voiturier. Beaucoup de personnes rencontrèrent ce cortége de douleur. Devant la grotte, une fois le fauteuil posé à terre, les deux porteurs s'agenouillèrent et ils prièrent tous trois avec ferveur. L'enfant murmurait *Notre Père* et *Je vous salue,* Marie. Les entrailles du pauvre père criaient vers la Vierge miséricordieuse. L'infirme

est transporté sur son siége dans l'un des cabinets qui renferment la piscine de l'eau miraculeuse. Les deux hommes le déshabillent, et son père le prend entre ses bras, plus inerte qu'un enfant qui vient de naître, disloqué, se ployant en tout sens. Il le plonge dans l'eau, et le maintient sur son séant. L'enfant prie, son père prie, plein d'anxiété et d'espérance. Pendant sa prière, il jette de l'eau sur la tête de Jean. Peu de minutes après, un mot éclate, sonore clair. « Papa !... » A cette voix, qu'il n'avait pas entendue depuis deux mois, le pauvre père est étourdi de bonheur. Il ne peut d'abord que pousser un cri étouffé : « Oh ! mon Dieu ? — Papa, dit la voix, tu peux m'ôter : je suis guéri. »

L'enfant avait senti la vie renaître dans ses jambes ; elles se roidissaient ; elles faisaient ressort sur le fond du bassin ; en même temps le reste du corps se raffermissait ; il parla sans y penser, d'instinct. Il se soulève, porté par l'eau ; il se dresse sur ses jambes. Deux grandes larmes tombent des yeux du père dans cette eau qui lui rendait son enfant tout entier. Jean s'assied sur le bord du bassin.

« J'avais le cœur *verrouillé*, disait son père ; les larmes m'empêchaient de voir mon fils. » Il le prend par la main ; et l'enfant, pour la première fois depuis trois mois, est là, debout devant lui, se tenant seul, parlant et souriant. L'enfant s'habille et se chausse lui-même. Le voiturier, sorti quelque temps, rentre en ce moment : « Mon Dieu ! s'écrie-t-il ; oh ! ceci est un miracle !! »

Ils vont tous s'agenouiller devant la sainte grotte ; et bientôt l'enfant, sans être soutenu, gravit le rocher, et arrive à la maison des missionnaires.

Quand le missionnaire qui a recueilli ces touchants détails, dit au père : « Vous êtes bien heureux? » celui-ci ne put répondre que par un son inarticulé ; sa parole et son regard restèrent un moment perdus dans les larmes. L'émotion étouffait à chaque instant sa voix pendant qu'il racontait la maladie et la guérison de son fils. Ce qu'il ne pouvait exprimer, c'était sa reconnaissance envers Celle qui le sauvait du deuil et de la misère.

L'enfant semblait être à la première surprise du réveil après un sommeil fatigué. Il rentra en ville à pied, sans le secours d'aucun bras. Le mouvement de ses jambes extrêmement grêles était lent et peu assuré. Le lendemain, il fit encore à cinq heures et demie le trajet de la ville à la grotte. Il se confessa et communia. Il était heureux et tout souriant.

En voyant un ouvrier apporter au missionnaire une belle aumône pour la construction de la chapelle, le père de Jean regardait avec une sainte jalousie les pièces d'or qui brillaient sur la table : « Ah ! dit-il, ils sont heureux ceux qui peuvent donner! Je voudrais donner, moi aussi, pour la bonne Sainte-Vierge... mais, pauvre journalier, je n'ai rien! »

Comme la veille, Jean revint à Lourdes, sans aucun soutien. Les pèlerins remontèrent en voiture, et à onze heures du soir, ils arrivèrent devant la porte de leur maison. Tandis qu'au bruit de la carriole, la mère qui attendait impatiente, allumait un flambeau et venait recevoir les voyageurs, Jean descendait à peine aidé. La mère arrivant le trouve devant elle. En face de son enfant debout, elle s'arrête. « Maman, je suis guéri! » dit Jean. La pauvre femme se sentit défaillir et crut tomber.

Cette périlleuse émotion passée, elle regardait silencieuse ; elle n'en pouvait croire ses yeux. C'était pourtant lui, mais sortant des bras d'une autre mère, la Sainte-Vierge.

Au bruit de la carriole, à la voix de la mère, dont les premières paroles furent des cris de bonheur, plusieurs voisins se levèrent et vinrent prendre leur part de cette joie. Eux non plus ne pouvaient se figurer que l'enfant qui marchait, parlait, riait sous leur regard, fût l'enfant parti la veille paralysé et muet, voué à une mort prochaine. En quelques jours, toute cette contrée savait la guérison de l'enfant de Gouze, et bénissait Notre-Dame de Lourdes.

Environ deux mois après, le petit Jean revint à la grotte. Déjà il avait fait de longues courses ; déjà il commençait de petits travaux. Sa gaieté, sa bonne santé, son bonheur charmaient son père.

Jean aime bien la Sainte-Vierge et se plaît à la prier. Il quitte quelquefois son repas et disparaît. Son père le cherche, et le trouve avec admiration dans un coin, agenouillé et priant. La main puissante et douce qui a guéri le corps a laissé son empreinte dans cette âme innocente.

Que l'on ne s'étonne pas de voir ces faveurs miraculeuses, accordées presqu'exclusivement aux petits de ce monde, aux enfants, aux pauvres : c'est l'ordre très-équitable de la douce Providence. Les riches ont les médecins et les apothicaires ; ils peuvent se promener à Cauterets, à Barèges, à Luchon, aux Eaux-Bonnes, à tous les bains de mer : les pauvres et les petits n'ont que le bon Dieu, la Sainte-Vierge et les miracles. Quant aux mères et aux jeunes vierges, on conçoit pourquoi la

Vierge-Mère aime à les traiter en privilégiées, même lorsqu'elles sont riches.

XXXIII

Guérison d'une mère de famille atteinte d'un cancer à la langue.

Le 2 novembre 1869, il y avait, devant la grotte de l'apparition, un groupe de pèlerins qui demandaient avec instance à la Vierge Immaculée la guérison d'une jeune mère de famille, dont la position était presque désespérée, et dont la perte eût été la mort de toute une famille. Deux prêtres avaient voulu se joindre à ce pieux pèlerinage, et priaient avec ferveur, agenouillés au milieu de leurs amis.

L'existence de Marie Lassabe, de Montfaucon (Hautes-Pyrénées), était, en effet, menacée par un mal cancéreux très-alarmant. Elle était jeune encore, fille unique, très-aimée de tous les siens, et mère d'un beau petit enfant.

Tout d'abord, madame Lassabe avait éprouvé au fond de la gorge la bizarre sensation de l'enveloppe d'un grain de blé, dont la vive arête se serait engagée dans la chair. Elle souffrait beaucoup par moments, et ne pouvait plus manger régulièrement. Sa langue se gonfla, devint douloureuse, dure surtout d'un côté, et prit cette couleur inquiétante qui révèle le cancer. Elle ne la remuait qu'avec la plus grande peine ; elle ne pouvait

guère parler, et éprouvait une extrême difficulté pour manger : au 3 novembre, elle avait passé dix-sept jours sans avoir pu rien avaler de solide ; sa vie était soutenue avec du potage, de la bouillie et autres aliments de ce genre. Rien ne fut négligé pour combattre le mal. Des médecins la virent et ordonnèrent les remèdes conseillés en ce cas. Mais, en dépit des médicaments, l'état s'aggravait.

La langue était si grosse, et si pressante était la nécessité d'en atteindre toutes les parties avec les liniments, qu'il fut question d'arracher les dents pour la dégager.

Accompagnée de son médecin, madame Lassabe alla consulter les médecins de Tarbes. Les uns parlaient de cautériser la langue, si elle venait à s'ouvrir ; d'autres indiquèrent d'autres moyens. Mais tous furent unanimes à reconnaître la gravité du mal. Ils ne purent suffisamment dissimuler leur impression, et la pauvre malade s'aperçut très-bien qu'ils craignaient pour sa vie.

Au sortir de ces visites, madame Lassabe passa chez une de ses amies et parla de son mal avec toute l'émotion que lui avaient communiquée les préoccupations trop transparentes des médecins. « Eh bien, dit cette dame en prenant un flacon dans une commode, puisque vous en êtes-là, ayez confiance en Notre-Dame de Lourdes et buvez de cette eau ; elle vient de la grotte. » Il était expressément recommandé à la malade de ne rien avaler de froid. Elle prit l'eau courageusement, et, bientôt après, se trouva quelque peu soulagée. Mais ce n'était là qu'un petit encouragement donné par la Sainte-

Vierge ; car, deux jours après, une recrudescence du mal raviva toutes les inquiétudes.

On commença à reconnaître que les moyens humains seraient tous impuissants ; l'idée d'aller chercher à la grotte de Lourdes une guérison à peu près désespérée avait déjà occupé vaguement l'âme de Marie Lassabe et celle de M. le curé de Montfaucon. Devant l'aggravation, elle devint un projet arrêté, et le pèlerinage fut fixé au 3 novembre. La veille, le bon curé demandait à l'un des médecins : « Cette maladie peut-elle guérir subitement? — Non, répondit-il. — Et si la malade guérit demain tout d'un coup, que direz-vous? — Ah! je dirai que la guérison ne vient pas de nos remèdes. »

Ce jour-là, 2 novembre, la malade se trouva plus mal que jamais. Sa souffrance s'était aiguisée; elle put à peine prendre quelques liquides. Elle eut envie d'un grain de raisin ; il lui fut impossible de l'avaler.

Le mercredi, au moment du départ, rien n'était changé: mêmes douleurs, même faiblesse extrêmement pénible. Tout le long de la route, madame Lassabe dut garder le silence ; on évitait de la faire parler, pour lui épargner la douleur que lui causait chaque parole. Quand elle disait un mot, sa voix, très-diminuée, se faisait à peine entendre.

Les deux prêtres qui venaient l'aider de leurs prières célébrèrent la messe, vers dix heures et demie, dans la crypte. Pendant le Saint-Sacrifice, Marie souffrait horriblement, plus que jamais. Il lui semblait qu'on lui arrachait la langue. Pleine de foi et d'énergie, elle reçut cependant la Sainte-Communion ; mais son embarras fut extrême. Tous les efforts de sa volonté ne réussirent pas

à remuer sa pauvre langue, et elle ne peut dire quand elle a avalé la sainte Hostie.

Depuis le commencement de son mal, ses jambes étaient habituellement endolories; à ce moment, elles pouvaient à peine la porter, et ce fut bien péniblement qu'elle descendit à la grotte.

Là, elle pria longtemps avec une confiance sans réserve. Elle avait dit auparavant : « Je guérirai ; j'y crois. » Malgré la recrudescence de ses douleurs, malgré le caractère fatal de sa maladie, elle gardait cette même fermeté d'espoir.

Après sa prière, elle se leva pour boire un verre de l'eau miraculeuse. Il lui fallut bien du temps; elle ne pouvait avaler à la fois qu'une très-petite gorgée, et encore, en souffrant un vrai supplice. Elle s'agenouille ses compagnes priaient tout haut à deux chœurs. La pauvre malade priait silencieuse. On commence les Litanies de la Vierge ; ne pouvant faire plus, elle s'y unit de cœur. Vers le milieu, un frisson rapide parcourt tous ses membres. Elle sent que sa langue se délie et s'allège; elle répond aux Litanies : « Priez pour nous ! Priez pour nous !... » Sa langue jouait. Émue, incertaine, elle n'ose prononcer un son. Mais les invocations achevées, une voix claire et ferme articule librement ces mots : « Donnez-moi un autre verre d'eau; je veux boire encore. » C'était la voix de Marie Lassabe ! Ses compagnes regardent, étonnées; elles lui présentent un verre, qu'elle avale d'un trait, sans la moindre difficulté.

La première surprise devient une immense joie. Toute douleur avait disparu; à la langue, à la tête, aux jambes, plus de souffrance nulle part !

Tout le monde était à jeun; il était tard. Madame Lassabe éprouvait un besoin inaccoutumé de nourriture. On étale donc les provisions sur l'herbe, et on présente à la chère malade les aliments liquides préparés pour elle. Elle n'en veut pas; elle prend du pain et le mange. Elle prend de la viande; elle la mâche, elle l'avale sans la moindre souffrance, et elle affecte de mâcher du côté le plus attaqué de sa langue. On se rappelle que, depuis dix-sept jours, son estomac n'avait pas reçu un seul aliment solide, et que la veille il lui avait été impossible d'avaler un grain de raisin.

Sur ces entrefaites, les deux prêtres revinrent à la grotte. Le père marche à eux. « Eh bien!... dit M. le curé. — Elle est guérie! répond le père. — Est-ce possible? Vous vous moquez; vous ne devriez pas plaisanter ici. — Monsieur le curé, ma fille est guérie; elle a mangé; venez la voir. » Le bon curé avance, n'osant pas croire encore. La jeune femme le reçoit, allègre et souriante; elle parle, elle raconte avec émotion le moment de sa guérison et, en riant, son vaillant déjeuner. « Elle est guérie! s'écrie le curé, des larmes de bonheur dans les yeux; elle est guérie! »

Madame Lassabe va s'agenouiller devant la grotte pour remercier la Très-Sainte Vierge. Un moment après, tous entendaient sa voix sonore et vibrante. Chose inexplicable! elle parlait ainsi, quoique sa langue fût restée épaisse : elle paraissait dure encore et comme cicatrisée. On ne comprenait pas comment, avec la lourdeur de cet organe, son articulation était si rapide et si nette.

Les prières à haute voix recommencèrent; elles furent longues devant la grotte, longues encore à la crypte :

Marie Lassabe les présida toutes, et ce fut à sa voix, entendue seule, que les autres répondirent. Animés par ce qui venait de se passer, les heureux pèlerins ne se lassaient pas de bénir la Vierge, et, une prière finie, ils en demandaient une autre. La chapelle les retenait comme malgré eux. Enfin la caravane partit. Madame Lassabe, en s'en allant, laissa ses boucles d'oreilles en *ex-voto*.

Les pèlerins sont revenus à la grotte, en novembre d'abord, puis en décembre. Il n'y a pas eu le moindre retour de l'horrible mal, ni une hésitation dans la santé de madame Lassabe : plus de souffrances, plus de pesanteur ni de gonflement à la langue, plus de traces de décomposition. En outre, depuis les Litanies récitées à la grotte, elle est totalement délivrée d'un violent mal de tête, qui, pendant la maladie, ne lui avait point laissé un instant de répit. Les couleurs de son visage et toutes ses allures témoignent d'une santé florissante, d'un tempérament pur et vigoureux.

XXXIV

Guérison subite d'une petite pensionnaire menacée de perdre la vue.

Le dimanche 28 octobre 1869, les Religieuses de Saint-Joseph, établies rue de l'Étoile, à Toulouse, ont été les heureux témoins de la guérison subite d'une de leurs

élèves, à la suite d'une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes.

Depuis près d'un an, la jeune J. E. était menacée de perdre la vue; et, vers le milieu du mois de janvier, elle fut obligée d'interrompre le cours de ses études. Traitée successivement par deux habiles oculistes de Toulouse, elle n'avait obtenu aucune amélioration; les deux hommes de l'art avaient déclaré qu'il n'y avait pas de guérison à attendre. Le premier avait assuré qu'elle serait aveugle; le second affirmait que les ulcères ayant produit comme une sorte de brûlure qui avait dévoré une partie essentielle de l'œil, il n'était pas possible de réparer ce mal déjà fait. Tout au plus pouvait-on songer à en arrêter les progrès.

Au mois d'octobre, à la rentrée des classes, la pauvre enfant avait obtenu et sollicité de ses parents la satisfaction de reprendre sa place, avec sa sœur aînée, sur les bancs de la pension; mais tout son travail consistait à écouter les leçons et à écrire à tâtons quelques devoirs qu'il eût été impossible de lire. Découragée par l'insuccès des remèdes, elle avait, depuis plus de deux mois, abandonné toute sorte de traitement médical, et le mal empirait chaque jour.

Le samedi 20 novembre, elle arriva avec sa sœur, toute triste, à la pension: elle avait avoué à ses parents qu'elle n'y voyait plus, et la désolation de la famille était à son comble. Les deux sœurs pleuraient; et leurs compagnes, aussi bien que leurs maîtresses, en furent vivement émues: une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes fut résolue et commencée le jour même, et, à chaque exercice, la ferveur du petit troupeau paraissait redou-

bler en priant Celle qu'on n'a jamais invoquée en vain.

C'était le dimanche 28 que la neuvaine se terminait. La petite infirme, sa sœur, plusieurs élèves et toutes les Religieuses de la maison firent la Sainte-Communion, dans le dessein de faire au ciel une sainte violence. Après le Saint-Sacrifice, une des Religieuses se rendit auprès de la pauvre enfant pour lui baigner les yeux dans l'eau de Lourdes. Elle la trouve appuyée sur une table, pleurant et tremblant de tous ses membres. « J'y vois, s'écria la petite fille ; après la communion, j'ai vu qu'il faisait grand jour, et j'ai eu peur ; depuis, ce jour continue. » Son émotion se traduisait par des larmes et par un tremblement général.

Ce ne fut qu'un cri de joie dans toute la maison : sa sœur, ses maîtresses, ses compagnes, pleuraient en l'embrassant et en la félicitant. Le vénéré pasteur de la paroisse, qui avait si bien partagé la douleur de sa petite paroissienne, accourut pour prendre part à la joie générale, et put constater par lui-même la vérité du fait, car la petite infirme de la veille put lire en sa présence dans des livres choisis exprès d'un caractère très-fin.

Depuis ce jour, l'heureuse enfant suit ses classes au milieu de ses compagnes émerveillées : elle étudie ses leçons en tenant le livre à la portée ordinaire de la vue et sans se fatiguer. Une neuvaine d'actions de grâces a été commencée pour remercier l'Immaculée Vierge-Marie, Salut des infirmes.

XXXV

Guérison d'un garde-barrière, racontée par lui-même.

Guillaume Jaffard, garde-barrière de la station de Lespouey-Laslades, sur le chemin de fer du Midi, dans les Hautes-Pyrénées, a eu le bonheur d'être miraculeusement guéri par la Vierge de Lourdes, le 23 avril 1869. Voici comment il a raconté lui-même au missionnaire de Lourdes ce qui lui est arrivé. Nous ne changeons rien au style :

« J'ai été toujours robuste ; mais des travaux prolongés au mauvais temps me donnèrent, il y a plus de sept mois, des douleurs qui m'empêchèrent bientôt d'agir. Le médecin dit que c'était un rhumatisme chronique. Je restai au lit, incapable de bouger, trois mois entiers. Quand je voulais remuer une jambe, j'appelais ma femme ou un de mes petits enfants, qui montaient sur le lit. Mes souffrances étaient atroces. Je pus enfin me lever et marcher à l'aide de béquilles, mais c'était avec grand'peine ; je me traînais en faisant glisser mes pieds par terre.

« La position était cruelle. Rien que notre travail pour vivre, et point de journées. Ma femme gagne dix francs par mois à la barrière ; nous avions trois enfants tout petits. Un jour, ils demandaient du pain ; il n'y en eut pas... Je me suis vu là ! J'ai fait plus de mauvais sang

pour eux que pour mes douleurs. La charité m'a aidé. M. l'abbé me donnait du bouillon et, de temps en temps, quelques pièces de quarante sous, qui venaient à propos toujours; le château m'a fourni de bois l'hiver, et le chef de station, de pain depuis longtemps; sans cela, que serions-nous devenus? Ah! j'ai souffert!...

« Je sortais donc un peu depuis trois mois. Un chef cantonnier, qui lit les *Annales,* me parlait de Notre-Dame de Lourdes, d'un gendarme guéri en se baignant dans l'eau de la grotte; mon barbier me raconta que sa sœur, institutrice, avait laissé son mal d'yeux à la fontaine. Mes collègues de la ligne me disaient: « Jaffard, il y a « un Être suprême; vous êtes malheureux; il faut prier; « et aller à Lourdes. Si vous n'avez pas confiance, n'y « allez pas; mais Dieu peut tout; ayez confiance, et allez « avec ça. »

« Autrefois, je ne pensais pas à Dieu; je ne priais pas. Mais quand le malheur vous tombe dessus, on s'en souvient. Tout cela me faisait réfléchir; j'avais de l'espoir, et je me mis à prier Dieu, et nous fîmes prier les petits enfants. Quelquefois je me décourageais. « Ce n'est pas « possible, pensais-je; tu ne guériras jamais, tu es con- « damné au malheur. » Mais la bonne idée reprenait le dessus et je me disais: « Nous savons qu'il y a un Être « suprême; ayons confiance. » Je résolus de partir; quelque chose me disait: Tu seras guéri.

« Deux ou trois jours avant, je ne faisais que réciter des *Je vous salue.* Enfin je pars; je faisais pitié à tout le monde, à la gare de Lourdes. On m'avait donné un peu d'argent: une voiture me porta à la grotte.

« Je priais, je pensais: « Cette petite fille qui vit la

« la Sainte-Vierge est bien heureuse; ça ne me serait pas « arrivé, à moi ; je ne vaux pas assez. » Je voulus mettre mes pauvres pieds dans l'eau de la grotte. Un homme m'aida ; j'étais incapable de me déchausser. Il me soutint pour me plonger dans le bassin. Oh! que je priai donc! je croyais laisser là mes béquilles. J'éprouvai peut-être un peu de soulagement, presque rien. Cela ne me découragea pas. Je dis: « Eh bien! je reviendrai. » En me voyant revenir avec mes béquilles encore, ma femme fut triste.

« J'avais emporté une bouteille d'eau de Lourdes. Avant d'aller nous coucher, nous en mîmes dans un vase, et ma femme m'en baigna les pieds. Je priais, vous pouvez le croire. Quand ce fut fini, j'essaye de me lever. Je me tiens debout. Alors je me lance à marcher; je marche facilement. Je crie: « Femme, je suis guéri! » Ma pauvre femme était là étonnée; elle regardait. Enfin elle dit: « Ah! pauvre Sainte-Vierge! il y en a qui ne veulent pas y croire. Oh! Elle est bonne! » Elle se mit à pleurer de contentement.

« Alors, tant j'étais heureux, je lui dis: Il faut que « j'aille chez le voisin. — Mais tu tomberas? — Non, je « marcherai aussi bien que toi. » Je pris ma lanterne de service, et nous voilà partis. Ma femme me dit: « Et tu « veux que nous laissions les enfants? — La Sainte- « Vierge les gardera! » Nous arrivons chez le voisin, à 200 mètres de chez moi, par un mauvais chemin. Ils se levèrent; jugez s'ils furent supris! il fallait voir!! Ce sont des gens très-bons et religieux; je leur fis boire à tous un peu de l'eau que j'avais emportée. Le lendemain, j'arrivais sans bâton à la station de Lespouey; j'avais fait deux

kilomètres. En me voyant, la dame du chef cria : « Est-ce possible? Voilà Jaffard; il marche! Oh! c'est un grand miracle! » Tout le monde s'étonna. J'allai aux environs sur la ligne. Mes camarades me regardaient; ils ne pouvaient pas croire que ce fût moi. Ils me disaient: « Vous « avez bien fait d'aller à Lourdes, Jaffard ; on peut dire ce « qu'on voudra ; il y a un Être suprême. La confiance « est tout. Vous en avez eu à la Sainte-Vierge. Voilà un « miracle! »

« J'avais promis de venir rapporter les béquilles; j'arrive aujourd'hui.

« Les collègues m'ont félicité sur toute la ligne. A Lourdes, quand ils m'ont vu avec les béquilles dans ma main, ils ont dit : « Voilà Jaffard qui porte ses béquilles à la grotte. » Pas un n'a eu un mot de travers. La première fois, on m'avait dit que je ferais mieux de partir pour l'hôpital de Valence-d'Agen, dans mon pays. Je ne l'écoutai seulement pas. J'ai marché depuis la ville, en portant mes cannes à la main.

« Je souffre encore un peu ; je ne suis pas bien leste, mais j'espère. Mes pieds étaient énormes : les voilà désenflés. Je ne pouvais pas du tout courber le dos ; j'étais raide comme un pieu : tout à l'heure je me suis jeté dans le bassin, et depuis, je me plie jusqu'à terre. Voyez plutôt ! Oh ! la Sainte-Vierge me mettra en état de gagner ma vie et de nourrir ces pauvres enfants. Maintenant je prierai toujours; et il ne faudra pas nous dire, à ma femme et à moi, je vous en réponds, de faire nos devoirs de bons chrétiens. Oh ! je guérirai entièrement, et tous les ans je reviendrai ici. »

XXXVI

Guérison instantanée d'une jeune paysanne poitrinaire

Quelques jours après avoir guéri le brave garde-barrière que nous venons d'entendre, la Sainte-Vierge rendait la vie à une jeune paysanne de Julos (Haute-Pyrénées), nommée Madeleine Latapie. Cette bonne et pieuse jeune fille semblait avoir tout ce qu'il fallait pour charmer les regards de l'immaculée Vierge et obtenir un miracle.

Vers la fin de l'année 1866, Madeleine Latapie, alors âgée d'environ quinze ans, était déjà dans un tel état de langueur et de souffrance, qu'on la croyait perdue. Elle était poitrinaire. Courbée sous le poids de ses douleurs, pâle et languissante, elle put encore, pendant quelques mois, se traîner péniblement jusqu'à l'église. De sa maison, on y arrive en deux minutes : elle mettait une demi-heure pour faire ce trajet. On fut bientôt obligé de la porter à l'église. A la fin, ses forces trahissant son zèle pour le bon Dieu et son amour pour la Sainte-Vierge, elle dut garder le lit d'où, au dire des parents, des amis, des médecins, elle ne devait plus sortir. C'était vers la fin de juin 1867.

« Durant cette maladie, qui se prolongea jusqu'en septembre, écrivait son confesseur, je lui portai, tous les dimanches, la très-sainte communion. Alors plus que

jamais, elle édifiait tous ceux qui, accompagnant le Saint-Sacrement, venaient prier au pied de son lit. « Je voudrais mourir, me disait-elle quelquefois, parce que je suis à charge à tout le monde. »

« Sans nourriture, car son pauvre estomac ne supportait rien, elle est restée quatre mois entre la vie et la mort. Un médecin étranger fut prié, par le père de Madeleine, de venir visiter la pauvre malade. Il vint, et d'accord avec le médecin de l'endroit, sur l'étendue de son mal : « Cette fille n'a pas quatre jours à vivre, » dit-il en sortant. Le lendemain Madeleine reçut les derniers sacrements. « Pauvre enfant ! disait le père de la mourante ; pauvre enfant ! mourir si jeune ! » Mais Dieu, qui se joue de la science des hommes, avait d'autres vues sur cette enfant.

Madeleine elle-même croyait qu'elle allait paraître devant le bon Dieu. Sa confession lui donna une paix profonde. La grâce remplit son âme du seul désir d'aimer Jésus-Christ toujours. Elle avait seize ans ; la pensée du monde l'effrayait. Craignant de pécher en revenant à la vie, elle demanda de mourir, et promit à la Sainte-Vierge de se faire Religieuse, si elle en réchappait.

Au mois de mai 1868, elle se fit porter à la grotte de Lourdes ; mais il ne lui fut pas même accordé de soulagement, et la pauvre jeune fille continua de traîner sa « mourante vie » dans les souffrances, soutenue par les seules consolations de la piété.

Vers le commencement de l'année 1869, un songe mystérieux vint réjouir son âme et lui donner du ressort contre sa langueur. Une personne très-connue lui disait : « Va à la grotte : tu seras guérie. » Le son de cette voix

pénétra tout son être, et un sentiment de joie profonde lui faisait redire, dormant encore : « Je serai guérie. »

Elle se réveilla, et toutes ses douleurs avec elle : la fatigue de la poitrine, l'oppression du souffle, la faiblesse des membres. Mais l'impression de la promesse restait, très-sensible et très-douce. Le souvenir du rêve et la parole : « Va à la grotte, tu seras guérie » lui revenaient sans cesse à la mémoire, et laissaient en son cœur une singulière espérance. Ce n'était pourtant qu'un songe. Mais les songes ne viennent-ils pas quelquefois de Dieu ?

Quelques jours après, la malade demanda timidement à ses parents de lui permettre un pèlerinage à Lourdes. On lui en fit une vague promesse pour le jour où une occasion favorable viendrait s'offrir. En l'attendant, son désir grandissait et devenait un de ces besoins impatients, si ordinaires aux malheureux que la phthisie dévore.

Madeleine avait une amie chère et dévouée, l'institutrice du village, son ancienne maîtresse, à qui elle devait ses habitudes de piété. Ce fut elle qui voulut être sa compagne de pèlerinage. Après avoir renvoyé de jeudi en jeudi, leur décision se fixa définitivement pour le 29 avril.

La pauvre poitrinaire fut placée sur une ânesse, pendant que l'institutrice suivait à pied avec une autre amie, nommée Pauline. Madeleine était joyeuse ; la voix du songe dont l'écho résonnait encore dans son cœur, ne la laissait presque pas douter de sa guérison. Mais bientôt l'allure tranquille de sa monture l'eut fatiguée. Le voyage dura une heure et demie au plus. Arrivée à Lourdes, ses forces étaient à bout, et il fallut traverser les rues avec

une grande lenteur. Elle descendit devant la porte de la ville, et entreprit à pied le chemin jusqu'au rocher. Appuyée au bras de son amie, haletante et la poitrine endolorie, elle mit peut-être une heure à franchir une distance de dix minutes. Sa fatigue extrême ne put empêcher dans son âme une impression de bonheur et d'espérance, à la vue des murs de la chapelle.

La première visite fut pour la crypte. Dans un repos d'une heure, tout occupé par la prière, Madeleine sentit vivement l'ennui du monde avec le désir de le quitter, renouvela son vœu de vie religieuse, et demanda sa guérison, mais à la condition qu'elle dût favoriser le salut de son âme.

Une circonstance fit qu'elle eut à descendre seule les sentiers de la grotte. Malgré la lenteur de ses pas, elle arriva harassée et s'agenouilla. Dès les premiers regards vers l'image de la Vierge, un attendrissement très-doux remua son cœur et lui arracha des larmes. Elle pria longtemps et s'offrit de nouveau pour le voile à Marie Immaculée. Le besoin de manger arracha les trois compagnes de la grotte ; et sans avoir encore bu à la fontaine, elles allèrent faire leur repas sur un banc de pierre, au milieu de l'herbe.

Il était environ midi, quand elles revinrent devant le rocher. Madeleine pria encore, mais pas longtemps cette fois, et se dirigea vers la source. Pendant ces quelques pas douloureux, qu'elle faisait toute courbée par la faiblesse et le malaise de sa poitrine, elle se disait presque sans y penser : « C'est maintenant ! »

Elle but deux verres de l'eau miraculeuse avec je ne sais quelle impression tranquille. Il n'y eut dans son

être ni secousse, ni vive émotion. Seulement elle se sentit aussitôt délassée. Ce bien-être soudain l'étonna. Elle ne dit pourtant rien et s'agenouilla encore pour continuer la prière avec ses compagnes.

Vers deux heures, la pluie les chasse de la grotte. L'institutrice dit à Madeleine : « Partez la première ; je vous joindrai en quelques pas. » La poitrinaire obéit. Un instant après, elle se retourne. « Mais..... je suis guérie !..... je marche !...,. Vous ne m'atteindrez pas. » L'institutrice, empêchée par le bruit de la pluie et du vent n'entendit pas ces mots ; mais elle vit Madeleine sourire, se retourner vivement et repartir d'une allure légère. Préoccupée, elle se demandait vaguement : « Verrais-je un miracle ? »

Madeleine montait, montait rapidement. Elle était comme étourdie, et ne pouvait fixer sa pensée ; elle ne se reconnaissait pas. Nulle douleur, nulle fatigue, la poitrine dilatée, la respiration facile, un bien-être entier et profond, le cœur débordant d'une joie inconnue ! Et elle montait. Enfin, il se fait comme une grande secousse en son âme ; elle fond en larmes. « O ma Mère, vous m'avez guérie ! » s'écrie-t-elle ; et, précipitant sa marche, elle va, remerciant la Sainte-Vierge.

Ses deux compagnes s'étaient attardées. Arrivant à la crypte, elles trouvent leur poitrinaire agenouillée et la laissent pour prier. Madeleine pleurait. L'émotion d'un bonheur soudain, immense, et l'amour de la Vierge MARIE fondaient son cœur. Elle ne pouvait articuler une syllabe ; mais son âme bénissait Notre-Dame de Lourdes, et se redonnait à sa céleste Mère par le vœu de religion, qu'elle savait maintenant

bien agréé. L'heureuse Madeleine pleura longtemps.

L'institutrice se lève enfin et va dire à son amie : « J'envoie Pauline chercher l'ânesse. — Oh! non, répondit vivement Madeleine, je n'en ai plus besoin. Pauline montera dessus. » L'institutrice fit un geste qui voulait dire : « Allons donc, folle enfant! » Elles sortent bientôt. L'institutrice prend le bras de la jeune fille; elles descendent les sentiers, à côté de la maison des missionnaires, et s'asseyent sur la muraille qui bordent le grand chemin. Après un moment, Madeleine, dit avec émotion : « Mademoiselle, il faut que je vous le déclare ; je suis guérie, bien guérie. Je n'ai plus de mal ; je marcherai jusqu'au village. La Sainte-Vierge me rend la vie ! » Et elle se jette dans les bras de son amie.

Après des baisers, des larmes et des rires de bonheur, elles s'acheminèrent rapidement vers Lourdes. L'institutrice était bouleversée ; la ci-devant poitrinaire faisait des choses impossibles quelques heures auparavant ; elle la savait guérie, et elle doutait encore. Madeleine fut forcée par ses compagnes de monter sur l'ânesse pour traverser la ville ; mais vis-à-vis la gare, elle sauta à terre et se mit à marcher d'un pas agile. L'institutrice, persuadée comme tout le village, que la mort de la jeune phthisique était proche, et familière avec cette pensée, luttait depuis le départ de la chapelle contre l'évidence de la guérison. Elle la voyait de ses yeux, la touchait de ses mains et ne pouvait en croire ni son amie, ni elle-même. Mais à ce spectacle, elle n'y tint plus. « Oh ! Madeleine ! s'écria-t-elle ; Madeleine ! vraiment la Sainte-Vierge vous a guérie ! »

Madeleine arriva à pied jusqu'à Julos. Le lendemain,

elle allait aux champs, et, pour la première fois de sa vie, se courbait sur la terre pour travailler avec ses parents. Il y eut dans le village une admiration et une joie unanimes.

Depuis lors, pas la moindre oppression et pas une ombre de douleur dans la poitrine de Madeleine.

Peu de semaines après sa guérison, elle faisait encore à pied, avec l'institutrice, un pèlerinage d'action de grâces, où, toute joyeuse, elle descendit une pente en courant. « Madeleine a dix-huit ans, dit un missionnaire qui la vit alors. Sa taille est élevée, et semble avoir atteint tout son développement. La couleur très-naturelle de son visage atteste une santé ferme. Elle court, sans s'essouffler plus qu'une autre. Enfant, elle n'avait guère pu travailler ; aujourd'hui elle fait, sans avoir à se ménager, tous les travaux d'intérieur d'une nombreuse famille de paysans. Son amie l'a accompagnée dans sept ou huit voyages au rocher de Massabieille, faits à pieds sans lassitude. Elle croit ne pouvoir jamais remercier, autant qu'elle le devrait, Notre-Dame de Lourdes. Et pourtant, que sa prière paraît recueillie et ardente à la grotte, et comme la pure et heureuse enfant semble aimer là cette Madone qui lui a redonné la vie ! »

Voici la déclaration du médecin qui a suivi toutes les phases de sa maladie :

« Je soussigné, déclare que Madeleine Latapie, de la commune de Julos, âgée de dix-huit ans, atteinte d'une extrême anémie et de phthisie au deuxième degré, depuis quatre ans, se trouvait dans un état tel de prostration, que les ressources de l'art étaient impuissantes à

enrayer le mal, ainsi que l'ont déclaré plusieurs médecins d'accord avec moi.

« Sans savoir par quelle cause je la revois subitement guérie ; j'affirme que cette guérison excite mon étonnement au plus haut degré, ainsi que celui de toute la commune.

« Adé, le 19 mai 1869.

« C. Larré. »

Franchement, il y avait là de quoi *s'étonner*.

XXXVII

Touchantes guérisons d'enfants, opérées tout récemment par l'eau miraculeuse de Lourdes.

Nous le disions tout à l'heure : la douce et maternelle Vierge de la grotte semble avoir un faible pour les enfants : c'est par une enfant, la pauvre petite Bernadette, qu'elle a voulu se révéler aux roches de Massabieille ; et c'est encore sur les enfants, vivantes images de son Enfant-Jésus, qu'elle répand de préférence ses miraculeuses faveurs. Aussi bien fait-elle alors d'une pierre deux coups, guérissant le cœur d'une mère, par la même puissance qui guérit le corps d'un enfant.

Voici, groupés ensemble, comme un petit bouquet de boutons de roses, cinq beaux miracles, bien évidents, bien lumineux, que nous déposons avec amour dans la

sainte grotte, aux pieds de Celle qui a daigné les opérer. Ces petites roses sont toutes fraîches, les grâces que nous allons raconter ayant à peine deux ans de date.

Le premier de ces miracles eut lieu au mois de juin 1869, à Clermont-Lodève, dans le diocèse de Montpellier, sur un petit garçon de six ans, nommé Henri Michel.

Ce pauvre enfant avait été pris d'une terrible fièvre pernicieuse, qui, dès les premiers moments, mit sa vie en danger. Les deux premiers accès étaient passés, et les médecins attendaient le troisième avec anxiété. Il se présente, désespérant. Le petit Henri entra dans un abattement qui semblait déjà l'immobilité de la mort. La figure était cadavéreuse. Le grand-père d'Henri était mort d'une semblable fièvre, dans la prostration qui suivit le troisième accès.

Le médecin avait déjà dit à la sœur aînée :

« Il est perdu ; » et à la Religieuse qui soignait le petit moribond, il venait de dire confidentiellement : « Allez trouver Madame ; préparez-la ; et comme vous pourrez, annoncez-lui que tout à l'heure l'enfant ne vivra plus. »

La pauvre mère éperdue s'était retirée dans sa chambre où elle était en prière depuis trois heures, attendant que la Sœur vînt lui porter la nouvelle redoutée. Tout d'un coup elle se sent inspirée de faire un vœu à Notre-Dame de Lourdes ; et elle promet un pèlerinage avec l'enfant, si la Vierge Immaculée daigne le sauver. Elle se lève ensuite en disant à sa fille : « Maintenant, la volonté de DIEU soit faite ! je vais donner à Henri de l'eau de Lourdes. C'est la première chose qu'il ait bue en nais-

sant ; ce sera la dernière avant sa mort. » Le jour même, tout danger avait disparu.

Trois mois après, accomplissant son vœu, cette pieuse dame racontait devant la grotte ce que la Sainte-Vierge avait fait pour son cher enfant; et lui-même, le bon petit Henri, était là, frais, vigoureux, tout souriant d'entendre son histoire. « Maman, dit-il, j'ai récité trois fois ma prière à la Sainte-Vierge. Que dois-je faire maintenant? » Sa mère l'entraîna dans la grotte, où la famille récita le chapelet, avec une ferveur facile à concevoir.

C'est à Toulouse que la bonne Vierge a voulu cueillir la seconde rose de notre petit bouquet; et voici comment un pieux enfant de Saint-François, le Père Marie-Antoine, rapporta le fait au directeur des *Annales de Lourdes*.

« Pendant que je prêchais le Jubilé dans une des grandes paroisses de Toulouse, une jeune mère de famille s'est présentée à moi, me parlant avec une vive émotion de Notre-Dame de Lourdes et me disant qu'elle voulait se confesser pour faire une communion en son honneur et s'acquitter d'une dette de reconnaissance. Elle m'a raconté la délicieuse histoire que voici. Il sera très-utile de la publier pour le bien des âmes, parce qu'on y verra combien Notre-Dame de Lourdes tient à la pureté de la conscience et qu'une confession et une communion bien faites sont les moyens par excellence pour obtenir ses faveurs.

« Voici les faits à la lettre :

« Les époux Montcassin, habitant Toulouse, ont un jeune enfant, appelé Louis, né le 25 juillet 1867, et in-

firme depuis sa naissance. Cette infirmité qui, d'après les médecins, provenait d'une grande faiblesse des reins, l'avait tellement épuisé qu'il allait toujours dépérissant. Bien qu'âgé d'environ trois ans, non-seulement il ne pouvait se soutenir sur ses jambes, mais il ne pouvait même les appuyer à terre sans pousser des cris de douleur.

« Après beaucoup de soins, les médecins avaient renoncé à le guérir; cependant, sur le conseil de l'un d'eux, sa mère le porta aux eaux de Bigorre. Là, au lieu de s'améliorer, sa maladie ne fit que s'accroître, et le médecin-inspecteur des eaux donna encore moins d'espoir pour sa guérison que les médecins de Toulouse.

« La mère désolée tourne alors toutes ses pensées et toutes ses espérances vers Notre-Dame de Lourdes; mais, en mère véritablement chrétienne, elle ne veut pas demander à la Sainte-Vierge une faveur, sans la mériter autant que possible en purifiant son âme de tout péché pour faire une communion fervente en l'honneur de Marie. Toutefois son confesseur étant absent, elle se vit obligée de remettre sa communion au retour.

« Elle part pour Lourdes, avec sa sœur et l'enfant; elle y entend la messe avec la plus grande dévotion, fait brûler un cierge à la grotte pendant la messe, et en laisse un autre pour brûler ensuite; elle plonge l'enfant deux fois dans le bassin, une fois avant la messe, et une seconde fois après. Pas de guérison; mais ce qui la frappa vivement et ce qui étonna avec elle tous les pèlerins qui en ce moment étaient en grand nombre autour du bassin, c'est que le petit infirme, plongé cependant à plusieurs reprises dans l'eau jusqu'à la tête, n'en était pas

même mouillé, et n'en éprouvait aucune sensation, quoique l'eau fut très-froide et son corps très-délicat.

« Étonnée, mais ne cherchant pas à expliquer ce mystère, la mère fait sa provision d'eau de la grotte et s'en revient à Bigorre.

« Le lendemain, dès le matin, elle fait boire de l'eau à l'enfant, lui en frotte les reins et va se confesser. Elle reçoit l'absolution et, malgré son impatience de voir le miracle qu'elle espérait après la communion qu'elle avait promise, elle crut mieux faire d'attendre au lendemain. Le soir, le lendemain matin, elle fait encore boire de l'eau à l'enfant et lui en frotte les reins; puis, remplie de confiance en la Sainte-Vierge, elle va faire sa communion avec toute la ferveur possible. C'était le dimanche 26 septembre. Elle est inondée de consolation dans cette communion, et elle revient vers son cher enfant, avec la certitude qu'il sera guéri.

« A peine est-elle sur la porte de sa maison, qu'elle entend son enfant crier après elle et venir en marchant tout seul, d'un pas ferme et rapide, au-devant d'elle, en ouvrant ses petits bras et en lui criant avec joie : « Venez, maman; venez!! » En voyant le miracle, la femme qui gardait le petit pendant l'absence de sa mère et des bras de laquelle il s'était échappé, tomba à genoux et se mit à crier, à pleurer. La mère pleurait encore plus, et, elle aussi à genoux, elle levait les yeux et les mains vers Marie. « O Notre-Dame de Lourdes! ô Notre-Dame de Lourdes! que vous êtes grande! que vous êtes bonne! » et l'enfant sautait de joie et répétait : « Maman, moi, baiser à la Sainte-Vierge. » Et depuis lors il ne cesse de répéter ces paroles quand sa mère lui parle de la Sainte-

Vierge, ou qu'il voit n'importe quelles statues. Toutes pour lui sont la Sainte-Vierge, et il veut toujours les baiser.

« Son infirmité a complétement disparu; la guérison a été instantanée, radicale; il se porte à merveille, et il marche mieux que tout autre. Je l'ai vu moi-même marcher, et j'ai admiré son agilité et sa grâce.

« L'heureuse mère écrivit immédiatement la bonne nouvelle à son mari; elle porta l'enfant guéri à l'autel de la Vierge des Carmes, et l'enfant lui échappa des mains pour aller vers MARIE, qu'il voulait embrasser; la mère mit à son cou, au pied de l'autel, la médaille de Notre-Dame de Lourdes, que l'enfant ne cesse de baiser avec amour. Elle fit la promesse de le porter aussitôt que possible à Lourdes, en actions de grâces, et d'y faire une communion fervente, qu'elle sait maintenant par expérience être si agréable à MARIE Immaculée.

« Voilà les faits, écrits sous la dictée de la mère, et dont je garantis l'authenticité. »

Notre troisième rose est la plus épanouie des cinq. C'est la rose du milieu de notre petit bouquet de miracles. Elle y représente une bonne et aimable enfant de quatorze ou quinze ans, sœur d'un jeune élève du collége des Pères Jésuites, à Amiens, lequel raconte lui-même, ainsi qu'il suit, comment Notre-Dame de Lourdes a visité sa petite sœur, le 15 de juillet, de l'année 1870.

« Ma sœur se nomme Marie. Étant tombée du haut d'un meuble à l'âge de quatre ans, elle se fit un léger mal à la jambe. Mais bientôt, le mal ayant empiré, malgré tous les traitements, malgré les tortures qu'on lui

fit souffrir sans discontinuer, elle fut condamnée par la docte Faculté à boiter toute sa vie !

« Onze ans se sont écoulés depuis. Il y a trois semaines, comme elle était au pensionnat de Lambersart (près de Lille), elle commença à ressentir des douleurs de plus en plus vives : aussitôt mes parents vinrent la chercher. Plusieurs médecins furent de nouveau consultés ; mais, au bout de huit jours de traitement, un abcès commença à se former. Rien ne pouvait être plus fâcheux, paraît-il, et déjà l'on commençait à désespérer. Ma mère, ayant entendu parler de l'efficacité de l'eau de Lourdes, fit venir une bouteille de l'eau miraculeuse qui a jailli sous les pieds de la bonne Vierge.

« Ici, je copie textuellement la lettre que m'a envoyée mon excellente mère :

« Nous commençâmes hier vendredi (15 juillet) notre « neuvaine, qui consistait en trois chapelets, litanies et « invocations à Notre-Dame de Lourdes. Le matin, pre- « mier chapelet et friction sur la jambe. A deux heures, « second chapelet; je recommence la friction... Oh! mi- « racle! je sens la jambe de ta sœur s'allonger ; la dou- « leur disparaît; Marie fait des mouvements ; elle re- « mue sa jambe en tous sens, elle veut descendre de son « lit. Voyant son instance, je la laisse aller. Elle marche « sans douleur; sa jambe est souple. Elle va, vient, « court autour de sa chambre. Nous pleurons tous, et tu « peux comprendre avec quels sentiments nous remer- « cions Dieu et la Sainte-Vierge, si bonne pour nous. « Je n'en pouvais croire mes yeux; car qui mieux que « moi connaît la grandeur du miracle que Dieu opère « en notre faveur? »

« Quelques personnes demanderont peut-être des témoignages, ajoute le jeune frère. Je les prie de croire qu'ils ne manquent pas : plus de dix médecins, dont plusieurs ont acquis une renommée très-étendue, et deux pensionnats, dont l'un a eu ma sœur pendant quatre ans. N'est-ce pas plus qu'il n'en faut pour attester que ma pauvre petite sœur était boiteuse et incurable?

« Et maintenant, que puis-je faire autre chose que de vous remercier de tout cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces, ô Vierge Immaculée, qui obtenez tout de votre divin Fils, et dont la bonté égale le pouvoir! Oui, je vous le jure, ô bonne Vierge, tant que je vivrai, je serai fier de me dire votre enfant et votre serviteur totalement dévoué. »

La guérison de la jeune boiteuse a été comme tant d'autres, subite, sans transition, et n'a laissé aucune trace d'une infirmité qui, au su et vu de tout le monde, durait depuis onze ans.

La Sainte-Vierge a trouvé moyen de cueillir notre quatrième fleur dans un jardin protestant. Le lundi 4 juillet de cette même année 1870, elle a guéri surnaturellement, sans convalescence, à Mornac, paroisse mixte du diocèse de la Rochelle, un pauvre petit enfant de deux mois, qui était atteint du *millet*.

La bouche, les lèvres, la gorge du pauvre enfant étaient couvertes d'innombrables petits boutons purulents, qui tournaient rapidement à la gangrène. Ce n'était plus qu'une horrible plaie qui exhalait une odeur infecte.

Sans plus tarder, on transporte l'enfant chez un mé-

decin. Celui-ci ne se trouve point chez lui; sa femme déclare que le mal lui semble très-grave, et que, malgré des soins empressés, malgré l'application des meilleurs remèdes, deux ou trois enfants d'une commune voisine venaient de succomber à ce même mal.

Quelle douleur pour les pauvres parents! De retour chez eux, ils ne savent que faire pour soulager au moins celui qu'ils n'ont pour ainsi dire plus d'espoir de sauver.

Dans sa désolation, la tante du petit moribond le prend, le porte dans quelques maisons pour demander du secours. Elle entre chez une dame catholique, et là, cinq ou six personnes sont témoins du triste état du pauvre petit.

« Aussitôt, écrivait cette bonne dame, je pense à Notre-Dame de Lourdes; mais comment en parler à une protestante? « Voulez-vous, lui dis-je, que nous fassions « prendre à l'enfant une eau que j'ai ici, et qui le rafraî- « chira? — Oh! oui, s'écrie-t-elle, je le veux bien, et de « suite, s'il vous plaît! » Je lui en donne une petite cuillerée, qu'il savoure; puis une autre, et déjà il ouvre les yeux; un changement visible s'opère en lui.

« La tante s'en va chez elle, emportant de cette eau, dont elle lui humecte de temps en temps les lèvres. Prodige admirable! le mal disparaît à vue d'œil; l'enfant commence à reprendre la nourriture ordinaire qu'il avait refusée depuis quelques jours. Le lendemain il était guéri, si bien guéri, que sa petite bouche, entièrement saine et vermeille, ne présentait plus la moindre trace de l'affreuse plaie de la veille.

« Ravie d'étonnement et de joie, la protestante promène partout le petit ressuscité, le montrant à qui veut le voir,

et disant à qui veut l'entendre que c'est l'eau seule que je lui ai donnée qui l'a guéri, puisqu'elle ne s'est servi de rien autre chose et que le médecin n'est pas même venu le visiter.

« Espérons, ajouta la bienfaitrice catholique, que la Sainte-Vierge achèvera son œuvre, et que, tôt ou tard, elle amènera à la vraie foi ce pauvre petit, en guérissant son âme comme elle a guéri son corps! »

Cinquième bouton de rose, également de 1870, année aussi féconde en prodiges de grâces et de miséricorde qu'en manifestations terribles de la justice divine sur les peuples.

C'est encore une tante, mais cette fois une tante bien catholique, bien pieuse, qui va nous donner le récit d'un double miracle opéré sur son neveu, par l'eau mille fois bénie de la grotte de Lourdes.

« Ce cher enfant, écrivait-elle au Supérieur des missionnaires du pèlerinage, est âgé de dix ans. Atteint tout à la fois d'un épanchement séreux au cerveau et d'une albuminerie aiguë, il en était réduit à une telle extrémité, que, le samedi 11 juin, les deux médecins qui le traitaient avaient formellement déclaré que tout était fini pour lui, et qu'à moins d'un miracle la guérison n'était plus possible.

« Le dimanche matin, 12 juin, après qu'il eut fait en Viatique sa première communion et reçu les derniers sacrements, tandis que son père, sa mère et moi, nous attendions son dernier soupir, je me sentis intérieurement inspirée d'invoquer Notre-Dame de Lourdes; je lui adressai donc dans mon cœur cette courte et simple

prière : « O MARIE, conçue sans péché, Notre-Dame de « Lourdes, puisqu'il faut un miracle, ne pouvez-vous pas « le faire ! Guérissez cet enfant, je vous en prie. » Puis, prenant un flacon de l'eau miraculeuse qu'une de mes parentes m'avait donné, j'en fis avaler quelques gouttes à notre cher petit mourant ; j'en frictionnai, à trois reprises différentes, son visage affreusement tuméfié ; à chaque fois l'enflure diminuait visiblement, et disparut bientôt tout à fait. Dès lors, un mieux extraordinaire se déclara ; la nuit fut très-calme. Le lundi matin, au grand étonnement des médecins, qui ne pouvaient en croire leur yeux ni leurs oreilles, l'enfant demandait à manger, et mangeait, en effet, sans en éprouver la moindre indisposition.

« Pourtant la guérison n'était pas complète ; dans le cours de sa maladie, l'enfant avait perdu la vue, au point de ne plus distinguer le jour de la nuit. Encouragée par les miracles que nous avions déjà obtenus, et bien convaincue que Notre-Dame de Lourdes ne voudrait pas laisser son œuvre incomplète, je continuai de frictionner avec de l'eau miraculeuse les yeux du pauvre petit aveugle, et le mardi matin, en s'éveillant, le cher enfant s'écriait, tout joyeux : « Je vois comme je voyais avant d'être malade. »

« Aujourd'hui il est complétement rétabli. »

Si, après cela, les mères et les enfants n'aiment pas l'*Immaculée Conception*, la bonne Vierge de Lourdes, je ne sais pas, en vérité, ce qu'elle devrait faire de plus pour leur gagner le cœur.

XXXVIII

Un ouvrier de soixante ans subitement guéri d'ulcères et de varices déclarés incurables

M. l'abbé Coux, vicaire de Saint-Alain, à Lavaur (diocèse d'Albi), adressait au Père Supérieur des missionnaires de Lourdes la relation suivante qui se recommande tout spécialement aux libres-penseurs.

« Lavaur, 20 septembre 1871.

« Mon Révérend Père,

« Le surnaturel déborde de tous côtés dans notre siècle aveugle; le voici constaté par la science médicale.

« François Macary, menuisier à Lavaur, est âgé de soixante ans. Depuis la moitié de sa vie, trente ans environ, il était affecté aux jambes d'énormes et cruelles varices. Le mal se compliquait fréquemment de larges et profonds ulcères. Les jambes, pressées par de nombreuses bandelettes, étaient enfermées dans des guêtres en peau de chien. François, obligé souvent à un repos absolu, a reçu, nous dit-il lui-même, à raison de ses fréquents et longs chômages, plus de mille francs de la société de Saint-Louis, dont il est membre.

« Il a consulté tous les médecins de Lavaur, quelques-uns de Toulouse, entr'autres le docteur Laviguerie; tous lui ont répondu : « *Votre mal est incurable.* »

« Son âme n'était pas moins malade. Le pauvre Macary avait abandonné toute pratique religieuse; il n'assistait à d'autres messes qu'à celles prescrites par la société de secours mutuels; et durant les longues nuits d'insomnie causées par d'atroces douleurs, tandis que sa pieuse femme pleurait et priait, Macary, furieux, blasphémait.

« En juillet dernier, cloué sur son fauteuil, il s'ennuyait à mourir. Il avait ouï parler de Notre-Dame de Lourdes et du livre de M. Henri Lasserre. La pensée lui vint de lire ce livre pour se distraire.

« Il le lut en deux jours, ému souvent jusqu'aux larmes.

« Sa femme eut d'heureux pressentiments; lui-même sentit son cœur ulcéré s'ouvrir à l'espérance.

« Le soir du 16 juillet, une agitation extraordinaire le saisit; il ne peut plus rester sur son fauteuil : « Femme, il nous faut sortir. — « Mais, c'est imprudent. — N'importe, sortons; je ne puis plus y tenir. »

« Il sort appuyé sur le bras de sa femme, sans savoir où il va. Au lieu d'aller vers les promenades, à quelques pas de sa demeure, il se traîne en ville et entre dans la maison d'une de ses sœurs, près de l'église de Saint-Alain.

« Vicaire de cette paroisse, j'entre moi-même dans la même maison. « Demain, dis-je aux personnes qui se « trouvaient là, je vais à Notre-Dame de Lourdes, et je « me chargerai avec plaisir de vos commissions. »

« Vous allez à Lourdes? s'écria Macary. Eh! bien, je « vous en supplie, dites à la Vierge de là-bas qu'il y a à « Lavaur un pauvre diable d'ouvrier qui a ses jambes

« malades, *nourries;* que je ne puis résister à la souf-
« france. Qu'elle me guérisse ou me tue ! »

« Avouez que vous me donnez là une commission sin-
« gulière : demander à la Sainte-Vierge de vous tuer !
« Elle n'aurait garde de m'écouter. »

« Alors Macary, d'un ton sérieux, me demanda de vouloir bien prier pour lui, et de lui porter un peu d'eau de la Grotte. Je le lui promis ; et trois jours après, je lui faisais remettre un petit flacon d'eau de la fontaine miraculeuse.

« Écoutons maintenant François Macary.

« Quand j'eus entre les mains cette eau bénie, je me
« hâtai de me traîner à ma chambre. Là je me mets à
« genoux et je fais à la Vierge une prière courte, mais
« fervente. J'ôte mes guêtres, mes bandages ; versant de
« l'eau dans le creux de la main, j'en lave mes pauvres
« jambes ; je bois l'eau qui reste dans le flacon ; je me
« mets au lit, et je m'endors.

« Vers minuit, je me réveille ; je ne sens plus aux
« jambes aucune douleur ; je les touche de mes deux
« mains ; les varices avaient disparu.

« Ma femme était dans une pièce voisine communi-
« niquant par une porte. — Femme, lui criai-je, je suis
« guéri. — Tu deviens fou ; allons, dors...

« Un sommeil, comme je n'en avais pas goûté depuis
« longtemps, s'empara de moi. Le lendemain, à mon
« réveil, je m'empresse de regarder mes jambes : va-
« rices, ulcères, tout avait disparu. La peau était plus
« lisse que celle de mes deux mains, comme vous les
« voyez tout à l'heure. »

« Deux jours après, Macary me disait : Maintenant, je

« vous appartiens; la Vierge a guéri mes jambes; à « vous de guérir mon âme. »

« Le 18 septembre, jour de la procession de Castres, vous avez vu, mon Révérend Père, François Macary à la Grotte, portant en *ex-voto* ses guêtres, maintenant suspendues à la Grotte. Il vous a montré ses jambes parfaitement saines. Vous l'avez vu pleurer à la Grotte et à la Sainte-Table, où il venait s'asseoir pour la quatrième fois depuis sa guérison. La paroisse l'a vu accompagnant le Saint-Sacrement, heureux et fier de porter le dais.

« Voici maintenant trois médecins honorables qui vont rendre témoignage au miracle. Vous remarquerez surtout l'irrésistible démonstration du savant docteur Bernet. Pour nous, avec le bon François Macary, avec toute la population de Lavaur et des environs, nous rendons grâces à l'*Immaculée-Conception* de Lourdes, qui a daigné donner au monde cette nouvelle preuve de sa puissance et de sa bonté. Puisse-t-elle ouvrir les yeux endurcis!

J. COUX, prêtre,
Vicaire de Saint-Alain, à Lavaur (Tarn).

« Je soussigné, déclare que depuis environ trente ans le sieur Ma-« cary (François), menuisier, était affecté de varices aux jambes. « Ces varices, qui étaient de la grosseur du doigt et entremêlées de « cordons noueux et fluxueux très-développés, ont nécessité jus-« qu'à ce jour une compression méthodique, exercée soit à l'aide « d'un bandage roulé, soit à l'aide d'une guêtre en peau de chien. « Malgré ces précautions, des ulcérations se déclaraient fréquemment « aux deux jambes, et nécessitaient chaque fois un repos absolu et « un traitement assez long. Je l'ai visité aujourd'hui, et quoique ses « membres inférieurs fussent libres de tout appareil, je n'ai pu « apercevoir que quelques traces de ses énormes varices.

« Ce cas de guérison spontanée me paraît d'autant plus sur-

« prenant que les annales de la science ne mentionnent aucun fait « de cette nature.

« Lavaur, le 16 août 1871.

« SÉGUR, doct.-méd.

« de la société de secours mutuels de Saint-Louis.

« Vu pour légalisation de la signature de M. le docteur Ségur,

« Lavaur, le 3 septembre 1871.

« *Le maire*, Ét. de VOISIN.

« Vu pour légalisation de la signature de M. Étienne de Voisin-« Lavernière, maire de Lavaur, apposée d'autre part,

« A Lavaur, le 5 septembre 1871,

« *Le Sous-Préfet*,

« CELLIÈRES. »

« Je soussigné, certifie que depuis trente ans environ, le sieur Ma-« cary, menuisier à Lavaur, était atteint de varices aux jambes avec « nodosités énormes, se compliquant fréquemment de larges ulcè-« res, malgré la compression constante exercée par des guêtres ou « bandages appropriés ; que ces accidents ont disparu tout à coup, « et qu'aujourd'hui il ne reste qu'une nodosité sensiblement dimi-« nuée à la partie interne et supérieure de la jambe droite.

« Lavaur, le 25 août 1871.

« ROSSIGNOL, doct.-méd. P.

« Vu pour la légalisation de la signature ci-dessus :

« Lavaur, le 3 septembse 1871.

« *Le Maire*, Ét. de VOISIN.

« Vu pour légalisation de la signature de M. Étienne de Voisin-« Lavernière, maire de Lavaur, apposée d'autre part.

« A Lavaur, le 5 septembre 1871.

« *Le Sous-Préfet*,

« CELLIÈRES. »

« Macary François, âgé de soixante ans, menuisier à Lavaur, « membre de la société de Saint-Louis, nous consulta il y a environ « vingt ans, pour des varices qui occupaient le creux poplitié et la « partie interne du genou et de la jambe gauche. — On observait « alors vers le tiers inférieur de ce membre un ulcère variqueux à « bords calleux, avec engorgement considérable et douloureux des

« tissus. — Il existait en outre, en dehors et en dedans de la partie « supérieure du mollet, deux larges et anciennes cicatrices qui n'a- « vaient rien de commun avec l'affection qui nous occupe, et qui « étaient le résultat d'un coup de feu reçu par le malade, vingt ans « auparavant. Les veines dilatées l'étaient en si grand nombre et à « un si haut degré, que, pour nous, les moyens chirurgicaux « que l'on oppose à cette maladie étaient formellement contre-in- « diqués.

« Macary nous parut donc voué à une infirmité perpétuelle, et « nous ne conseillâmes que les moyens palliatifs, que, du reste, « avaient déjà conseillés plusieurs de nos confrères.

« Dix-huit ans plus tard, il y a deux ans, Macary se représenta à « notre consultation. — Le mauvais état de sa jambe avait beau- « coup empiré. — Nous lui confirmâmes notre premier pronostic, « et lui déclarâmes qu'il était urgent, pour amener l'ulcère à cica- « trisation, de se soumettre, comme unique moyen, au repos absolu « et prolongé au lit, et à l'application de pansements métho- « diques.

« Aujourd'hui, 15 août 1871, Macary se présente pour la troisième « fois. — L'ulcère est parfaitement cicatrisé. Aucun appareil ne « comprime la jambe, et pourtant il n'existe pas l'ombre d'un en- « gorgement. — Ce qui nous frappe surtout, c'est que les paquets « variqueux ont entièrement disparu ; qu'à leur place la palpation « fait percevoir des cordons petits, durs, vides de sang et roulant « sous les doigts. La veine saphine interne a sa direction et son vo- « lume normal. — L'examen le plus attentif ne fait découvrir aucune « trace d'opération chirurgicale.

« D'après le récit de Macary, cette cure radicale se serait produite « dans l'espace d'une nuit, et sous la seule influence de l'applica- « tion de compresses imbibées d'eau puisée à la source de la Grotte « de Lourdes.

« Nous concluons, qu'abstraction faite du récit de Macary, la « science est impuissante à expliquer ce fait ; car les auteurs ne ci- « tent aucune observation semblable ou analogue. — Ils sont tous « d'accord sur ces points que les varices abandonnées à elles-mêmes « sont incurables ; qu'elles ne guérissent pas par les moyens pallia- « tifs et encore moins spontanément ; qu'elles vont sans cesse en « s'aggravant ; et qu'enfin on ne peut espérer la cure radicale, en « faisant courir de graves dangers au malade, que par l'application « de procédés chirurgicaux. — Ainsi, le fait affirmé par Macary ne

« serait pas prouvé par des témoignages authentiques pris en dehors « de lui, qu'il n'en resterait pas moins pour nous un fait des plus « extraordinaires, et, tranchons le mot, un fait surnaturel.

« En foi de quoi nous signons le contenu du présent.

« A Lavaur, ce 15 août 1871.

« D. BERNET, doct.-médecin de la
« Faculté de Paris.

« Vu pour légalisation de la signature ci-dessus :

« Lavaur, le 3 septembre 1871.

« *Le Maire*, ÉT. DE VOISIN.

« Vu pour légalisation de la signature de M. Etienne de Voisin-« Laverrière, maire de Lavaur, apposée ci-contre.

« A Lavaur, le 4 septembre 1871.

« *Le Sous-Préfet*,
« CELLIÈRES. »

XXXIX

Le Séminariste de Liége.

Le Mercredi-Saint, 13 avril 1870, un jeune et pieux séminariste du diocèse de Liége, en Belgique, était guéri instantanément, au premier usage de l'eau de Lourdes, d'une maladie d'épuisement qui le conduisait rapidement au tombeau. Il était sous-diacre, et se nommait Henri-Joseph Grenier. Voici comment il raconte lui-même, au Supérieur des missionnaires de la sainte grotte, et sa maladie et sa miraculeuse guérison.....

« Après une maladie d'épuisement d'environ trois

mois, j'ai été guéri *subitement au premier usage* de l'eau de Lourdes, le Mercredi-Saint, 13 avril, à huit heures et demie du soir.

« Dès le commencement de janvier, je souffris d'une toux que je négligeai pendant tout un mois. J'étais pris souvent de faim canine, de vertige stomachal ; la respiration devenait pénible. Au commencement de février, je compris la nécessité où j'étais de me soigner. Le médecin ne voyant d'abord qu'un catarrhe, fut étonné de me trouver si faible. Il combattit les dérangements d'estomac ; mais ma toux dégénéra en une inflammation de poitrine ; je fis une fièvre catarrhale, qu'il fallut chasser par une abstinence complète assez longue. La fièvre passée, je pus manger ; comme je ne souffrais plus, je me crus guéri, et dès lors j'essayai immédiatement de reprendre mes études ; mais j'étais épuisé, et je n'y pus tenir : faim canine, vertiges, faiblesses, maux de tête, digestions douloureuses, tout avait reparu : les oppressions étaient presque continuelles.

« Je traînai au Séminaire, jusqu'au 13 mars, une vie de plus en plus pénible. Je rentrai alors dans ma famille, au village d'Hermalle, à deux lieues de Liége, pour m'y refaire par le repos et un régime fortifiant. Durant à peu près trois semaines, l'appétit se soutint sans que les forces me revinssent le moins du monde. Après plus de quinze jours de régime tonique, le médecin me jugea plus faible encore qu'à mon retour.

« Dès le 3 avril, cet appétit factice disparut : je sentis bientôt que la vie s'en allait avec mes forces. Le 10 avril, j'abandonnai les drogues du docteur, qui m'inspiraient une extrême répugnance, et cédant aux instances de

mes parents désespérés, je consentis à recourir à l'eau de Lourdes.

« Nous résolûmes de commencer une neuvaine le Mercredi-Saint, 13 avril, au soir. J'avoue que je me décidai avec peine à recourir à ce moyen ; jamais je n'avais demandé ma guérison au bon Dieu, et mon avis, à moi, était de le laisser faire à sa manière. Ce mercredi, 13 avril, j'étais, sous tous rapports, plus faible et plus misérable que jamais. Je m'étais fait violence pour me confesser, et j'avais l'intention de communier en Viatique, le lendemain. M. le curé disait, entre sept et huit heures du soir, que j'étais « un oiseau pour le chat ; » la persuasion commune était, qu'après avoir langui quelque temps, je passerais doucement à l'éternité. A huit heures et quart, la famille était réunie pour commencer la neuvaine. « O Vierge Immaculée, dis-je intérieurement, je crois que si vous le voulez, vous pouvez me guérir : si vous me guérissez, j'irai en pèlerinage à Montaigu (à 14 lieues de notre village).

« Les prières terminées, je pris quelques gouttes d'eau de Lourdes dans une cuillère à café. Aussitôt, sans crise ni douleur, je sentis en moi un bien-être parfait ; au lieu de la lassitude mortelle de tout à l'heure, c'est une fraîcheur, c'est une agilité nouvelle que je me sens aussitôt le besoin d'éprouver ; je ne pouvais pas croire encore : je laisse mes parents en prières, et je descends lentement l'escalier de ma chambre ; mais je sens que je suis tout changé, que j'ai descendu facilement. Je remonte, je vole comme un trait, et je tombe dans les bras de ma famille foudroyée et comme anéantie. Et je saisis le livre de M. Lasserre, et respirant à pleins poumons, j'y fais

tout haut une longue lecture, et je récite le chapelet d'une voix pleine et sonore, moi qui la veille avais essayé vainement de réciter un demi *Ave Maria!* Puis, je cours apprendre la bonne nouvelle à M. le curé, et je reviens manger, écrire, prier, etc. Vers onze heures et demie, je m'endormais d'un sommeil paisible, profond et parfait; et l'on vint m'éveiller à dix heures du matin. Depuis plusieurs années, je n'avais pu reposer ainsi.

« C'était le Jeudi-Saint. J'allai faire mes Pâques, chanter à jeun à la grand'messe et, sans la moindre fatigue, j'observai l'abstinence de ces trois derniers jours de carême. Mes seuls moments de loisir furent pour la récitation de mon bréviaire, que j'avais dû laisser depuis si longtemps. Toutes les misères, toutes les faiblesses avaient subitement disparu, dès le premier jour de la neuvaine, à la première goutte d'eau.

« La guérison se maintient on ne peut mieux. Depuis le 13 avril, j'ai fait une série de journées qui, en temps de pleine santé, m'auraient rendu malade: le 19 avril, j'entrepris à pied le pèlerinage de Montaigu, et, au retour, après avoir fait vingt-huit lieues, j'étais frais et dispos comme au départ.

« Gloire à Dieu! mais gloire aussi à l'Immaculée-Conception, qui ne remue ainsi le monde que pour le changer, que pour le convertir. »

XL

Guérison instantanée et radicale d'une jeune villageoise qui se mourait de convulsions.

A la suite d'un accident insignifiant en apparence, une bonne fille de Trébons (Hautes-Pyrénées), nommée Marie Rousse, fut prise d'une maladie cérébrale qui mit bientôt ses jours en danger. Marie avait environ vingt ans. Elle était douce et pieuse; toute sa famille était profondément chrétienne; le père surtout avait une foi à transporter les montagnes.

Dès qu'elle était couchée, la pauvre Marie était prise de convulsions terribles, qui duraient jusqu'à l'entier épuisement de ses forces. Quelques semaines s'écoulèrent ainsi; la famille n'était pas encore trop inquiète: on croyait à une de ces maladies de nerfs très-douloureuses, mais sans péril pour la vie, qui s'en vont comme elles viennent, et qui ne laissent point de traces dans l'organisme. Cette sécurité s'évanouit bientôt. Le mal acquit un caractère organique très-grave. Marie ne prenait presque plus de nourriture; sa faiblesse devenait excessive, et son cerveau était le siége d'une douleur permanente et aiguë.

Deux médecins la voyaient, parfaitement d'accord sur la nature du mal et sur le traitement. Mais leurs remèdes n'obtenaient que des soulagements momentanés et insi-

gnifiants. La vie s'en allait, et l'on craignit que la pauvre fille ne fût soudainement emportée par une de ces crises qui lui tordaient les membres. La pauvre enfant montrait une grande résignation.

Les prêtres de la paroisse l'avaient déjà plusieurs fois visitée. Le danger étant imminent, on lui donna le Saint-Viatique et l'Extrême-Onction. Tout le village s'intéressait à cette jeune fille ; son excellent caractère et l'édification de toute sa vie l'avaient fait aimer ; ses vingt ans accroissaient les regrets. On attendait le son de l'agonie, et de tous ceux qui l'avaient vue, pas un ne conservait d'espoir.

Son père était dans une affliction profonde ; chaque fois qu'il revenait du chevet de sa fille, ses larmes coulaient plus amères. Presque sans espérance, il alla un matin consulter encore à Bagnères l'un des deux médecins qui avaient traité la malade, et il emporta un remède nouveau. » Qu'en ferai-je ? se disait-il en chemin. Quand tous les médicaments n'ont rien produit, que pourra celui-ci, maintenant que cette enfant vit à peine ? » Et il pleurait.

Tout à coup, une forte pensée de foi s'empara de son cœur : « J'irai à Lourdes. Le remède est là. Seulement que Dieu me donne le temps d'y arriver ! »

Dès ce moment, sa journée ne fut qu'une prière. Il revient à la maison et dit à sa fille : « Je porte un autre remède. Mais, écoute, Marie ; désirerais-tu de l'eau de la grotte ? Je veux t'en aller chercher. — Oh ! oui, » murmura la pauvre mourante d'une voix bien faible, mais où s'entendait l'accent de la confiance et de l'espoir.

Le père venait de faire, à pied, huit kilomètres ; il re-

partit, sans s'être assis, pour en parcourir deux fois seize ou dix-sept; et sa marche était rapide. Dans les côtes qu'il eut à gravir, il ne prenait pas garde qu'il montait. Il n'avait qu'une pensée : revenir à temps ! Continuellement son cœur et ses lèvres imploraient la Sainte-Vierge. « Ce que fut sa prière, quand il ploya les genoux devant la grotte, il faut pour le comprendre, avoir vu ses yeux se mouiller, entendu sa voix trembler quand il en parle encore, » dit le missionnaire de Lourdes à qui ce brave homme s'est adressé.

Après ses supplications à la Mère de DIEU, en qui sa confiance était sans bornes, il remplit une bouteille de l'eau miraculeuse et reprit son chemin. Son cœur était plus léger dès les premiers pas. La prière l'avait consolé, et il se sentait comme porté par l'espérance. Sans s'arrêter, sans réparer ses forces, ni s'apercevoir de la longueur de sa route, il revint au village.

Sa chère mourante se trouvait dans une prostration profonde. Elle n'était guère capable d'émotion. Ce fut, pour le pauvre père, un moment plein d'angoisses. Il attendait un miracle : dans sa pensée, aucun remède humain ne pouvait lui rendre sa fille. Mais le remède divin était là. « Eh bien ! dit-il doucement; voici l'eau, Marie ; aie confiance en la Vierge de la grotte ; et je l'ai bien priée ! »

Marie fit effort pour prier un peu. Son père lui fait boire une petite cuillerée d'eau miraculeuse, et lui en applique une compresse sur le front... A l'instant même, l'apaisement se fait dans tous ses membres; son œil se ranime ; elle sourit... Sans secousse, les douleurs étaient tombées ; elle avait retrouvé toute sa vie ! Elle se met

sur son séant. « Je suis guérie ! s'écrie-t-elle. — Mais, dit le père, rien ne te fait mal ? ta tête ? tes nerfs ?... — Rien ! plus rien ! » On voit d'ici le bonheur de l'excellent père, le bonheur de toute la famille.

Bientôt après, Marie mangea. C'était le soir. Le lendemain elle se leva. Il restait un peu de faiblesse ; mais de ses douleurs, pas la moindre impression ; et pas un frémissement ne se fit sentir à ses membres. La maladie avait été enlevée comme avec la main.

Ceci se passa dans les premiers jours d'octobre. Six mois après, aucun symptôme de ce mal si violent et qui allait être mortel n'a reparu ; la jeune villageoise a joui du bien-être le plus constant, et a vaillamment et vigoureusement travaillé. Elle ne se souvient d'avoir été aux portes au tombeau, que par le bonheur de savoir que Notre-Dame de Lourdes l'en a ramenée.

La Sainte-Vierge a ainsi magnifiquement récompensé la foi du père. Aussi le vénérable curé de la paroisse a-t-il dit, plus d'une fois depuis, à la bonne Marie Rousse : « La Vierge de Lourdes t'a sauvée, ma fille ; mais ce n'est pas à cause de toi ; tu n'y es pour rien, je crois ; car tu ne pouvais pas grand'chose dans ton état. Marie, c'est à ton père que tu le dois, à sa grande foi, à ses prières, à ses larmes. »

XLI

Guérison miraculeuse de Pierre Hanquet maître-maçon à Liége.

Malgré mon désir de ne pas fatiguer le lecteur par des répétitions, je ne puis m'empêcher de rapporter ici un dernier miracle de la Vierge Immaculée de Lourdes, opéré tout récemment en Belgique, et dont le retentissement a été immense dans ces catholiques provinces.

Voici comment M. Pierre Hanquet, maître-maçon à Liége, raconte lui-même sa merveilleuse guérison.

« La main levée vers le ciel, je jure de ne dire ici que la vérité.

» Ma maladie date de plus de dix ans ; mais ce n'est qu'en mai 1862, que je m'aperçus de l'abandon presque total de mes forces. J'étais alors âgé d'un peu plus de quarante et un ans. Il me fallut renoncer à toute fatigue et surtout au mouvement des bras. Plusieurs fois j'essayai de reprendre mon train de vie ; mais la chose n'était pas possible. C'était donc clopin-clopant que j'atteignis la fin de cette année 1862. J'avais consulté deux médecins ; mais je dois avouer que c'était avec le parti-pris de ne me soumettre à aucun traitement régulier. J'espérais en effet que l'hiver me remettrait sur pied, comme cela avait eu lieu précédemment.

» Au printemps de l'année 1863, ne voyant aucune amélioration dans mon état, je résolus de prendre l'avis

de M. Michotte, médecin renommé. Il constata un ramollissement de la moëlle épinière, et m'ordonna des frictions trois fois par jour.

A la fin de décembre de cette même année, mon mal redoubla, et je reçus, pour la première fois, la Sainte-Communion dans ma chambre. J'avais entièrement perdu l'appétit. On délayait, une fois par jour, un peu de farine dans du lait, et ce fut là ma nourriture pendant quelques semaines.

» A partir du mois de février 1864 jusqu'en juillet, sauf un peu de thé ou de café, je ne pris rien ou presque rien. Jusqu'alors, je pouvais encore quitter le lit et me tenir quelque temps assis ; mais après le 9 juillet, ce fut impossible. Je passai donc sur mon lit de douleur les trois années suivantes, sans pouvoir me tourner ni à droite, ni à gauche. Seulement, lorsque l'air était très-pur, je parvenais à me mouvoir quelque peu ; mais c'était bien rare. Il faut bien qu'on me permette de dire ce qui aggravait extrêmement ce triste état : c'était la cessation complète, pendant quinze, vingt, voir même trente-six jours, d'une certaine fonction tout à fait nécessaire à la vie.

» Cependant à l'aide des nouvelles prescriptions de M. le docteur Gilkinet, j'obtins quelque soulagement et je pus me nourrir un peu mieux. Je finis même par prendre un léger repas chaque jour. Cela me sustentait suffisamment, sans toutefois me donner la force de bouger du lit. La vie alors me devint supportable.

« C'est dans cet intervalle que M. le docteur Termonia vint aussi me donner ses soins, avec un dévouement dont je suis encore touché. Il me fit, entre autres, deux

longues visites, à la suite desquelles il ne put s'empêcher de m'avouer que j'étais atteint d'une foule de maladies. « J'en constate de toutes les espèces, » me dit-il amicalement. Et avant de partir, il dit à mes parents, avec tous les ménagements possibles, que sa présence serait désormais inutile.

« Au bout des trois premières années que je passai dans mon lit, d'anciennes tumeurs hémorroïdales dégénérèrent en horribles abcès. Pendant cinq à six mois, ces abcès se succédèrent sans relâche, et me forcèrent à me tenir sur le côté. J'y trouvai du moins le petit soulagement de ne plus être nuit et jour couché sur le dos.

« Les abcès firent place, en 1867, à un érésipèle qui s'aggrava de jour en jour, et me causa de continuels tourments, surtout la nuit. Cette nouvelle maladie, jointe à la phthisie, fit de mon corps un foyer brûlant. Même en hiver, ma poitrine ne pouvait rester couverte que d'un drap de lit. Quant à mes jambes amaigries et privées de sang, elles ont dû être, pendant six ans, même au cœur de l'été, constamment réchauffées au contact de boules d'eau chaude.

« Pendant les deux dernières années, mon dos était courbé comme un cercle de tonneau. On ne pouvait me descendre du lit pour plus de cinq ou six minutes, et seulement tous les dix, quinze ou vingt jours ; c'est-à-dire lorsqu'il le fallait nécessairement pour le remuer un peu et changer les draps.

« A partir du mois de février de cette année 1869, le mal empirait de jour en jour et gagnait du terrain ; mon pauvre corps succombait à la pourriture. Plus un instant de repos, ni le jour, ni la nuit ! Je compris enfin qu'il me

fallait rendre mon âme à DIEU, et ce fut là désormais le terme de mes vœux. Calculant ce qui me restait encore de force, je me persuadai que le mois de décembre viendrait opérer ma délivrance. Mes parents, à mon insu, étaient dans la même persuasion. Le ciel en avait décidé autrement.

« Le 15 octobre dernier, un de mes frères m'apporta, pour me distraire, l'ouvrage récemment paru de M. Lasserre : *Notre-Dame de Lourdes*. Ce jour-là, je terminais une neuvaine dont le succès me semblait plus éloigné que jamais. J'en étais donc à désespérer presque d'être exaucé, quand mon frère, qui ne savait rien de ma neuvaine, vint m'apporter ce livre admirable.

« Je me mis aussitôt à le lire, et j'en fus remué jusque dans les dernières fibres de mon être. Chaque fois que j'en parcourais quelques pages, mes yeux se remplissaient de larmes. Je me couvrais alors le visage pour les cacher. Mais il m'était impossible de dissimuler mon émotion. Lorsque j'en vins aux guérisons racontées dans ce volume, j'entendis trois fois une voix intérieure qui me disait : « *Toi aussi, tu seras guéri !* »

« Quelques jours après, mon frère me demanda s'il y avait moyen de se procurer de cette eau de Lourdes. — Sans doute, lui répondis-je. — En ce cas, dit-il, nous en aurons ; » et il se mit à écrire à M. l'abbé Peyramale, curé de Lourdes.

« A peine la lettre fut-elle partie, que je tombai dans un grand doute : « Crois-tu, me disais-je, qu'une gorgée « d'eau et qu'une simple lotion puissent guérir tes ma- « ladies invétérées ? Comptes-tu que la Sainte-Vierge va « faire un miracle pour toi ? Mais à quoi bon ! Serait-ce

« pour ta famille? Mais ne peut-on pas facilement se « passer de toi! » Cependant toutes ces pensées disparurent à la vue de la bouteille d'eau de Lourdes, laquelle nous arriva le 27 novembre. Lorsqu'on la déposa sur mon lit, je me mis à la baiser. « Il me semble, disais-je, qu'elle me parle. »

« Vers six heures du soir, mon frère vint me demander si l'on ferait les lotions ce jour-là. « Oui, lui « dis-je, mais plus tard, lorsque tous se seront retirés, « sauf mon père, vous et moi. » Ma confiance était de nouveau ébranlée, et j'avais peur des moqueries. Ce n'est qu'à dix heures et demie du soir que nous fûmes seuls et tranquilles. Mon frère alluma alors un cierge bénit et dit à haute voix les Litanies de la Vierge Immaculée.

« Peu auparavant, j'avais fait, dans le secret de mon cœur, un acte d'entière résignation à la volonté de Dieu. « Vierge sainte, avais-je dit, je ne puis guère prier; « mais daignez demander pour moi à votre divin Fils « la grâce qui me convient le mieux : ou mourir ou « souffrir, ou guérir, pourvu que ce soit à la plus grande « gloire de Dieu, d'où dépend mon plus grand bien. « Vienne maintenant l'opération.

« Mon frère débouche la bouteille et m'en verse un verre que je bois d'un trait. Il prend un linge qu'il imbibe de cette eau miraculeuse. « Commencez, lui dis- « je, par la nuque, et lotionnez l'épine dorsale et tous « les os jusqu'aux pieds. » Quand il arriva aux régions du cœur, je perdis la parole et me mis à pousser des gémissements douloureux. Je râlais comme un homme à l'agonie. Mon bon frère se pressait et répétait à chaque

membre qu'il touchait : « Notre-Dame de Lourdes, priez « pour nous. » Mais au fond de son âme, il pensait que ma dernière heure était venue, et qu'il n'allait plus avoir entre les mains qu'un cadavre.

« Il se hâta donc de rajuster mes linges et voulut me couvrir. Je repoussai le drap de lit ; car mes douleurs étaient trop aiguës. Je mis en ce moment le bout du pied par terre ; puis, toujours en gémissant, j'y mis le second pied. Ensuite, me cramponnant de mes mains au lit, je me soulevai en criant de plus en plus fort, jusqu'à ce que je me fusse entièrement redressé. En ce moment solennel, mon frère m'abandonne un instant pour saisir une bouteille d'eau de Cologne ; mais je lui fis signe de la tête que je n'en voulais pas. C'est alors que mes cris cessèrent.

« Mon vieux père qui, au commencement de l'opération, s'était placé dans un coin de la chambre pour réciter son chapelet, était là devant moi, avec mon frère, dans une stupéfaction toujours croissante.

« Tout à coup : « Ne voyez-vous pas, m'écriai-je, que « la vie me remonte ? — Mais oui, répondit mon frère ; « il y a bien des années que je ne vous ai vu aussi droit. »

« Quelques secondes après, je m'élançai dans la chambre ; je revins vers mon lit ; j'endossai un paletot et je repris ma course.

« Ma chambre me parut trop petite, j'allai faire le tour de la chambre voisine. Oh ! je me souviendrai toujours des cris de bonheur qui s'échappaient alors de ma poitrine : « Vous voyez, disais-je, que la Sainte-Vierge est « toute-puissante ; vous voyez qu'il faut l'aimer et l'ho« norer ; vous voyez que les impies sont des impos-

teurs ; » et autres paroles semblables. J'étais fou de joie.

« En présence d'un pareil miracle, dit mon frère, « nous ne pouvons rester seuls ici ; » et il partit pour chercher toute la famille.

« J'oubliais d'indiquer le temps : il fallut environ cinq minutes pour faire les lotions. Quant à ma guérison, qui suivit immédiatement, j'estime qu'elle s'est opérée dans l'espace d'une minute et demie.

« Mon frère rentra vers onze heures, avec mes deux autres frères Henri et Auguste, avec mon neveu Henri. Ma chambre fut bientôt remplie de parents et d'amis.

« L'un de mes frères, apercevant un fusil de garde civique : « Pierre, me dit-il, puisqu'il en est ainsi, il faut « que vous fassiez vous-même l'exercice ; » et voilà qu'à trois reprises on me fait manier l'arme ; ce que j'exécute avec facilité et même, dit-on, avec dextérité.

« Nous restâmes sur pied jusqu'à trois heures du matin. Deux fois nous nous étions prosternés pour rendre grâces à Dieu et à la Vierge Immaculée. J'avais bu un petit verre de liqueur et un verre de vin ; j'avais de plus fumé une délicieuse pipe.

« Je dormis fort peu. A sept heures et demie, j'étais debout. L'idée me vint alors d'aller faire le revenant chez ma belle-sœur et ses enfants. Il fallait pour cela monter un escalier de dix-sept marches, ce que je fis lestement. Je descendis pour aller, par un autre escalier, réveiller mon excellent vieux père, âgé de près de quatre-vingts ans. Lui seul, à ce que j'ai appris depuis lors d'une parente, avait eu la conviction que je guérirais miraculeusement, et, depuis longtemps, il priait tous les jours pour m'obtenir cette grâce. Mais au moment

où je l'éveillai en frappant à sa porte, il crut probablement qu'il avait été le jouet d'un songe; car il se garda bien d'ouvrir, même après m'avoir demandé mon nom. Il ne reconnaissait pas ma voix. La vie m'était vraiment rendue.

« Déjà le monde affluait pour me voir. Le vieux paletot que j'avais endossé la veille était depuis longtemps l'unique pièce de mon trousseau; tout le reste avait été donné aux pauvres. Il fallut donc que mes frères et mon neveu se missent en devoir de me prêter des pantalons, des souliers, etc.

« Je restai sur pied cette première journée, jusqu'à sept heures et demie du soir. Alors, d'après les conseils de mes amis, j'allai me coucher. Je dormis encore un peu. A deux heures du matin, je quittai le lit, parce que la faim me gagnait. Heureusement il y avait là tout près de quoi manger. J'attendis donc que le jour vînt, en mangeant, en lisant, et surtôut en priant la Sainte-Vierge.

« Le matin, je fis un bon déjeuner à la fourchette, ce qui ne m'empêcha pas de faire encore trois repas semblables avant le soir. Le monde affluait de plus en plus. Je reçus entre autres MM. les docteurs Termonia et Davreux. Je me retirai à huit heures et je dormis parfaitement.

« *Tous mes maux se sont évanouis en un instant, comme un songe. Courbure, phthisie, érésipèle, gonflements et autres tortures du corps et de l'âme, tout a disparu.* C'est à peine si je me reconnais moi-même.

« Le mardi, je reçus encore plus de monde que les deux jours précédents. Nous convînmes en famille d'aller

tous communier le lendemain en actions de grâces. Le mercredi, nous étions donc réunis, mes parents, quelques amis et moi, dans l'église de Saint-Denis, où j'avais le bonheur de recevoir mon DIEU et d'assister, pour la première fois depuis si longtemps, à la célébration du Saint-Sacrifice. Une heure après, nous rentrions au logis; je me jetai dans les bras de mes chers parents et nous nous mettions à table, pleins de gaieté.

« Pendant les onze premiers jours, j'ai reçu, dit-on, plus de cinq cents personnes, à qui il fallait tout raconter et expliquer jusque dans les moindres détails.

« Voilà quinze jours que je suis guéri. Je dors sept à huit heures d'un seul somme; mon appétit est excellent; je devrais remonter de vingt ans le cours de ma vie, pour trouver un bien-être semblable à celui dont je jouis.

« Plus que jamais j'honorerai et j'aimerai MARIE, la Reine du ciel et de la terre. C'est pour lui être agréable et pour lui payer un léger tribut de reconnaissance que j'ai fait cette relation. Que son nom soit à jamais béni!

« Liége (Belgique), (rue Cheravoie, 17), le 12 décembre 1869.

« P. J. HANQUET. »

Suivent deux certificats, très-explicites, des docteurs Termonia et Davreux, constatant, d'une part, l'état effrayant, incurable de M. Hanquet, et de l'autre, le caractère instantané, inouï, absolument inexplicable au point de vue de l'art, de sa guérison complète et radicale.

Répétons-le, en terminant ces récits: les miracles se multiplient sans nombre à la grotte sacrée de l'Imma-

culée-Conception; et l'eau miraculeuse de Lourdes, envoyée chaque jour aux quatre coins de la France et plus loin encore, est fréquemment la messagère bénie de guérisons, de faveurs surnaturelles, dues à la très-sainte, très-puissante, très-miséricordieuse et très-immaculée Vierge Marie.

LXII

Que conclure de toutes ces merveilles au point de vue de la foi?

Devant cet ensemble resplendissant de *miracles*, accumulés pour ainsi dire les uns sur les autres, et dont l'évidence s'impose à la bonne foi la plus vulgaire, réjouissons-nous d'être les enfants de la sainte Église catholique, que Dieu ne cesse de visiter, et à laquelle il continue de donner le témoignage divin par excellence, le témoignage des miracles. A l'origine, le miracle était la grande preuve de la vérité de la foi; quoiqu'il ne soit plus nécessaire aujourd'hui, le miracle n'en est pas moins utile à notre intelligence, et l'expérience montre avec quelle puissance il ranime, il console notre foi.

Mais si la foi est divine et absolument certaine, soyons conséquents avec nous-mêmes : pratiquons-la fidèlement, pratiquons-la énergiquement, coûte que coûte, sans marchander. Nous sommes dans la vérité, nous possédons la vraie lumière et la vraie vie: soyons chrétiens, soyons fervents.

En second lieu, ainsi que nous l'avons indiqué plus haut, concluons de toutes ces merveilles, non-seulement la légitimité, mais en outre l'excellence du culte de la Très-Sainte Vierge. Nous vivons dans un temps de demi-rationalisme où beaucoup de chrétiens eux-mêmes sont remplis de préjugés à l'égard de la piété : ne nous laissons pas entamer par ce demi-protestantisme, et, en vrais enfants de l'Église catholique, servons, aimons, honorons de toutes nos forces la Très-Sainte Vierge, Mère de Dieu et Reine des élus. Pourvu que nous ne l'*adorions* pas (car l'adoration, chacun le sait, est due à Dieu seul), pourvu que nous ne l'adorions pas, nous sommes toujours au-dessous de ce que nous lui *devons :* quel est, dites-moi, le chrétien qui aimera, qui honorera la bienheureuse Vierge, autant que l'a aimée, que l'a honorée son divin Fils, Notre-Seigneur ?

En troisième lieu, tirons de la contemplation des merveilles de Lourdes un renouvellement d'esprit de foi et de dévotion ardente au mystère de l'Immaculée-Conception. Ce mystère est la perle précieuse de notre siècle, et le bouclier de l'Église dans les luttes des derniers temps qui approchent.

Qu'est-ce, en effet, que la grâce du mystère de l'Immaculée-Conception, sinon la grâce du triomphe total de la Sainte-Vierge sur Satan ? Elle lui brise la tête, et, à cause de cela, il ne peut rien contre elle. De Marie, cette grâce d'innocence et de victoire découle sur l'Église, afin que l'Église, elle aussi, puisse triompher totalement du vieux Serpent qui, depuis six mille ans, séduit le monde. Armée de la grâce de l'Immaculée-Conception, assistée de sa Reine, la Vierge Marie conçue sans péché, l'Église

écrasera la tête du serpent et triomphera de l'Antechrist. Nous tous, catholiques fidèles, enfants de MARIE, membres vivants de JÉSUS, armons-nous de cette même grâce, marchons à cette lumière, et, suivant les traces bien-aimées de l'Immaculée, de la Vierge sans tache, menons une vie innocente et pure, forts dans la foi, fidèles à l'Eucharistie, fervents dans la prière.

Le grand miracle de Lourdes, unique en son genre, est comme le couronnement céleste de la définition dogmatique du 8 décembre 1854; il semble en être l'écho, le reflet divin. La Vierge Immaculée et Pie IX, le mystère de l'Immaculée-Conception et celui de l'infaillibilité pontificale, ne doivent être séparés ni dans notre esprit, ni dans notre amour.

La consolante évidence de la foi catholique, l'excellence du culte et de l'amour de la Sainte-Vierge, la fidélité à la grâce souveraine du mystère de l'Immaculée-Conception : telles sont donc, au point de vue de la foi, les trois premières conclusions qui jaillissent, comme trois rayons de lumière, des merveilles que la miséricorde de DIEU a fait éclater dans ces dernières années, à la grotte de Lourdes.

XLIII

Ce qu'enseigne à notre piété la céleste Apparition de la grotte.

Au point de vue de la piété, nous pouvons et nous devons tirer, de la contemplation de Notre-Dame de Lourdes, des conséquences pratiques de la plus haute importance.

Toutes les fois qu'elle est apparue à la petite Bernadette, la Vierge Immaculée s'est montrée sous la même forme, avec les mêmes vêtements, dans la même lumière; en un mot, avec le même ensemble de mystérieux détails qui sont pour nous autant d'enseignements muets.

D'abord, elle n'apparaissait jamais qu'enveloppée de lumière; et cette lumière était si pure, si splendide, si suave, que la terre n'en connaît point de semblable. — C'est le symbole de la divine lumière de la foi, dans laquelle nous plonge pour ainsi dire notre baptême, qu'alimente la sainte Eucharistie, et dont un vrai chrétien doit toujours être pénétré et enveloppé. La foi, c'est la vraie lumière, « la lumière de vie » dont nous devons briller devant le monde. Oui, nous devons rayonner la foi, par la sainteté de notre vie; et cela, je le répète, en tout et partout. La foi, c'est l'atmosphère céleste du chrétien. N'en sortons jamais. La lumière de l'Apparition était tranquille, et profonde : telle est aussi la foi

catholique, en qui nous trouvons le repos de nos âmes.

Dans ses miraculeuses apparitions, la Vierge de Lourdes était belle, si belle que l'œil de Bernadette ne put rien trouver qui lui pût être comparé. — La Sainte-Vierge, notre Mère, nous enseigne par là que nous devons travailler à acquérir la beauté véritable, afin que le ciel puisse nous contempler avec complaisance. La vraie beauté, ce n'est point celle qui frappe les yeux des hommes, comme la vraie richesse n'est pas celle que renferment les coffres-forts : la vraie beauté, c'est la beauté de l'âme; c'est la beauté que DIEU voit, qui charme JÉSUS-CHRIST, qui attire les regards de sa Mère et de ses Anges. Il ne dépend pas de nous d'être beaux aux yeux des hommes; mais il dépend de nous, en nous unissant très-intimement à JÉSUS, par la grâce, de participer à ce qu'il est. Or, JÉSUS est la Beauté infinie; et la beauté de la Sainte-Vierge, des Anges et des Bienheureux n'est que le reflet de sa divine splendeur. Plus nous ressemblerons à JÉSUS-CHRIST, plus nous nous revêtirons de lui par la sainteté, et plus nous serons beaux de sa beauté, la seule qui ne passe pas. La belle Vierge de Lourdes est, devant nos yeux, le modèle parfait de cette beauté céleste dont elle veut voir resplendir l'intérieur de tous ses enfants.

La robe de l'Apparition était blanche, mais d'un blanc si pur, si délicat, si splendide, que jamais étoffe précieuse n'a su approcher de cet éclat. — La Vierge très-pure montrait par là à Bernadette, et à nous tous en sa personne, de quelle pureté parfaite et délicate notre âme baptisée doit être revêtue devant DIEU. Le péché souille notre belle robe blanche; le moindre péché véniel, la

moindre imperfection volontaire en ternit l'éclat. Donc, évitons le péché, et gardons-nous purs, immaculés, pour ressembler à notre Mère du ciel. Surtout, gardons avec un soin jaloux, avec une scrupuleuse vigilance, la pureté proprement dite, la très-belle et très-sainte chasteté. Chaste en son corps, chaste en son cœur, chaste en ses regards, en ses paroles, en ses pensées, en tout son être : tel doit être le vrai serviteur de Jésus et de Marie.

Un long voile blanc, aussi pur, aussi éclatant que la robe, enveloppait l'Apparition tout entière ; de la tête, il tombait sur les épaules, jusqu'aux pieds. N'était-ce point l'image de ce qui enveloppe et conserve l'innocence : la pudeur? La pudeur est cet ensemble de précautions, de vigilances, de mortifications, qui enveloppent pour ainsi dire et qui conservent la pureté. Si nous voulons rester chastes, soyons modestes ; et que « la modestie du Christ, » comme dit saint Paul, soit le modèle et la règle de nos moindres actions.

La blanche robe de l'Apparition de la grotte était comme nouée à la taille par une ceinture d'un bleu céleste. Bernadette disait que l'azur du ciel lui-même n'était ni aussi bleu ni aussi céleste. — Image de ce que doit être le cœur d'un fidèle, qui veut se garder pur au service de son Dieu. Or, c'est l'oraison, c'est le recueillement intérieur et l'union avec Jésus qui, dès ce monde, nous rendent ainsi tout célestes. « Si tu le veux, tu seras un ciel pour Jésus-Christ, » disait jadis saint Ambroise. Et saint Paul avait dit au nom de tous les fidèles : « Notre vie est dans les cieux. » Vivons d'avance, par les aspirations de notre âme, là où nous sommes appelés à vivre éternellement.

De plus, la ceinture qui retient le vêtement et le relève pour la liberté de la marche, est le symbole de ce que nous devons être par rapport au salut éternel : toujours prêts à partir, détachés de la terre, mortifiés, tempérants, libres et agiles dans la voie des commandements de DIEU.

La Sainte-Vierge apparaissait les pieds nus, et sur chacun de ses pieds brillait une rose lumineuse. — Les pieds nus de MARIE nous prêchent la pauvreté évangélique, cette belle et sublime vertu à laquelle le Sauveur a promis le royaume des cieux. « Bienheureux les pauvres « en esprit, parce que le royaume du ciel est à eux. » Et qu'est-ce que l'esprit de pauvreté, sinon le détachement sincère de toutes les choses de la terre, l'humilité de l'esprit et du cœur, la simplicité qui s'attache à DIEU seul et qui lui sacrifie sans hésiter tout ce qui ne s'accorde pas pleinement avec son saint amour?

Rien de plus édifiant que cette humilité, que cette simplicité et pauvreté d'esprit : comme les roses de l'Apparition, elles répandent partout la bonne odeur de JÉSUS-CHRIST, le parfum divin de l'Évangile

Enfin l'immaculée Vierge avait toujours les mains jointes pour la prière, et tenait, soit dans ses mains sacrées, soit suspendu à son bras, le beau rosaire, blanc et or, que nous avons décrit plus haut, d'après Bernadette. — Par là, Notre-Dame de Lourdes a voulu nous rappeler « qu'il faut toujours prier et ne jamais se lasser ; » que la prière doit être à notre âme ce que la respiration est à notre corps, et que la pureté, la ferveur, la sainteté se résument en ce seul mot : la prière.

L'Apparition ne récitait point le rosaire; mais elle

nous le présentait, d'abord comme une excellente manière de prier utilement, de bien prier; puis, parce que le rosaire ou le chapelet est la prière des simples, des petits et des pauvres. La bonne Vierge nous recommandait ainsi elle-même la fidélité au chapelet. Avons-nous tous un chapelet? Le portons-nous habituellement sur nous? Le disons-nous chaque jour? Le disons-nous avec dévotion et recueillement?

Tels sont les muets enseignements que nous donne l'*Immaculée-Conception* de la grotte de Lourdes. Ne les oublions pas.

MARIE tenait ordinairement ses yeux admirables attachés sur la petite Bernadette: ce regard de la Reine du ciel est fixé sur chacun de nous; oui, MARIE nous regarde, comme JÉSUS nous regarde... Il ne faut jamais rien faire qui puisse contrister ce maternel regard.

O douce Vierge, gardez-nous au milieu des dangers du temps présent! Gardez le Pape, gardez l'Église, gardez tous vos enfants! Et donnez-nous de vous imiter si fidèlement sur la terre, que nous ayons le bonheur de vivre et de mourir en l'amour de votre Fils, notre Sauveur et Seigneur-JÉSUS-CHRIST.

Gloire au ciel et sur la terre, gloire à l'IMMACULÉE-CONCEPTION!

MA MÈRE

SOUVENIRS

DE SA VIE ET DE SA SAINTE MORT

J'avais d'abord recueilli ces souvenirs de la vie et de la bienheureuse mort de ma mère pour l'intimité de la famille. Plusieurs personnes à qui ils avaient été discrètement communiqués, en furent vivement touchées; on m'assura tellement qu'ils pourraient faire du bien à grand nombre d'âmes, que je me suis décidé à les publier, après en avoir retranché toutefois certains détails par trop intimes.

En cédant à ces désirs, je crois rendre à la mémoire bénie de ma mère un hommage cent fois mérité, et j'espère que les familles chrétiennes où les livres si charmants, si aimables de ma bonne mère ont pénétré, seront heureuses de la connaître davantage et de savoir de quelle source découlaient ces eaux toujours pures et gracieuses, qui fécondaient l'esprit et le cœur de leurs enfants.

J'ose demander à ces chers enfants, non moins qu'à leurs parents, de prier pour ma mère, bien que j'espère grandement de la miséricorde du bon DIEU que ces prières ne doivent plus être que des actions de grâces.

LOUIS-GASTON DE SÉGUR.

Paris, mai, 1875,

MA MÈRE

SOUVENIRS

DE SA VIE ET DE SA SAINTE MORT

I

Ma mère bien-aimée était née à Saint-Pétersbourg le 19 juillet 1799, jour qui, selon la manière de compter des Russes, correspond chez eux au Ier août. Il est d'usage, en Russie, de donner aux enfants le nom du Saint ou de la Sainte du jour même de la naissance. Ma mère fut donc baptisée sous le nom de *Sophie*, la fête de sainte Sophie de Constantinople se célébrant le Ier août, d'après le calendrier oriental.

D'après un autre usage de l'Église grecque, ma mère fut baptisée et confirmée le même jour. Elle eut pour parrain l'empereur Paul Ier, dont mon grand-père, le comte Rostopchine, était alors le premier ministre. Il

avait obtenu sans peine, de l'affection que lui portait le czar, cette faveur précieuse.

Mon grand-père Rostopchine était un des plus grands propriétaires et seigneurs de Russie. Il descendait en droite ligne du célèbre prince tartare Kingis-Khan (Gengis-Khan), dont un fils, Rastap-Scha, était venu s'établir en Russie.

Militaire dès sa jeunesse, le général comte Rostopchine était un homme éminent, et par l'esprit, et par le cœur, et par le caractère. Il avait une de ces immenses fortunes territoriales dont on n'a même pas idée en France, possédant vingt terres, dont plusieurs avaient quinze et vingt lieues de tour. Lors de la naissance de ma mère, il avait trente-quatre ans. Il eut huit enfants, dont un seul survit aujourd'hui, le comte André Rostopchine, le dernier de tous.

Mon grand-père mourut à Moscou, le 30 janvier 1826, dans sa soixante et unième année. Sa dernière action, avant de rendre son âme à Dieu, fut de faire un grand signe de croix.

Il avait épousé en 1795 la comtesse Catherine Protassow, l'une des plus charmantes jeunes filles de la cour de l'impératrice Catherine. Elle n'avait pas encore vingt-quatre ans lorsqu'elle donna le jour à ma mère, son quatrième enfant. Elle était extraordinairement instruite et tout appliquée à ses devoirs de mère de famille et de maîtresse de maison. Elle eut le bonheur de se faire catholique à l'âge de trente-deux ans, en 1806. Elle mourut à quatre-vingt-quatre ans, à Moscou, après avoir mené la vie d'une véritable Sainte. Elle communiait tous les jours, faisait matin et soir une heure d'oraison,

priait sans cesse, ne s'occupait que de DIEU et de ses enfants, et donnait aux pauvres avec une libéralité inépuisable, se contentant pour elle-même de deux ou trois pauvres robes, grises ou brunes, en toile unie; une seule était de soie, pour les grandes fêtes. Quand elle mourut, elle n'avait pas un seul cheveu blanc ; elle avait conservé toutes ses dents ; et, bien qu'elle travaillât six et huit heures par jour, elle n'avait jamais eu besoin de lunettes.

Tels étaient les parents de ma mère (1).

II

D'après tout ce que j'ai pu recueillir en Russie, et d'après les quelques lettres qui nous restent de cette époque, ma mère montra, dès ses plus jeunes années, un esprit remarquable, très-original, très-fin, très-sérieux ; à un excellent cœur, plein de générosité et de tendresse, elle joignait un charmant caractère : elle était toujours joyeuse, d'humeur égale ; elle avait pour l'étude autant de facilité que d'attrait. A cinq ans, grâce à plusieurs bonnes et gouvernantes étrangères qui prenaient soin d'elle, elle parlait, lisait et commençait à écrire le français, le russe, l'allemand et l'anglais.

J'ai vu à Moscou un portrait d'elle à cet âge. C'était une bonne grosse petite fille, au visage tout épanoui et

(1) On pourra trouver dans la *Vie du comte Rostopchine*, par mon frère, le marquis de Ségur, quantité de détails pleins d'intérêt sur la vie publique et privée de mon grand-père, sur la conversion de ma grand-mère et de trois de ses sœurs, etc.

souriant ; ses cheveux d'un blond cendré étaient coupés court, à la Titus ; ses yeux vert-brun assez clair petillaient d'esprit ; on remarquait déjà les éléments d'une robuste constitution et d'une tournure gracieuse. Les pommettes étaient un peu saillantes, les yeux très-grands, la bouche un peu grande, le teint blanc et rose, éblouissant de fraîcheur ; en un mot, un vrai type d'enfant russe.

Ma mère passa les premières années de son enfance tantôt à Moscou, tantôt à Voronovo, immense et magnifique terre de vingt lieues de tour, où ma grand'mère Rostopchine m'a montré, en 1841 et en 1843, les chambres et endroits témoins de ces anciens souvenirs. En 1812, lors de l'incendie de Moscou, dont mon grand-père a été, sinon matériellement, du moins moralement le patriotique auteur, ma mère, qui venait d'avoir treize ans, avait été envoyée, avec ma grand'mère et avec ses frères et sœurs, à trente-six lieues de la capitale, d'où elle voyait, m'a-t-elle dit, tous les soirs, pendant plus de huit jours, non les flammes mêmes du grand incendie, mais tout l'horizon en feu, semblable à une aurore boréale. Ces flammes s'élevèrent, en effet, à plus de huit cents pieds.

Le jour même du départ, il s'était passé une scène bien touchante, qu'à l'âge de soixante-dix ans, ma pauvre mère se rappelait encore comme si elle y était. Mon grand-père avait réuni sa femme et ses cinq enfants dans une des salles du rez-de-chaussée de son palais de Moscou, que trente ans après j'ai eu le bonheur de visiter. Là, après avoir longtemps serré dans ses bras la compagne de sa vie qu'il pensait ne plus revoir, il se

mit à genoux devant elle, lui baisant les pieds malgré tous les efforts qu'elle fit pour l'en empêcher. « Mes enfants, dit-il, peut-être ne nous reverrons-nous plus en ce monde. J'ai voulu, avant de vous dire adieu, vous bénir et demander pardon devant vous à votre mère des peines que j'ai pu lui causer. C'est une sainte, et j'aurais dû suivre toujours ses conseils. Souvenez-vous de ce moment, et si je meurs, obéissez-lui comme à moi-même. »

Et, se relevant, il embrassa en pleurant sa femme et chacun de ses enfants, et se déroba aussitôt à leurs regards. Ma mère se rappelait à ce sujet une petite circonstance qui faisait le côté comique de ce véritable drame : au moment où l'on était venu l'appeler pour se rendre auprès de son père, elle mangeait avec un appétit d'enfant quelques gimblettes, petite pâtisserie dure et sèche, en forme d'anneau, qui est très-goûtée en Russie. Appelée à l'improviste, ma mère avait saisi le reste des gimblettes, et craignant qu'on ne les lui prît, elle les tenait cachées dans sa main derrière le dos. Elle se souvenait parfaitement du double sentiment qui partageait son cœur : l'émotion bien naturelle à une enfant de treize ans devant une scène si solennelle, et la crainte de perdre ses gimblettes dans la bagarre. — Six semaines après, quand elle revint à Moscou, le feu brûlait encore sous les cendres. Tout avait été dévoré, sauf les gros murs des églises et des palais, qui étaient tous en briques et avaient six à huit pieds d'épaisseur.

Jusque-là, ma mère était schismatique grecque, comme toute sa famille. Ma grand'mère Rostopchine avait eu le bonheur de se faire catholique six ans auparavant, comme je l'ai dit. Sa sainte vie et

ses paroles furent pour ma mère la lumière du salut.

En entendant les fréquentes conversations, ou, pour mieux dire, discussions de ma grand'mère Rostopchine avec l'archimandrite (ou archevêque) de Moscou, le *très-savant* Philarète (qui, au bout de cinq minutes, était régulièrement mis par elle au pied du mur), ma mère comprit aisément de quel côté se trouvait la vérité ; elle demanda des livres, réfléchit, et, une fois convaincue, elle n'hésita pas un instant à se faire catholique, comme son admirable mère. C'était à Moscou, en 1814. Je regrette vivement de n'avoir pas demandé à ma mère la date précise de ce grand acte de sa vie. Mon grand-père, alors absent, fut très-irrité lorsqu'à son retour il apprit ce qui s'était passé ; mais son excellent cœur pardonna bientôt. Il aima toujours très-tendrement et très-particulièrement ma mère.

Seule, hélas ! entre ses frères et sœurs, ma mère eut l'insigne bonheur de quitter le schisme pour embrasser la seule véritable Église ; sauf, toutefois, sa dernière sœur, nommée Lise, qui, déjà connue en Russie et en France pour sa ravissante beauté, ainsi que pour les charmes de son esprit et de son cœur, se fit catholique la veille même de sa mort, à Moscou, le 11 mars 1824, à l'âge de dix-sept ans. En annonçant cette cruelle perte à sa sœur, la princesse Galitzin, elle aussi convertie à la foi et chrétienne digne des premiers siècles, ma grand'mère commençait ainsi sa lettre : « Ma sœur, félicitez-moi ; Lise est morte, mais elle est morte catholique. »

Cette rare et chrétienne énergie de ma grand'mère ne s'est jamais démentie. Elle la puisait dans une foi profonde, dans une prière continuelle et dans un entier dé-

tachement de tout ce qui n'était point Jésus-Christ. En voici un curieux exemple, qu'elle m'a raconté elle-même en 1841, et qui venait alors de lui arriver.

Chaque matin, elle allait à la messe pour y communier, ainsi que je l'ai déjà dit. A Moscou, où il n'y avait que deux églises catholiques, toutes deux fort éloignées, elle allait en voiture à Saint-Louis des Français; et, selon l'usage des personnes riches, sa calèche était toujours attelée de quatre chevaux. La colonie catholique de Moscou n'était guère fervente; peu de personnes assistaient à la messe pendant la semaine, et d'ailleurs, ma grand'mère Rostopchine était, sinon la seule catholique riche de la ville, du moins la plus riche. Aussi était-elle seule à se rendre ainsi chaque jour à l'église en équipage.

Un jour, elle reçoit la visite d'un personnage inconnu, fort poli, fort obséquieux. « Madame la comtesse, lui dit-il, vous allez chaque matin en voiture à l'église catholique de Saint-Louis des Français. Permettez-moi de vous prévenir que cela fait un mauvais effet. Si M. le gouverneur de Moscou le savait, il pourrait s'en irriter, etc. » — « Monsieur, lui répond ma grand'mère fort surprise, permettez-moi à mon tour de vous prier de vous mêler de vos affaires. Je sais ce que je fais; je le fais depuis trente ans, et je continuerai. » Et elle le congédia sans plus de façon.

Le lendemain se présente, en grand uniforme, un officier de police : « Madame la comtesse je viens de la part de M. le gouverneur. Hier, un avis officieux vous a été donné. Celui que je vous apporte aujourd'hui est officiel. Son Excellence vous prie de veiller davantage

sur vos faits et gestes parce que, si vous continuiez ces manifestations catholiques, M. le gouverneur se verrait obligé d'en écrire à l'empereur. » C'était alors l'empereur Nicolas, qui ne connaissait guère les ménagements dès qu'il s'agissait de catholicisme.

Sans se laisser intimider autrement, ma grand'mère répondit à l'officier : « Monsieur, allez dire au gouverneur qu'il ne se donne pas la peine d'écrire à l'empereur ; je vais le faire moi-même, et dès aujourd'hui. » Et voici quelle fut à peu près sa lettre :

« Sire, le gouverneur de Moscou me menace de prévenir Votre Majesté que je suis catholique, et que je vais tous les jours ostensiblement à l'église catholique, en voiture, comme j'ai l'habitude de le faire depuis que j'ai eu le bonheur de quitter le schisme pour entrer dans le sein de la véritable Église.

« En agissant ainsi, j'use d'un droit que me donnent et le bon sens, et la loi. Je ne fais rien d'extraordinaire, et rien n'est plus loin de ma pensée que de vouloir irriter qui que ce soit par une ridicule ostentation. Je continuerai donc comme par le passé.

« Votre Majesté peut, si elle le veut, me faire arrêter comme coupable d'être et de me montrer catholique ; elle peut confisquer mes biens et me faire conduire en Sibérie : tout m'est parfaitement égal. Ce qu'elle ne pourra jamais faire, c'est de m'empêcher de suivre ma conscience, de me faire abanbonner ma foi et de me détourner du service de mon Dieu.

« Sire, prenez garde à vous ! Dans quelques années vous mourrez comme tout le monde ; vous serez jugé ; et si le souverain Maître vous trouve, comme vous l'êtes en

ce moment, hors de son Église, qui est la sainte Église catholique, apostolique, romaine, et elle seule, il vous condamnera ; et votre puissance actuelle ne vous empêchera pas d'aller en enfer. Que Votre Majesté y songe sérieusement: il y va de son salut ! »

La lettre partit: elle fut remise à Nicolas. Quant à ma grand'mère, elle n'entendit plus parler de rien, et continua le reste de sa vie à se rendre chaque matin, ouvertement, aux mêmes heures et dans le même équipage, à son église de Saint-Louis des Français.

Depuis sa conversion, ma mère communiait au moins une fois par semaine. En 1817, elle suivit son père et sa mère à Paris, où, grâce à la médiation amicale de madame Swetchine, intime amie de ma grand'mère Rostopchine, ainsi que de ma grand'mère Ségur, elle épousa mon père, le 14 juillet 1819. Ils furent mariés par le Cardinal de la Luzerne, dans sa chapelle privée.

Mon père, le comte Eugène de Ségur, était né à Paris, le 15 février 1798. Par sa mère, il était l'arrière-petit-fils du chancelier d'Aguesseau, ainsi que du président de Lamoignon. Par son père, il était arrière-petit-fils du marquis de Ségur, maréchal de France et ministre de la guerre sous Louis XVI; et petit-fils du comte de Ségur, ambassadeur de France auprès de l'impératrice Catherine de Russie, grand-maître des cérémonies sous le premier Empire, pair de France, membre de l'Académie, et auteur d'une *Histoire universelle*, malheureusement peu chrétienne. Mon grand-père, le comte Octave de Ségur, étant mort en 1818, et mon arrière-grand-père en août 1830, mon père qui était l'aîné, devint chef de la famille, et hérita de la pairie. Je ne sais pourquoi il ne reprit

point alors le titre héréditaire de marquis, qui, depuis deux siècles, distinguait l'aîné de la famille ; ce fut sans doute pour ne point paraître blâmer son grand-père, qui avait cru devoir accepter de Napoléon Ier un titre de comte de l'Empire, et qui, d'ailleurs, avait été fort connu sous le titre de comte de Ségur, du vivant du maréchal. Lorsqu'il se maria, mon père n'avait pas encore vingt-deux ans.

III

Ma mère eut huit enfants, dont je suis l'aîné, quatre garçons et quatre filles. Sauf son second enfant, appelé Renaud, qui mourut au bout de quelques semaines, elle eut le rare bonheur de les conserver tous durant sa longue carrière; une seule de ses filles, Religieuse de la Visitation, ma sainte et douce sœur Sabine, devait la précéder dans l'éternité, comme nous le verrons.

Ma mère aima ses enfants avec une véritable passion, et Dieu sait si nous lui rendions amour pour amour. Elle se sacrifia pour nous toujours, toute sa vie, jusqu'à son dernier soupir.

Sa belle et forte constitution finit par succomber sous les fatigues de la maternité; et de longues, de dures et très-dures souffrances, qu'un absurde médecin ne sut qu'aggraver, l'obligèrent à rester étendue sur un lit de douleur, pendant plus de treize ans. Dans cet état si pénible, elle gardait toujours sa bonne humeur, sa gaieté, sa douceur inaltérable; elle était toujours la

même, ne se plaignant jamais, uniquement préoccupée de nous, de notre santé, de nos joies, de notre bonheur.

Elle avait même conservé sa noble tournure, ainsi que ses magnifiques cheveux, devenus, avec l'âge, châtain-cendré. Quand elle était plus jeune, elle était svelte et agile, se mêlant à nos jeux; et, quand le mauvais temps nous empêchait de sortir, elle nous contait mille belles histoires, trouvant toujours de nouveaux moyens de nous amuser.

Sans être régulière de visage, elle avait un si bon, si aimable et si fin sourire, ses grands yeux avaient tant d'expression et de vie, la bonté, l'esprit, la franchise éclataient si bien en elle, qu'elle était sympathique à tous ceux qui l'approchaient. Nos oncles, nos tantes et nos autres parents l'appelaient habituellement « la bonne Sophie. »

Dans les dernières années de sa vie, la souffrance et la pensée habituelle de l'éternité lui avaient donné quelque chose de grave et, pour ainsi dire, de viril; et sa taille un peu voûtée la faisait croire beaucoup moins grande que jadis. Presqu'aucun de ses portraits, ni même de ses photographies, n'a pu rendre le charme de sa physionomie.

Ce que ses photographies reproduisent très-fidèlement, c'est l'énergie et la franchise qui faisaient le fond de son caractère. Elle tenait cela de son père, à qui elle ressemblait d'ailleurs beaucoup, physiquement et moralement. Elle n'avait peur de rien.

Cette énergie allait parfois jusqu'à la témérité. Voici un trait qui pourra en donner une idée. Ma mère avait trente et quelques années. Elle était aux Nouettes; c'était

l'été; et, à cause des grandes chaleurs, elle avait laissé ouverte la porte de sa chambre à coucher. Cette porte, qui donnait sur le grand corridor du premier étage, était tout près du palier de l'escalier principal, lequel aboutissait au vestibule d'entrée. Sur ce vestibule s'ouvraient plusieurs portes du rez-de-chaussée, entr'autres celle d'une petite salle à manger, qui communiquait avec l'office et, par l'office, avec la grande salle à manger.

Au milieu de la nuit, ma mère, qui ne dormait point, crut entendre du bruit en bas, dans le vestibule; elle prêta l'oreille, et entendit fort distinctement comme le bruit d'une porte qui s'ouvrait et se fermait avec précaution. « Il y a là quelque voleur, » se dit-elle ; et se levant aussitôt, sans avoir même l'idée de frapper à la porte de mon père et de l'appeler, elle passe sa robe de chambre, met ses pantoufles, et, tenant d'une main son bougeoir allumé, et de l'autre un grand couteau de voyage, elle descend l'escalier et arrive dans le vestibule.

Elle s'arrête; elle écoute... Elle entend de nouveau ce bruit de porte du côté de la petite salle à manger. Elle avance, ouvre vivement la porte, qui était simplement contre ; et au même instant, la porte de l'office se ferme. Ma mère se dirige de ce côté, et ouvre cette seconde porte. La porte de la grande salle à manger se ferme à son tour. « Ils sont là ! » se dit-elle ; et ouvrant cette troisième porte, qu'aperçoit-elle? Les deux croisées ouvertes toutes grandes, et toute l'argenterie pêle-mêle sur la table, sur les buffets, sur les fenêtres!... Les fenêtres étaient à quelques pieds du sol. « Je les ai pris en flagrant délit ; sans doute ils ont sauté par les fenêtres. » Et

ce disant, ma mère s'approche des croisées ouvertes...

A son grand étonnement, elle n'entend rien, et aperçoit couché là tout près, notre gros chien de garde César, lequel était parfaitement tranquille. Or César était célèbre, à deux lieues à la ronde, pour sa vigilance et son caractère peu endurant. Si un voleur avait sauté par la croisée, César l'eût infailliblement happé, écharpé au passage.

Ma mère n'y comprenait rien. Elle remit avec sang-froid l'argenterie dans les armoires et dans les buffets; elle ferma les persiennes et les croisées; et, après s'être assurée qu'il n'y avait personne dans tout le rez-de-chaussée, elle remonta tranquillement se coucher.

Qu'était-il donc arrivé? — Le lendemain matin, elle eut le mot de l'énigme. Un valet de chambre, remarquablement négligent et qui fut remercié à cette occasion, avait tout simplement oublié de serrer l'argenterie après l'avoir plus ou moins nettoyée; il avait oublié de fermer les croisées; il avait oublié de fermer les portes; et, la nuit, quelques petits courants d'air étaient survenus, et avaient un peu fait battre les portes. En ouvrant la première, ma mère avait activé le courant d'air et fait fermer la seconde, et ainsi de suite.

Il va sans dire que mon père lui reprocha de s'être ainsi exposée, seule, au milieu de la nuit. Mais, je le répète, elle ne savait point ce que c'était que la peur, à moins qu'il ne s'agit de quelqu'un de ses enfants.

Cette énergie, elle l'apportait en toutes choses, et tout spécialement dans le support de la souffrance. C'était une grande âme, pleine de force et de générosité.

IV

Lorsque ma mère put reprendre un peu la vie de tout le monde, vers 1846 ou 47, je venais d'être ordonné prêtre.

C'était à Rome que j'avais pris cette grande décision, mille et mille fois bénie. Après y avoir pensé vaguement pendant près de trois ans, j'avais pris ma résolution d'une manière définitive. Ma pauvre mère, qui n'était pas alors à beaucoup près aussi pieuse qu'elle le devint plus tard, fut attérée à cette nouvelle. J'étais son premier enfant, et elle avait formé pour ce qu'elle croyait être mon plus grand bonheur, des projets d'avenir que cette résolution ruinait par la base. Elle m'écrivait des lettres navrantes. J'étais, en effet, loin d'elle, à Rome, où je venais de débuter depuis quelques mois dans la carrière diplomatique, comme attaché à l'ambassade de France. Les lettres, qui portaient les traces de ses larmes, me déchiraient le cœur sans m'ébranler un seul instant; et les émotions premières étaient calmées, lorsque je revins à Paris, à la fin de février 1843, pour prendre mes derniers arrangements, aller à Moscou dire adieu à ma grand'mère Rostopchine et entrer au Séminaire d'Issy, pour l'ouverture des cours du mois d'octobre. Ma pauvre mère communia avec moi le jour où je quittai les Nouettes; mais elle était si convaincue que je ne trouverais pas le bonheur dans la vocation ecclé-

siastique, que son cœur maternel ne recevait de l'union au bon Dieu aucune consolation.

Elle m'avoua depuis qu'elle était alors quasi-désespérée, que cet état d'angoisse ne disparut qu'au bout de cinq longues années, devant l'évidence de la réalité. L'expérience s'était chargée de lui démontrer que ma sainte et belle vocation venait de Dieu, et qu'elle m'apportait, non pas du bonheur, mais le bonheur. Que de fois elle m'a dit depuis, en se moquant d'elle-même : « Je me désolais de ce qui devait me réjouir, et je versais des larmes amères sur ce qui devait faire la consolation, le bonheur et la joie de ma vieillesse ! »

Bienheureuses, en effet, les mères à qui Notre-Seigneur prend un fils pour faire de lui son prêtre, son ami intime, son cher serviteur ! C'est le salut et c'est le bonheur, non-seulement de l'élu de Dieu, mais de toute sa famille, et avant tout de sa mère.

La tendresse tout exceptionnelle que me portait mon excellente mère, contribua puissamment à sanctifier sa vie.

Ce fut elle qui reçut ma première bénédiction sacerdotale, dans le parloir du Séminaire de Saint-Sulpice, au sortir de mon ordination, le samedi 18 décembre 1847 ; et le lendemain matin, ce fut encore elle qui, la première, reçut de mes mains consacrées la très-sainte communion, quand je célébrai ma première messe à l'autel de la chapelle de la Sainte-Vierge, dans l'église de Saint-Sulpice.

Elle n'avait, certes, jamais cessé de remplir ses devoirs religieux ; mais les soins de plus en plus astreignants que lui avait créés sa belle maternité, le délabrement

progressif de sa santé, les longues années de réclusion forcée que je viens de dire, et, il faut bien l'ajouter, le milieu libéral, pour ne pas dire plus, où elle s'était trouvée jetée depuis son mariage, avaient naturellement modifié ses anciennes habitudes religieuses. Elle se remit peu à peu à la communion fréquente, âme de la vie chrétienne; et, à partir de l'année 1861, elle eut le bonheur de recevoir chaque jour le Corps adorable du Seigneur. Quelque temps après, Notre-Seigneur lui fit la grande et très-grande grâce d'entrer dans le Tiers-Ordre de Saint-François. J'eus la joie de l'y recevoir moi-même dans notre chapelle des Nouettes, le jour de l'Assomption, en l'année 1866, si mes souvenirs ne me trompent pas. Son nom de Tertiaire, inscrit sur son tombeau comme un noble souvenir, fut « Sœur Marie-Françoise du Saint-Sacrement. »

Ma mère priait beaucoup. Cinq ou six fois par jour, elle allait à la chère petite chapelle adorer le Saint-Sacrement. Elle avait fait vœu de réciter tous les jours son chapelet. Elle ajouta depuis ce que l'on appelle « le chapelet des morts, » qu'elle récitait deux et trois fois par jour. Elle avait en effet un grand amour pour les pauvres âmes du Purgatoire; elle leur consacrait toutes les Indulgences qu'elle avait le bonheur de gagner, et, par « le Vœu de charité héroïque, » elle leur avait fait don de tous les mérites de ses prières, de ses communions et de ses bonnes œuvres.

Pour obtenir du bon DIEU une bénédiction toute particulière sur les livres qu'elle composait pour les enfants, chaque fois qu'elle en commençait un, elle faisait vœu de faire célébrer un certain nombre de messes pour

la délivrance des âmes du Purgatoire. Elle comptait beaucoup sur leur reconnaissance, une fois qu'elles seraient au Ciel.

Elle aimait tendrement et profondément la Sainte-Vierge qui, dans sa longue agonie, la combla des dons de sa maternelle et royale tendresse. Elle était toute dévouée au Pape et à sa sainte cause. Son âme, fortement et pleinement catholique, rejetait toutes ces misérables petites nuances qui altèrent la soumission de la foi, la beauté de l'obéissance, la sainteté du dévouement et de l'amour.

V

En 1852, je quittai Paris pour aller me fixer à Rome. Je venais d'être nommé par le Pape Pie IX, Auditeur de Rote et Prélat de la Maison de Sa Sainteté. Cette Prélature, qui jadis avait une importance très-grande, est considérée à Rome comme la première après le Cardinalat ; et, jusqu'à ces derniers temps, les Auditeurs de Rote, à la fin de leur service, recevaient la Pourpre Romaine, avec le titre d'Archevêque. Ma mère fut à la fois peinée et flattée de cette nomination ; et elle se consola quelque peu de mon départ, qui eut lieu dans les derniers jours d'avril, par la perspective de venir passer avec moi à Rome l'hiver entier.

Ce bon projet s'exécuta, en effet. Ma mère arriva à Rome au commencement d'octobre, en compagnie de trois de ses filles et d'un de mes beaux-frères, Armand

Fresneau, jeune député de l'ex-Assemblée nationale, que le coup d'État du 2 décembre avait évincé des affaires publiques, l'année précédente.

Mon excellente mère eut donc le bonheur de passer à Rome auprès de moi, et dans les meilleures conditions possibles, tout l'hiver, depuis les premiers jours d'octobre jusqu'au 25 avril 1853. Elle eut l'honneur inappréciable d'être reçue plusieurs fois à l'audience de Notre Très-Saint-Père le Pape, qui daigna, depuis lors, lui conserver le plus bienveillant souvenir. Je conserve religieusement plusieurs Brefs de Sa Sainteté, dans lesquels le bon et saint Pape faisait mention d'elle, et lui envoyait une bénédiction toute particulière.

La foi vive, simple, aimante, de ma mère lui fit goûter Rome plus qu'à bien d'autres. Nous allions souvent faire ensemble de ces belles et saintes excursions, qui font du séjour de Rome un séjour unique au monde. C'était aux grandes basiliques, à Saint-Pierre, à Sainte-Marie-Majeure, à Sainte-Croix de Jérusalem, à Saint-Paul-hors-les-Murs ; c'était aux Catacombes, où nous passâmes à plusieurs reprises de longues heures ; c'était à la prison Mamertine, ou bien aux sanctuaires du Forum, au Colisée, à Sainte-Sabine, sur le mont Aventin. Aussi cette demi-année passée dans l'atmosphère si chrétien de la grande ville catholique eut-elle une influence très-profonde sur la sanctification de cette chère âme.

Nos soirées étaient délicieuses ; elles se passaient presque toujours dans l'intimité de la famille et de l'amitié, au palais Brancadoro, sur la place Colonna ; et tous ceux qui y ont pris part en conservaient, plus de vingt ans après, le plus doux, le plus aimable souvenir.

Rome est la ville des arts, non moins que de la foi. A ce point de vue encore, elle avait pour ma mère des attraits tout spéciaux. Ma bonne mère, en effet, était artiste dans toute la force du terme ; non-seulement elle s'entendait parfaitement en dessin, en peinture dans tous les genres, mais elle peignait encore elle-même avec un vrai talent ; elle réussissait surtout dans les paysages et dans les marines. Notre château des Nouettes, en Normandie, qui lui avait été donné pour étrennes par mon grand-père Rostopchine le 1er janvier 1821, était orné de quantité de toiles, peintes par elle avant la longue maladie dont j'ai parlé. Aussi les incomparables musées de Rome, ainsi que ses nombreuses églises qui resplendissent de tant de chefs-d'œuvre, ne pouvaient lasser son admiration.

Le bon Dieu daigna bénir pour ma mère ce séjour de Rome jusque dans ses moindres détails ; elle y retrouva pleinement la santé, et le temps fut si exceptionnellement, si constamment beau, que du 5 octobre, jour de son arrivée, jusqu'au 25 avril, jour de son départ, il ne plut pour ainsi dire pas une fois ; et la température fut si douce, que bien que les fenêtres du palais Brancadoro donnassent en plein nord, nous pouvions les tenir ouvertes du matin au soir. C'était vraiment merveilleux ; et jamais depuis, pendant les quatre dernières années que j'ai eu le bonheur de passer à Rome, je n'ai vu une pareille série de beau temps.

Ces grandes joies devaient cependant être suivies presque immédiatement d'un bien grand sacrifice pour ma bonne mère. Cinq ou six jours après son départ, dans la nuit du 1er mai, je fus atteint de l'infirmité qui devait

changer toute ma vie. Le matin, je me réveillai, l'œil gauche perdu. Comme il arrive trop souvent, les médecins n'y comprirent rien; et la meilleure ordonnance que je recueillis à cet égard, fut celle que me donna gràcieusement le Saint-Père, quelques semaines après l'accident. Dans une audience, il me demandait avec bonté ce qu'en avaient dit les médecins, et il ajoutait : « Pour ces maladies-là, je ne connais que trois remèdes : la bonne nourriture, l'eau fraîche et la patience. — Très-Saint Père, lui répondis-je, j'ai encore plus confiance au troisième ingrédient qu'aux deux premiers. »

Ma pauvre mère fut désolée à cette nouvelle. Mon infirmité devait cependant être pour elle la cause de bien grandes grâces : c'est elle, en effet, qui m'obtint du cœur miséricordieux de Pie IX une inappréciable faveur dont ma mère profita comme moi jusqu'à la fin de sa vie, je veux dire la permission de conserver dans ma chapelle le Très-Saint Sacrement. « Je vous l'accorde pour votre consolation, me dit le Pape avec une bonté charmante, parce que je vous aime. » En outre, ce fut cette bienheureuse infirmité, si dure en apparence, si excellente en réalité et si sanctifiante, qui fut l'occasion de mon retour à Paris, auprès de ma mère, que je ne devais plus quitter qu'accidentellement pendant les dix-huit années que la Providence lui réservait encore.

Ce fut l'année suivante, le 2 septembre 1854 que je perdis l'œil droit et devins complétement aveugle. Nous étions aux Nouëttes, tous en famille. Je pus cacher à ma pauvre mère la triste vérité pendant quelques heures; car extérieurement on ne s'en apercevait pas; mais le soir, au dîner, il fallut bien me faire aider, et ce fut une

scène douloureuse. Heureusement que la résignation chrétienne vint immédiatement apaiser le cœur maternel, si tendre, si compatissant; et nous comprîmes tous bientôt que la volonté de Dieu n'est pas seulement toujours sainte, mais encore toujours bonne et très-bonne.

Dans les derniers mois de 1855, je donnai au Saint-Père d'une part, et au gouvernement français de l'autre ma démission d'Auditeur de Rote. Assimilé aux Évêques démissionnaires, je fus nommé Chanoine de Saint-Denis, et je revins auprès de ma mère le 29 janvier 1856, le jour même de la fête de ce grand saint François de Sales, qui devait bientôt prendre pour fille une de mes sœurs et exercer sur ma mère et sur nous tous une action si douce et si féconde.

VI

Ma mère aimait tout naturellement les pauvres. Son bon cœur, développé par la sainte charité de Notre-Seigneur, était toujours ouvert, aussi bien que sa bourse, à tous les malheureux. Elle ne donnait pas beaucoup : elle donnait trop. Pour elle-même, elle se privait de tout; mais pour les pauvres, comme pour ses enfants et petits-enfants, elle donnait, donnait toujours, sans jamais compter.

Elle cachait si bien ses charités, que je n'en ai jamais connu le détail que par hasard. Ainsi personne que nous n'avait entendu parler de ce trait qu'un de nos amis, l'excellent docteur D., inséra dans une petite notice né-

crologique, quelques jours après la mort de ma mère.

« Il y a quelques années, celui qui écrit ces lignes avait été chargé par madame de Ségur, qui daignait l'honorer de son amitié, de visiter une pauvre famille d'artisans réduite, — comme tant d'autres à Paris, — à la plus affreuse misère, par l'ivrognerie du mari. La femme et ses deux enfants étaient atteints de la petite vérole, et pendant plus de trois mois madame de Ségur pourvut à tous les besoins de la maison. Lorsque ces pauvres gens furent rétablis, je crus devoir faire observer à madame de Ségur que son œuvre charitable me paraissait terminée. « Non, mon cher docteur, me ré-
« pondit-elle avec ce bon sourire que je me rappellerai
« toujours, non, il faut maintenant que vous m'aidiez à
« guérir le mari. C'est une rude tâche, mais on peut en
« venir à bout à force de charité. »

« Ensemble nous entreprîmes une œuvre dont j'ai appris depuis longtemps à connaître toutes les difficultés; et la charité, la douceur infatigable et aussi la fermeté de caractère de la sainte femme opérèrent un miracle là où la pauvre science du médecin et toute son expérience échouent si souvent. Celui-là aussi fut sauvé, et pendant longtemps cet ouvrier, qui est redevenu un bon père de famille et un honnête homme, ne parlait de « la bonne dame » qu'avec des larmes dans les yeux.

« Ah! si ne craignais d'offenser cette chère et sainte mémoire, je raconterais bien d'autres traits semblables dont j'ai été le confident et le témoin! »

Ce que je savais parfaitement, c'est que ma bonne et très-bonne mère donnait tout ce qu'elle avait; quelques mois avant sa mort, aux approches de sa fête, le 19

juillet 1873, je voulus lui faire un petit présent, et je demandai à sa femme de chambre ce dont ma mère pourrait avoir ou besoin ou envie. « Si Monseigneur, me répondit la femme de chambre, veut faire à madame la comtesse un bien grand plaisir, il n'a qu'à lui donner une robe de soie noire ; voilà plus de deux ans que madame en a envie, sans pouvoir jamais y arriver. » Et ce modeste cadeau fit à ma pauvre mère une joie d'enfant. Hélas ! elle ne porta cette robe qu'une seule fois, le jour de l'an, quelques semaines avant sa mort, pour présider la réunion de famille.

VII

L'entrée en religion de ma sœur Sabine, en 1858, fut une des grâces qui contribuèrent le plus directement à sanctifier les dernières années de ma bonne mère. Elle fit généreusement à Notre-Seigneur le sacrifice de la seule fille qui lui restât à la maison ; et quelle fille ! Quel trésor de bonté, de piété, d'esprit, d'édification, d'infatigable dévouement, de bonne et innocente gaieté ! Le 11 avril 1858, après avoir entendu la messe dans ma chapelle, et y avoir fait, à côté de notre bien-aimée Sabine, une fervente communion, elle voulut la conduire elle-même, avec moi, au monastère de la Visitation de la rue de Vaugirard, où cette bienheureuse victime du divin amour allait, pendant les dix années de sa vie religieuse, devenir pour ma mère et pour nous tous une source intarrissable de grâces et de bénédictions. Le

petit parloir du cher monastère fut dès lors le confident de bien des ouvertures de cœur et de conscience très-intimes qui, m'a dit souvent ma sœur, l'édifiaient grandement, à cause des sentiments d'humilité, de foi vive, de générosité, de bonté qui, du cœur de la mère, débordaient dans le cœur de la fille. « Comme maman est bonne! comme elle devient sainte! me disait un jour Sabine; si tu savais ce que je découvre en elle! Je suis obligée de la remonter; sans cela, son humilité risquerait de tourner au découragement! »

Ces excellentes dispositions la préparaient au grand sacrifice que Dieu allait prématurément lui demander. En 1867, la santé de notre Sabine, qui avait reçu en religion le nom de *Sœur Jeanne-Françoise,* commença à s'altérer, et, le 25 mars 1868, commencèrent pour elle ces affreuses crises de suffocations, de déchirements de poitrine, de crachements de sang qui nous mirent tous, mais surtout notre pauvre mère, avec elle sur la croix, jusqu'au 20 octobre.

Une dépêche télégraphique nous fit brusquement quitter les Nouettes le 28 août. La vénérable Supérieure du monastère nous annonçait que notre malade bien-aimée était au plus mal, qu'on allait l'administrer, et qu'il fallait nous hâter si nous voulions assister à ses derniers moments. Nous arrivâmes à Paris, le cœur bien résigné sans doute, mais bien cruellement brisé de douleur. La chère Sœur Marie Donat, qui, dès l'entrée de Sabine au couvent, avait été comme son ange-gardien, sa seconde mère et sa confidente intime, nous attendait au parloir, malgré l'heure avancée; car il était près de minuit. Elle dit à ma pauvre mère qu'une affreuse

crise avait failli enlever notre sœur dans la matinée ; on lui avait donné l'Extrême-Onction et le Saint-Viatique vers cinq heures de l'après-midi, et, depuis, les étouffements avaient cessé. Le danger était toujours imminent ; mais la crise était passée, et nous nous retirâmes pour revenir le lendemain matin.

Par une autorisation spéciale et par une miséricordieuse interprétation d'un des points de la règle relatif aux bienfaiteurs insignes des monastères, nous pûmes, ma mère et moi, entrer dans l'intérieur du couvent et passer quelques heures auprès de notre douce et sainte mourante. C'était le jour même de sa fête, la fête de sainte Sabine, matrone romaine et martyre, dont elle aimait jadis, pendant son séjour à Rome, à aller vénérer les reliques, dans la basilique qui porte son nom, sur le mont Aventin.

L'état de Sabine s'améliora quelque peu, comme il arrive souvent, après la solennelle visite que venait de lui faire son Sauveur, si bien que nous pûmes, huit jours après, retourner aux Nouettes sans trop d'inquiétudes. Je lui laissai mon petit crucifix, rempli de très-précieuses reliques, bénit et indulgencié par le Souverain-Pontife, et auquel j'avais attaché une belle médaille d'or que Pie IX avait daigné me donner lui-même, à mon pèlerinage de Rome, le 29 juin 1864. Elle garda ce cher crucifix jusqu'à sa mort.

Nous avions presque chaque jour des nouvelles de Sabine. On nous manda le 17 septembre une parole qui lui était échappée et qui nous émut vivement. Le 17 septembre était l'anniversaire de la mort de la petite Sabine Fresnau, sa nièce et sa filleule, morte à

quatre ans et demi, et qu'elle avait tendrement aimée. Aux approches de cet anniversaire, elle avait dit : « Vous verrez que ce jour-là il m'arrivera quelque chose du ciel. » Elle s'attendait à mourir en cette même journée ; mais au lieu de la mort, ce fut l'annonce et de la mort et du ciel. La Sœur qui la soignait, la voyant dans la matinée du 17 toute recueillie en Dieu et toute souriante, lui demanda ce qu'elle avait : « La petite Sabine, lui répondit-elle, m'a assuré que dans un mois j'irais la rejoindre au Paradis. »

Ma mère et ma sœur Henriette, jumelle de la chère mourante, ne la quittèrent pour ainsi dire point dans les deux dernières semaines, du 5 au 20 octobre. Le lundi 19, on crut qu'elle ne passerait pas la journée, Elle avait déjà retrouvé cette paix ou plutôt ce sentiment de l'union intérieure que les terreurs et les angoisses des huit ou dix derniers mois avaient enveloppés d'ombres. A la manière dont elle nous embrassa tous ce soir-là, il était évident qu'elle croyait nous dire adieu. Ma pauvre mère était, paraît-il, pâle comme une morte.

Cependant la bonne Sœur Marie Donat priait avec grande ferveur. « Seignenr, répétait-elle, vous qui êtes si bon ; vous l'enchanteur des âmes, enchantez donc ma bonne petite Sœur Jeanne-Françoise ! Enchantez ce cœur qui est tout à vous. Venez l'investir tout entière. Je vous demande cela pour elle-même, pour toute notre Communauté et pour toute sa famille. Je vous le demande pour vous-même, Seigneur, afin qu'elle voie que vous êtes fidèle. Venez prouver vos miséricordes, et montrez que cette âme est toute à vous. »

Cette ardente et sainte prière obtint son effet. La nuit

fut calme, sereine, presque joyeuse. Après les quintes de toux et de suffocation, ma bienheureuse sœur reprenait aussitôt ce sourire si fin, si gracieux, qui a toujours donné à son visage quelque chose de tout spécialement sympathique. « Ce n'est pas grand'chose que tout cela, disait-elle de sa pauvre voix presqu'éteinte, et en couvrant de baisers mon petit crucifix. O mon bon Jésus, je vous aime ! »

Le matin, vers huit heures, elle fut prise tout à coup d'une sorte de ravissement, tellement admirable, que la Sœur Marie Donat envoya chercher immédiatement la Mère Supérieure, et deux ou trois autres Sœurs. Ma sainte sœur baisait son petit crucifix avec des transports célestes. « O mon Jésus, mon Jésus, s'écriait-elle, que je vous aime ! que je suis heureuse !... Venez bien vite ; venez me prendre, me mener au ciel. Maintenant, je n'ai plus peur de mourir ; depuis trois jours, c'est fini ; je désire mourir pour aller avec vous... O mon bon Jésus, je vais donc vous voir ! Que ce soit aujourd'hui ! Oui, je suis heureuse de mourir. Mes chères Sœurs, nous ne nous quitterons pas : je serai toujours avec vous. »

Si ce transport avait duré quelques instants de plus, nous disait la Mère Supérieure, la sainte petite mourante n'aurait pu le supporter. On nous envoya chercher immédiatement ; et à neuf heures et demie, nous eûmes le bonheur d'entrer dans le monastère. Ma mère venait de communier à Saint-Thomas d'Aquin, selon son habitude de chaque jour.

Depuis ce moment jusqu'aux approches de l'agonie, une paix céleste régna dans l'âme et sur le visage de ma sœur. Ses souffrances mêmes ne l'en faisaient point

sortir. « Est-ce que cela trouble ta paix? lui demandai-je une ou deux fois après ses crises. — Oh! non, du tout, répondit-elle doucement; seulement cela fait mal. » Ma bonne mère ne quittait point le chevet du lit, toujours calme, résignée, épiant les moindres occasions d'apporter à sa fille quelques petits soulagements.

Vers dix heures, ma sœur avait voulu rester seule avec moi, pour se confesser une dernière fois des petites misères de son innocente vie, et surtout des défaillances qui lui étaient échappées durant sa longue et terrible maladie.

Après sa confession, elle me fit, avec une présence d'esprit merveilleuse, beaucoup de recommandations particulières, n'oubliant personne. Puis, nous allâmes chercher processionnellement le Saint-Viatique. J'eus la grande joie de déposer une dernière fois sur ses lèvres ce Corps sacré qui garde les âmes pour la vie éternelle. Nous pleurions tous, non de tristesse, mais d'émotion : car la joie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, joie profonde, sainte, grave, ne cessa de remplir tous les cœurs durant cette journée.

Vers deux heures, ma sœur s'endormit un peu. En se réveillant, elle me dit: « Je ne sais pas ce que c'est; je ne souffre plus de nulle part. C'est donc comme cela qu'on meurt? Oh! que c'est bon de mourir... Je suis descendue de la croix. Il me semble que je suis déjà dans le ciel. »

Et, s'adressant à sa sœur jumelle, elle ajouta avec une sorte de solennité: « Vois-tu, mon Henriette; n'aie jamais peur de mourir: c'est trop bon de mourir. »

Nous avions tous et la joie et la douleur dans l'âme, la

joie de la grâce, et la douleur de la nature. Le bon Dieu était là, et nous le sentions tous. Sabine commençait à craindre que ce ne fût pas encore pour ce jour-là. Et comme je la rassurais en lui disant que Notre-Seigneur approchait: « Oh! tant mieux! tant mieux! s'écriait-elle. Prie pour que ce soit bientôt. » Elle dit encore à sa sœur: « Ma pauvre Henriette, c'est aujourd'hui mon grand jour; entends-tu? c'est mon grand jour. Mais ne pleure pas: je ne veux pas que tu aies de la peine; je suis si heureuse! »

Puis, devant nous, elle demanda naïvement pardon à ma mère de toutes les peines qu'elle pouvait lui avoir causées; et comme celle-ci lui assurait, en pleurant, qu'elle n'avait rien à se reprocher, qu'elle avait été toujours la meilleure des filles, qu'il n'y avait rien à lui pardonner, la chère petite mourante l'embrassait et lui répétait avec tendresse: « Vraiment? C'est bien vrai? Quel bonheur! »

Vers quatre heures et demie s'annoncèrent les premières angoisses de l'agonie. Elle n'avait point de crises d'étouffement; mais elle était de plus en plus oppressée, haletante. « Je n'ai plus de forces, me dit-elle deux ou trois fois; je crois que ce sera bientôt. »

Après quelques moments de recueillement et de silence, elle m'appela tout à coup: « Gaston, me dit-elle avec une expression douloureuse, Gaston, j'ai de la peine. Prie, et chasse le démon. Ne me quitte pas. — Est-ce qu'il te tente, ma pauvre enfant? lui répondis-je en la bénissant. — Non; mais j'ai le cœur serré. J'ai comme envie de pleurer. Je n'ai plus ce que j'avais ce matin; tu sais? je ne sens plus l'amour. — Tu ne le sens plus,

pauvre chérie; mais il y est; et il y est de plus en plus. Ne crains rien: Jésus est avec toi, et il approche. — Est-ce que je suis en agonie? — Pas tout à fait; mais c'est le commencement. — Oh! si cela pouvait le faire bientôt venir! — Je crois bien! Encore un peu de souffrance; c'est un reste de Purgatoire, que ton bon Jésus t'envoie pour te faire éviter le vrai purgatoire. Probablement il y a encore quelques petites misères à expier. Tu souffres bien avec lui, n'est-ce pas? — Oh oui! de tout mon cœur. »

Ma bonne mère voyait, entendait tout cela; et, près de sa fille mourante, elle priait silencieuse. Sabine, qui conservait toute sa connaissance, l'aperçut, et à travers les ombres de la mort qui voilaient de plus en plus son regard, elle lui dit: « Maman, pauvre maman! comme vous êtes pâle! »

Quelques temps après, je dis encore à la mourante: « Bientôt j'aurai le bonheur d'écrire au Saint-Père. Je lui dirai, n'est-il pas vrai? que tu offres ta vie pour lui, pour Rome, pour la sainte Église. » Je savais, elle me l'avait dit plus d'une fois, que tous les jours elle renouvelait cette sainte intention; car, vraie fille de saint François de Sales, elle avait un cœur absolument catholique. « Oui, certes, répondit-elle; oui... oui. Mais j'ai un peu peur: je me suis offerte souvent autrefois en victime pour tous les péchés du monde, avec Jésus; et j'ai tant souffert! »

L'oppression augmenta notablement vers sept heures du soir. La respiration était entrecoupée par de longs gémissements. « Je te recommande la pauvre maman, murmura-t-elle en sortant d'une syncope. Quand elle mourra, tu seras là aussi, auprès d'elle... Et tu l'aideras. »

Et elle ajouta : « Nous ne nous quittons pas... Je prierai toujours pour toi... afin que, toi aussi, tu aies une bonne place... Nous nous sommes tant aimés! » Si mes souvenirs ne me trompent, elle dit encore, en parlant de la mort de notre mère, qu'elle viendrait l'assister dans le redoutable passage du temps à l'éternité.

A mesure que les derniers moments approchaient, les défaillances augmentaient, ainsi que les aspirations vers JÉSUS. « Je vis donc encore? dit-elle à demi-voix, en sortant d'une syncope. Je ne croyais pas que cela fût si dur? » Et, d'une voix claire, elle ajouta : « JÉSUS !.. mon amour! » Ce fut sa dernière parole.

Il était huit heures un quart du soir. Nous entourions tous son lit, en prières et en larmes. J'étais à genoux auprès d'elle, en surplis, tenant sa pauvre main, déjà froide et immobile. La Communauté commença les prières des agonisants. La respiration devenait de plus en plus difficile. De temps à autre, je renouvelais la sainte absolution à la bienheureuse mourante; je la bénissais, afin d'écarter toute influence du démon, afin d'augmenter la grâce, afin de purifier de plus en plus cette chère âme si innocente. Elle ne m'entendait plus. Elle conservait toujours, paraît-il, malgré l'agonie, son bon petit sourire et la paix de son visage. Les yeux étaient fermés. Elle semblait un pauvre enfant endormi.

Il était près de neuf heures. Tout le monde s'agenouilla. Ma pauvre mère était à côté de moi. Nous récitâmes les dernières prières. Que c'était beau ! que c'était divin! Nous avions tous des sanglots plein la gorge et la joie de DIEU plein le cœur. Je bénissais, au nom du Sauveur, au nom de la Sainte-Vierge, au nom de saint

François de Sales, chacun des soupirs, ou plutot des hoquets de plus en plus pénibles qui s'échappaient de la poitrine de ma sœur agonisante.

Enfin, pendant une dernière absolution et bénédiction, je sentis son pauvre corps et sa main droite, que je tenais, se roidir dans un suprême effort de la vie contre la mort ; j'appliquai le crucifix sur les lèvres de la sainte épouse de Jésus, et elle rendit, sans autre secousse, le dernier soupir.

Après les premiers sanglots, nous récitâmes tous le cantique d'actions de grâces de la Sainte-Vierge, le *Magnificat*. Je fermai les yeux de ma sœur bien-aimée ; je l'embrassai et la bénis une dernière fois. Ma bonne mère en fit autant, et se releva comme toujours, pleine de foi et d'une sérénité qui contrastait d'une manière bien touchante avec la vivacité de sa douleur.

Nous nous retirâmes, ma mère, ma sœur Henriette et moi, laissant les Sœurs de ma sœur rendre à ses dépouilles les derniers devoirs. Le surlendemain, jeudi, ma pauvre mère rentra dans l'intérieur du monastère et y demeura pendant tout le temps de la cérémonie funèbre, et jusqu'à ce que nous fussions revenus du cimetière Montparnasse, où nous venions de déposer les restes de sa fille, dans le caveau des Religieuses de la Visitation (1).

La sainte vie et surtout la sainte mort de ma sœur firent sur l'âme de ma mère une impression de sanctification et de détachement qui embauma ses dernières années.

(1) J'oserai renvoyer le lecteur à la touchante et excellente notice biographique composée par mon frère sur la vie et les derniers moments de notre sœur, sous ce titre : *Sabine de Ségur*

VIII

Depuis assez longtemps déjà, ma mère s'était complétement remise de ses souffrances d'autrefois ; elle était même redevenue robuste et florissante. Elle pouvait faire maigre, jeûner, faire à jeun de longues courses et aller à l'église par tous les temps. Le 1er janvier de l'année 1863, un accident subit, qui pensa l'enlever, porta à sa constitution un premier coup dont elle ne se releva jamais complétement : un étranglement d'intestins la mit, pendant près de vingt-quatre heures, à deux doigts de la mort. Au milieu d'atroces douleurs, elle invoquait surtout la Sainte-Vierge.

Toutefois, le coup qui l'abattit tout de bon, qui l'obligea d'interrompre ses travaux littéraires, de changer le fond même de son genre de vie, ce fut la terrible attaque qui faillit nous la ravir dans la nuit du 17 octobre 1869, un an, presque jour pour jour, après la sainte mort de ma sœur. On vint me chercher en toute hâte à six heures du matin. Sa femme de chambre l'avait trouvée gisante à terre et dans un état effrayant. On venait de la remettre dans son lit. Elle avait cependant toute sa connaissance. Je la confessai et lui donnai l'absolution générale franciscaine, cette magnifique grâce qui la consola si puissamment dans les dernières années de sa vie, mais surtout aux approches de la mort. Je lui donnai le Saint-Viatique et l'Extrême-Onction, et je reçus, pour moi-même et pour ceux de mes frères et sœurs qui n'avaient

pu arriver encore, sa bénédiction maternelle et ses dernières recommandations. Le médecin avait déclaré, de la manière la plus positive, que le mal était sans remède. « Madame votre mère, m'avait-il dit, a un commencement de décomposition cérébrale. Elle n'a plus que quarante ou quarante-deux pulsations. Il n'y a rien à faire. Elle va s'éteindre doucement, sans secousse. Cela peut durer au plus quarante-huit heures. »

Je m'étais fait un devoir de prévenir ma bonne mère de son état : « Je le savais bien, me dit-elle tranquillement ; je sens bien que je suis frappée à mort. La sainte volonté de Dieu soit faite ! » Et comme je lui recommandais d'exciter son cœur à une immense confiance en la miséricorde de Dieu, et à rejeter les angoisses de la crainte : « Je n'en ai pas, me dit-elle doucement ; j'espère que Dieu me recevra en sa miséricorde. » Sur ces entrefaites, une de nos meilleures amies d'enfance nous apporta de l'eau de la source miraculeuse de Lourdes. L'admirable livre de M. Lasserre, *Notre-Dame de Lourdes*, avait été précisément l'objet des dernières lectures spirituelles que ma mère avait pris la douce et pieuse habitude de me faire chaque jour pendant les vacances ; c'était par là que nous avions terminé, trois semaines auparavant, notre séjour aux Nouettes ; et plus d'une fois des larmes d'attendrissement nous avaient obligés d'interrompre le récit si palpitant, si lumineux, de ces beaux miracles de la Vierge Immaculée.

Je mis quelques gouttes de l'eau miraculeuse dans l'eau glacée où l'on trempait, toutes les cinq minutes, les linges destinés à combattre l'apoplexie, et qui jusque-là n'avaient produit aucun effet. Quelques minutes après,

ma mère s'endormait doucement ; elle se réveillait vers cinq heures, plutôt mieux, pour se rendormir quelques heures après et passer une bonne nuit.

Le jour même de l'attaque, en se réveillant, vers deux heures, elle m'avait demandé quelle heure il était, et elle m'avait répondu tranquillement : « Ce sera sans doute pour ce soir, à l'entrée de la nuit, comme Sabine. » Vers 11 heures, avant de se rendormir, elle dit encore : « Allons, ce sera pour demain matin, au lever du jour. » Et elle ajouta : « J'ai ce que je désirais le plus ; j'avais demandé au bon Dieu d'avoir tous mes enfants autour de moi lorsque je mourrais. Ils sont là tous. »

Le surlendemain, elle était hors de danger. Elle avait gardé en face de la mort une telle sérénité, que nous en étions tous dans l'admiration.

Notre-Dame de Lourdes nous avait rendu, nous avait conservé notre bonne mère ; et conformément au vœu que j'en avais fait au moment du danger, j'allai la remercier à Lourdes même, quelques mois après, au printemps.

Cette violente secousse laissa à ma mère des vertiges qui l'ébranlèrent beaucoup pendant un an ou deux, qui allèrent ensuite en diminuant, pour disparaître tout à fait. Mais ses travaux de composition littéraire furent interrompus à tout jamais, comme je le disais tout à l'heure. Elle avait terminé aux Nouettes, quelques semaines auparavant, son dernier ouvrage, le seul qu'elle ne m'ait point lu elle-même : *Après la pluie, le beau temps*.

C'était le vingtième de cette collection véritablement

charmante qui a fait le bonheur de tant d'enfants, et qui, on peut le dire hardiment, intéressera, touchera et réjouira longtemps encore ses petits lecteurs. Chez ma mère, cette facilité de conception était un don naturel, qui, dès son enfance à elle-même, avait déjà frappé mon grand-père Rostopchine. « Sophaletta (diminutif russe de Sophie), écrivait-il quand ma mère n'avait encore que six ou sept ans, Sophaletta est pleine d'intelligence et aime à inventer des historiettes. »

Pendant toute notre enfance, comme je l'ai dit, elle nous charmait en nous racontant quantité de belles histoires, de contes palpitants qui nous faisaient rire et pleurer tour à tour, et dont elle se servait pour développer en nous tous les bons sentiments et nous inspirer l'horreur du mal. Malheureusement, ce ne fut que fort tard, vers l'âge de cinquante-sept ou cinquante-huit ans, qu'elle eut l'heureuse inspiration d'écrire pour les enfants. Elle publia d'abord les *Nouveaux contes de fée*, puis les *Petites filles modèles*, puis les *Vacances*, les *Mémoires d'un âne;* ravissantes compositions, faites d'après nature, dont nous avons connu presque tous les personnages, et dont les récits n'étaient pour la plupart que des souvenirs de notre jeunesse à nous-mêmes. J'ai connu une bonne dame qui jusque-là détestait les ânes ; après avoir lu les *Mémoires d'un âne*, elle changea si bien de sentiment qu'elle n'en peut plus voir, me disait-elle en riant, sans une sorte d'attendrissement. En douze ou treize ans, près de soixante-dix mille exemplaires des *Mémoires d'un âne* ont été écoulés par l'éditeur.

Les malheurs de Sophie, vrai petit chef-d'œuvre, n'étaient guère que le récit des petites aventures de ma

pauvre mere elle-meme, dans ses premières années. Cette habitude d'écrire toujours ainsi d'après nature donne à tous les livres de ma mère un *naturel*, un charme tout spécial. Mille qualités précieuses éclatent dans toutes ces pages et vont droit au cœur des enfants, pour ne pas dire de tout le monde; simplicité, gaieté, bonté, tendresse, saillies d'originalité et de fine observation, profonde connaissance du cœur et de l'esprit des enfants, étude très-délicate des caractères, forte et chrétienne moralité, style limpide et gracieux, enfin, conclusions toujours consolantes : rien n'y manque, et les connaisseurs ont dit maintes fois que, dans ce genre, il semble difficile de mieux faire. L'amour, qui rend aveugle, portait toujours ma très-bonne et trop bonne mère à une excessive indulgence vis-à-vis de tous les enfants. On voit ce sentiment poindre dans toutes les pages de ses récits; et nous qui connaissions presque toujours les originaux de ses jeunes héros et de ses héroïnes, nous trouvions souvent la photographie plus parfaite que le petit modèle.

Ma mère était adorée des enfants. Ceux-là mêmes qui ne la connaissaient que par ses livres, avaient souvent pour elle des sentiments vraiment touchants d'affection et de reconnaissance. Une fois, un gentil petit garçon de huit ou neuf ans, l'aperçut dans la rue, courut à elle et lui dit avec une naïveté charmante : « Madame, maman me dit que vous êtes madame de Ségur; est-ce vrai? — Oui, mon petit enfant, c'est très-vrai. — Alors, madame, voulez-vous me permettre de vous embrasser? »

Une autre fois, elle sortait de l'église Sainte-Clotilde

lorsqu'une petite fille, qui jouait avec ses petites amies dans les allées du square, courut après elle et lui demanda la même faveur. L'enfant venait d'entendre dire : « Cette dame qui vient de passer là, c'est madame de Ségur, celle qui fait tant de jolis livres pour les enfants. »

Il nous est revenu de divers côtés qu'à la nouvelle de la mort de ma pauvre mère, des enfants, lecteurs de ses livres, s'étaient mis à pleurer. Quelques-uns disaient : « Qui donc maintenant écrira des livres pour nous? » Deux ou trois demandèrent à leurs parents la permission d'assister aux funérailles de celle qui leur avait fait passer de si bons moments, et les avait tant et si bien amusés. On m'a cité plusieurs petits enfants que l'on n'a pu décider à apprendre à lire qu'avec la perspective de lire ces beaux livres qu'on n'avait pu jusque-là que leur raconter.

Les grandes personnes elles-mêmes tombaient parfois sous le charme de cette bonne, joyeuse et émouvante lecture. Un homme d'infiniment d'esprit, M. l'abbé Huc, célèbre par les récits de ses missions en Chine et au Thibet, fit un jour à ma mère un compliment assez original, et qui montre combien ces petits livres, écrits pour les enfants, ont le don de captiver les esprits les plus sérieux. Il était venu dîner chez nous, et ma mère lui avait offert, presque en plaisantant, un des premiers exemplaires des *Nouveaux contes de fée*. Il revint la voir le lendemain. « Madame, lui dit-il en l'abordant, madame, je vous prie de ne pas recommencer ce que vous avez fait hier. Je suis éreinté. Vous m'avez joué un tour indigne. » Et comme ma mère ouvrait de grands yeux, ne comprenant pas ce que cela voulait dire : « Vous

êtes cause, ajouta-t-il, que je n'ai point fermé l'œil de la nuit. — Moi? Comment cela? — En me couchant, j'ai ouvert vos *Contes*, pour en feuilleter les premières pages. Et voilà qu'il m'a fallu continuer jusqu'au bout. Pas moyen de m'arrêter, surtout quand est arrivé ce malheureux *ourson*. Et, vous l'avouerai-je? il m'a fait pleurer comme un imbécile. Quand j'ai eu fini, et quand j'ai vu l'heure qu'il était, j'étais furieux contre moi-même, et un peu contre vous. Madame, ne me donnez jamais plus de vos livres le soir. »

A ces vingt contes maternels, il faut joindre trois ouvrages plus sérieux et non moins excellents, toujours adressés aux enfants : La *Bible d'une grand'mère,* l'*Évangile d'une grand'mère* et les *Actes des Apôtres racontés aux enfants*. Dieu seul sait le bien qu'ont déjà fait et que feront encore ces chers et bons livres. Ils sont répandus non-seulement en France, mais dans toute l'Europe, et jusqu'en Amérique, entre autres aux États-Unis, où ils sont presqu'aussi populaires que chez nous.

Une publication intéressante, et qui compléterait les travaux littéraires de ma mère, ce serait, non la collection complète de ses charmantes lettres (de gros volumes n'y suffiraient pas!) mais une collection quelconque de lettres choisies, principalement de celles qu'elle écrivait à ses enfants et petits-enfants. Personne n'écrivait comme elle, et cela jusqu'à la fin ; et comme elle était la franchise et la simplicité même, ses lettres feraient connaître, mieux encore que ses livres, toutes les richesses de son excellent cœur, de son esprit, de sa brillante imagination et aussi de sa foi profonde et de sa forte et virile piété.

IX

Ma mère était devenue veuve en 1863. Mon pauvre père avait eu plusieurs attaques depuis cinq ou six ans. Sans être paralysé, ni même impotent, il avait perdu presque toute sa vigueur et il marchait avec peine. C'était un beau et grand vieillard à cheveux blancs, à l'air noble et distingué. Son visage était quelque peu sévère, et son aspect général commandait le respect; mais un sourire charmant, joint à une exquise politesse, tempérait cette gravité. Il était au château de Méry, chez son frère, le Vicomte de Lamoignon (1), lorsqu'il fut frappé à mort, le 14 juillet 1863. Il fit appeler aussitôt le curé de Méry et lui dit, en l'apercevant : « Monsieur le Curé, vous êtes mon premier et mon meilleur médecin; » et il se confessa de tout son cœur. Il avait communié douze jours avant de quitter Paris. Il était bon, simple, très-juste, plein de foi et de droiture. Le lendemain matin, 15, vers 6 heures, il reçut l'Extrême-Onction et le Saint-Viatique avec beaucoup de ferveur. A 7 heures, il perdit la parole et expira le lendemain matin, jeudi 16 juillet, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, entre 4 heures 1/4 et 4 heures 1/2 du matin. Dix ans et demi après, ma pauvre mère devait mourir exactement à la même heure.

(1) Mon père avait deux frères; l'un, nommé Adolphe, né en 1800, avait épousé la fille unique du vicomte de Lamoignon, lequel avait obtenu de Louis XVIII de passer à son gendre et son nom et sa pai-

J'étais tranquillement aux Nouettes, avec ma mère. Nous ne pûmes être prévenus à temps. Mes deux frères seuls eurent le bonheur de recevoir, en notre nom à tous, la bénédiction paternelle, et d'assister mon père à ses derniers instants. Ce jour-là même, sans me douter de rien, je quittais les Nouettes pour revenir à Paris, où me rappelait mon ministère. C'est en rentrant chez moi que j'appris la fatale nouvelle. Je partis immédiatement pour Méry, où ma mère, mandée par une lettre, vint me rejoindre le lendemain matin. Les obsèques de mon pauvre et excellent père eurent lieu dans l'église de Méry, le 18 juillet, et ses restes furent déposés dans le caveau de famille des Lamoignon, dans le parc du château.

Ma mère, toujours grande et généreuse, nous abandonna de son plein gré une partie de sa fortune, se réduisant, pour l'amour de ses enfants, à une modeste aisance. Elle quitta le logement, si plein de souvenirs, que nous occupions depuis vingt-sept ans, rue de Grenelle, n° 91. Elle alla demeurer dans la même rue, au n° 53 ; puis, quand elle reprit un appartement à Paris, après la guerre et la Commune, elle demeura tout près de l'église Sainte-Clotilde, rue Casimir-Périer, n° 27. Tristes et chers souvenirs, qui remuent nos cœurs quand nous passons là.

Sa maison était, en effet, le rendez-vous de la famille. Tous les jeudis, en particulier, les enfants, les petits-enfants, les intimes, s'asseyaient à cette table si hospitalière, si joyeuse, si véritablement aimable. Après la mort

rie; l'autre, nommé Raymond, né en 1803, a pris, dès 1825, le nom de comte de Ségur d'Aguesseau, en vertu d'un privilége accordé à tous les membres de notre famille, par un édit royal de 1814.

de ma grand'mère Ségur (1), ma mère avait conservé le jeudi traditionnel, comme jour de réception. Elle recevait tout le monde avec une grâce parfaite ; c'était la simplicité de la mère et de la grand'mère, toujours heureuse de voir autour d'elle les bien-aimés de son cœur.

Tout cela fut interrompu, en 1870, par les désastres de l'invasion et de la Commune. La Providence permit qu'au moment où commença la guerre, ma mère fût au fond de la Bretagne, à Kermadio, chez ma sœur Henriette Fresneau. Je venais de l'y rejoindre moi-même pour y passer un mois de vacances. Ce mois se changea en une année, et je bénis encore le bon Dieu d'avoir épargné au cœur de ma pauvre mère les angoisses de la séparation, dans des circonstances si redoutables. Elle a laissé dans tous les environs d'Auray les souvenirs les plus touchants. Nous ne pensions pas alors que cette bonne et catholique terre de Bretagne dût si tôt devenir pour elle le dernier lieu de repos.

(1) La mère de mon père mourut le 16 janvier 1847, à Paris. Tous ses enfants et petits-enfants étaient agenouillés autour d'elle quand elle rendit le dernier soupir. Elle était née d'Aguesseau, et avait été remarquée à la cour de l'impératrice Joséphine pour sa grâce et sa beauté. Elle était devenue fort pieuse, après la mort de mon grand-père Octave, en 1818. Elle fut toujours pour mon père et pour nous pleine de bonté et de tendresse. Elle mourut fort pieuse à l'âge de 68 ans. Je venais d'être ordonné sous-diacre. Les dernières paroles que je recueillis de sa bouche, la veille même de sa mort, furent celles-ci : « J'espère aller au ciel ; mais je n'en suis pas digne... Quand tu seras prêtre, tu diras la messe pour moi tout spécialement en ce jour-ci. »

X

Ce fut à Malaret, dans l'hiver de 1872 à 1873, que ma mère ressentit pour la première fois, à l'état aigu, la terrible maladie de cœur qui, un an après, devait l'enlever à l'amour de ses enfants. Il y avait longtemps qu'elle en portait les germes; elle le sentait, elle le disait, et les médecins ne voulaient point la croire. Pauvre mère ! Elle n'avait jamais vécu que par le cœur: les souffrances qu'elle ressentit en son cœur allaient expier, et au delà, les imperfections que l'ardeur de ses affections avait tout naturellement entraînées après elles.

Ses défauts n'étaient, en effet, que des excès de précieuses qualités: elle ne gâtait ses enfants, et surtout ses petits-enfants, que par excès de bonté et de tendresse. L'ardeur avec laquelle elle exprimait parfois ses sentiments et ses impressions n'était jamais, chez elle, qu'un excès de franchise. Je l'ai vue bien souvent s'indigner contre le mal et l'injustice, ou du moins contre ce qu'elle croyait être injuste et mauvais ; mais *jamais*, aussi loin que se reportent mes souvenirs, jamais je ne l'ai vue se mettre en colère ni même s'impatienter. Sa trop grande facilité à donner, qui la réduisit plus d'une fois à la gêne, n'était chez elle que l'effet d'une générosité, d'une bonté compatissante qui n'avait pas la force de refuser

A partir de ce moment, ses souffrances devinrent plus fréquentes et plus vives. Elle avait des maux de cœur, des faiblesses, de l'oppression ; ses forces diminuaient

rapidement ; elle se voûtait, marchait avec une difficulté chaque jour plus sensible, et, malgré l'usage d'une canne, il lui arrivait souvent de tomber.

Un eczéma très-douloureux vint compliquer et aggraver cet état de faiblesse. Il paraît qu'on le fit passer trop brusquement ; toujours est-il qu'à partir du moment où il disparut survinrent des crises de suffocations qui, dès le mois de septembre 1873, mirent presque ses jours en danger. Elle était devenue maigre et débile ; si bien que, à son retour à Paris, vers le milieu d'octobre, elle pouvait tout au plus aller le matin à la messe à Sainte-Clotilde, éloignée de cent pas à peine de sa nouvelle demeure (rue Casimir-Périer). Ces crises, en se rapprochant, ne lui permettaient plus de se remettre et de reprendre des forces pour supporter de nouvelles souffrances.

Elle continuait cependant à communier tous les matins, sauf les jours où quelque crise de suffocations l'avait obligée à boire durant la nuit. Du reste, jamais une plainte, jamais une impatience, jamais un mouvement de mauvaise humeur. La seule chose qu'elle redoutait, c'était de devenir tout à fait impotente ; mais ce n'était pas pour elle-même qu'elle craignait la paralysie ; c'était à cause de nous et de ses domestiques. Les deux ou trois fois que je l'entendis exprimer cette crainte, elle ajoutait toujours et immédiatement : « Mais en cela comme en tout, que la sainte volonté de Dieu s'accomplisse ! » Son âme était pleinement soumise et abandonnée, dans une grande paix et une grande douceur, qui se reflétaient sur son visage.

Le 22 novembre, elle put sortir pour la dernière fois pour aller à la messe. Le médecin lui interdit absolument

la marche et l'air froid. Deux fois par semaine, habituellement le mardi et le vendredi, elle recevait la sainte Communion, que nous lui portions alternativement, le bon abbé Chaumont (son confesseur), l'abbé Diringer et moi.

Ses crises d'étouffements devinrent violentes. Ma sœur Nathalie de Malaret, qui était venue passer l'hiver auprès d'elle, accompagnée de sa fille Madeleine, était souvent obligée de se lever pendant la nuit pour lui procurer quelques soulagements. Vers le milieu de décembre, nous commençâmes à nous inquiéter tout de bon. Je crus cependant pouvoir, sans imprudence, aller prêcher la retraite d'ordination au Grand-Séminaire de Beauvais; mais le jeudi, 18, une dépêche me rappelait précipitamment à Paris; deux ou trois fois ma pauvre mère avait failli passer dans une de ces affreuses crises qui duraient quelquefois plus d'une heure. Elle me demandait alors avec angoisse. « Mon unique crainte, m'avait-t-elle dit cent fois, et depuis plusieurs années, mon unique crainte, c'est de mourir loin de toi, mon cher enfant. » Aussi, à partir de ce moment, je me résolus à ne plus faire la plus petite absence. Au point de vue de mon sacerdoce, je fis passer ce devoir avant tous les autres: c'est bien le moins, quand une chrétienne, quand une mère a l'honneur insigne d'avoir donné un fils au bon Dieu, c'est bien le moins, dis-je, qu'elle soit la première à en bénéficier et à le voir à ses côtés, comme un ange gardien consolateur, dans les moments suprêmes qui décident de l'éternité.

Le vendredi soir, 19, je fus sur le point de lui proposer de l'administrer; néanmoins, comme elle semblait

mieux, je remis à un peu plus tard, plus encore pour ménager mes frères et sœurs que pour elle-même. Je savais par expérience qu'en lui proposant les Saintes-Huiles, je serais accueilli avec le bonheur grave et vrai qui convient en pareil cas à une âme solidement chrétienne.

Le lendemain matin, à 5 heures, Saint-Jean, le fidèle serviteur de ma mère, accourait en toute hâte et m'appelait auprès d'elle. Depuis deux longues heures, d'horribles étouffements se succédaient presque sans interruption. C'était navrant, même à entendre. » Viens vite, me dit à demi-voix ma sœur, dès qu'elle m'aperçut. Cela va un peu moins mal depuis quelques minutes; mais, mon Dieu! que c'était affreux tout à l'heure! J'ai trouvé la pauvre maman la tête renversée en arrière, la bouche ouverte, et haletante; sa pauvre poitrine se soulevait comme des vagues; les veines du cou se gonflaient à se briser. Plusieurs fois j'ai cru que le dernier moment était venu. »

Je n'hésitai plus. Je lui proposai l'Extrême-Onction, qu'elle accueillit non avec résignation, ce serait trop peu dire, mais avec empressement, avec bonheur. Cette fois, comme quatre ans auparavant, j'eus la douloureuse consolation de lui donner moi-même les derniers Sacrements, les yeux baignés de larmes, mais le cœur tout dans la paix, à cause des admirables dispositions où je voyais celle que j'aimais plus que moi-même. Je sentais d'ailleurs que c'était plutôt une précaution qu'une nécessité urgente. J'allai ensuite dire la messe pour elle, la recommander au Sacré-Cœur de Jésus, à la Vierge Immaculée, à notre Père saint François et à notre bon

saint François de Sales, afin qu'une mort très-sainte fût le couronnement de cette bonne vie. Je me rappelle avoir singulièrement supplié la miséricorde divine de faire en sorte que les terribles souffrances du Purgatoire fussent épargnées à ma mère bien-aimée. C'était le 20 décembre.

Cependant, quelques jours après, elle se remit encore une fois de cette crise, assez du moins pour pouvoir aller et venir un peu dans son appartement, et quelquefois même se mettre à table avec nous. Habituellement, pour éviter une fatigue dont les conséquences immédiates étaient des étouffements et des crises, elle restait dans sa chambre, assise dans un grand fauteuil, qu'après sa mort j'ai recueilli comme une sorte de relique. C'était là, à ses côtés, que je passai toutes mes soirées; mes frères et sœurs venaient tour à tour passer auprès d'elle quelques instants, pour ne pas la fatiguer par des conversations trop suivies ou trop bruyantes. Quand elle était seule, elle lisait, ou priait, ou sommeillait, épuisée par les progrès intérieurs du mal.

Le jour de l'an, elle présida avec une joie toute maternelle le bon repas de famille, qui groupait autour d'elle la plupart de ses enfants et petits-enfants. Elle était enchantée des rires, de l'entrain de la jeunesse, à qui elle venait de distribuer, pour la dernière fois, hélas! des étrennes toujours trop petites pour son cœur, quoique trop grandes pour sa bourse.

Au milieu de cette amélioration momentanée, et d ailleurs bien relative, elle ne se faisait aucune illusion. A quelques paroles qui lui échappaient par-ci par-là, dans l'intimité, elle se montrait à nous vivant dans la pensée

tranquille et constante de sa fin prochaine, humble et douce devant Dieu, résignée, confiante, de plus en plus mère et grand'mère. Elle priait beaucoup pour ne pas dire toujours; et son visage, paraît-il, portait l'empreinte d'une paix grave et sereine. Jusqu'à la fin elle conserva toutes ses facultés, ainsi que son regard si intelligent, si tendre. Le corps seul s'affaissait de plus en plus; les jambes lui refusaient leur service.

La médecine inventa contre les suffocations plusieurs palliatifs, qui réussirent d'abord, puis s'usèrent les uns après les autres. A partir du 23 ou 24 janvier, la désorganisation générale s'accentua; les crises devinrent si violentes, si aiguës, si prolongées, que ma pauvre mère entra dans une sorte d'agonie. C'était surtout le matin, aux approches du jour, et dans l'après-midi, vers trois ou quatre heures, qu'elle souffrait le plus. Chacune de ses respirations étranglées paraissait devoir être la dernière.

Ces étouffements fendaient l'âme; ils étaient précédés et accompagnés d'une espèce de râle haletant, plein d'angoisse, qu'aucun de nous n'oubliera jamais. Pauvre et chère mère! Notre-Seigneur s'apprêtait à lui faire terminer son Purgatoire sur la terre. Je l'avais recommandée à plusieurs âmes particulièrement saintes et à de nombreuses et ferventes Communautés. Nous pûmes toucher du doigt, pour ainsi dire, l'efficacité de leurs puissantes prières.

A partir du dimanche, 25 janvier, je ne quittai pour ainsi dire plus celle qui allait nous quitter bientôt. Assis ou agenouillé à côté de son lit de douleur, je tenais habituellement sa pauvre main dans la mienne, avec le

cher petit crucifix sur lequel notre Sabine avait, cinq ans auparavant, rendu son dernier soupir. Ce crucifix d'argent, béni par Grégoire XVI d'abord, puis par Pie IX, ne m'a pas quitté depuis le 16 janvier 1847, jour de la mort de ma grand'mère Ségur, à qui je l'avais donné en revenant de Rome, trois ans auparavant. A la mort de mon pauvre père, je le mis dans ses mains glacées, et il y demeura jusqu'au moment où l'on déposa le corps dans le cercueil. Le 28 août 1868, lorsque Sabine reçut l'Extrême-Onction, je le lui confiai, comme je l'ai dit plus haut, et elle ne le quitta plus jusqu'au jour même de sa mort, le 20 octobre. Elle le garda dans ses pauvres mains, sur son cœur, jusqu'au moment où, suivant les saints usages du monastère, son cercueil ouvert, semé de fleurs blanches, passa par la grille de la communion pour être transporté au caveau des Religieuses de la Visitation. Consacré, sanctifié une fois de plus par la sainte agonie et le dernier soupir de ma mère, ce crucifix est désormais une véritable relique de famille, gardien de bons et grands souvenirs.

XI

Au commencement de cette longue et vraiment affreuse agonie, ma mère renouvela, avec une gravité, une tendresse, une bonté profondes, ses bénédictions maternelles.

J'eus le bonheur de recevoir le premier cette bénédiction suprême, que Dieu ratifie toujours. « Adieu, me

chers enfants... Je vous bénis tous, dit-elle à ceux d'entre nous qui étaient là présents, agenouillés avec moi auprès de son lit. Je ne me sépare pas de vous...; je serai toujours avec vous, et vous avec moi... Je prierai Dieu pour vous dans le ciel..., s'il daigne me faire grâce... Priez tous pour moi... » Ces paroles étaient entrecoupées de poses haletantes, et elle les disait avec effort, au milieu de ses étouffements presque continuels.

« Que je te bénisse encore une fois.... toi surtout, mon cher enfant, me dit-elle... toi qui as été la consolation de toute ma vie. Que serais-je devenue sans toi?... » Et comme je lui demandais de me pardonner les peines que j'avais pu lui faire, elle ajouta tendrement : « Tu ne m'en as jamais fait. » Et elle rentra dans un de ces demi-assoupissements, fruit de l'extrême fatigue qui suivait ordinairement ses crises.

Elle me chargea de régler pour le mieux les difficultes qui pourraient s'élever au sujet des questions d'affaires. « Tu feras pour le mieux, me dit-elle à plusieurs reprises. Je te donne plein pouvoir sur mon testament... Je veux que mon testament demeure une affaire de famille... Je ne veux pas qu'on y mêle les hommes de loi. » Et elle me fit quelques recommandations de détail auxquelles elle tenait davantage.

Nous nous succédions auprès d'elle pour la veiller, tant la nuit que le jour. Sauf pendant de courts moments de sommeil, qu'elle rachetait ordinairement par des suffocations plus aiguës, plus prolongées, nous nous employions tour à tour à lui donner de l'air à l'aide d'un grand éventail de toile, qui, à la fin de sa maladie, se trouvait déjà tout usé. Bien souvent la pauvre malade

s'écriait, d'une voix breve et sourde : « De l'air ! de l'air ! » Nous étions désespérés de ne pouvoir la soulager que très-imparfaitement, soit avec l'éventail, soit en ouvrant les fenêtres, soit en lui faisant respirer de l'éther. Par moments, les suffocations furent telles, qu'elle tombait en syncope.

Plusieurs jours déjà avant cette redoutable quinzaine, ma mère avait cherché et trouvé, dans sa dévotion à Notre-Dame de Lourdes, un immense soulagement. L'eau miraculeuse, dont la sainte Mère de Dieu avait daigné se servir une fois déjà pour l'arracher à la mort, avait apporté et à son âme et à son corps des secours mystérieux. A mesure que la lutte devint plus violente, l'assistance surnaturelle de Notre-Dame de Lourdes devint plus manifeste. A tout instant ma mère demandait, ou du moins acceptait, avec une sorte de transport, quelques cuillerées de cette eau bienfaisante qui produisait en elle des effets surprenants. Parfois cette eau faisait complétement disparaître ces affreuses douleurs, et le médecin n'hésitait pas à déclarer qu'il y avait là quelque chose de surnaturel, d'absolument inexplicable. « Il est évident, disait-il, que si la vie de l'âme ne dominait pas ici totalement la vie du corps, il y aurait de très-vives souffrances, dont la cause organique subsiste assurément toujours. »

Nous avions placé en face d'elle, sur un des rayons de sa bibliothèque, une jolie statuette de Notre-Dame de Lourdes. Cette pieuse image resta devant les regards de ma mère jusqu'à la fin.

Profitant d'un moment de répit entre ses crises, je lui dis : « Chère maman, vous offrez bien, n'est-ce pas ?

toutes vos souffrances pour le Pape? — Oh, Oui, reprit-elle vivement; j'offre toutes mes souffrances pour le Pape... et pour Rome. » Et, après une petite pause : « Je suis heureuse de mourir enfant de l'Église catholique... de ne penser que ce que pense le Pape... et d'être toute avec lui. Je déteste ce qu'il déteste et ceux qui le détestent... Et ces sentiments, ajouta-t-elle avec tendresse, en appuyant sa pauvre tête sur la mienne, c'est à toi, que je les dois, mon cher enfant (1). »

Depuis le dimanche, 25, jusqu'à la triste nuit du 9 février, je passai les nuits dans une petite chambre attenante à celle de ma pauvre mère. J'allais à elle dans les grandes crises, ou bien lorsque j'entendais s'augmenter le râle de ses oppressions. Je priais avec elle; car elle me dit une fois qu'elle priait toujours. Plus d'une fois un *Pater,* un *Ave Maria*, ou bien quelques invocations au Sacré-Cœur, ou à nos deux chers Saints, saint François d'Assise et saint François de Sales, la calmèrent comme par enchantement. Aussi, comme nous les aimons davantage, depuis ces jours et ces nuits mémorables!

Le matin, lorsque la crise du lever du jour paraissait ou terminée ou avortée, à genoux auprès de ma mère bien-aimée, je lui disais doucement, et comme cœur à cœur, quelques paroles de foi, d'amour, d'espérance,

(1) Le pieux lecteur comprendra le sentiment tout chrétien qui m'empêche de passer sous silence des paroles de ce genre. Ces louanges sont de celles dont un fils, et surtout un fils prêtre, non-seulement peut, mais doit « se glorifier dans le Seigneur, » suivant la grande parole de l'Apôtre saint Paul. C'est à ma sainte vocation, c'est à Jésus-Christ en moi, qu'elles s'adressaient, et non point à ma personne.

avant que d'aller célébrer pour elle le Saint-Sacrifice. Elle m'entendait toujours alors, même quand elle n'entendait plus autre chose. Le mercredi, 28, au matin, je lui dis donc : « Chère maman, je vais dire la messe pour vous et demander au Sacré-Cœur, à Notre-Dame de Lourdes, à notre Père saint François et à notre bon saint François de Sales, et aussi à Sabine, n'est-ce pas ? de vous accorder une fin douce et sainte. — Oh ! je te remercie, me répondit-elle à demi-voix ; mais demande surtout que je souffre avec courage et amour. » Et je la bénis, au nom de Notre-Seigneur.

Dans la journée, après un assoupissement, elle me dit doucement : « Est-ce bientôt la fin ? — Pas encore, chère maman. — Oh ! tant pis... Qu'elle vienne vite !... Cependant la sainte volonté de Dieu... et non la mienne !... Tant qu'il voudra. » Et elle baisait avec amour la petite croix, la pressant tour à tour sur ses lèvres et sur son pauvre cœur. Son visage demeurait toujours doux et paisible.

« Je me donne au Sacré-Cœur de Jésus... tout entière..., dit-elle. Je lui consacre toutes mes souffrances... jusqu'au dernier soupir. »

Je ne sais à l'occasion de quoi elle me parla de notre cher Tiers-Ordre franciscain, et ensuite du Purgatoire. Je lui rappelai la magnifique et miséricordieuse grâce de l'*Absolution générale*, dont nous jouissons, nous autres Tertiaires, et comment, au moment de la mort, avant de paraître devant le bon Dieu, nous nous trouvons, par la miséricorde de notre Jésus, par les mérites de sa croix, par ceux de sa Mère, de saint François et de tous les Bienheureux de la famille séra-

phique, miséricordieusement rétablis dans la grâce et dans l'innocence de notre baptême, absolument purifiés devant notre Dieu.

« Notre bon Père saint François d'Assise ne m'abandonnera pas, me dit-elle avec une expression de bonheur. Quelle grâce que le Tiers-Ordre!... Et ces admirables Indulgences!... qui rétablissent dans l'innocence!... Si on les connaissait..., tout le monde voudrait en être. » Pendant sa longue agonie, je lui donnai, par intervalles, les grandes Absolutions générales avec Bénédiction Papale auxquelles nous avons droit dans le cours de chaque année, et, à la fin, celle qui nous est concédée pour l'article de la mort, de sorte que cette chère âme, qui correspondait pleinement aux grâces de son Dieu, a dû paraître devant lui toute revêtue et comme toute transfigurée par cette grâce incomparable de saint François.

Frappés et profondément émus des paroles que lui inspiraient et l'amour de Dieu et l'amour maternel, nous les recueillions par écrit, au fur et à mesure, et avec un respect religieux, sans qu'elle s'en aperçût. Ces paroles sont et seront toujours pour nous le plus cher de nos souvenirs. Elles ne sont pas toutes consignées ici; quelques-unes, très-belles et très-touchantes, ont été trop personnelles pour être mises sous les yeux de tous.

XII

Ma mère n'eut à ma connaissance du moins, que quelques instants de crainte et de terreur. Elle dut voir

alors quelque chose du démon. Elle m'appela avec une sorte d'angoisse, me disant plusieurs fois de suite : « Gaston !... Gaston ! au secours !... Il lutte... il lutte.... il lutte... » Et ma sœur, qui était là avec moi auprès de ma mère, me dit tout bas : « Elle ouvre les yeux tout grands ; elle paraît avoir peur. » Je demandai à ma nièce Madeleine de l'eau bénite ; et au nom de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, au nom de Notre-Dame de Lourdes, au nom de la sainte Église dont j'étais le prêtre, je commandai au démon de laisser en paix la servante de DIEU. Trois ou quatre fois, je jetai sur le lit, à droite, à gauche, cette eau bénite que redoute si fort le démon, au dire de sainte Térèse, qui en avait fait souvent l'expérience ; et presque aussitôt ma chère mère rentra dans le calme et la paix de JÉSUS-CHRIST. La même chose, absolument la même chose, était arrivée à ma sœur Sabine pendant son agonie, comme nous l'avons vu.

C'était la veille de la Saint-François de Sales. Dans la nuit, entre deux crises, je lui dis : « Chère maman, nous voici au jour de notre bon saint François de Sales ; c'est notre ami, notre Patron. J'espère qu'en sa fête, ou du moins pendant son octave, il va venir vous prendre et vous présenter lui-même au bon DIEU. — Je l'espère aussi, me répondit notre pauvre mourante ; quel bonheur de paraître devant Dieu..., accompagnée de mon Père saint François d'Assise..., de saint François de Sales..., et aussi de Sabine ! »

Le souvenir de sa fille du ciel ne la quittait guère. Plusieurs fois nous l'entendîmes l'appeler. Je l'entendis, entre autres, répéter trois fois de suite, et avec une expression indicible de douleur et de tendresse : « Sabine !

Sabine !... Je t'en supplie..., prie pour moi..., viens à mon secours !... O mon Dieu ! j'étouffe !... c'est trop..., c'est affreux... que je meure vite ! — Oui, lui dis-je, pauvre maman ; mais quand il voudra..., n'est-ce pas ? — Oui, oui, quand il voudra..., quand il voudra. Que sa volonté soit faite..., toujours, toujours. » Et tout cela était dit avec tant de douceur, avec tant de résignation, que des larmes d'admiration, non moins que de compassion, s'échappaient malgré nous de nos yeux. Cela fendait le cœur de ne pouvoir lui porter secours.

Au milieu de cette affreuse lutte, elle trouvait de la consolation à nous embrasser et à répondre aux marques de notre tendresse. Elle aimait à appuyer sa tête fatiguée contre la mienne. Et là, tout près d'elle, je murmurais à son oreille quelques bonnes paroles. « Chère maman, votre pauvre cœur est tout rempli de foi et d'amour. — Et de soumission, » ajouta-t-elle aussitôt.

Toute sa vie, elle avait manifesté une singulière crainte d'être enterrée vivante : et il avait été convenu depuis longtemps qu'après sa mort, son cœur serait embaumé et déposé au monastère de la Visitation, où avait vécu notre bonne Sabine, et d'où elle était partie pour le Ciel. Je le lui rappelai. « De cette manière, lui dis-je, votre cœur sera toujours au milieu de nous, et reposera jour et nuit près du Saint-Sacrement. — Oui ; me répondit-elle. Quel bonheur !... Cela vous aidera à mieux prier et davantage pour moi. »

Elle devait communier le lendemain matin, pour la fête de saint François de Sales. Cette pensée adoucit beaucoup ses souffrances, et la paix de Dieu qui domine tout sentiment, la conserva plus que jamais en Jésus-

Christ. « Vous pardonnez bien à tout le monde, n'est-il pas vrai, chère maman, » lui dis-je, après lui avoir renouvelé la sainte absolution et lui avoir donné une de nos grandes Absolutions franciscaines. Ce n'était pas que j'eusse le moindre doute sur ses sentiments ; mais j'étais heureux de lui faire faire, aussi souvent que le permettait sa faiblesse, des actes sanctifiants d'amour, de résignation, de patience. « Je pardonne à tout le monde, répondit-elle doucement et gravement. Je crois que je n'ai pas d'ennemi... Si j'en ai, je leur pardonne..., et j'espère que tout le monde... me pardonne aussi. »

Le Jeudi, 29, après avoir dit pour elle, et Dieu sait avec quel cœur, la messe de notre grand et cher saint François de Sales, je lui apportai le Saint-Viatique, vers 7 heures du matin. Quel moment, et pour une mère mourante et pour un fils consacré à Dieu ! La plupart de mes frères et sœurs étaient là présents, ainsi que nos bons serviteurs. Après avoir adressé à ma mère chérie quelques paroles, je déposai sur ses lèvres le Corps adorable de Celui qui garde ici-bas les âmes pour la vie éternelle. Nous priâmes autour d'elle, pour elle, avec elle. Elle nous bénit tous de nouveau. Cette communion du 29 janvier, de la fête de saint François de Salles, devait être la dernière. — O bon et adorable sacrement, ô mystère d'amour, dont ma mère se nourrissait presque chaque jour, et qui l'avez si saintement préparée à son éternité !

Dans la soirée de ce même jour, je me trouvai seul auprès de ma mère, avec la Sœur de Bon-Secours, que nous avions été obligés d'appeler à notre aide. « Chère maman, lui dis-je en profitant d'un moment de calme ;

je vous ai donné la communion ce matin ; le bon Dieu est dans votre cœur. — Oh! oui, me répondit-elle avec ferveur ; et je vais l'emporter au Ciel... Si saint François de Sales... voulait m'appeler à lui! » Et la bonne Sœur me disait tout bas : « Si vous saviez avec quel sourire céleste elle vient de dire cela! »

XIII

Le lendemain matin, vendredi, 30 janvier, la bonne Providence, exauçant un des vœux les plus ardents de cette chère mère, voulut que tous ses enfants, sans exception, fils et filles, gendres et belles-filles, se trouvassent réunis autour de son lit de mort. Les absents, mandés en toute hâte, venaient d'arriver. « Chère maman, lui dis-je, Notre-Seigneur vous a exaucée ; voici tous vos enfants auprès de vous. » Et alors, dans une sorte de transport qui nous arrachait à tous des larmes d'attendrissement, d'admiration, de bonheur et de douleur tout ensemble, elle trouva la force de s'écrier, au milieu de ses étouffements : « Merci, mon Dieu! merci, merci!.. Tout ce que je désirais... Dernier bonheur! » Puis, après un moment de recueillement, et comme toute ravie d'amour : « Dieu!.. Dieu!.. Dieu!.. Dieu, mon amour!.. mon amour... Seigneur, mon amour... Seigneur... L'amour... l'amour!.. l'amour!.. Dieu et mes enfants! » Et après un silence qu'interrompaient seuls nos sanglots : « L'amour!... Mon Dieu, que je meure vite! vite!... Je ne peux plus supporter tant de joie, tant

de bonheur... Merci, mon DIEU, merci... Quelle reconnaissance!... et quel bonheur!... Oh, je suis bien... je suis bien... JÉSUS, mon DIEU... je vous aime... de tout mon cœur. »

Puis, se tournant vers nous, et levant sa pauvre main sur nos têtes: « Tous, tous!... Je vous bénis tous, chers enfants! Vous êtes tous en moi... Vous êtes là intérieurement, » et elle montrait son cœur.

Elle ne quittait pas mon petit crucifix, le crucifix de Sabine. « Elle le baise à tout instant, avec une sorte de fièvre, me disait Nathalie. Elle ne passe pas une minute sans baiser la croix, sans la porter à son cœur ou à sa pauvre poitrine. » L'ayant un moment laissé échapper, elle poussa une sorte de cri d'angoisse: « La croix? la croix?... où est-elle? » Et, l'ayant retrouvée, elle la serra de nouveau, ainsi que ma main, qu'elle gardait toujours dans la sienne.

Elle continuait à boire très-souvent de l'eau de Notre-Dame de Lourdes. Chaque fois, en approchant la cuillère de ses lèvres, nous lui suggérions quelqu'invocation à la Vierge Immaculée, qu'elle redisait après nous: « Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous!... Bonne Sainte-Vierge, secourez-moi!.. Venez à mon secours! » Ce jour-là, dans la matinée, ma pauvre mère crut que le dernier moment était venu. D'une voix brève, sans souffle, elle nous dit: « C'est fini... Je n'ai plus de connaissance... Vite! une dernière fois... de l'eau de Notre-Dame de Lourdes... afin que je meure avec elle... dans son sein! » Et après avoir bu quelques gouttes de l'eau bienfaisante, elle s'assoupit.

C'était un véritable martyre. Le médecin pensait

qu'elle passerait dans une de ces syncopes. Il lui donna quelques calmants, à très-petites doses; aussi les assoupissements devinrent-ils plus habituels, plus prolongés. Pendant des heures entières, elle semblait ne plus rien entendre; elle ne répondait plus, excepté quand on lui parlait du bon Dieu, ou lorsque la souffrance aiguë l'arrachait à cette espèce de repos factice et écrasant.

Vers 11 heures, ma sœur Henriette et mon frère Edgard étaient de garde avec moi auprès d'elle : « Faut-il que je souffre, dit-elle à demi-voix; faut-il que je souffre, pour en être réduite à désirer quitter... ce que j'aime le plus ! » Quelques instants après, elle ajouta avec tendresse : « J'ai bien de la peine à vous quitter, mes enfants, mes chers enfants !.. Mais que la volonté de Dieu se fasse... et non la mienne !... »

Elle dit encore à Henriette, qui se trouvait seule auprès d'elle : « Je suis si bien !.. si heureuse !... Quelle bonne mort ! »

Nous étions revenus à notre cher et douloureux poste. Elle dit avec amour : « O bon souvenir du cœur du bon Dieu... et de mes enfants ! » Et, sentant venir une crise de suffocation, elle ajouta : « Gaston, j'ai peur... Je deviens méchante... J'ai peur d'une crise. » Et je la calmai en la bénissant et en lui donnant une fois encore la grâce de l'absolution, avec l'Absolution générale de saint François. La paix de l'âme rendit la paix au pauvre corps.

Le jour et la nuit, ma sœur de Malaret l'entourait de toutes sortes de soins, ainsi que la bonne Madeleine. Ma mère en était vivement touchée. « Nathalie, toujours là..., ma bonne et chère fille ! lui dit-elle une fois en l'apercevant. Ce sera pour toi une bénédiction et une

consolation... pour toute ta vie... de m'avoir soignée comme tu l'as fait! » Puis, nous voyant à ses côtés: « Gaston, toi aussi, toujours là... mon cher enfant... Mon cher Edgard..., mon fidèle!.. Mon bon Anatole, cher enfant!.. Je veux que vous sachiez que je vous aime tous... mes pauvres chéris!... Mes fils... mes filles... je vous aime... oh, tous... toutes... Oui, tous... toutes. »

Nos deux fidèles serviteurs étaient là aussi, agenouillés, priant et pleurant. Ma mère les aperçut. « Bon Saint-Jean!... Pauvre Méthol, bon Méthol, leur dit-elle de sa voix épuisée. Je veux les embrasser... Ils m'ont soignée comme mes enfants. » Et elle les embrassa et les bénit.

Vers le soir, après un long assoupissement, elle murmura, en revenant à elle: « Je ne suis pas morte? » Et, avec une expression de tristesse: « Encore une nuit pour mes pauvres enfants!... C'est terrible! »

Dans cet état, elle ne pensait qu'aux autres; oubli complet d'elle-même, de ses affreuses souffrances. Elle continuait ainsi jusqu'à la fin ce qu'elle avait fait toute sa vie. Parfois, au milieu même de ses crises, elle entrait à cet égard dans d'incroyables détails. Pendant une suffocation, elle prononça quelques mots entrecoupés, qu'elle dut répéter. Elle demandait si la Sœur avait un fauteuil, un manteau, une chaufferette.

Parmi ses dernières recommandations, elle pensa à son ancien et très-pauvre jardinier des Nouettes, à qui elle faisait une petite rente, pieux héritage que nous avons tenu à recueillir. Elle voulut que ses souliers fussent donnés après elle à la femme de mon bon serviteur Méthol. « Ils lui vont bien, » dit-elle. Et elle

ajouta quantité de petites recommandations de détail sur la distribution de quelques objets auxquels elle tenait davantage. Puis elle parla des principaux ouvrages de sa bibliothèque, de son argenterie, de ses services de table, de ses tableaux, exprimant ses derniers désirs avec une parfaite lucidité d'esprit et de mémoire.

Une charmante petite attention, vrai souvenir du cœur, lui fit dire encore : « Je laisse, comme souvenir, à notre bonne Sœur Marie Donat mes lunettes, avec l'étui. Elle a de mauvais yeux, et mes lunettes lui allaient très-bien. » Ce petit legs a été exécuté avec un religieux et affectueux respect.

Ensuite elle bénit les absents, parlant avec une tendresse toute maternelle de ses petits-enfants et arrière-petits-enfants. « Je les bénis et les embrasse tous, tous. » Et elle tendait les bras comme pour les serrer sur son cœur. « Les Anges veillent sur terre, murmura-t-elle;... j'espère être au ciel un bon ange pour eux. »

L'assistance de Notre-Dame de Lourdes continuait à être visible ; et ma pauvre mère avait souvent sur les lèvres son nom béni. « Notre-Dame de Lourdes ! dit-elle entre autres ce soir-là... Quels beaux et saints souvenirs ! Bonne Notre-Dame de Lourdes !... »

Quelque temps après, croyant sans doute qu'elle allait expirer, elle dit : « Avec Notre-Dame de Lourdes... une dernière bénédiction... du haut du ciel... à mes enfants ! Tous je les bénis,... au nom du Père... et du Fils... et du Saint-Esprit ! Ainsi soit-il. »

La crise passa encore ; et la pauvre mourante murmura tout bas : « Quand donc viendra... le dernier soupir vainqueur ? » J'étais là à genoux auprès d'elle.

« Quand Dieu voudra, chère maman, lui dis-je. — Oui... quand il voudra... Maintenant tout n'est plus rien pour moi... sur la terre. » Je lui donnai de nouveau la sainte absolution, pour la fortifier, pour ranimer sa confiance. Et Nathalie lui ayant demandé si elle voulait un peu d'eau de Lourdes : « Oh, oui ;... oui, toujours,... jusqu'à la fin de ma vie,.. C'est si bon, si doux, si délicieux... Je sens bien en moi... intérieurement... dans tout mon corps... si c'est de l'eau de Lourdes. »

En effet, dans la journée, notre provision d'eau de Lourdes menaçant de s'épuiser, on y avait mêlé un peu d'eau ordinaire. Comment s'en aperçut-elle? C'est à Notre-Dame de Lourdes qu'il faut le demander. Nous envoyâmes aussitôt frapper à diverses portes amies; et le soir même, ainsi que les jours suivants, nous eûmes de quoi satisfaire aux saints désirs de notre chère malade.

Cette eau sacrée de la Sainte-Vierge avait, mieux que tous les remèdes, la vertu de la soulager. Après en avoir pris avidement plusieurs cuillerées, elle dit une fois : « Je suis si bien!... Je suis comme sur un lit de plumes. » Or, ce lit de plumes, on en constatait déjà les terribles douceurs, lorsqu'on était obligé de la changer. Une large mare de sang baignait ses draps ; les reins étaient à vif ; et, lorsqu'on la remuait dans son pauvre lit, c'étaient des plaies saignantes qu'on était obligé de froisser !

Et, au milieu de ce supplice, que la miséricorde puissante de la Mère de Dieu avait seule la vertu de faire momentanément oublier, jamais une plainte, jamais la moindre impatience. Cette énergie chrétienne ne se démentit pas un seul instant.

XIV

Chaque jour nous nous attendions à la voir mourir. Nous étions réduits, nous aussi, à demander au bon Dieu de hâter la fin de tant de souffrances. Hélas! le martyre, ou, pour mieux dire, le purgatoire de ma mère devait durer dix jours encore! Maintenant qu'elle en recueille la récompense, nous avons le courage d'en bénir le Seigneur; mais, dans le moment, mon Dieu! que c'était dur!

Le samedi, 31 janvier, elle laissa s'échapper de son cœur ces saintes paroles, qui sentaient déjà le Paradis : « O beauté de Dieu!... et bonté, et bonheur!... Laissez-moi mourir. » Le fils de ma sœur Henriette, Armand, que ma mère aimait beaucoup, venait d'arriver de Bretagne pour recevoir la bénédiction de sa grand'mère. Quand elle l'aperçut, elle dit, malgré sa faiblesse toujours croissante : « Il n'en manquera pas un seul!... Cher petit Armand!... Mon enfant!... » Et elle l'embrassa tendrement. « C'est le dernier, ajouta-t-elle. O mon Dieu... merci!... Tous!... C'est le bonheur qu'il m'a promis... Oh! quelle bonne mort! »

Elle renouvela l'offrande de sa vie, répéta plusieurs fois de suite : « Pour la France!... pour le Pape!... pour le Pape! » Revenant ensuite à ses enfants, et toute plongée dans la paix et dans l'amour de son Dieu, elle ajouta : « Je bénis tout le monde... J'aime tout le monde... et surtout mes enfants... Je vous embrasse... Que je meure!... De l'eau de Lourdes!... toujours..., jusqu'à la

fin!... La Sainte-Vierge nous unira tous... dans le bon Dieu. »

Elle avait encore la force de prier pour les âmes du Purgatoire, sa dévotion favorite depuis des années. « Les pauvres âmes du Purgatoire... elles sont délivrées? me demanda-t-elle. — Oui, chère maman, lui répondis-je, celles que vos prières et vos souffrances ont fait entrer au ciel. Elles ne souffrent plus... Quel bonheur! elles prient pour nous. »

S'oubliant toujours elle-même pour ne s'occuper que de nous, elle nous dit, avec un soupir : « Comme c'est long... pour vous... mes pauvres enfants ! »

Elle semblait, par moments, près de succomber ; puis elle se relevait, sans qu'on pût savoir comment ni pourquoi. Quelquefois même, elle prenait un peu de pain dans du thé, ou bien encore, un peu de gelée. Sauf cela, elle ne se soutenait qu'avec quelques cuillerées de vin de Frontignan, et avec de l'eau de Lourdes. J'avais eu l'heureuse idée de lui proposer de ce Frontignan, que son cœur maternel avait aussitôt baptisé du nom de « vin de Gaston. » Toutes les deux heures, on y mêlait quelques calmants, afin d'atténuer la violence des crises de suffocation.

Chaque matin je disais la messe pour elle. Ceux d'entre nous qui le pouvaient communiaient pour elle de leur côté. Nous demandions pour notre mère chérie, avant tout, une fin sainte et très-sainte ; mais aussi, si cela était possible, une fin douce et prompte.

En dehors de ses assoupissements, elle avait toute sa présence d'esprit; et sa belle intelligence, non moins que son excellent cœur ne faiblirent pas un instant.

Cet état continua, sans changement notable, le dimanche 1er février. Voici celles de ses paroles que nous avons pu recueillir ce jour-là. C'était toujours la grande chrétienne et la mère pleine de tendresse.

« Adieu..., murmura-t-elle au milieu de ses souffrances et de sa faiblesse; adieu... toujours avec vous... Adieu, vous tous... O mes enfants, j'étouffe de bonheur... Adieu... nous ne nous séparerons pas... Nous serons toujours ensemble... Adieu... bonheur!... Adieu, tous... Le bon Dieu... admirable!... Quel bonheur!... Quelle grande grâce! »

Et comme ma sœur Henriette lui disait en pleurant : « Comme c'est bon que tous vos enfants soient là, n'est-ce pas, maman?» Elle répondit avec amour; « Ce sont mes anges... J'ai tout... Je vous ai tous... Ah! que c'est bon... adieu. »

Dans cette même matinée, et comme pensant tout haut, elle dit : « Que c'est beau... et que c'est bon!... Tout est bien beau... quand on a la vraie foi.

« Le pauvre Pape!.. il est si bon... il priera la Sainte-Vierge pour moi... Je l'aime bien... Dis-le-lui... Pauvre Église catholique!.. Est-ce qu'il y aura encore des persécutions religieuses? »

Vers une heure, toujours occupée de ces mêmes pensées de foi, d'amour, d'espérance, de piété maternelle, elle nous dit: « Je vis encore... J'aime bien le bon Dieu... Quand je serai morte, je verrai le bon Dieu... et la Sainte-Vierge... avec vous tous. — Maman, voici de l'eau de Lourdes, lui dis-je; prenez-en pour l'amour de la Sainte-Vierge. — Oui,... amour, » murmura-t-elle. Et, essayant de m'attirer à elle: « Ah! Gaston... mon cher Gaston!

Mes enfants, tous bons catholiques... selon les vœux du Pape... du Saint-Père... Le Pape... Je veux tout ce que veut le Pape. »

Et, à la fin de la journée, comme je lui disais : « Chère maman, vous offrez vos souffrances à Notre-Seigneur? — Oui, répondit-elle doucement. — Jusqu'à la fin? — Oui... jusqu'à la fin. — Vous l'aimez de tout votre cœur? — Oh, oui... de tout mon cœur... Mes enfants!.. Je les bénis encore. »

XV

Ma pauvre mère commença la journée du lundi comme elle avait fini celle du dimanche, par ces douces paroles : « Mes chers enfants, je vous bénis... encore. » La nuit avait été, comme les précédentes, un douloureux mélange d'étouffement et de défaillances, pour ne pas dire d'anéantissement. Elle tombait alors dans des assoupissements qui duraient parfois plusieurs heures, J'étais toujours dans la petite chambre à côté, où je reposais en compagnie de nos bons serviteurs Méthol et Saint-Jean, lesquels se relayaient auprès du lit de douleur, pour assister ceux de mes frères et sœurs qui veillaient notre pauvre mère. De là j'entendais les gémissements, les râles ; et lorsqu'ils me semblaient se prolonger ou dépasser la mesure ordinaire, je me levais ; j'allais, moi aussi, aider quelque peu, agiter le grand éventail, et surtout consoler, fortifier l'âme de ma bonne mère. Elle m'entendait presque toujours, et du premier coup.

Combien je bénissais Dieu de me trouver là, à ce beau et redoutable poste d'amour sacerdotal, non moins que d'amour filial! et combien nous nous sentions tous unis les uns aux autres par ce partage des mêmes fatigues, des mêmes dévouements, des mêmes larmes, des mêmes prières! Nous nous sommes toujours bien aimés, entre frères et sœurs; mais jamais nous ne l'avons si bien senti que devant ce lit de souffrances et pendant cette longue agonie. Oh! que notre mère nous a fait de bien alors, sans le savoir!

Le matin, vers 5 heures, j'étais à genoux auprès d'elle. Je doutais qu'elle m'entendît; elle n'avait pas répondu à plusieurs paroles qui venaient de lui être adressées. « Chère maman, lui dis-je tout bas. — Mon cher enfant, me répondit-elle aussitôt, et avec sa bonne voix, si tendre, si affectueuse. — Souffrez-vous beaucoup? — Non; seulement de la soif. — Voulez-vous de l'eau de Notre-Dame de Lourdes? — Oh, oui. » Et après en avoir bu six ou sept cuillerées: « Oh! c'est bon!.. c'est excellent... Notre-Dame de Lourdes!.. Je la vois... elle passe. — Vous la voyez, chère maman? lui dis-je tout ému. — Oui, je la vois, » me répondit-elle paisiblement.

« Vous offrez bien toujours vos souffrances au bon Dieu? — Oui, toujours.— Et jusqu'à la fin? — Jusqu'à la fin. — Je vais dire la messe pour vous, la messe en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes, de saint François d'Assise et de saint François de Sales. » Et elle me répondit: « Oh, oui, la messe... Va vite... vite. » Et elle retomba dans l'assoupissement.

A 2 heures, je lui renouvelai la Bénédiction Papale, l'Indulgence plénière et la belle restitution de l'innocence

baptismale, trésor de notre cher Tiers-Ordre. Quelques instants après, elle me dit : « Gaston, ta croix ; » et elle la baisa avec amour, la tenant à deux mains longtemps collée contre ses lèvres mourantes.

Quand elle reconnaissait quelqu'un, elle retrouvait son bon sourire. L'assoupissement, qui n'était au fond qu'un commencement d'asphyxie, gagnait visiblement! La souffrance aiguë était dominée par cet état d'anéantissement très-pénible lui aussi, et qui tenait quelque chose de l'agonie. Dans la soirée, je lui demandai si elle souffrait beaucoup. « Non, me répondit-elle à demi-voix ; je ne souffre plus depuis hier. » Et cependant, tout son corps portait sur une large et affreuse plaie saignante. Et cette plaie se développait d'heure en heure, sous l'action d'âcres humeurs qui enflammaient et rongeaient ses chairs vives !

XVI

Cette interruption de souffrances, jointe à un peu plus de facilité pour avaler de la mie de pain dans du the, nous avait fait concevoir, malgré tout, quelques lueurs d'espérance. Une consultation avait été décidée pour le mardi, 3 ; elle eut lieu, en effet, à 5 heures du soir. Mais ! dans quel état les médecins trouvèrent-ils notre pauvre mère ! Dans la matinée, afin de lui donner un peu de soulagement, et pour pouvoir faire son lit à fond, nous l'avions assise dans son grand fauteuil, et ce changement de position avait paru lui faire plaisir. Mais bientôt, vers

10 heures, un sommeil léthargique s'empara d'elle ; elle demeurait assise, sans mouvement, la tête tombant sur la poitrine, de telle sorte qu'au bout de quelques heures on fut obligé de la lui relever doucement et de la soutenir au moyen d'une bande de toile fixée au dossier du fauteuil. La congestion cérébrale était complète : ma mère n'entendait plus, ne voyait plus ; sa respiration, quoique forte et régulière, avait quelque chose d'insolite. Ses mains étaient violacées ; la gauche se refroidissait très-sensiblement. Son pauvre visage commençait à se gonfler. On essaya vainement de faire pénétrer entre ses lèvres contractées quelques gouttes de vin de Frontignan ou d'eau de Lourdes. La terrible asphyxie augmentait d'heure en heure.

Quand les médecins arrivèrent, ils déclarèrent que c'était fini, qu'il n'y avait rien à faire, que la pauvre mourante gagnerait peut-être le milieu de la nuit, tout au plus le lendemain matin. Cette fois, notre mère était pleinement en agonie, et notre seule consolation devant cette mort vivante était qu'elle ne souffrait plus et qu'elle allait s'éteindre sans ces épouvantables crises de suffocation qui nous avaient si souvent déchiré le cœur, et que nous redoutions tout particulièrement pour l'instant suprême.

Dans la soirée, nous récitâmes tous ensemble, autour de ma pauvre mère, les admirables prières des agonisants, et mes frères et beaux-frères ne voulurent à aucun prix s'éloigner pendant cette dernière nuit.

Chose étrange, et tout à fait inexplicable ! Vers 10 ou 11 heures, des phénomènes inattendus se manifestèrent : les mains froides se réchauffèrent ; le pouls monta,

monta si bien, qu'à la plus profonde léthargie succéda, sans motif apparent, un violent accès de fièvre : cent trente pulsations ! La connaissance, la vie, le mouvement revinrent peu à peu. On put reporter dans son lit la pauvre malade. Elle put avaler un peu d'eau de Lourdes, et elle recommença à vivre, et par conséquent à souffrir. Notre miséricordieux Seigneur, sans doute pour lui épargner les souffrances supérieures du Purgatoire, qu'eussent réclamées et sa sainteté et sa justice, voulut lui faire tout acquitter, dès ce monde, à moins de frais. Tout ce que le bon Dieu fait est toujours bien fait.

Le reste de la nuit se passa sans qu'il y eût rien de nouveau. La fièvre tomba peu à peu ; et à la congestion, à l'asphyxie de la veille, avait succédé, sinon le sommeil, du moins l'assoupissement accoutumé des derniers jours. Nous ne savions plus que penser.

XVII

Le lendemain matin, mercredi, à 4 heures et demie, j'étais agenouillé et je priais auprès de notre bonne mère. A tout hasard, je lui dis : « Chère maman ? » Je fus aussi heureux que surpris de l'entendre me répondre immédiatement, d'une voix faible sans doute, mais très-nette : « Mon enfant, mon pauvre enfant ! » — Souffrez-vous ? — Non,... non ; mais je suis très-fatiguée... Je m'en vais... je m'en vais. — Avec le bon Dieu... — Oui... avec le bon Dieu... » Et quelques minutes après : « Sainte-

Vierge,... je vous remercie !... Mon bon Jésus,... je vous aime... beaucoup. »

— Chère maman, lui demandai-je, vous êtes toujours heureuse de souffrir pour l'amour du bon Dieu ? — Oui, murmura-t-elle, oui..., heureuse. » Et je la quittai pour aller offrir le divin Sacrifice pour elle, pour son salut, pour une mort très-sainte, et, s'il se pouvait, très-douce. C'était le cri continuel de mon cœur.

Le reste de la journée, demi-assoupissement, demi-connaissance. Grand état d'humiliation physique, à cause des défaillances de son pauvre corps.

XVIII

La nuit du mercredi au jeudi fut agitée, fiévreuse ; presque pas de repos. A 5 heures du matin, elle me dit, ainsi qu'à Nathalie, qui l'avait veillée : « Je me sens très-mal... J'ai eu... toute la nuit... un poids terrible..., qui m'écrase... Qu'est-ce que c'est donc ? » Elle avait presque toujours les yeux fermés, et quand elle les ouvrait, elle ne distinguait plus guère. « Pauvre maman, lui répondis-je, c'est tout simplement la faiblesse, une forme de la souffrance. — Oui, la faiblesse..., comme tu dis très-bien... C'est lourd. — La croix de Notre-Seigneur était bien lourde aussi. Vous êtes sur la croix avec lui. — Oh ! oui, murmura-t-elle, sa croix était bien lourde... Croix .. lourde !... Je suis sur la croix. — Et vous aurez, chère maman, avec le bon Jésus, la patience jusqu'au bout ? — Je l'espère... Mais... je redoute... l'impa-

tience. » Et comme je cherchais à la consoler un peu, en lui suggérant de nouveau une de ses pensées les plus habituelles : « Que la sainte volonté de Dieu soit faite ! » elle murmura, de sa pauvre voix presque éteinte : «... Et non la mienne. — Jusqu'à la fin, n'est-ce pas? jusqu'au dernier soupir? — Oh ! oui... dernier soupir ! — Et, pauvre maman, vous unissez toujours toutes vos souffrances aux siennes, sur sa croix? — De tout mon cœur. »

Je revenais de célébrer pour elle la sainte messe. Elle était éveillée, et je lui demandai comment elle allait. « Je souffre beaucoup, me répondit-elle simplement ; je souffre... de partout. » Puis, elle ajouta presque aussitôt, d'une voix grave, et résignée : « Plus on souffre, mieux cela vaut... Cela mène au Ciel... On va au Ciel... »

Depuis huit jours, depuis la fête de saint François de Sales, elle n'avait pas communié. Comme la veille et ce matin-là même, elle avait pu avaler sans peine un peu de gelée et quelques bouchées de pain bien détrempées dans du thé, la pensée me vint de lui proposer de recevoir de nouveau, en viatique, la très-sainte Communion, qu'elle aimait tant et pour laquelle elle était habituée à affronter toutes sortes de fatigues. Je lui dis donc : « Chère maman, voudriez-vous communier encore une fois ? — Je n'en ai pas la force, me répondit-elle..., je suis si faible... j'ai Jésus... dans mon cœur... J'espère bien... qu'il est dans mon cœur... qu'il n'en sortira... jamais... Je n'ai pas la force... de penser à lui... de le prier... Il prie avec moi... à ma place. »

Nous étions tous autour d'elle, priant, pleurant, la regardant : « Chère maman, lui dis-je, vous avez autour

de vous tous vos enfants qui prient avec vous et pour vous. — C'est un immense bonheur, répondit-elle; tous... tous autour de moi... tous! — Comme nous voudrions souffrir à votre place! — Oh, moi, je ne le voudrais pas, reprit-elle aussitôt...; c'est terrible!... c'est si terrible, ce poids, cet affaissement... se sentir sans forces!... » Et, se rappelant que c'était son valet de chambre qui avait passé une partie de la nuit pour aider à la veiller, son bon cœur s'émut en pensant à lui. « Et mon pauvre Saint-Jean? demanda-t-elle; est-il bien fatigué? »

La soirée et la nuit furent très-agitées, très-douloureuses. Depuis sa congestion du 3, une pensée étrange lui revenait de temps à autre, durant le demi-assoupissement où elle demeurait plongée pendant des heures et des heures : elle se croyait morte déjà, morte et enterrée dans notre sépulture de Sainte-Anne, à Pluneret. Cette idée perçait de temps en temps. Ainsi, une fois que je lui offrais un peu d'eau de Lourdes, elle me dit : « De l'eau de Lourdes?... Comme à Paris?... C'est singulier! » Et comme nous la rappelions à la réalité, elle revenait peu à peu à elle-même, ou bien rentrait dans l'assoupissement et le silence. Elle nous dit plusieurs fois : « Je suis morte. » C'était très-pénible à entendre, et ce devait être pour elle un état tout particulièrement pesant et douloureux.

Le bon Méthol la veilla cette nuit du jeudi, 5, au vendredi 6. Il l'entendait murmurer à demi-voix et répéter : « Encore sur la terre!... Je les bénis tous... C'est dur... très-dur... O mon Dieu!... ô mon Dieu!... je vous offre tout. » Elle invoquait à chaque instant Notre-Dame de

Lourdes et disait : « Sainte-Vierge, priez pour moi. »

Comme gage de protection de la Vierge Immaculée, je lui avais mis, depuis plusieurs jours, sur la poitrine, mon scapulaire de l'Immaculée-Conception, avec l'image du Sacré-Cœur et du Cœur-Immaculé de MARIE. Elle le garda jusqu'à la mort.

XIX

La nuit du vendredi au samedi fut terrible. Depuis les reins jusqu'au milieu des jambes, et depuis une hanche jusqu'à l'autre, ce n'était qu'une plaie vive, toute saignante, à laquelle il était impossible de porter remède. L'inflammation était telle, qu'après sa mort on s'aperçut que la grangrène y était déjà. Le moindre mouvement était un déchirement. Le côté gauche, sous le bras, était également à vif.

Avec cela, elle étouffait, et ressentait par moment de vives douleurs dans la région du cœur. Enfin, comme surcroît d'épreuve, le bon DIEU avait permis que, depuis deux jours, se développât dans sa pauvre bouche, sur toute la langue, sur toutes les muqueuses du palais et de la gorge, une affreuse irruption de gros aphthes, mal très-douloureux, connu sous le nom de muguet, et qui, dans les grandes maladies, est toujours l'annonce d'une fin peu éloignée.

Au milieu de cette cruelle nuit, je me levai, et fus près d'elle. « Pauvre maman ! lui dis-je en l'embrassant avec tendresse. — Oh, oui... pauvre maman !.., me répondit-

elle tout accablée, mais toujours douce, paisible, patiente ; la pauvre maman,... elle souffre beaucoup... C'est horrible ! — Chère bonne maman, vous êtes sur la croix avec Notre-Seigneur. C'est votre Calvaire. — Oui, mon Calvaire... sur la croix. — Vous retrouverez tout cela, au Ciel, dans le sein de Dieu. — Je l'espère... avec vous,.. mes chers enfants... Je vous aime,... et jamais... je ne vous ai tant aimés... qu'au milieu... de ces épreuves. »

Le matin, je la bénis comme d'habitude, avant d'aller l'offrir à Dieu en union de la divine Victime. « Chère maman, lui répétai-je, je vais dire la messe pour vous, et demander pour vous à la Sainte-Vierge la grâce de souffrir avec force, avec amour. — Oui, oui,... c'est cela... avec courage... avec amour... avec amour, » me répondit-elle toujours avec la même douceur. Et comme j'ajoutais : « La souffrance passe; la récompense reste, » elle dit : « Oui,... mais elle passe bien lentement ! »

Au milieu d'invocations fréquentes, ardentes, à la chère Notre-Dame de Lourdes, elle buvait avidement de l'eau miraculeuse. « Cela fait du bien... à l'âme et au corps, » répétait-elle avec une grande reconnaissance.

A partir de 11 heures, assoupissements continuels jusqu'au lendemain dimanche, 8 février.

Le matin, à peine connaissance, ou du moins presque aucune parole. La vie s'en allait définitivement. A deux heures, somnolence interrompue par quelques gémissements. Je lui dis en la bénissant : « Souffrez-vous beaucoup...., pauvre maman? » Et, autant que sa faiblesse, ses aphthes pouvaient lui permettre de parler encore, elle me répondit : « Beaucoup... de partout. »

Elle était dévorée par une soif ardente, et elle pouvait à peine boire. Elle me reconnait, cherche deux ou trois fois ma main, qu'elle veut porter à ses lèvres, et comme je lui suggérais doucement avec de petites pauses, quelques pensées de résignation, d'amour, de confiance, afin de l'aider à mériter davantage encore, je l'entendais murmurer tout bas, à chaque fois: « Oui... oui, » et quelques autres paroles inarticulées.

Elle semble retrouver un peu de forces et de souffle pour répéter après moi: « O Jésus!.. je vous aime... » Et elle ajouta d'elle-même: « De tout mon cœur. » Il était environ 2 heures. Cet acte de foi et d'amour fut la dernière parole qui sortit de ses lèvres en ce monde.

La congestion au cerveau priva bientôt ma mère bien-aimée de toute connaissance, de tout sentiment. L'excellente Sœur qui nous aidait à la veiller nous assura, quand vint le soir, que cet état de léthargie durerait quelque temps encore, et que nous pouvions sans crainte aller prendre un peu de repos. Quant à elle, elle se chargea de veiller pendant la nuit et de prier en notre nom auprès de la chère et sainte mourante.

Vers 1 heure du matin, je m'éveillai, et n'entendant absolument rien dans la chambre voisine, je crus devoir attendre; mais ne pouvant reposer, je me décidai à me lever vers 3 heures, et, accompagné de mon fidèle Méthol, je vins m'agenouiller auprès du lit de ma pauvre mère. Le râle de l'agonie proprement dite était commencé depuis près d'une heure. Depuis la veille au soir, elle n'avait fait aucun mouvement, aucun signe; il était évident qu'elle ne souffrait plus. Le pouls était insensible, les mains froides. Avant notre arrivée, la bonne

Sœur, qui n'avait pas cru devoir encore nous prévenir, avait récité deux fois les prières des agonisants, et allumé près de ma mère le cierge bénit. Nous priâmes de nouveau.

Vers 3 heures et demie, la respiration me semblant devenir plus haletante, plus faible, plus entrecoupée, je me décidai à faire réveiller ma sœur de Malaret, toute brisée de fatigues qu'elle était, et nous envoyons Méthol prévenir à la hâte mes frères et sœurs.

Tout en reconnaissant que la fin était plus proche qu'elle n'avait pensé d'abord, la bonne Sœur persistait à croire que le dernier moment se ferait attendre au moins une heure et peut-être davantage.

Je couvrais, j'enveloppais, pour ainsi dire, la chère mourante de mes bénédictions répétées. Je venais, pour plus de sûreté, de lui renouveler une dernière fois, avec la grâce de l'absolution, la grande Absolution franciscaine *in articulo mortis*, c'est-à-dire la Bénédiction Papale, l'Indulgence plénière et la réstitution de l'innocence du baptême ; et, dans ses mains glacées, que j'avais jointes, je venais de placer le crucifix de Sabine. Il était 4 heures 1/4.

Tout à coup les hoquets s'arrêtent : « Je crois que c'est la fin, » nous dit la Sœur. Nous tombons à genoux. Je saisis le crucifix et l'applique sur les lèvres de ma mère. Je bénis son dernier soupir... Après quelques secondes d'une angoisse, d'une émotion qui me brise encore le cœur, j'entends deux ou trois bruits sourds qui partaient du fond de la gorge... ; puis, plus rien. Ma mère chérie était devant DIEU !

C'était le lundi 9 février. Il était 4 heures 20 minutes

du matin. Mes pauvres frères n'avaient pas eu le temps d'arriver.

Dès que je pus articuler quelques paroles, je récitai, avec Nathalie, Madeleine et la Sœur, le *De Profundis* et le *Magnificat*, la prière de la propitiation et la prière de l'action de grâces. De mes mains consacrées, je fermai les yeux de ma mère.

Une demi-heure après, je me hâtai d'aller offrir pour elle l'adorable et tout-puissant Sacrifice, chargeant la Vierge Immaculée Notre-Dame de Lourdes, saint Joseph, sainte Anne, notre Père saint François d'Assise, et notre bon saint François de Sales d'obtenir pour ma mère, non le salut éternel qui me semblait un fait accompli et évident, mais l'admission immédiate dans la gloire des Bienheureux, dans la béatitude du Paradis. Une joie surnaturelle dominait en mon cœur la douleur filiale; je sentais ma mère sauvée, sauvée éternellement.

XX

Très-peu de temps après que son âme eut quitté son corps, celui-ci revêtit un calme, une paix, presque une beauté qui frappèrent tout le monde. Après l'avoir lavé, la bonne Sœur lui mit le vêtement complet de Tertiaire, dont je m'étais muni, selon le vœu de ma mère. Elle était là, revêtue de l'humble robe franciscaine, ceinte de la pauvre corde, la tête et les épaules couvertes du voile blanc d'abord, puis du voile noir par dessus. Elle avait le crucifix sur la poitrine et le chapelet à la ceinture.

Les deux mains étaient croisées sur sa poitrine, la droite sur la gauche, paraissant presser sur son cœur la croix de son Dieu.

Plusieurs personnes, qui vinrent prier près d'elle ce jour-là et le lendemain, furent singulièrement frappées de la majesté et de la sérénité de son visage. « Quelle belle morte! me dit une amie pieuse; quelle expression de paix et de sainteté! J'ai vu bien des morts; mais je n'en ai jamais vu qui ressemblât à cela. »

Nous nous relevions pour prier les uns après les autres auprès de ces restes vénérés.

Le lendemain matin, mardi 10 février, vers 9 heures et demie, le docteur Ferrand et son digne ami, M. Roussel, retirèrent le cœur pour l'embaumer, et, suivant le saint désir de ma mère, le faire déposer au monastère de la Visitation. J'appris, bientôt après, une chose qui m'émut et me consola grandement, et dont je fis part, avec toute la réserve convenable, à mes frères et sœurs: M. Roussel, qui depuis trois jours avait une fièvre violente, et qui, le matin même du mardi, ne savait trop comment il pourrait tenir sa parole et aller au rendez-vous fixé par le docteur, se sentit complétement délivré de sa fièvre au moment où le cœur de ma sainte mère fut déposé dans ses mains. Dans les premiers jours de son agonie, ma mère m'avait dit: « J'espère que dans sa bonté, Dieu daignera lorsque je ne serai plus, te donner un signe quelconque pour te consoler et te faire connaître où je serai. » Cette délivrance subite, sans cause naturelle apparente, n'était-elle point le signe consolateur?

Le mardi soir, vers 8 heures, on apporta le cercueil de

plomb et de chêne qui devait recevoir la dépouille mortelle de ma mère. Mes frères et beaux-frères, assistés de nos fidèles serviteurs, Méthol et Saint-Jean, lui rendirent ce dernier devoir.

Le mercredi, 11, à 9 heures, eurent lieu les funérailles dans l'église Sainte-Clotilde. On m'a dit que l'aspect de la nombreuse assistance qui remplissait l'église était non-seulement grave et respectueux, mais particulièrement sympathique, recueilli, édifiant. Je me réservai l'honneur filial et le bonheur sacerdotal de célébrer devant ces chères dépouilles le divin Sacrifice. J'espère que mon Dieu aura entendu le cri de mon cœur, uni à la voix du sang de son Fils.

Mgr l'Évêque de Poitiers, alors à Paris, et qui fut pour nous, pour moi en particulier, en ces jours de deuil, d'une bonté, d'une charité touchantes, daigna faire l'absoute et mêler sa puissante prière à nos prières et à nos larmes. « Cher ami, me disait-il, on devient vieux, à partir du jour où l'on n'a plus sa mère. »

Le cher cercueil fut déposé dans le caveau de l'église; et, dès le jour même, les dalles du caveau furent pieusement ornées de fleurs et de couronnes.

Le dimanche soir, 15 février, le cercueil, transporté au chemin de fer de l'Ouest, où nous l'attendions, arriva avec nous le lendemain matin à la gare de Sainte-Anne d'Auray. L'arrivée de ma bonne mère fut saluée par un arc-en-ciel, gage d'espérance. L'excellent recteur de Pluneret avait tout préparé.

A 11 heures, l'abbé Diringer célébra une messe basse, à laquelle assistèrent beaucoup de pauvres. Et après, les restes de ma bonne, tendre, admirable et pieuse mère

furent confiés à la terre, où je les bénis une dernière fois, au milieu de larmes bien douces et à la fois bien amères, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Ma mère repose là, tournée vers le grand crucifix du cimetière, presque en face et tout près de l'image de son DIEU et de son Sauveur. Sur sa tombe a été placée par notre piété filiale une belle dalle de granit, portant cette inscription :

ICI REPOSE
EN NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST
SOPHIE ROSTOPCHINE
COMTESSE DE SÉGUR
AU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS
SŒUR MARIE-FRANÇOISE DU SAINT-SACREMENT
NÉE A SAINT-PÉTERSBOURG
LE 19 JUILLET 1799.
DÉCÉDÉE A PARIS LE 9 FÉVRIER 1874
✠
PIE JESU DOMINE
DONA EIS REQUIEM SEMPITERNAM
(Sept ans d'Indulgences.)

Au chevet de la tombe, se dresse une croix massive également en granit, d'un pied et demi à deux pieds de hauteur, avec ces paroles, qui résument toute la vie, tout le cœur de ma bonne mère :

DIEU ET MES ENFANTS !

Ma place est réservée à côté d'elle ; place d'honneur et d'amour.

Cette modeste sépulture est comme protégée par trois jolies statues de terre cuite blanche : au milieu s'élève celle de Notre-Dame de Lourdes, ayant à sa droite celle de saint François d'Assise et à sa gauche celle de saint François de Sales.

Quelques jours après le départ de ma mère pour la patrie éternelle, où j'espère bien que nous la rejoindrons tous, son père spirituel, m'écrivait les lignes suivantes, que je crois devoir transcrire ici :

« Plus que d'autres, j'ai des raisons de comprendre tout ce que vous a laissé de consolations l'amertume de la précieuse mort de votre vénérée mère, car il m'a été donné de la voir se préparer à paraître devant Notre-Seigneur.

« Il y a longtemps déjà que ce bon Maître lui avait annoncé l'heureuse nouvelle de sa fin ; je dis : annoncé, parce que, seule, elle ne s'est jamais fait illusion à cet égard, et elle m'en parlait comme d'un événement sur lequel *elle comptait* pour cet hiver. Jamais il n'en était question entre nous, sans que son visage s'illuminât suavement ; je ne sais quoi de prédestiné animait alors ses traits ; et, dans son langage, il y avait tant de filiale confiance, que rien ne lui paraissait simple comme de compter absolument sur la bonté de Dieu et de parler du Ciel comme on parle d'une terre dont on ira bientôt prendre possession.

« Ce caractère de noblesse d'âme résume tout ce que le bon Dieu m'a fait la grâce de connaître et d'admirer en elle. Les vertus chrétiennes, je dis les plus rudes à notre grande faiblesse, semblaient chez elle un heureux fond de nature. Elle était héroïque dans des choses in-

capables, en apparence, de toute grandeur; elle ne faisait rien *petitement*, et les grandes choses, elle les faisait si naïvement, qu'on eût dit qu'elles ne lui coûtaient rien.

« Elle aimait extrêmement tous les chers siens; elle me parlait souvent d'eux, mais c'était si bien pour DIEU et pour eux-mêmes, que la pensée ne lui venait pas de songer aux consolations ou aux peines que leurs joies ou leurs tristesses occasionneraient à son propre cœur; vraiment toute à tous, elle s'oubliait absolument elle-même, et pourvu que tout allât bien pour eux, pour elle tout allait toujours à merveille.

« Je fais des vœux pour que l'un de ceux qui ont connu toute sa vie, en conserve tous les précieux détails; pour ma part, je ne crains pas de me tromper en disant que cette tâche serait bien difficile, parce que, à l'exemple de Notre-Seigneur, elle a tout simplement fait, de tout cœur, tout ce qu'elle a fait : *bene omnia fecit ;* et DIEU et le prochain sont si bien tout dans sa vie, qu'elle échapperait elle-même, pour ainsi dire, à qui la voudrait peindre.

« Elle n'a rien soupçonné de la majesté particulière de son âme; l'humilité, qui est la vérité, lui montrait notre néant, et elle était contente, *parce que c'est vrai ;* et la charité lui faisait rechercher uniquement le bon DIEU en tout, comme il le mérite, et elle était contente, *parce que c'est vrai.*

« Je ne sais, Monseigneur, si je me fais comprendre : ces choses, parce qu'elles sont de DIEU, se rendent très-imparfaitement dans le langage humain; mais tous ceux du moins, qui ont assisté aux dernières heures de

sa vie, m'entendront très-bien. Quelle admirable simplicité dans l'héroïsme de son courage! Comme elle se réveillait grande et noble, au sortir d'un sommeil de mort! Comme c'était bien pour Dieu, qu'elle effeuillait une à une les dernières énergies de son intelligence et de son cœur! « Mon Dieu, je vous aime; oh! oui, de « tout mon cœur. » « Oh! quel bonheur de souffrir pour « Dieu! de mourir dans son amour! »

« Que Dieu soit béni, Monseigneur, de vous avoir donné une telle mère! Qu'il soit béni aussi, de vous avoir laissé à ses côtés pour l'aider à mourir aussi noblement et saintement qu'elle a vécu; vous n'avez pas vu en ce monde la béatitude de ses traits quand elle reposait sur son lit funèbre; mais vous lisez dans le Cœur de notre Sauveur qu'elle est heureuse au Ciel.

« Merci de me l'avoir fait connaître; merci de m'avoir procuré l'honneur de la servir dans les dernières années de sa vie; je m'efforcerai de profiter, pour mon amendement, pour l'avancement des âmes, pour votre consolation, pour la gloire de Dieu, des exemples qu'elle m'a donnés. Nous prierons encore, et beaucoup, pour elle, afin de ne pas prévenir les jugements de Dieu; mais elle priera mieux encore pour nous, car elle ne peut être, là-haut, que suréminemment ce qu'elle était ici-bas: parfaitement bonne. »

XXI

Le caractère de ces pieux souvenirs me permet de noter ici un ou deux détails bien consolants, qui n'ont

pas peu contribué à adoucir, je dirai presque à réjouir mon cœur, au milieu de ces douleurs.

Une des âmes exceptionnellement saintes à qui j'avais pu recommander avec plus d'instance le salut et la sanctification de ma mère, pendant sa maladie et après sa mort, me dit confidentiellement, très-peu de jours après son décès, que Notre-Seigneur avait daigné lui donner à son sujet des assurances bien consolantes ; et elle ajouta que, pendant ces longues luttes, notre sainte sœur Sabine avait beaucoup assisté ma mère, ainsi, du reste, qu'elle nous l'avait promis en mourant.

Une autre âme très-privilégiée, fervente Tertiaire de Saint-François, me dit quelque chose de plus précis et de meilleur encore. Comme je lui recommandais de beaucoup prier pour ma mère, elle me répondit, d'un ton affirmatif qui ne lui est point naturel : « Elle n'en a point besoin ; elle est au ciel. » Et comme je lui répondais qu'il ne fallait pas canoniser ainsi trop facilement ceux que nous avons perdus, de peur de les laisser languir en Purgatoire, elle reprit : « Par obéissance, si vous le désirez, je prierai bien le bon Dieu pour elle ; mais je sais qu'elle n'en a plus besoin. — Et comment le savez-vous ? lui dis-je. — Madame votre mère, me répondit-elle avec gravité, après un petit moment de recueillement, madame votre mère a eu un Purgatoire très-court et très-doux. Elle est entrée au ciel le lendemain matin de sa mort... Ceci, je le sais. » Et elle ajouta avec émotion : « Vous êtes bien heureux d'avoir au ciel une aussi sainte mère. »

Ce qui m'émut singulièrement, quand je réfléchis à cette communication, c'est la coïncidence de ces der-

nières paroles avec ce qui était arrivé le mardi matin, le lendemain même du décès de ma mère bien-aimée, lors de l'extraction de son cœur.

Quoi qu'il en soit, je ne puis plus guère prier *pour* ma bonne mère; c'est plutôt *avec* elle que je prie, remerciant avec elle le sacré Cœur de Jésus, la sainte et Immaculée Vierge Marie, de la grâce qui lui a été donnée sur la terre et du bonheur éternel que cette grâce lui mérite dans le ciel. C'est dans ces intentions que j'offre pour elle le Saint-Sacrifice, lui continuant ainsi les soins de mon amour filial.

Et puis, en priant, en suppliant pour les âmes saintes qui sont déjà au ciel, comme si elles étaient encore au Purgatoire, ne rendons-nous pas hommage à la justice infinie et à l'infinie sainteté de Dieu, qui ne sauve ses créatures pécheresses que par les adorables miséricordes de son amour.

Donc, nous prierons toujours pour notre mère, pour elle et avec elle. Au *De Profundis* de l'humble supplication, nour unirons le beau *Magnificat* de l'action de grâces.

Jusqu'à la fin de ma vie, tous les jours, à l'autel du Seigneur, je porterai le souvenir de ma mère, accompagné du souvenir de mon père, de ma sœur, de tous les nôtres. Quelle grâce pour une mère, pour un père, pour des frères et des sœurs, que d'avoir un fils, un frère prêtre? En nous laissant entrer dans l'état du sacerdoce, nos parents se rendent à eux-mêmes le plus grand service que l'on puisse se rendre ici-bas, et là-haut. Dieu veuille, en sa miséricorde, accorder dans l'avenir à notre famille la grâce insigne de compter tou-

jours dans ses rangs au moins un prêtre et une Religieuse !

XXII

Le cœur de ma mère, embaumé avec un religieux respect par M. Roussel, a été déposé dans ma chapelle d'abord, pendant quelques jours ; puis quand tout a été prêt, dans l'avant-chœur du monastère de la Visitation, aussi peu éloigné que possible du très-saint Sacrement. L'opération de l'embaumement a duré plus d'un mois. Elle a été faite avec les soins les plus délicats, et a réussi, paraît-il, au delà de toute attente.

Pendant tout ce temps, le pauvre et cher cœur, déposé sur des linges blancs, était toujours couvert et personne n'entrait dans la petite pièce où se faisait l'opération. Il était entouré de fleurs; une petite croix ou une petite médaille semblait le garder, et une veilleuse brûlait nuit et jour à côté de lui, dans une pensée de vénération et de prière.

Dans la petite châsse de plomb où il a été renfermé, enveloppé de ouate et de satin blanc, nous avons tenu à faire déposer, au milieu des aromates, un petit crucifix d'argent, une médaille à l'effigie du Saint-Père, bénite et donnée par lui-même, une belle médaille de Notre-Dame de Lourdes, une autre de saint Joseph, une de sainte Anne, et enfin une de saint François d'Assise, et une de saint François de Sales et de sainte Jeanne de Chantal, bénite à Annecy. A ces objets pieux, on a voulu joindre un *Agnus Dei* donné jadis par le Pape. Sur le cou-

vercle de plomb est gravée la même inscription que sur la pierre tombale.

La châsse de plomb est renfermée elle-même dans une sorte de petit sarcophage d'ébène, doublé de velours violet, et dont l'unique ornement est un cordon de Saint-François, incrusté artistiquement dans le bois et enveloppant, encadrant une petite plaque d'ivoire qui porte ces mots :

ICI EST DÉPOSÉ
LE CŒUR DE SOPHIE ROSTOPCHINE,
COMTESSE DE SÉGUR
DÉCÉDÉE LE 9 FÉVRIER 1874
✠ IN PACE ✠

L'excellente mademoiselle de Mauroy, qui a toujours beaucoup aimé ma pauvre mère, a voulu absolument faire elle-même; et à ses frais, ce précieux sarcophage. Nous en avons fait le dépôt à la Visitation le 19 mars, en la fête de saint Joseph.

En terminant ces quelques pages, j'ose demander à tous ceux qui les liront et à qui elle feront du bien, de vouloir bien prier avec nous pour cette âme si chère, et offrir pour elle aux Cœurs sacrés de Jésus et de Marie quelques pieuses prières, des Indulgences, des pénitences, des aumônes, quelques ferventes communions.

Que Notre-Seigneur leur rende au centuple ce qu'ils voudront bien faire à cet égard !

FIN DU TOME NEUVIÈME

TABLE

DES MATIÈRES DU TOME NEUVIÈME

LE MOIS DE MARIE

LES MERVEILLES DE LOURDES

MA MÈRE

FIN DE LA TABLE DU TOME NEUVIÈME

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.





